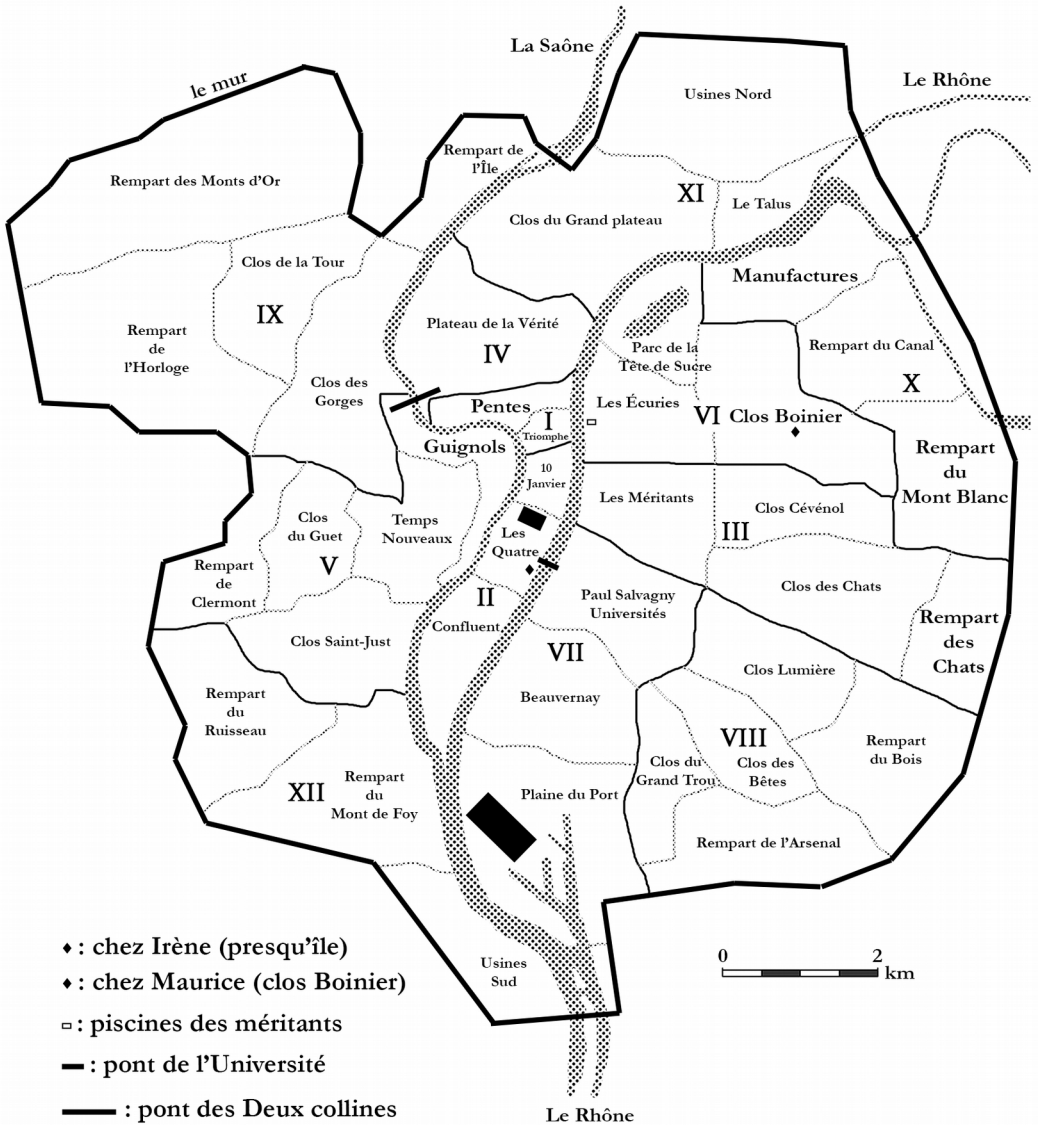


Antoine Arzac

antoinearzac.fr
antoinearzac@gmail.com
06 15 06 73 09

Lyon

LYON



- ◆ : chez Irène (presqu'île)
- ♦ : chez Maurice (clos Boinier)
- : piscines des méritants
- : pont de l'Université
- : pont des Deux collines
- : hippodrome
- : place des Quatre

1.

Divers protéines (40%), amidons, dextrine, sel, extraits de narcisse, benzodiazépine, vitamines, fer, concentré d'orgueil, poudre de mépris, graines de déni (produits de l'inculture biologique), dogmifiant, sociopathie fraîche, lécithine de mensonge, exhausteur d'impulsivité, arômes artificiels (liberté, égalité, fraternité). Peut contenir de rares traces d'empathie. Remords à l'état de résidus.

On veut toujours rattacher la fin d'une civilisation à un évènement singulier ; changement de régime politique, épidémie, sécheresse ou même invasions barbares.

Le cas du sucre bleu est intéressant, car il a ignoré tous ces bouleversements, et d'une certaine manière, il a même contribué à en atténuer les effets.

Malgré tout, quand on observe les civilisations, et surtout, quand on s'attarde sur leurs plus grandes réalisations, on remarque une chose ; quoi qu'il advienne, tout finit toujours par s'effondrer.

Au sortir de la Grande Guerre, la France est un pays ravagé. Paris est un tas de ruines, et on décide alors de déplacer la capitale à Lyon. Au cours d'une période que l'on qualifiera d'âge sombre se succèdent différents épisodes de famines, d'instabilités et de dictatures.

De ce chaos émerge l'empereur Bertrand ; sous son règne, la France développe ses villes comme jamais auparavant, faisant du béton un marbre que les sculpteurs du Nouveau Monde s'empressent de travailler.

Le sucre bleu est inventé au cours de cette période ; nourrissant et bon marché, il contribue à éradiquer les famines

causées par une agriculture défaillante. Dans des circonstances que le lecteur découvrira dans ce livre, le sucre bleu gagne en importance jusqu'à devenir le plat unique de toute la nation. On peut néanmoins compter pour admis que l'arrivée soudaine de la peste espagnole en a précipité l'ascension ; paradoxalement, et selon un processus encore mal compris, la psychose du fléau vide les campagnes et force la population à s'entasser dans les villes ; soupçonnés de colporter la peste, le bétail et les légumes sont interdits, l'agriculture disparaît, les insectes, les oiseaux, les animaux de compagnie, l'herbe, les fleurs, les plantes, la terre, — en un mot tout ce qui constitue la nature — sont à ce moment-là reniés.

Pour se protéger de la campagne, les centres urbains s'enferment derrière d'immenses murailles de béton et abandonnent ainsi le reste du territoire à l'armée.

À partir de cet instant, la ville devient le temple du minéral, et au sein de sa géométrie froide et rectiligne s'agitent alors les apôtres du sucre bleu ; la société tout entière s'organise autour de lui, et les industriels qui en sont à l'origine, les « novateurs » comme ils se font appeler, acquièrent la reconnaissance éternelle de tous les Français.

Pourtant, ces êtres qu'un respect immense propulse au rang de quasi-divinité décident de fuir les honneurs et de se retrancher dans leurs châteaux ; ils délèguent la gestion des villes à L'Avenir Triomphant, un parti fondé sous le règne de l'empereur Bertrand, et emportent avec eux la réponse à une question qui devient rapidement tabou ; quelle est donc la recette du sucre bleu ?

Pourquoi gardent-ils si jalousement le secret ? Ont-ils peur que leur invention soit copiée ? Ou bien, est-ce autre chose ? Peut-on intimement penser qu'il puisse y avoir des raisons qui ne leur laissent pas d'autre choix que le silence, ou, pire encore, le mensonge ?

Ce livre va tâcher de répondre à cette question.

Janvier

(8 mois et 16 jours avant les évènements du 20 Septembre)

Notre premier sujet est Irène. C'est peut-être le personnage le plus important de cette histoire, ou peut-être pas. L'avenir le dira.

Irène n'était pas une héroïne, elle était pour ainsi dire normale, voire médiocre, c'était une petite femme tant par l'esprit que par la taille. Alors certes, elle était très belle, du moins aux yeux de beaucoup, et sa vie aurait pu faire un certain nombre d'envieux ; la jeune femme était de rang B, soit le troisième plus haut rang d'une échelle qui en comptait neuf, et elle habitait sur la presqu'île — c'est à dire l'hyper centre de la ville — dans l'appartement légué par ses parents.

Irène mangeait du sucre bleu, comme tout le monde, ou du moins, en quantité plus que suffisante ; ça ne l'empêchait pas d'afficher un poids modeste — comme nous l'avons dit, c'était une femme assez peu grande —, pour le reste, elle avait un visage un peu maigre, une petite poitrine, des jambes fines et des petites hanches. Ses lèvres étaient en revanche un peu charnues et ses cheveux blonds étaient si longs qu'elle les gardait la majeure partie du temps attachés en chignon.

Irène était pâle de nature et son travail n'arrangeait pas les choses ; elle passait ses journées à trier des objets interdits dans les tréfonds du palais de L'Avenir Triomphant. Les rares personnes à croiser la jeune femme devaient penser qu'elle était muette tant elle parlait peu. Son silence devait d'ailleurs être contagieux puisqu'on restait en général sans voix devant cette petite femme à l'allure angélique ; son joli visage, ses yeux teintés d'une mélancolie lunaire, et la moue qui semblait ponctuer chacune de ses pensées achevaient de lui donner un caractère aussi intrigant qu'insondable.

Avant de pourrir dans les caves de L'Avenir Triomphant, Irène avait été institutrice ; la morosité peut-être, les restrictions

sans doute, avaient drastiquement fait chuté la natalité, aussi les instituteurs et les institutrices, devenus inutiles, se retrouvèrent dispersés aux quatre coins de l'administration du parti.

Irène quitta le palais de L'Avenir Triomphant en fin d'après-midi. Emmitouflée dans son manteau, elle longea les quais du Rhône et huma avec plaisir l'air glacial qui en balayait les berges ; elle observa des hommes occupés à pousser de leur cannes des glaçons échoués ça et là, puis, dans un frisson, elle coupa court à sa promenade et s'enfonça dans la presqu'île. En chemin, les haut-parleurs perchés à tous les coins de rue agressèrent son oreille pourtant habituée à ces hurlements incessants : « *L'Avenir Triomphant construit depuis maintenant vingt ans une France rayonnante, puissante, et autosuffisante. Depuis que les Français ont choisi l'Avenir Triomphant, la famine a été éradiquée, la peste s'est arrêtée aux frontières, et la joie est à son plus haut niveau. En avant !* »

La foule afflua bientôt vers le coeur de la presqu'île ; s'ajoutant au flot des passants, Irène se présenta devant les policiers qui avaient clôturé les rues alentour pour contenir la marée humaine ; après leur avoir montré son carnet, elle passa sans encombre, puis, comme tout le monde, elle trotta jusqu'à la place des Quatre pour aller prendre part à la distribution de sucre bleu.

Une foule gigantesque s'était réunie sur la place ; des milliers, peut-être même des dizaines de milliers de personnes piétinaient les unes derrière les autres dans des files si longues qu'on avait peine à en voir l'origine.

Sous le regard bienveillant des Quatre — statue immense plantée au centre de la place —, la foule progressa à pas comptés ; l'avancée asynchrone de chaque rangée obligea les bavards à n'échanger entre eux que de courtes banalités. Les voix que le froid changeait en volutes se mêlèrent à de longs nuages de soupirs glacés ; si l'impatience semblait en faire trépigner

certains, la plupart tuaient le temps en lisant leur journal ou en écoutant en silence les brèves diffusées par les haut-parleurs. Finalement, tout le monde participa à cet étrange rituel avec l'ennui de l'habitude.

À mesure qu'Irène progressa dans sa file, les guichets vers lesquelles l'essaim convergeait commencèrent à montrer le bout de leur comptoir.

Bientôt, le bourdonnement ambiant laissa place à une certaine torpeur ; les voix s'éteignirent, les regards se figèrent, et les journaux furent repliés.

Devant les guichets, des policiers organisaient la bonne tenue de cette lente procession ; passé ce cordon de sécurité, on se précipitait aux premiers comptoirs libre pour aller faire tomponner son carnet ; on attrapait alors les paquets de sucre bleu tendus par les guichetiers, puis on les serraient contre sa poitrine comme s'il s'agissait d'un bien des plus précieux. On s'en allait ensuite avec précipitation, regardant par-dessus son épaule comme si l'on craignait d'être suivi.

Un policier demanda à Irène de bien vouloir avancer ; la jeune femme s'approcha d'un comptoir ; après avoir tamponner son carnet, le guichetier posa devant elles deux paquets.

— Excusez-moi, se permit-elle, je suis de rang B, j'ai le droit à trois paquets de sucre bleu.

— Il faut écouter la radio, rétorqua sèchement le guichetier, maintenant c'est cinq paquets par semaines, trois le mercredi, deux le vendredi.

— Mais je suis de rang B !

Un policier veillant au grain somma Irène de libérer l'accès au guichet. La jeune femme récupéra ses paquets, foudroya le policier du regard, puis quitta la place en toute hâte.

Sur le chemin du retour, Irène croisa un badin qui s'amusait à agiter au nez des passants une vieille paire de chaussures.

— Une godasse contre un paquet de sucre bleu, lui lança-t-il avec son sourire édenté, c'est du bon cuir !

Irène refusa poliment.

— Attendez, insista-t-il en lui barrant la route, vous aimez les belles choses vous, pas vrai ?

— Laissez-moi passer.

— Madame, c'est du bon cuir, il y a de quoi faire un bracelet pour une belle montre !

— Vous êtes un rang C, vous n'avez rien à faire là.

L'homme attrapa Irène par le bras ; la réprimande avait transformé son sourire en grimace.

— La rue est à tout le monde, grogna-t-il.

Depuis le trottoir d'en face, deux policiers en pleine marche assistèrent à la scène. Képi vissé sur la tête et bâton blanc attaché à la ceinture, ils s'approchèrent d'un pas décidé, puis, d'une injonction ferme mais courtoise, réclamèrent au bonhomme ses papiers.

— Vous êtes de rang C monsieur, constata un des deux policiers, vous n'avez pas accès à la place des Quatre pendant les distributions de sucre bleu.

— Ici ce n'est pas la place des Quatre, rétorqua le coupable, c'est une rue.

Irène leva les yeux au ciel.

— Arrêtez de nous enquiquiner, s'exaspéra-t-elle, retournez chez vous avec vos mains sales !

Avec vos mains sales ; c'était là une forme de mépris très courante chez les habitants de rang B. Pour cette catégorie de personne, les citoyens de rangs inférieurs étaient au mieux sales, au pire considérés comme des pestiférés. Pourtant, les rangs C n'étaient pas particulièrement sales, du moins pas plus que le reste de la population. Seulement, la vie était organisée de telle sorte que les plus hauts rangs côtoyaient très peu ceux qu'on nommait « les gens de moindre valeur » ; en vérité, tout les éloignait, de leur travail à leur loisir, en passant par la hauteur

des immeubles qui reléguait les uns dans des tours froides et immenses pendant que les autres profitaient de la chaleur de batisses à taille humaines. Pour ainsi dire, la vie les avait si méthodiquement séparés qu'ils ne partageaient plus rien, pas même la sensation d'être des personnes d'égale constitution ; c'était comme si les citoyens de rangs différents se regardaient comme des bêtes d'une autre race, mûent par un instinct qui les faisait se méfier de l'inconnu.

De manière générale, tous les habitant avait les mêmes à priori vis-à-vis des rangs inférieurs ; ainsi, les rangs BB évitaient de se mélanger aux rangs B, et cherchaient, moins par mépris que par dédain, c'est à dire plus par prudence que par mauvais esprit, à s'en tenir éloignés. De la même façon, les rangs B n'aimaient pas vraiment se mélanger aux rangs CCC, qui eux même n'aimaient pas trop se mélanger aux rangs C, et ainsi de suite jusqu'en bas de l'échelle. Les rangs DDD, DD et D, plongés dans une égale misère, avaient un égal dédain les uns pour les autres ; l'esprit de solidarité qui émanait – semble-t-il – de leur condition était donc certainement plus de circonstance que de raison.

– Donne-moi tes chaussures, somma l'un des policiers au coupable.

Il s'exécuta.

– Pas ces vieux croquenots, mais celles que tu as aux pieds.

L'homme courba l'échine ; pour être plus précis, il se ratatina autant qu'il le put, comme s'il essayait de paraître plus misérable qu'il ne l'était vraiment : il espérait ainsi obtenir un peu de clémence ; on ne lui accorda que quelques sourires amusés.

– Voilà, se résigna l'homme après avoir jeté ses souliers aux policiers, je peux y aller maintenant ?

– Enlève aussi tes chaussettes.

– Quoi ? Mais ça caille ! Je ne sens déjà plus mes pieds !

– Raison de plus, ça t'apprendra à venir embêter les habitants

de rang B. Maintenant fait ce qu'on te dit si tu ne veux pas être embarqué.

La mine basse, l'homme retira ses chaussettes. Le contact avec les pavés glacés lui arracha une grimace. Le policier ajouta :

— Maintenant, la dame va nous accompagner pour aller déposer plainte au poste.

— Ce ne sera pas nécessaire, protesta Irène, je suis pressé.

— C'est le règlement, madame, vous avez été victime de mendicité, vous devez porter plainte pour qu'il y ait punition.

L'impatience arracha un long soupir à la jeune femme ; elle pesa dans sa tête le dédain qu'elle éprouvait pour chacun de ces trois hommes ; comme les policiers étaient deux, elle éprouva pour eux deux fois plus de dédain, aussi, le pragmatisme plus que la charité lui commanda de prendre parti pour le mendiant.

— Écoutez, expliqua Irène, nous étions en train de faire une transaction, ce n'est donc pas de la mendicité, mais du commerce.

Tandis que les policiers se regardèrent d'un air circonspect, Irène donna au bonhomme un paquet de sucre bleu.

— Voilà, je lui achète sa paire de vieilles chaussures.

— Impossible, grommela un des policiers, elles ne sont pas réglementaires, nous allons devoir les confisquer.

— Dans ce cas, je lui achète celles qu'il avait aux pieds.

— Madame, vous n'allez pas échanger un paquet de sucre bleu contre des misérables souliers de rang C ! Ça ne les vaut pas.

— J'ai bien encore le droit de faire ce que je veux de mon sucre bleu, non ?

— Certainement.

— Dans ce cas, vous ne pouvez pas vous opposer à cette transaction.

Les deux policiers grimacèrent comme deux enfants frappés par l'autorité d'un adulte. Jamais ils n'auraient cru cette femme d'apparence si douce et si fragile capable de raisonner deux grands gaillards comme eux. Cette verve — qui n'est pas à

confondre avec l'autorité de façade qu'on prête aux personnes de haut rang — était celle des personnes qui se forgent seules.

Après un instant d'hésitation circonspecte, les deux policiers conseillèrent au mendiant de ne plus remettre les pieds ici. Ils saluèrent Irène en prononçant la formule qui était de mise — en avant ! — puis ils retournèrent patrouiller.

Quand ils furent suffisamment éloignés, Irène se tourna vers l'homme pour lui rendre ses chaussures :

— Tenez, et rendez-moi mon sucre bleu.

— C'est mon sucre bleu ! rétorqua l'homme.

— Écoutez, les policiers nous ont laissés tranquilles alors maintenant rendez moi mon paquet.

— Non !

— Vous êtes pieds nus enfin ! Ne soyez pas sot, rendez-moi mon paquet de sucre bleu.

L'homme remua les doigts de pieds, haussa alors les épaules, puis lança d'un air triomphant :

— C'est mon sucre bleu ! Bonne journée, madame, en avant !

Et il s'en alla en trotinant d'un air jovial.

Aussitôt rentrée chez elle, Irène jeta à la poubelle les chaussures qu'elle n'avait pas osé abandonner dans la rue. Elle se précipita ensuite à la salle de bain pour se laver frénétiquement les mains.

Le tiers d'un paquet de sucre bleu constitua l'entièreté de son repas ; une fois mélangée à l'eau, la poudre blanche prenait la texture d'une mélasse que l'on mangeait comme on aurait dans le temps mangé un potage. Comble de l'ironie, son goût était très salé, et si son odeur semblait parfois évoquer celle du caramel brûlé, ceux qui avaient connu l'ancienne nourriture reconnaissait plutôt là un léger relent d'abats.

Pour la majorité des Français, le sucre bleu n'était donc qu'une pâte huileuse et insipide, et en fin de compte, les gens ne mangeaient que ça, car il n'y avait plus que ça à manger ; ainsi la

contrainte avait anéanti leur désirs, et après maintenant un demi-siècle à n'avoir que pour seul horizon l'aliment unique, ils en avaient fait, sans vraiment s'en rendre compte, l'építome de leur faim.

Le dîner terminé, Irène s'enfonça dans son divan, s'emmitoufla sous une laine et alluma son poste radio ; d'une voix nazillarde et monotone, un homme dressait les louanges de l'empereur Bertrand, saluant son règne et célébrant le jour où, plus de quarante ans plus tôt, sa « pleine clairvoyance » l'avait incité à céder le pouvoir à un groupe qui allait former cette année là un parti unique ; L'Avenir Triomphant.

Le documentaire, qu'Irène avait déjà entendu maintes et maintes fois, l'ennuya au point de la plonger dans un sommeil profond. C'était ainsi la fin d'une journée sans saveur.

LE SUCRE BLEU C'EST LA LIBERTÉ.

Lyon, 4 Janvier — En ce jour de fête nationale, célébrons tous ensemble nos très chers novateurs, et remercions les d'avoir fait de notre beau pays un lieu si agréable à vivre. Permettez-moi également de célébrer leur plus belle invention ; je veux bien entendu parler du sucre bleu.

Nous autres Français avons la fâcheuse habitude de minimiser nos plus éclatantes réussites ; le sucre bleu fait partie de ces choses-là. Certes, son omniprésence dans nos vies a fait de lui une ressource tout aussi banale que l'air et l'eau ; pour autant, ne tâchons pas d'oublier qu'il est au moins aussi important que ceux-là.

On a un souvent raconté que le sucre bleu était une belle avancée, comme l'électricité en son temps. Comprenez-moi bien ; nous pourrions facilement nous passer de notre bonne fée, nous n'aurions alors qu'à allumer des bougies pour nous éclairer la nuit. En vérité, l'électricité n'est rien d'autre qu'un outil prompt à rendre notre vie un peu plus aisée. Le sucre bleu, lui, n'a pas facilité notre vie, il l'a sauvé !

Dans un passé proche, l'homme était contraint de mendier sa nourriture à dame nature. Nous ne valions alors pas mieux que de vulgaires animaux. N'était-ce pas honteux d'être ainsi tenu en laisse,

d'être soumis au bon vouloir du temps, des pluies, et des saisons ? L'homme a connu des guerres, des famines, des maladies terribles, tout cela à cause de la nature, tâchons de nous en souvenir !

Par la suite, l'homme a décidé de dompter cette vilaine dame, nous autres Français avons fait encore mieux que cela ; nous sommes allés de l'avant et nous l'avons dépassée. Aujourd'hui, nous avons une nourriture faite par l'homme pour l'homme. Ce miracle, que dis-je, cette prouesse, c'est le sucre bleu.

Le sucre bleu permet des repas rapides, parfaitement sains et adaptés à nos besoins ; grâce à lui, nous gagnons du temps et nous pouvons continuer notre progression vers l'avant ; c'est une avancée, une révolution qui a libéré l'homme de sa dernière prison : l'alimentation.

Oui, l'homme s'est libéré du joug de la nature ; plus de famines, plus de malnutrition, plus d'inégalités ; à présent nous pouvons profiter des bienfaits du sucre bleu en hommes libres et égaux. Alors oui, le sucre bleu c'est la liberté !

Georges Salvagny
Le Triomphe

De tous les quotidiens nationaux, *Le Triomphe* était sans aucun doute le plus partisan. Il était lu par toute la population, avec une forte prévalence dans les rangs supérieurs. Les autres titres de presse se partageaient le reste d'un lectorat au demeurant assez faible face aux audiences de la radio.

Parmi ceux qui tiraient leur épingle du jeu, *La ficelle défilée* faisait figure d'amuseur ; sous couvert de satire, le quotidien frappait partout où il était permis de frapper ; il brouillait les pistes, alimentait le mépris — quand il ne le fabriquait pas de toute pièce —, et noyait sous une vague de bouffonnerie les contestations naissantes. En un sens, il faisait parfois le jeu du parti.

Au fin fond des kiosques, on trouvait aussi *La Planche*, un bimensuel consacré à l'actualité culturelle, *La gazette du GSP*, journal d'opposition aussi incisif que faiblement lu, et *Aujourd'hui Sport*, quotidien au nom sans équivoque.

Le seul journal qui pouvait se targuer de jouer dans la même cour que *Le Triomphe*, aussi bien en tirage qu'en légitimité, était *La Découverte*.

Ce quotidien fondé par un industriel de rang BB revendiquait une information dénuée de toute fioriture ; qu'elle fâche ou qu'elle gêne, qu'elle accuse ou qu'elle scandalise, il s'agissait de dire la vérité et rien que la vérité.

À la tête du journal, il y avait Marie-Louise Lechat, fille du propriétaire, propulsée rédactrice en chef à l'aube de ses vingt ans et toujours en place deux décennies plus tard.

Comme tous les matins, Marie-Louise prenait son café — ou plutôt le sucre bleu torréfié qui en usurpait le nom — à la fenêtre de son bureau, profitant du spectacle que lui offrait l'éveil de la ville.

Elle recevait aujourd'hui un homme important ; monsieur Dumont, le tout nouveau porte-parole de L'Avenir Triomphant.

La rédaction de *La Découverte* ne semblait pas le moins du monde redouter la visite d'un des pontes du parti ; c'était même tout le contraire ; comme à leur habitude, les journalistes allaient et venaient dans une agitation sereine, photographies dans une main et dépêches télégraphiques dans l'autre ; les dactylos tapaient quant à elle sur leur machine à écrire avec la même vivacité, et dans les bureaux, on faisait comme toujours la revue de presse des titres parus la veille au soir.

C'est donc plutôt du côté de monsieur Dumont que l'anxiété avait frappé ; pour la première fois de sa carrière, le porte-parole allait rencontrer Marie-Louise Lechat, rédactrice en chef redoutée et redoutable d'un journal que les dirigeants de L'Avenir Triomphant préféraient ne pas froisser.

À son arrivée dans les locaux, on débarrassa monsieur Dumont de son manteau et on le pria de bien vouloir attendre.

Marie-Louise déboula quelques minutes plus tard, suivie de près par sa sténographe personnelle. Là, Monsieur Dumont tritura frénétiquement sa moustache comme pour essayer de contenir sa surprise ; à avoir maintes fois entendu parler d'elle dans les couloirs du palais de L'Avenir Triomphant, il s'était figuré la rédactrice en chef comme une femme aussi grande qu'élégante, et aussi belle qu'intimidante ; intimidante, Marie-Louise l'était, moins par sa taille que par son allure de petite matrone ; sa jupe bouffante cachait à peine ses bonnes hanches, et sa chemise, dont elle avait retroussé les manches jusqu'aux coudes, laissait apparaître des avant-bras costauds. Ses grandes lunettes, sa petite bouche d'hermine et son menton prognathe complétaient sa panoplie de chef teigneuse prête à en découdre.

Marie-Louise invita le porte-parole à la suivre dans son bureau. Tandis que la sténographe s'installa dans un coin de la

pièce, recroquevillée sur une chaise, prête à dégainer calepin et stylo, les deux s'installèrent face à face, dans des sièges éclairés par une grande fenêtre.

— Monsieur Dumont, commença Marie-Louise après s'être éclaircie la gorge, j'aimerais tout d'abord vous féliciter pour votre nomination, vous êtes à présent une figure forte du parti.

— C'est vrai, se contenta d'admettre l'intéressé.

— Comme les dirigeants ont pour habitude de se tenir en retrait, vous êtes pour ainsi dire la voix officielle du parti.

— C'est juste.

— Alors dites moi, n'êtes-vous pas effrayé à l'idée de passer si subitement de l'ombre à la lumière ?

— Pas le moins du monde.

— Avez-vous par exemple reçu des conseils de votre prédécesseur ?

— Très peu.

— À l'inverse de ce dernier, avez-vous l'intention de vous rapprocher de la population, de vous tenir d'avantage à son écoute ? Car ces dernières années, on a souvent reproché aux différents porte-paroles de trop vouloir se mettre en retrait.

— J'en ai effectivement l'intention.

Marie-Louise détourna le regard et observa longuement le ciel comme pour y dissiper son agacement ; s'il lui était venu à l'idée d'écrire un article humoristique résumant cet entretien, elle aurait tourné les choses ainsi ; *« L'homme assis devant moi, aussi distingué que pouvait l'être un homme de son rang, cheveux et moustache bien peignés, veston bien repassé, et chaussures bien cirées, était, éclairé par la lumière froide de ce matin de janvier, comme ces bêtes empaillées que l'on peut voir dans les salons de méritants. Il en partageait du reste un des principaux traits de caractère ; le mutisme. À côté de cet homme, les ressorts du siège que mes deux grosses fesses avaient la joie d'écraser semblaient infiniment plus loquaces. »*

Marie-Louise rangea ce trait de malice dans un recoin de sa

tête et changea de sujet :

— Aujourd'hui, reprit-elle, les marcheurs sont dans la lumière ; d'ailleurs, on les croise à tous les coins de rue. Si je vous parle d'eux, c'est que depuis une semaine, deux de ces grands gaillards patrouillent matin et soir devant l'entrée de notre immeuble. Dorénavant, mes employés sont dans l'obligation de leur montrer leur carnet s'ils veulent pouvoir accéder à la rédaction ; c'est un peu fort, vous ne trouvez pas ?

— Les marcheurs sont effectivement dans la lumière, c'est un fait, mais ils sont avant tout là pour aider les citoyens. Ces contrôles, comme vous dites, ce sont des mesures d'aide à la population.

— Certainement, mais ne craignez-vous pas que les marcheurs, en prenant ainsi toute la lumière, finissent par jeter une ombre sur le travail des agents de raison, et même sur L'Avenir Triomphant tout entier ?

— De quelle façon ?

— Hé bien, à les voir investir toutes les rues, on pourrait commencer à croire qu'ils ont également investi d'autres lieux, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ils sont partout, effectivement, mais voyez-vous, leur travail est un travail de surface. En souterrain, c'est toujours L'Avenir Triomphant et ses agents de raisons qui garantissent le bon fonctionnement de notre société.

— Puisque vous parlez des agents de raison, prenons-les en exemple ; depuis l'arrivée des marcheurs, est-ce que leur rôle a été redéfini ?

— Les marcheurs sont nos partenaires, ils sont importants, mais ils sont aux ordres des agents de raison, et donc de L'Avenir Triomphant. Si vous préférez, les agents de raison sont la tête, et les marcheurs sont les muscles.

Le porte-parole tripatouilla sa moustache comme s'il essayait de rambobiner ses propos :

— N'écrivez pas ça dans votre article, balbutia-t-il, ce n'est pas

très élégamment dit.

— Il n'y aura pas d'article, rassurez-vous, notre discussion est purement informelle.

— Informelle vous dites ! s'étonna le porte-parole en pointant la sténographe du bout de sa moustache, et pour quelle raison retranscrivez-vous donc notre conversation.

— Je m'aligne sur vos méthodes, rétorqua Marie-Louise après avoir levé les yeux en direction du micro qui pendait au plafond, les oreilles du parti nous écoutent, d'ailleurs, un opérateur est probablement en train de noter tout ce que nous sommes en train de dire en ce moment même. Je fais donc la même chose, avec mes petits moyens, voilà tout. Vous avez des micros, moi du papier, la mémoire c'est une chose importante, l'information aussi, vous ne croyez pas ?

— Bien entendu, acquiesça nerveusement le porte-parole.

Les deux noyèrent leur tension naissante dans une gorgée de café.

— Pour en finir avec les marcheurs, enchaina Marie-Louise, je me faisais cette réflexion l'autre jour ; vos marcheurs, ils marchent toute la journée, à s'en trouver les semelles, en clair, ils patrouillent, disons-le simplement ; ne devrait-on pas plutôt les appeler « les patrouilleurs » ?

— Je préfère marcheurs, assura le porte-parole, la population leur a prêté ce surnom, qu'il en soit ainsi. Patrouilleur, je n'aime pas trop, ça donne l'impression qu'ils patrouillent.

— C'est pourtant ce qu'ils font, non ?

— Absolument pas, les marcheurs aident et protègent, ils ne patrouillent pas.

Minute après minute, Marie-Louise essaya de cuisiner le porte-parole à toutes les sauces ; urbanisme, éducation, santé, le but n'était pas tant de lui soutirer des informations que d'observer la manière dont il articulait sa langue de bois politicienne.

À l'issue de ce repas copieux mais digeste, Marie-Louise se proposa de servir à monsieur Dumont un dessert brûlant : le sucre bleu.

— La nouvelle recette du sucre bleu est prête, confirma le porte-parole d'un sourire crispé, la distribution a déjà commencé dans plusieurs villes.

— Si je ne me trompe pas, Lyon sera livré d'ici la fin du mois.

— Vous êtes bien informé.

— Est-ce que les usines de la région Lyonnaise seront prêtes pour le jour J ?

— Elles le sont déjà.

— Ces derniers mois, les usines ont connu une baisse de production, doit-on y voir une corrélation avec la mise en place de cette nouvelle recette ?

— Il n'y a pas eu de baisse, nous préférons évoquer une réorganisation de la production.

— La baisse que nous avons constatée, insista Marie-Louise, est-elle la cause ou la conséquence de l'instauration d'une nouvelle recette ?

— La baisse est un mot négatif qui trahit la réalité. La réalité est que le sucre bleu a connu une optimisation de sa qualité productive.

— On parle souvent du secret qui entoure les usines de sucre bleu, à juste titre d'ailleurs, et je comprends que L'Avenir Triomphant cherche à protéger ce secteur stratégique, cependant, pouvez-vous me dire si le parti a pour intention de construire de nouvelles usines ?

— Notre parc d'usines est déjà amplement suffisant.

— Compte tenu des baisses, et, surtout, de l'instauration précipitée d'une nouvelle recette, on est en droit d'en douter.

— C'est votre point de vue, Madame. De notre point de vue, il n'y a pas de baisse. Il n'est donc pas nécessaire de construire de nouvelles d'usines.

— À l'heure où nous parlons, est-ce que L'Avenir Triomphant

est en capacité de construire de nouvelles usines ?

— Bien entendu.

— Votre prédécesseur, alors assis à cette même place, m'avait dit mot à mot « construire une usine, pour un certain nombre de raisons, c'est extrêmement compliqué. »

— Je ne suis pas responsable des interventions de mon prédécesseur.

— Certes, mais comment expliquez-vous que vous n'ayez pas construit une seule usine ces trente dernières années ?

— Je vous l'ai déjà dit, la production actuelle est amplement suffisante.

— Admettons que le problème ne vienne pas des usines, mais plutôt de la matière première qui sert à les alimenter ; le problème concerne-t-il les ingrédients du sucre bleu ?

— Il n'y a pas de problème d'ingrédients.

— Vous avez pourtant changé la recette, et donc les ingrédients.

— C'est une amélioration.

— Pourquoi vouloir améliorer quelque chose qui fonctionne déjà très bien ? S'il y a changement, c'est qu'il y a un problème à résoudre, non ? Quel est donc le problème que vous avez résolu avec ce changement de recette ?

— Je ne suis pas tenu de vous répondre.

— Est-ce que le changement de recette concerne la liste des ingrédients ou bien le processus de fabrication en lui-même ?

— Je ne suis pas tenu de vous répondre.

— Quels sont les ingrédients du sucre bleu ?

— Pas tenu de vous répondre.

Après avoir chassé les plis de son pantalon d'un revers de main, monsieur Dumont se leva et gronda :

— La discussion est terminée !

— Ai-je dit quelque chose de déplacé ?

— Je n'aime pas vos manières ! pesta le porte-parole en reboutonnant sa veste.

— C'est mon travail de réclamer la vérité.

— Vous semblez confondre vérité et voyeurisme, madame Lechat, les usines de sucre bleu c'est l'intimité de la nation, ça ne doit pas être vu !

— Et qu'en est-il de l'intimité de nos concitoyens, monsieur Dumont ? Vous accrochez pourtant des micros partout à leur plafond.

Le porte-parole trottina jusqu'à la porte en faisant mine de ne rien avoir entendu.

— Bonne journée, madame Lechat, ponctua-t-il, en avant !

Et il claqua la porte derrière lui.

Debout à sa fenêtre, Marie-Louise observa monsieur Dumont quitter précipitamment l'immeuble avant de sauter dans son fiacre.

— Il montre les crocs, lança-t-elle à sa sténographe, il vient d'être nommé, il veut seulement bien faire. Dans quelques mois, il sera aimable, et dans un an, ce nigaud nous donnera des informations, comme tous les autres avant lui.

La sténographe toussota comme pour alerter sa supérieure ; Marie-Louise se retourna et fixa le micro des oreilles du parti.

— Je me moque de ce qu'ils peuvent pensez, s'amusa-t-elle, je ne fais qu'énoncer une vérité.

Marie-Louise quitta la rédaction de *La Découverte* en fin d'après-midi. Elle sauta dans le fiacre qui l'attendait au pied de l'immeuble et demanda à son cocher de l'emmener chez son tapissier.

Le fiacre était le moyen de locomotion favori des citoyens de rang B ; cette voiture hippomobile, qu'on surnommait tout aussi volontiers « la caisse », était une boîte posée sur quatre roues et tirée par un cheval. On y montait par un marchepied et on y entraît par une petite portière ; à l'intérieur, une banquette rembourrée constituait l'unique confort de ce véhicule taillé pour les trajets courts.

Les calèches à quatre places, attelées de plusieurs chevaux, s'adressaient en général aux méritants de rang supérieur. Les gens de moindre valeur devaient se contenter de la marche, de la bicyclette ou du tramway, et l'unique occasion pour eux d'être tiré par des chevaux se présentait le jour où le corbillard emmenait leur dépouille au cimetière.

Après être passée chez le tapissier — elle y récupéra un siège fraîchement restauré —, Marie-Louise demanda à son cocher de la ramener chez elle.

Au pied de son immeuble, elle invita le jeune homme à garer son fiacre et monter le siège dans son appartement.

Malgré une constitution un peu frêle, le cocher grimpa dans les étages sans trop de difficultés ; il s'arrêta néanmoins devant une petite fenêtre pour reprendre son souffle et admirer la vue imprenable sur le Rhône.

Lorsqu'il entra dans l'appartement, le jeune homme trouva accroché au mur la première page du tout premier exemplaire de *La Découverte* ; derrière la vitrine on pouvait lire en une : « Le premier journal en papier recyclé ».

Le papier recyclé, tel qu'on l'utilisait maintenant partout dans le pays, devait sa paternité à monsieur Lechat, fondateur de *La Découverte* et père de Marie-Louise. Le procédé industriel mis au point par ce modeste ingénieur de rang B avait d'abord suscité l'inquiétude ; beaucoup redoutaient de manipuler un papier qu'une première vie avait baladé de mains en mains. C'est pour promouvoir son invention que l'ingénieur eut l'idée de créer un journal ; le succès immédiat de *La Découverte* acheva de convaincre les plus sceptiques, et le papier recyclé devint rapidement une banalité.

Ainsi couronné de succès, monsieur Lechat se retrouva propulsé à la tête de la plus grande usine de papier de la ville ; conjointement, la famille Lechat accéda au rang BB, rang d'ordinaire réservé aux employés qualifiés de l'administration, aux gradés de l'armée, et donc, plus rarement, aux citoyens les plus méritants, c'est-à-dire ceux ayant contribué de manière remarquable au progrès technique et social.

Marie-Louise invita le cocher à poser le siège dans son grand salon. Il y avait là tant de belles choses que le jeune homme ne savait plus où donner de la tête ; à terre de beaux tapis, au plafond de beaux lustres, sur les murs de beaux tableaux, et sur les étagères de beaux vases. Il y avait aussi une chose très belle, plus belle encore, si belle qu'elle avait accaparé tout entier le regard du cocher ; une femme, assise sur un fauteuil, cahier à la main, entourée par deux enfants, trop occupée à leur faire réciter leur leçon pour se rendre compte qu'elle était ainsi épiée. Cette femme, c'était Irène.

— Est-ce que les enfants ont été sages ? demanda Marie-Louise à sa voisine de palier.

— Oui madame Lechat, répondit Irène, très sage.

À côté de la quadragénaire, la jeune femme de vingt-six ans passait pour une adolescente. Sans oser dire un mot, le cocher admira le spectacle de cette discussion banale, comme s'il s'était

introduit par erreur dans les coulisses d'un monde dont il ignorait tout ; les deux comédiennes, belle pour l'une et charismatique pour l'autre, illuminaient de leur aura de méritantes un décor fantasque que le jeune homme n'aurait jamais imaginé voir de ses propres yeux, pas même dans ses rêves les plus fous.

— Est-ce que vous pourrez garder les enfants demain soir ? poursuivait Marie-Louise, je rentrerais tard, il y a beaucoup de travail au journal.

— Oui, pas de problème.

Marie-Louise s'absenta un instant pour aller ranger son manteau. À son retour, les enfants lui sautèrent dans les jambes et réclamèrent d'un air théâtral un bol de sucre bleu.

Planté au milieu du salon comme une verrue au milieu d'un très beau visage, le cocher toussota pour rappeler sa présence.

— Ah ! Maurice, je vous avait oublié, s'étonna Marie-Louise, je n'ai plus besoin de vous, je vous libère.

— Merci madame, à demain.

— À demain.

Maurice salua Irène en espérant qu'elle lui rende la pareille ; plongée dans les pages d'un manuel scolaire, la jeune femme l'ignore simplement. Il n'insista pas et s'en alla.

Maurice rentra aux écuries pour y garer son fiacre. Tandis que la pénombre avait déjà commencé à envelopper le parc de la Tête de sucre, un palefrenier s'affaira à désatteler son cheval.

L'organisation de l'ordre équin était parfaitement huilée ; au sein de la compagnie des fiacres, chacun avait un rôle bien défini ; le cocher avait pour seul rôle de mener son attelage, les palefreniers s'occupaient des chevaux, ils mettaient au repos ceux qui étaient fatigués et soignaient ceux qui étaient malades, le maréchal ferrant réparait quant à lui les sabots que les pavés avaient abimés. On lavait les fiacres le soir, sauf en période de grand froid ; le matin, on vérifiait les essieux, les ressorts, et les

roues, et on attelait les chevaux ; ainsi, au sortir d'une bonne nuit de repos, les cochers n'avaient plus qu'à monter sur leur siège pour démarrer leur journée de travail.

À l'origine, l'ordre équin était un groupe affecté à la surveillance des chevaux. Le groupe avait rapidement évolué pour devenir en quelques mois seulement la principale association de protection des métiers de rue, puis, à la faveur de plusieurs affaires retentissantes, on avait commencé à le considérer comme une milice ; l'ordre avait petit à petit absorber les autres compagnies des fiacres pour devenir, dans sa forme finale, une sorte de guilde — pour les plus médisants, une véritable mafia —, aussi sa réputation avait inspiré suffisamment de crainte pour qu'on se tienne à l'écart de ses petites affaires.

C'est dans ces conditions que l'ordre équin s'était arrogé l'usage exclusif du parc de la Tête de sucre ; personne ne s'y opposa, pas même L'Avenir Triomphant, car c'était du reste le seul espace suffisamment vaste pour accueillir les centaines de chevaux nécessaires au fonctionnement de la compagnie. De la même façon, si on leur avait permis de conserver l'immense prairie du parc, faisant ainsi du lieu une goutte d'eau dans l'océan de béton qu'était la ville, on leur imposa de la clôturer entièrement pour qu'aucun badaud ne puisse y avoir accès. L'ordre ne s'était alors pas fait prier, et à la faveur d'un large excès de zèle, ce fut en réalité la totalité des équipements du parc (étang, rues, serres, entrepôts, chalets et vélodrome compris) qui tombèrent sous l'autorité de ceux qui avaient débuté quelques années plus tôt dans une petite guérite.

Maurice tapota la croupe de son cheval et trottina jusqu'au réfectoire de l'ordre. Ici, les cochers prenaient tous ensemble leur repas ; il y avait des vieux briscards, des fatigués, des bourrus, des édentés, et quelques jeunes gaillards aussi. Tout le monde avait une cigarette au bec, une pipe en main, ou un morceau de chique coincé entre les dents.

Derrière les vitres embuées, l'atmosphère était lourde ; au milieu des nuages de fumée et des effluves de crottins, les serveuses nageaient de table en table pour servir en continu des bols de sucre bleu ; certains jouaient aux cartes en attendant leur repas, d'autres, affalés sur leur chaise, le regard figé par la fatigue, écoutaient la radio qui recrachait dans tout le réfectoire les bons mots du parti.

Maurice retira gants et casquette avant de s'asseoir à une table. Le jeune homme était un peu plus grand que la normale, mais guère plus ; il était un peu maigre, comme toutes les personnes de moindre valeur, et son visage était insipide ; son front un peu haut, son regard un peu las et son nez un peu tordu faisaient de lui, du moins aux yeux des autres, quelqu'un d'assez banal. Aux yeux des méritants, il était même plutôt laid. Maurice était en réalité un homme quelconque, et si son caractère effacé brillait parfois, c'était avant tout parce qu'il faisait briller les autres ; on le surnommait d'ailleurs « le fantôme », car sa présence était somme toute assez peu remarquable.

Après son service militaire, Maurice avait essayé de devenir cordonnier ; sans trop savoir comment, il s'était un jour retrouvé enfermé dans un atelier, à apprendre auprès d'un maître le travail du cuir ; un jour, un homme avait proposé au vieillard de le débarrasser d'un de ses apprentis, car une place de cocher s'était libérée à l'ordre équin ; le cordonnier avait alors demandé leur avis aux jeunes, et comme Maurice était resté parfaitement silencieux, son indécision avait sonné comme un consentement, aussi son maître le libéra et c'est ainsi qu'il devint du jour au lendemain cocher.

On servit à Maurice un bol de sucre bleu. Le jeune homme en ingurgita la moitié, puis il versa le restant dans un pot qu'il avait sorti de son manteau. Autour de lui, les autres cochers engloutissaient leur sucre bleu avec une étonnante frénésie ;

mâcher leur était inutile, respirer encore moins, ils attrapaient leur bol pour y plonger leur visage, puis ils penchaient la tête en arrière à mesure que la mélasse glissait dans leur gosier. D'un coup de doigt, ils raclaient le sucre bleu collé sur le pourtour du bol, puis ils reprenaient enfin leur respiration. Ils se léchaient alors les babines, encore et encore, puis ils perdaient leur regard dans le vide de leur bol, comme s'ils faisaient un second repas dans leurs pensées.

Aussitôt son repas terminé, Maurice rentra chez lui. Il longea le parc de la Tête de sucre et traversa une partie du sixième arrondissement. Dans les beaux quartiers, les murs étaient propres, sans affiche ni graffiti, et on avait éteint les haut-parleurs pour ne pas importuner la population ; ici, les méritants n'étaient pas à convaincre, car ils étaient déjà convaincus.

Passé les Écuries, Maurice entra dans le clos Boinier, un quartier éloigné de la presqu'île et qui, comme tous les clos, servait de zone tampon entre le centre-ville et les remparts.

Au-dessus des rues orphelines de lampadaires, le ciel sans nuage formait un plafond d'encre ; à mesure qu'ils s'en rapprochèrent, le sommet des immeubles s'imbibèrent de sa noirceur épaisse.

De nombreux travailleurs se joignirent à Maurice pour former une procession silencieuse ; même leurs pas qui foulaient pourtant le pavé par centaines ne parvenaient à perturber le calme glacial de ces rues vides, et pour cause ; la rareté du cuir encourageait les gens de moindre valeur à préserver leur chaussures, aussi, passé les horaires de travail, on préférerait s'abimer la plante des pieds plutôt que d'user ses semelles.

Au milieu de l'épaisse forêt d'immeuble, les haut-parleurs hurlaient comme en plein jour ; les mots métalliques résonnaient d'ailleurs sur les murs de béton avec une telle force qu'on en venait à se demander si leur vocation n'était pas

d'assourdir les gens et ainsi les forcer à rentrer chez eux au plus vite.

Le flot des passants se divisa bientôt en plusieurs dizaines de courants, et les avenues se vidèrent à mesure que les gens de moindre valeur s'éparpillèrent dans les rues adjacentes.

Maurice s'enfonça dans une impasse mal éclairée. Un unique lampadaire projetait un mince halo de lumière sur affiche placardée à un mur :

Le travail c'est le sucre bleu
Le sucre bleu c'est la vie
Le travail c'est la vie

Ceci est un message de
L'Avenir Triomphant
En avant !

Les courants se scindèrent de nouveau en minuscules filets, et chacun regagna son immeuble par l'entrée qui lui était allouée.

Les immeubles de cette forêt étaient quasiment tous identiques ; ils étaient comme des monstres de béton, grands et sombres, informes et menaçants la nuit, implacables et intimidants le jour. Ils étaient pourvus de milles yeux, d'une grande bouche, et de rainures et de fissures dans lesquelles s'accumulait des décennies de crasse.

En entrant pour la première fois dans la gueule de ces monstres, les habitants des clos avaient eu la conviction d'entamer une vie pleine d'espoir ; les dédales de couloirs les avaient alors digérés, lentement, sûrement, et tandis qu'ils s'étaient peu à peu liés à leurs entrailles, les habitants abandonnèrent aux monstres leurs forces vitales, si bien qu'à l'heure de l'expulsion, on les retrouvait affables, lessivés et durablement changés.

Maurice s'engouffra dans les coursives de son immeuble, et grimpa dans les étages. Dans un couloir plongé dans la pénombre, des mots écrits à la craie ressortaient comme des murmures dans la nuit :

RANG B = BONHEUR
RANG C = CLOCHARD
RANG D = DÉCÈS

Maurice entra dans l'unique pièce de son appartement ; quatre murs, un hublot percé dans le béton, et un petit lavabo. Posés à même le béton froid, un lit, une table et une chaise constituaient l'entièreté de ses possessions. un sol froid envahi par un lit, une table, une chaise, et un lavabo constituaient l'entièreté de ses possessions.

Au milieu de ce mobilier inerte, il y avait une chose autrement plus vivante ; cette chose sauta dans les mollets de Maurice aussitôt la porte ouverte ; c'était un chien, ou plutôt un chiot, petit et maigre, et surexcité.

Maurice attrapa l'animal et lui retira une muselière qu'il avait lui même fabriqué avec des chutes de cuirs ; elle autorisait au chiot de respirer et de boire, mais pas d'aboyer.

Après lui avoir donné la portion de sucre bleu récupérée une heure plus tôt au réfectoire, Maurice s'affala sur son lit et écouta le silence ; ses draps étaient glacés, et le petit corps du chiot venu se blottir contre lui le réchauffa à peine.

Dans le noir et le silence, le cocher ne pensa à rien, car rien ne lui traversait l'esprit. Il fixa le plafond encore un peu, il bâilla, puis ferma les yeux.

En collaboration avec les novateurs, L'Avenir Triomphant est fier de fournir à chaque citoyen un produit que le monde entier nous envie : le sucre bleu ! Soyez-en fier !
En avant !

Haut-parleur
Clos Boinier

Le capitaine Saint-Just — prononcez Saint-Ju — ordonna à ses hommes de se déployer dans les étages de la termitière ; la termitière, c'était le nom qu'on donnait aux immeubles gigantesques qui avaient poussé partout dans les clos ; si on ignorait l'origine de ce surnom, on pouvait imaginer qu'il avait à voir avec la nature même du lieu, à savoir un terrier fait d'un dédale inextricable de coursives poussiéreuses, où chaque bruit résonnait comme les râles d'une bête, où les graffitis qui tapissaient les murs semblaient évoquer le passage de crocs et de griffes, et où les gens de moindre valeur se serraient comme des grappes de pucerons, ou même — on l'avait déjà lu dans *Le Triomphe* — comme de la vermine en cohorte.

Saint-Just se perdit seul dans les hauteurs du labyrinthe. Il trouva finalement l'appartement qu'il cherchait ; il frappa à la porte ; une vieille femme ouvrit.

— Bonjour madame, mes agents de raison sont actuellement en train de fouiller cette termitière, mais rassurez-vous, c'est une fouille préventive. Auriez-vous la bonté de me laisser entrer ?

La petite vieille dévisagea Saint-Just d'un air horrifié ; elle l'avait reconnu au premier coup d'oeil ; il avait le même regard glacial que dans les pages du *Triomphe*, le même visage émacié et les mêmes joues mal rasées. La tignasse décoiffée qui dissimulait à peine une calvitie avancée était tout aussi reconnaissable ; en revanche, les photographies dans les journaux, certainement choisies pour le mettre à son avantage, rendaient assez peu compte de son allure bestiale, notamment de sa respiration rauque et de sa démarche de prédateur ; le long manteau d'hiver qu'il portait en toute saison, et qui épaississait encore davantage ses larges épaules, voletait derrière lui comme la cape d'un empereur, accentuant d'autant plus sa stature qu'il imposait à quiconque marchait près de lui de prendre ses

distances.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ? s'inquiéta la petite vieille en invitant Saint-Just à s'asseoir à la table de son salon.

Le capitaine enfila une paire de gants avant de s'asseoir.

— Êtes-vous une bonne citoyenne, Madame ?

— Oui, je crois. C'est à dire, j'écoute bien la radio du parti, je lis bien *Le Triomphe*, et je vais vers l'avant.

— Bien.

Saint-Just extirpa de son manteau un calepin et un stylo.

— Corrigez-moi si je me trompe ; votre mari a eu la peste en 68, année de son décès, c'est bien exact ?

— Oui, murmura la vieille.

— Parlez-moi de lui.

La vieille leva les yeux en direction du micro accroché au plafond. Elle était nerveuse. Plus que ça, la panique semblait avoir envahi son regard.

— Oubliez le micro, grogna le capitaine, vous pouvez tout me dire.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? bégaya la vieille.

— Pourquoi a-t-on envoyé votre mari à l'Hôtel-Dieu ?

— Parcequ'il a eu la peste.

— Ce que je veux savoir, c'est de quelle façon il l'a attrapé.

— Dans son jardin.

— Je vois. Parlez-moi de ce jardin.

La vieille cacha ses mains tremblantes sous la table, puis continua :

— Il était dans le 7em, derrière les voies ferrées, il n'était pas très grand.

— Qu'est-ce que votre mari y cultivait ?

— Des légumes, osa à peine la vieille.

Saint-Just nota quelques mots dans son calepin et continua :

— Parlez-moi de son arrestation.

— C'était il y a près de cinquante ans maintenant, vous savez, quand la peste est arrivée d'Espagne.

— Je suis né cette année-là, remarqua Saint-Just en notant la coïncidence d'un léger levé de sourcil.

— Alors peut-être que vos parents vous en ont parlé ; à cette époque, même si l'ancienne nourriture n'était pas encore interdite, ils commençaient déjà à fermer les jardins, ils disaient que les légumes et les plantes attiraient la vermine, qu'il fallait s'en débarrasser.

— C'est à ce moment-là que votre mari a été arrêté ?

— Non. D'abord, ils ont fermé les jardins, et puis ils ont tout arraché. Ensuite ils ont tout recouvert de béton. Je me souviens, un matin je me suis levé, il n'y avait plus rien en ville, je veux dire, plus un arbre, plus une fleur, plus un seul carré d'herbe, rien.

— Et votre mari ? s'agaça le capitaine.

— Ils sont venus le chercher quelques jours plus tard, pour le mettre en quarantaine, ils disaient qu'il avait peut-être attrapé la peste, la peste Ibérique comme ils disaient à l'époque. Alors ils l'ont emmené à l'Hôtel-Dieu ; ils disaient que c'était une simple mesure de précaution. Il y est resté plusieurs semaines, et puis un jour, on est venu m'annoncer qu'il était mort.

— De la peste ?

— Ils m'ont juste dit qu'il était mort, et que je devais me taire pour ne pas effrayer la population.

Saint-Just griffonna quelques lignes ; il entoura ensuite une phrase et montra son carnet à la vieille : « Votre mari a vécu à Saint-Chamond, ne prononcez pas ce nom à haute voix, dites-moi seulement si cette information est juste. Dites-moi oui ou non ».

— Oui, confirma la vieille en fronçant les sourcils.

— Votre mari avait-il un lien particulier avec le sucre bleu ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il pourrait avoir travaillé au port de Lyon, sur les péniches

qui transportent le sucre bleu, ou bien, il aurait pu faire partie de ceux qui conditionnent les paquets.

— Non, rien de tout ça.

— Il n'avait donc pas d'intérêt particulier pour le sucre bleu ?

— Oh ! il aimait le sucre bleu, assura la petite vieille, je vous le jure, comme tout le monde. S'il n'était pas mort de la peste, je suis certaine qu'il en aurait mangé encore beaucoup.

— Bien entendu, ponctua Saint-Just en refermant son carnet.

La petite vieille leva de nouveau les yeux vers le micro des oreilles du parti ; soudain, un souvenir la frappa :

— Il y a autre chose ; une fois, alors que nous écoutions les informations, il avait parlé d'une usine.

— Une usine de sucre bleu ?

— Oui.

— Dites-moi tout.

— Eh bien, ça lui arrivait souvent de faire des commentaires quand il n'était pas d'accord avec ce qu'on disait à la radio. Cette fois-là, l'animateur expliquait que la position géographique des usines était inconnue, tout comme leur taille, et même le nombre de personnes qui y travaillaient. Un intervenant avait alors répondu qu'elles n'existaient peut-être même pas, ce à quoi mon mari avait lui-même répondu : « Si, elles existent, moi je sais où il y en a une », ou quelque chose comme ça. Je me souviens bien, parce qu'il était ensuite resté silencieux, comme s'il avait dit une bêtise. À l'époque ça m'était passé au-dessus la tête, nous n'en avons jamais parlé.

Saint-Just se leva, se traina jusqu'à la fenêtre du salon et contempla les nuages lacérés par le ciel ; au loin, derrière les façades resserrées des champs de termitières, on pouvait deviner les contours du mur qui encerclait la ville.

Le capitaine alluma une cigarette ; si les médecins de tout bord en préconisaient la consommation régulière, assurant que le tabac avait la vertu d'assainir les poumons et de détruire les mauvais germes, il s'en servait avant tout pour accompagner ses

longues réflexions ; à cet instant précis, les yeux obnubilés par le lointain, il se demandait si on avait emprisonné cet homme à cause de la peste, à cause de son passé à Saint-Chamond, ou bien parce qu'il savait quelque chose à propos des usines de sucre bleu. Surtout, il se demanda si toutes ces choses n'étaient pas liées d'une manière ou d'une autre.

Après avoir expiré d'un râle rauque une longue volute de fumée, Saint-Just se lança dans la fouille minutieuse de l'appartement. Il trouva au fin fond d'une commode quatre petites photographies ; en les manipulant avec une étonnante précaution, il les posa sur la table et ordonna à la vieille de les contempler une dernière fois.

— Les vieux papiers sont interdits, ponctua-t-il sèchement, c'est une infraction qui pourrait vous valoir une rétrogradation.

Il s'approcha d'elle et murmura :

— Mais si vous me promettez de faire comme si notre discussion n'avait jamais eu lieu, je ne vous en tiendrais pas rigueur. Marché conclu ?

La petite vieille hocha la tête. Saint-Just déchira les photographies et les scella dans une enveloppe.

— Madame, merci de votre coopération, et bonne journée. En avant !

Plusieurs étages plus bas, agents de raisons et marcheurs attendaient le retour du capitaine.

Les agents de raison, en tant que membre de l'administration, étaient habillés comme des bureaucrates ; veste, chemise et cravate. Les miliciens quant à eux étaient autrement plus reconnaissables ; képi, bâton, bottes de cuir et pantalon bouffant, le tout complété par une veste conjointement frappée du sceau des novateurs — une fleur de lys — et du symbole de L'Avenir Triomphant — une main blanche, doigts et pouces resserrés —.

Lorsque Saint-Just déboulla dans l'atrium de son pas lourd et

assuré, un marcheur se précipita vers lui pour lui faire son rapport :

— Capitaine, nous avons arrêté un homme qui était en possession d'un animal.

— Montrez-le-moi.

Les marcheurs présentèrent le coupable à Saint-Just ; un petit vieux qui tenait en laisse un chien, type terrier, aux oreilles recourbées et à la gueule souriante.

— Les animaux sont interdits, aboya Saint-Just.

La remontrance résonna dans tout l'atrium.

— Vous espérez contaminer toute la ville, c'est ça ?

— Non, osa le petit vieux, c'est pour avoir un peu de compagnie.

— De la compagnie ? se moqua Saint-Just, décidément, les gens de moindres valeurs sont vraiment de sales bestioles ! Vous êtes donc prêt à contaminer toute la ville pour un peu de compagnie ?

Le petit-vieux baissa les yeux et marmonna :

— Tout le monde avait un chien dans le temps.

Saint-Just se gratta frénétiquement les joues et alluma une autre cigarette.

— Le passé c'est le passé, grogna-t-il, maintenant il faut aller de l'avant. Emmenez-le.

— Attendez ! protesta le petit vieux tandis que des marcheurs lui passaient les menottes, qu'est ce que vous allez faire de mon chien ?

— Il sera relâché en dehors de la ville, comme tous les animaux.

— Il ne souffrira pas, hein ? Promettez-le !

Saint-Just ne daigna pas lui répondre. Il ramassa simplement la laisse et emmena le chien avec lui.

Au pied de l'immeuble, enfermé dans un fiacre, un agent de subversion attendait le retour de son supérieur pour dresser le procès-verbal des infractions constatées ; quand Saint-Just entra

dans le fiacre avec le chien, l'agent poussa un cri de surprise avant de se ratatiner au fond de sa banquette.

Sur le chemin du retour, au croisement de deux rues, Saint-Just frappa contre la caisse pour faire arrêter le fiacre ; il sauta alors sur les pavés et tira sur la laisse pour faire descendre le chien.

— Que faites-vous ? s'inquiéta l'agent de subversion.

— Je vais faire une promenade, venez.

Dans ce quartier éloigné du centre-ville, rien ne venait perturber le silence ; aucun commerce, aucune école, aucun kiosque, aucun cinéma, rien, ce n'était qu'un désert envahi par l'ombre glaciale des immeubles.

Saint-Just s'enfonça dans une ruelle et s'arrêta devant un mur recouvert de graffitis. Le petit chien, qui sortait probablement pour la première fois de chez son maître, regardait partout autour de lui en remuant frénétiquement la queue. À lui prêter les traits d'un homme, on aurait pu dire qu'il souriait jusqu'aux oreilles.

— Vous n'allez tout de même pas le relâcher ici ! s'inquiéta l'agent, ce n'est pas la procédure !

— La procédure, pesta le capitaine, vous n'avez que ça à la bouche ! Tenez, prenez la laisse et mettez-vous avec lui contre le mur.

L'agent s'exécuta. Saint-Just plongea sa main dans son manteau et dégaina alors son revolver.

— Que faites-vous ? s'horrifia l'agent.

— Est-ce que vous pensez que le chien est contaminé ?

— Par la peste ? paniqua le jeune homme.

— Évidemment par la peste.

— Peut-être. Oui, non, je ne sais pas !

Saint-Just pointa son arme en direction du chien. Il annonça :

— Si vous pensez qu'il a la peste, je le descends tout de suite,

sinon, je le relâche ici, dans cette rue, et ça sera votre responsabilité.

L'agent fixa le chien avec stupeur. Il était visiblement en bonne santé et rien n'indiquait qu'il était porteur de la peste. Tétanisé par le doute, l'agent implora Saint-Just du regard.

— Je vous taquine ! ricana le capitaine en baissant son arme.

L'agent s'adossa au mur et soupira de soulagement.

— Est-ce que vous savez ce qu'ils font des chiens que l'on se démène à trouver et à confisquer ? demanda le capitaine.

— Ils les relâchent dehors, derrière le mur.

— En êtes-vous certain ?

— Oui, car c'est la procédure habituelle.

— La procédure, grogna Saint-Just en transformant son sourire malsain en grimace, toujours la procédure.

Et il releva soudainement son arme pour abattre le chien d'une balle en pleine tête.

Il est temps d'aller de l'avant. Les choses doivent avancer, car tout le monde veut avancer. C'est la nature même de l'homme ; mettre un pied devant l'autre et avancer. Il s'agit toujours d'avancer. Toujours.

« En avant ! » tel était la devise de L'Avenir Triomphant. Les citoyens l'utilisaient surtout en fin de conversation, comme pour se dire au revoir. C'était un cri de ralliement, un slogan que l'on diffusait à la radio, que l'on répétait lors des meetings politiques, et que l'on chantait lors des rassemblements sportifs. L'expression se prêtait d'ailleurs très bien au folklore de la compétition, car pour gagner, il fallait aller de l'avant ; il fallait aller de l'avant pour courir plus vite que son adversaire, il fallait aller de l'avant pour prendre plus d'élan et sauter plus haut, et il fallait aller de l'avant pour jeter son javelot plus loin. Lors des compétitions de cyclisme, au vélodrome du parc de la Tête de sucre, il fallait aussi aller de l'avant pour dépasser les autres concurrents, et lors des matchs de boxe, le vainqueur était toujours celui qui avançait vers l'adversaire pour lui assener un coup. Au tennis, il fallait aller de l'avant pour gagner du terrain, monter au filet et gagner le point. À la natation, il fallait aller de l'avant pour rester à la surface, et à l'hippodrome, les jockeys se jetaient en avant avec leur cheval pour sauter les haies et remporter le grand prix. Aux échecs aussi, il fallait avancer ses pions pour triompher de l'autre. En un mot, il fallait toujours aller de l'avant, c'est donc avec une relative normalité que les gens prirent l'habitude de répéter la devise de L'Avenir Triomphant.

Aller de l'avant, hors du sport, c'était aussi une façon de repousser ses limites, de faire mieux, toujours mieux, pour obtenir un rang meilleur et avancer dans l'échelle sociale.

L'avant, par opposition à l'arrière, c'était aussi le refus d'un

passé dont on voulait oublier les malheurs. Au lendemain de son accession au pouvoir, L'Avenir Triomphant avait d'ailleurs insisté pour que la population cesse de regarder dans son dos : « Allons ensemble vers un avenir meilleur, en avant ! »

Quand un bon citoyen répétait le slogan du parti, il accompagnait souvent la parole d'un geste ; le mouvement démarrait au niveau de la poitrine, paume ouverte, doigt resserré et main perpendiculaire au sol ; il s'agissait alors de déplier le bras vers l'avant, comme pour donner un ordre de marche. L'habitude autorisait un mouvement plus rapide et plus discret ; on se contentait alors d'ouvrir la paume et de casser le poignet. Les citoyens les plus exaltés — les marcheurs étaient de ceux-là — grossissaient le geste au maximum, démarrant bras tendu au-dessus de la tête et fendant l'air d'un geste qui semblait évoquer un magistral coup de hache.

Aller de l'avant, c'était donc une façon de penser, une façon de se mouvoir, et une façon d'agir. Pour preuve, on abandonna rapidement le serrage de main, car on le considéra comme un symbole d'union, de constriction, de contamination, et même de transmission des germes, en un mot, comme un signe du passé. Pour aller de l'avant, il fallait au contraire être libre de ses mouvements, libre d'agir et de penser seul, et plus que tout autre chose, il fallait être disposé à continuer de toutes ses forces vers l'avant, c'est à dire vers un avenir triomphant.

Extrait de l'interview du 20 janvier accordée par monsieur Dumont à *Lyon Radio-Cité*.

« Monsieur le porte-parole, pouvez-vous nous confirmer que nous aurons toujours la même quantité de sucre bleu dans notre assiette ?

— Le passage au paquet de 720g est nécessaire afin de garantir à chaque citoyen la même quantité de sucre bleu.

— Il y a donc bien une baisse de 30g par rapport à l'ancien paquet, n'est-ce pas ?

— Écoutez, le paquet de sucre bleu va passer à 720g pour tout le monde, ce n'est donc pas une baisse, car tout le monde aura la même quantité de sucre bleu.

— La même quantité qu'avant ?

— La même quantité que tous les autres citoyens. Vous aurez toujours la même quantité de sucre bleu que votre voisin, vous serez donc sur un pied d'égalité.

— Mais si je pèse un de ces nouveaux paquets de sucre bleu, et que je le compare avec un ancien, j'obtiendrais bien une différence de 30g, non ?

— Écoutez, la baisse est nécessaire, et pour tout vous dire, elle ne concerne que le paquet en lui même.

— Vous voulez dire le sac en papier ?

— Exactement, nous allons utiliser un nouveau type de papier tout aussi résistant, mais bien plus léger. C'est une amélioration qui va toucher toute la chaîne d'approvisionnement. C'est un progrès, car il y aura plus de paquets à la sortie des usines, et donc plus de sucre bleu pour les citoyens.

— Vous pouvez donc confirmer aujourd'hui à tous nos auditeurs que la quantité de sucre bleu contenue dans chaque paquet ne sera pas changée ?

— Elle sera identique, ce sera tout comme, je peux vous l'assurer.

— Le Groupe de Soutien à la Population affirmait pourtant hier à notre antenne que la baisse concernait la quantité de sucre en elle même.

— Ce sont des mensonges, le GSP prouve une nouvelle fois qu'il est un organisme voué à la calomnie, je peux vous assurer que la différence de poids ne concernera que le papier d'emballage. En outre, les citoyens doivent bien comprendre que la nouvelle formule hautement nutritive du sucre bleu va permettre de produire des cristaux de poudre plus aérés et donc plus légers que les précédents, et ce, uniquement dans un souci d'harmonisation des performances nutritives. Grâce à ce processus d'amélioration de la qualité nutritionnelle, il y aura toujours autant de sucre bleu dans votre assiette, voir même plus, vous pouvez en être certain. En réalité, c'est même une mesure de progrès social.

— Merci pour cette intervention rassurante monsieur Dumont.

— Merci à vous, en avant !

— En avant ! Lyon Radio-Cité, il est 8h13, tout de suite une page de réclames. »

Grâce à ses nombreux complexes d'hyper acide aminé et d'hyper
nutriments de qualité exceptionnelle, le sucre bleu permet à
l'organisme de fonctionner au maximum de ses capacités. Alors,
n'hésitez pas ! Mangez-en encore plus !
En avant !

Publicité
Radio

Avant de commencer leur journée de travail, les employés de l'administration avaient pour habitude de lire leur journal à la table d'un des nombreux cafés de la place du Triomphe.

Aujourd'hui, en page trois de *La Découverte*, un journaliste s'interrogeait sur la légitimité des marcheurs :

Les milices semblent être assimilées à un corps d'état ; or, ne faisant aucune-ment partie intégrante de l'appareil élu démocratiquement par le peuple, on est en droit de questionner la pertinence de leurs prérogatives.

Par article interposé, *Le Triomphe* se mêla à un débat qui agita la presse depuis maintenant plusieurs semaines :

Tâchons de garder à l'esprit que les milices nous ont été salutaires ; en plus d'avoir détourné la haine que les citoyens éprouvaient pour les représentants de l'ordre, elles ont drastiquement fait reculer la délin-

quance. Voyez l'exemple des remparts ; la Flamme ardente y accomplit tous les jours un travail formidable, et grâce à elle, ces quartiers difficiles ont été pacifiés.

Irène était seule assise à sa table. Elle sirotait un café tout en écoutant les informations hurlées par la radio. Face à elle, un homme lisait *La Gazette du GSP* :

À défaut de parvenir à nourrir davantage sa population, le parti essaye aujourd'hui de réduire son appétit ; entre les « mesures d'efficacité collectives », « valorisation du mérite social », « sécurisation de l'emploi », ou encore « optimisation du progrès social », les bons mots sont de mises, pourtant, ils n'auront que pour seul but de cacher une réalité bien moins

glorieuse ; baisse du poids des paquets de sucre bleu, gel des promotions vers le rang B, et rétrogradation des rangs CCC.

Plus loin :

Le contrat qui lie L'Avenir Triomphant aux novateurs met le parti dans une position de funambule ; jusqu'à maintenant, les novateurs acceptaient bien volontiers de se délester du pouvoir à condition que la population soit maintenue dans son enclos ; or, les problèmes qui s'accumulent au niveau des usines, et pour lesquels le parti refuse de communiquer, invite la population à franchir une limite qu'elle ne s'était jusqu'ici jamais permis de transgresser ; qu'est-ce que le sucre bleu ? comment est-il fabriqué ? et pourquoi les novateurs gardent-ils si jalousement le secret ?

Le parti est donc pris en étau entre une population qui veut savoir et des novateurs qui ne veulent pas dire ; dans cette situation, le parti a tout à perdre puisque s'il n'est plus en capacité de remplir sa part du contrat, il cessera d'exister ; son incapacité à organiser la société autrement que par le sucre bleu risque donc de lui porter préjudice ; par crainte de perdre le contrôle, il pourrait être tenté de noyer toute contestation dans une avalanche de mesures, c'est-à-dire par davantage de constriction, quitte à recourir à la force brute.

Irène faisait partie du corps des agents de contrôle de la subversion — plus communément appelé agents de subversion —, et travaillait ainsi au palais de L'Avenir Triomphant.

Les agents de subversion avaient pour rôle d'évaluer la société pour s'assurer qu'elle aille toujours dans la bonne direction, c'est à dire vers l'avant ; pour ça, ils gardaient constamment un œil sur l'éducation, la justice, l'urbanisme, l'industrie, les sciences, l'artisanat, la presse, la radio, les arts, le sport, et même les loisirs. Ils regardaient tout, lisaient tout, assistaient à tout, ils dressaient des procès verbaux, des rapports, ils signaient des papiers et montaient des dossiers pour leurs supérieurs directs ; les agents de raison.

Irène avait été affectée au département des objets interdits, un département si peu noble qu'on l'avait installé au sous-sol du palais, sous des voutes mal éclairées. La jeune femme identifiait chaque jour les objets récemment confisqués par les agents de raison ; elle en détaillait la fonction, le niveau de subversivité et le potentiel contaminant, puis elle les emmenait dans une réserve où ils étaient définitivement oubliés.

En près de deux ans, la jeune femme avait vu passer dans ses mains toutes sortes d'objets ; des postes de radios non conformes, des outils de jardinage, des ustensiles de cuisine, du matériel de pêche, des cages à oiseaux, des gramophones, des instruments de musiques, des bronzes, des tableaux, des jouets, des alambics, des faïences, des instruments médicaux, des graines, des globes terrestres, des longues-vues, des poignards, des armes à feu, et toute une myriade de babioles plus ou moins identifiables. En revanche, les livres et les vieux papiers n'arrivaient jamais dans ses mains, puisqu'ils étaient immédiatement détruits après leur découverte.

En début d'après-midi, deux marcheurs entrèrent dans le bureau d'Irène pour y déposer une machine accompagnée d'une grande boîte. Ils quittèrent les sous-sols aussi vite qu'ils y étaient descendus.

La machine était constituée d'un mécanisme dont l'élément le plus marquant était un rouleau entouré d'une fine couche de caoutchouc. Éparpillées dans la boîte, des centaines de petites lettres taillées dans le bois indiquèrent à Irène qu'elle avait face à elle une imprimeuse de conception assez rudimentaire.

Au milieu de ces caractères typographiques, Irène trouva des châssis devant servir à la mise en page du texte. L'un d'eux était encore chargé de plusieurs lettres. L'ensemble formait un court message que la jeune femme s'empressa de révéler ; elle installa le plateau sur l'imprimeuse et enroula une feuille de papier autour de son rouleau. À l'aide d'un chiffon imbibé d'encre, elle mouilla les caractères de bois, puis, après avoir pressé le rouleau contre les caractères, elle donna quelques tours de manivelle.

Les mots qui apparurent sur le papier jetèrent sur le visage d'Irène une impression de stupeur ; c'était un message étrange, farfelu, et peut-être même dangereux.

Par précaution, la jeune femme retira les caractères du châssis ; au même instant, les marcheurs entrèrent dans le bureau et se jetèrent sur la boîte ; prise d'une panique soudaine,

Irène attrapa le pot d'encre et le vida sur la feuille.

« Capitaine, elle a détruit le message juste avant que nous puissions le lire, nous n'avons rien pu faire. »

Assis derrière son bureau, Saint-Just dévisagea Irène ;

« Fouillez là », ordonna-t-il finalement.

Un des marcheurs demanda à Irène de lever les bras ; il plongea alors ses mains dans les poches de son pantalon, puis remonta le long de son chemisier, profitant de l'occasion pour palper allègrement sa petite poitrine. Irène, dont les joues s'étaient aussitôt teintées d'une fureur incandescente, se tourna vers Saint-Just l'air outré.

— Ne me regardez pas comme ça, grogna-t-il, vous l'avez bien cherché.

Après avoir ordonné aux marcheurs de quitter son bureau, le capitaine somma Irène de venir s'asseoir face à lui ; éclairé par la faible lueur d'une lampe de bureau, il avait l'air d'un inquisiteur prêt à rendre verdict.

— Votre nom.

— Irène Montlisson.

— Aimez-vous le parti, madame Montlisson ?

— Oui.

— Bien. Vous savez madame Montlisson, j'ai du respect pour les agents de subversion, beaucoup de respect, mais j'en ai un peu moins pour les petites sottes dans votre genre.

Figée par la peur, Irène encaissa la remontrance sans sourciller.

Saint-Just continua :

— L'imprimeuse que les marcheurs vous ont apportée ce matin a été trouvée chez un criminel. Nous avons toutes les raisons de penser qu'il voulait imprimer un grand nombre de tracts pour ensuite les distribuer partout en ville. Malheureusement, l'homme s'est donné la mort avant de mettre son plan à exécution, emportant avec lui son message. Après

avoir fouillé son appartement et confié aux marcheurs les pièces à conviction trouvées là-bas, un agent s'est soudainement rappelé avoir jeté dans une boîte une plaque portant un texte, plaque qui s'est retrouvée, semble-t-il, en votre possession. Je vais être directe madame Montlisson ; avez-vous imprimé le message que je recherche ?

Irène acquiesça.

— Vous connaissiez le criminel ?

— Non.

— Vous étiez de mèche avec lui ?

— Non.

— Alors, pourquoi avoir détruit le message ? grogna Saint-Just.

— J'ai eu peur.

— Peur de quoi ?

— Qu'on le lise.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, j'ai eu peur, c'est tout.

Après avoir grimacé, Saint-Just posa devant Irène un papier et un stylo.

— Avez-vous le message en tête ?

— Oui.

— Alors écrivez-le.

Irène ferma les yeux un instant pour se remémorer précisément ce qu'elle avait lu ; quand l'image sembla nette dans son esprit, elle fixa le capitaine droit dans les yeux, elle hésita longuement, puis elle recopia finalement le message :

le sucre bleu n'est pas un aliment
c'est autre chose
c'est un mensonge,
les usines ne sont pas des usines
les sauvages ne sont pas des sauvages
la peste n'est pas la peste.

Maurice se pencha au-dessus de son petit lavabo. Après s'être débarbouillé sommairement, il contempla ses joues imberbes dans le miroir accroché face à lui, puis il frissonna ; les hurlements glacials des haut-parleurs traversaient sans peine le mince hublot qui lui servait de fenêtre.

Le jeune homme roula en boules les journaux sur lesquels son chiot avait fait ses besoins, puis il changea l'eau de sa gamelle. Le bâtard, que le cocher avait choisi de nommer « Furio », somnolait paisiblement sur son lit. Il le déranger un instant pour lui mettre sa muselière, puis il le laissa se rendormir. Après avoir enfilé sa veste, sa casquette et ses gants, il quitta son appartement.

Dehors, la nuit d'hiver n'avait pas encore fait place à la clarté du matin ; dans cette obscurité étouffante et silencieuse, les immeubles accablaient de leur masse les travailleurs qui commençaient à grouiller à leurs pieds, écrasant les épaules, courbant les échines, et abaissant les têtes en direction du sol.

Tels des insectes, les gens de moindre valeur avaient tous des attributs rendant compte de leur rôle au sein de la colonie ; doigts fins pour les dactylos, mains rustres pour les artisans ; les ouvriers du bâtiment étaient costauds, les femmes de ménage étaient trapues et les couturières avaient le dos voûté.

Les femmes avaient presque toutes les cheveux courts, car le savon devait être économisé. Pour les mêmes raisons, on utilisait le tissu avec une grande parcimonie ; les jupes étaient droites, sans plis, et s'arrêtaient aux genoux ; les cols des chemises n'étaient pas doublés — les manches non plus d'ailleurs — et les tenues étaient simples et fonctionnelles ; on y ajoutait une casquette pour les hommes, un foulard pour les femmes, aux pieds des ballerines ou des mocassins.

L'essaim avec donc une allure, mais aussi une odeur ; celle de la cendre avec laquelle on faisait sa lessive. Il était d'ailleurs de bon ton de ne pas se parfumer, car cette coquetterie étant hors de portée des coupons de rangs C, quiconque portait une odeur étrangère à celle de la masse signifiait aux autres qu'il avait cédé aux sirènes du marché noir, et qu'il avait ainsi dû sacrifier beaucoup pour une chose aussi futile que vulgaire ; l'envie de se démarquer des autres.

Les gens de moindre valeur qui fourmillaient dans les avenues convergèrent tout aussi bien vers les manufactures que vers les usines nord. Même ceux qui allaient vers la presqu'île, et à qui la journée de travail s'annonçait un peu moins pénible affichaient une mine soucieuse, presque inquiète, sensation renforcée par l'absence totale de toute discussion ; si certains préféraient épargner davantage de boucan à leurs oreilles déjà balayées par les haut-parleurs, beaucoup gardaient la bouche fermée par superstition ; comme on racontait que le froid aidait à conserver les germes de la peste, voire à les colporter, et que seules les sécrétions nasales pouvaient efficacement les arrêter, personne ne voulait prendre le risque de laisser le mal s'engouffrer dans sa bouche.

Le spectre de la peste jetait d'ailleurs son ombre menaçante sur chaque mètre carré de la ville ; pour empêcher les oiseaux et les insectes de venir répandre le fléau, on avait coupé tous les arbres et bétonné tous les espaces verts. À toute heure du jour, des employés passaient dans les rues pour débarrasser les pavés de toute brindille essayant d'y élire domicile. On prenait évidemment un soin particulier à ramasser le crottin, et plus qu'un désir de propreté, c'est la peur qui avait en réalité aseptisé toute la ville ; car s'il n'y avait en effet pas une seule mauvaise herbe entre les pavés, il n'y avait aussi pas une seule plante aux balcons ni en seul lierre sur les façades ; pour éviter pourrissement et champignons, on avait également réduit

l'utilisation du bois au strict minimum ; il n'y avait donc pas de volets aux fenêtres, pas d'étals devant les échoppes ni de bancs sur les trottoirs ; les rues étaient propres, froides, vides, mortes.

La vie n'avait de toute façon pas sa place dans la rue, puisque cette dernière était avant toute faite pour avancer ; c'était un désert qu'il fallait traverser, c'était une terre aride, inhospitalière et vierge, et qui ne pouvait en aucune façon subvenir aux besoins des hommes ; aucun point d'eau, aucun urinoir, aucune poubelle, pas de banc, pas de quoi se reposer, attendre ou penser, rien, absolument rien, rien de beau, rien qui ne mérite d'être contemplé, rien qui ne puisse attirer le regard ou pousser à la réflexion, il n'y avait rien d'autre que la surface lisse et terne du béton.

Les graffitis étaient peut-être la seule anomalie dans ce désert insipide ; certes, la presqu'île en était quelque peu orpheline, mais les autres quartiers en étaient envahis ; pour ceux qui avaient l'habitude de les voir, les graffitis étaient comme des feuilles mortes dans une forêt ; on les voyait partout, mais personne n'y faisait plus attention. Pour certains, les graffitis avaient ramené en ville la touche de vie que la coupe de tous arbres avait fait disparaître ; ils étaient tantôt aussi beaux que des fleurs, tantôt aussi farfelus que des branches ; aux pieds des murs, ils étaient gros comme des troncs ou fins comme des brindilles, et plus on gagnait en hauteur, plus ils étaient rares et clairsemés ; aux cimes des immeubles, ils dominaient fièrement la ville, tel un pied de nez à ceux qui ne voulaient pas les voir.

Sur la façade immense des immeubles, les graffitis étaient des petites oasis. Dans le désert de la ville, ils étaient comme des mirages ; on les voyait, on les oubliait, la perspective les déformait et le temps les effaçait, comme des vestiges.

Le graffiti était un miracle dont on ignorait toujours l'origine ; il apparaissait un matin, comme si une main invisible l'avait amené là, et il s'enfuyait parfois aussi vite qu'il était venu, sans crier gare, comme une rumeur soumise aux caprices du ciel.

Le graffiti était une salissure, un ornement, une trace. C'était un murmure qui résonnait parfois dans les têtes. C'était un morceau de pensée qui éclaboussait les murs à mesure que l'existence des hommes s'écrasait dans le béton.

Après s'être installé sur son siège de cocher, Maurice lança son fiacre en direction du centre-ville. Au coeur même de la presqu'île, les immeubles avaient abandonné leur taille intimidante pour gagner en élégance ; ici, les méritants côtoyaient des monuments anciens, des fontaines et des statues, et quiconque se promenait dans ces belles rues pavées faisait l'expérience de toute la grandeur d'un pays, et même d'une civilisation, grandeur que la guerre avec la Prusse avait réduite à l'état de rareté.

La rareté d'ailleurs, existait tout autant dans ces belles pierres que dans la population qui les côtoyait chaque jour ; à force d'observer les passants, Maurice avait clairement remarqué une scission entre les méritants et les gens de moindre valeur ; au-delà du rang B, les femmes étaient belles, leur visage était noble et fin, et tous leurs traits semblaient être frappés de la même rareté ; on croyait voir là une population étrange, d'une autre race, comme si une minutieuse sélection avait permis de les isoler du reste de la population.

Si les hommes étaient touchés par une grâce similaire — ils étaient grands et fins, leurs joues étaient bien rasées, et leur moustache bien taillée —, c'était avant tout du côté des enfants que s'exprimait le plus clairement cette démarcation ; les petits garçons et les petites filles de la presqu'île avaient des nez parfaits, des sourires parfaits, une peau parfaite, des dents parfaites, une symétrie parfaite, des proportions parfaites, en un mot, ils avaient l'allure de ces enfants parfaits dont on savait sans aucune hésitation qu'ils deviendraient des adultes tout aussi parfaits.

Pour le reste, les méritants vivaient d'une manière assez

analogue aux gens de moindre valeur, car en fin de compte, ils étaient touchés par les mêmes pénuries ; leurs vêtements étaient similaires, quoique de bien meilleure facture, les femmes s'autorisaient des jupes extravagantes, des manches bouffantes, des escarpins et autres talons ; aussi, elles surmontaient leur chevelure bien coiffée de chapeaux extravagants qui, tel un pied de nez à la peste, arboraient de grandes fleurs factices. Les hommes avaient quant à eux des costumes bien taillés, de beaux vestons, et des nœuds papillon — pour se distinguer des cravates portées par les gens de moindre valeur —. Enfin, les méritants portaient tous des bagues, des montres, des colliers, et assez de cuir pour des paires de gants, des ceintures, et des chaussures neuves.

Maurice se gara au pied de l'immeuble de Marie-Louise. Quelques minutes plus tard, la rédactrice en chef plongea dans le fiacre et demanda au cocher de bien vouloir l'emmener sur le plateau de la Vérité.

Maurice emprunta le boulevard du Bel avenir et remonta la presqu'île. Aux abords de la place des Quatres, les rangs C descendaient des tramways pour aller travailler dans les bistrots, les magasins ou encore aux domiciles des méritants.

Au milieu du boulevard, les fiacres, les bicyclettes et les calèches qui dansaient sur la chaussée formaient un gigantesque ballet ; c'est ici même que Maurice avait pour la première fois vu une automobile se frayer un chemin au milieu des chevaux ; la rareté du pétrole, ressource principalement accaparée par l'armée, avait fait de ce moyen de locomotion un privilège réservé aux personnes de haut rang. Du reste, la machine à explosion, bruyante et dangereuse, n'avait jamais fait le poids face à la versatilité du cheval. De l'avis général, l'automobile était de toute manière inadaptée à la vie urbaine, et les rares privilégiés à l'utiliser quotidiennement n'en tiraient aucun autre avantage qu'un prestige superficiel.

Maurice longea le palais de L'Avenir Triomphant, puis s'engouffra dans le tunnel qui grimpait jusqu'au plateau de la Vérité ; depuis la presque île, c'était l'unique accès quatrième arrondissement ; il permettait de passer sous les pentes, zone exclusivement réservée aux rangs A, c'est-à-dire aux dirigeants, à leur famille, ainsi qu'à certains citoyens triés sur le volet.

Tandis que Marie-Louise l'abandonna quelques minutes, Maurice profita de la vue imprenable que lui offrait le plateau ; perché à une centaine de mètres au-dessus de la ville, il observa en silence le Rhône, le clos Boinier, et les remparts au loin.

De retour de sa course, Marie-Louise demanda au cocher de l'emmener dans un lieu assez inhabituel ; l'église du Temps nouveau.

Maurice emprunta l'avenue de l'empereur Bertrand et traversa la Saône par le pont des Deux collines ; l'immense édifice, dont l'armature complexe évoquait une dentelle de métal, reliait le plateau de la Vérité à la colline du Temps nouveau en enjambant le fleuve à plus de quatre-vingts mètres de hauteur. Ici, des centaines de piétons et de cyclistes se partageaient une route déjà encombrée par les tramways et les fiacres ; le pont était un passage obligé pour ceux qui devaient aller travailler sur le plateau, notamment dans les usines Nord.

L'église du Temps nouveau trônait fièrement au sommet de la colline du même nom. Elle surplombait la ville et offrait depuis son esplanade une vue magistrale sur la région tout entière.

Marie-Louise pria Maurice de l'attendre sur le parvis.

Lorsqu'elle entra dans l'église, elle leva instinctivement les yeux au ciel ; sous les voutes dorées de la nef pendaient des centaines de miroirs. L'église en était remplie ; sur les murs, le long des colonnes, montés sur des trépieds ou fixés à des chandeliers, il y en avait dans chaque recoin, de toutes formes et

de toutes tailles.

Marie-Louise s'enfonça dans les profondeurs silencieuses de l'église ; elle s'arrêta au pied d'une majestueuse statue ; c'était une représentation des Quatre, drapés dans de grandes toges et assis sur le tronc d'un arbre couché ; la lumière dansante des bougies posées à leur pied animait leurs yeux d'une impérieuse malice. Sur la base de marbre, une plaque les présentait solennellement.

LÉON, ASTRIDE, GUILLAUME et AUGUSTE
Les quatre novateurs originels.

— Vous n'êtes au fond qu'une image fugace, annonça un prêtre en faisant irruption derrière Marie-Louise, vous traversez le temps comme les reflets traversent ces miroirs.

Le prêtre s'approcha de la statue et alluma une bougie.

— Je vous observe depuis votre arrivée, et je vous ai vu faire comme tous les autres ; vous vous êtes détournée du mensonge pour venir trouver la vérité, la seule vérité immuable et absolue ; les novateurs.

— De quelle vérité parle-t-on ?

— La vérité de leurs éclatantes victoires, la vérité de l'élan nouveau qu'ils ont su insuffler à notre société. Dans les heures les plus sombres de notre histoire, ils ont su repeupler notre esprit du plus puissant des remèdes ; l'espérance. Grâce à eux, nous avons enfin pu aller de l'avant !

— Peut-on croire des êtres que personne n'a jamais vus ?

— Certains les ont vus.

D'un mouvement de bras, le prêtre proposa à Marie-Louise de le suivre ; il l'emmena au sommet de la tour nord-ouest, sur une mince terrasse balayée par les vents. Depuis ce qui était assurément le point culminant de la ville, on discernait les contours acérés des Alpes, au loin, plongés dans l'ombre d'un soleil encore trop bas pour les éclairer ; à l'inverse, en fin de

journée, quand les rayons n'atteignaient plus qu'eux, les pics enneigés apparaissaient avec une si grande clarté qu'on imaginait sans mal pouvoir surprendre toute tentative d'invasion venant d'Italie.

— Avez-vous des nouvelles de la colombe ? demanda Marie-Louise en réajustant son écharpe.

— Pas encore, répondit le prêtre, elle est difficile à contacter.

— On m'a pourtant dit que vous aviez quelque chose.

— Oui. On m'a fait part d'une confession.

— Une confession ? Vous parlez d'un rapport d'écoute ?

Le prêtre acquiesça, puis continua :

— Une oreille indiscreète a écouté les parents d'un médecin qui s'est malheureusement suicidé.

— Sait-on pourquoi il...

— ...non. Il rentrait tout juste de son service militaire et devait intégrer définitivement l'hôpital de la Vérité, sur le plateau.

— Quelle spécialité ?

— Chirurgie digestive.

— Les chirurgiens ne rentrent pas si tôt de leur service militaire, et surtout pas pour intégrer un hospice.

— Justement ; il était conjointement en poste à l'hôpital militaire de Beaujeu et à l'hôpital de la Vérité. Il faisait régulièrement des aller-retour entre les deux. Le manège n'aura duré qu'un mois, temps au bout duquel le pauvre se sera donné la mort.

— Pour quelle raison aurait-on eu besoin de promener à droite et à gauche un simple chirurgien ?

— Les novateurs font souvent appel à ce genre de spécialistes.

— Des spécialistes de renom, pas des débutants.

— Celui-là devait leur être indispensable, d'une manière ou d'une autre.

— Qui serait à ce point indispensable ? Lyon n'est pas un moulin, Beaujeu non plus d'ailleurs. Il doit y avoir une raison.

— Les ducs de Beaujeu ont toujours de bonnes raisons.

À la simple évocation des enfants d'Astride de Beaujeu, Marie-Louise frissonna ; toute histoire ayant pour trait principal les novateurs — dans ce cas précis, les plus puissants du pays — suffisait à la piquer d'une curiosité inquiète.

— Ce n'est pas tout, ajouta le prêtre, toujours selon cette même source, ce jeune médecin se serait rendu dans une usine de sucre bleu seulement quelques jours avant son suicide.

— Mince ! s'exclama Marie-Louise.

— Je savais que vous seriez intéressé.

— Sait-on ce qu'il est allé y faire ?

— On peut seulement l'imaginer, je le crains.

Tout en triturant son écharpe, Marie-Louise pensa à haute voix :

— Il a peut-être vu quelque chose qu'il ne devait pas voir, et on aurait alors essayé de le faire taire, quitte à le pousser au suicide.

— Ce ne serait pas étonnant.

— Mais dans ce cas, pourquoi l'inviter dans une usine en premier lieu ? et pourquoi l'avoir laissé repartir ensuite, avec tout ce qu'il avait vu ? Les novateurs sont normalement capables de faire disparaître quelqu'un sans faire le moindre bruit.

— Faire disparaître un rang C, passe encore, mais un méritant, et plus que ça, un chirurgien, ça pourrait attirer l'attention. D'une certaine manière, un suicide, c'est un peu plus discret.

Marie-Louise observa le soleil embraser les montagnes au loin.

— C'est tout ce que vous avez à propos de cette affaire ? demanda-t-elle finalement.

— Hélas, oui, la confession n'en disait pas davantage. Et je doute qu'il y en ait plus à l'avenir.

— Pourquoi donc ? Les proches du chirurgien ont été arrêtés, c'est ça ?

— Oui.

— Évidemment, pesta Marie-Louise.

— Les agents de raisons ont agi dès la production du rapport. Ils ont arrêté les parents du jeune homme à titre préventif, mais ils ne semblaient être au courant de rien.

— Est-ce que leur fils aurait été assez fou pour leur raconter ce qu'il a vu ?

— Et ainsi les condamner ? Je ne pense pas.

— Mon père, vous devez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour faire comprendre à toutes ces voix qu'une oreille est prête à les écouter ; la mienne.

— Peu importe les conséquences ?

— Peu importe les conséquences, acheva Marie-Louise en rejoignant les escaliers, je suis maintenant certaine d'une chose ; il se passe quelque chose d'important au sein même des usines de sucre bleu.

— Je le crois aussi.

— Alors, tâchons de savoir de quoi il s'agit.

Les novateurs ont créé le sucre bleu.
Les novateurs vous font VIVRE.

Ceci est un message de
L'Avenir Triomphant
En avant !

Février

(7 mois et 19 jours avant les évènements du 20 Septembre)

VOUS N'AVEZ RIEN À CACHER

Lyon, 2 Février — De tous les nobles travailleurs composant notre belle administration, les agents du service des écoutes citoyennes sont certainement les plus mésestimés.

Pourtant, grâce à ceux que nous nommons plus communément les oreilles du parti, le secret, la malice, les trafics et les manigances ont durablement été chassés de notre société. « Vous n'avez rien à cacher » peut-on entendre partout. Cette phrase justifie à elle seule l'action des oreilles du parti. Plus qu'une phrase, c'est un hymne ! Il serait de bon ton de l'inscrire sur la façade de nos monuments, car il n'y a rien de plus vrai ; si vous êtes un bon citoyen, vous n'avez rien à cacher, et c'est bien normal.

Mais voilà, il se murmure que l'idée même d'être écouté commencerait à en répugner quelques-uns. À mon humble avis, ceux-là devraient être surveillés en priorité, car, voyez-vous, il n'y a rien de plus suspect qu'une personne qui essaye de chuchoter. Est-il normal de craindre qu'une oreille puisse écouter chacune de nos conversations ? Non ! Pourquoi le craindre ? Ceux qui ont peur d'être écoutés ont certainement quelque chose à se reprocher, sinon ils n'auraient pas peur.

J'ai moi-même fait l'expérience de cette nouvelle forme d'incivilité l'autre jour, alors que je faisais la queue dans

un bureau de poste, quand une femme devant moi a essayé d'envoyer ses lettres. Comme le veut l'usage, le guichetier lui indique que son courrier sera ouvert par un agent de l'administration. Ni une ni deux, la femme reprend ses lettres, rouspette, puis sort précipitamment du bureau de poste. Quelle étrange réaction ! Je me suis empressé de demander au guichetier s'il avait noté le nom de cette femme, qu'on le transmette aux agents de raison pour qu'ils puissent tirer tout ça au clair, car, vous en conviendrez, ce n'est pas banal d'avoir si peur qu'on lise son courrier, c'est même suspect !

Vous n'avez rien à cacher. Non. Rien du tout ; que ce soit un mot doux susurré à votre cher et tendre, ou même un cri de jouissance ; pourquoi vouloir cacher cela ? Ces instants font partie intégrante de la vie d'un honnête citoyen. Nous n'avons pas à les cacher. Aussitôt entendus par les oreilles, ces mots seront de toute façon oubliés, car, dois-je le rappeler, ces hommes et ces femmes ont pour métier de traquer la dissidence, ils se moquent donc bien de la normalité. Alors, si vous êtes un bon citoyen, un citoyen normal, dormez sur vos deux oreilles, vous n'avez rien à cacher, et c'est tant mieux !

Albert Raymond.

Le Triomphe

L'Avenir Triomphant avait installé le coeur de son administration dans une ancienne abbaye ; chaque jour, des centaines d'agents parcouraient le palais comme des prêtres exerçant leur sacerdoce.

Depuis une chapelle transformée pour l'occasion en centre d'écoute, les oreilles du parti déployaient partout en ville leurs bras tentaculaires. Sous le plafond voûté de la nef, des plateformes reliées par des échelles parcouraient les murs comme les rayons d'une vertigineuse bibliothèque. Assis devant des panneaux sur lesquels s'entrecroisaient des milliers de câbles, des opérateurs, casques vissés sur les oreilles, branchaient et débranchaient, griffonnaient à la hâte quelques notes sur des calepins, et s'affairaient entre les plateformes comme des matelots à bord d'un navire de guerre.

Dans les étages du palais, des salles remplies de dactylo côtoyaient des bureaux dans lesquels les hauts fonctionnaires appliquaient à la lettre la politique du parti. Une salle immense surplombée d'une longue verrière abritait les pies, ces femmes qui étudiaient à longueur de journée les dossiers des citoyens. On racontait que les pies avaient été affublées de ce sobriquet pour leur ressemblance avec l'oiseau voleur ; certains y voyaient plutôt une référence faite aux pis des vaches, car à décider du rang de chaque citoyen, et donc de la quantité de sucre bleu qu'ils allaient recevoir, ces femmes étaient considérées comme les mamelles nourricières de la société.

Au bout de la place du Triomphe, à deux pas du palais, il y avait l'hôtel de ville, lieu inextricable d'où le grand conseil dirigeait le pays. Cachés derrière des masques qui assuraient leur anonymat, et protégés par des murs dont avaient condamné toutes les fenêtres, les membres du conseil agissaient dans l'ombre comme un ordre mystérieux et impénétrable ; ils étaient

dix ; cinq hommes, cinq femmes, tous adoubés par les ducs de Beaujeu ; novateurs exceptés, ils étaient donc les plus importants décisionnaires du pays.

Saint-Just avait été nommé par la plus influente des dix membres du conseil ; madame Depercy. Sous ses ordres, le capitaine était devenu l'un des hommes les plus puissants de la ville, et au sein même du parti, rares étaient ceux capables de se mettre en travers de sa route ; du reste, son allure de bête mal réveillée suffisait bien souvent à intimider jusqu'aux plus hauts fonctionnaires, et quand on l'entendait grogner dans un couloir, on s'éloignait à petit trot pour éviter de le croiser.

Quelques jours après avoir été confronté à Saint-Just, Irène se retrouva enfermée avec lui dans un fiacre qui se chargea de les conduire au Clos cévenol.

— Qu'est-il arrivé à l'agent de subversion qui vous accompagnait avant moi ? osa Irène.

— Il n'a pas aimé certaines de mes méthodes, se contenta de répondre Saint-Just en fixant la jeune femme de son regard de glace.

Irène baissa aussitôt les yeux, puis, réunissant tout son courage, repartit à la charge :

— La peste n'est pas la peste, le sucre bleu n'est pas le sucre bleu, qu'est-ce que ça peut bien signifier ?

— Ne brisez pas notre marché, grogna le capitaine en allumant une cigarette, ce serait stupide de votre part. Signez ce je vous dis de signer, fermez les yeux quand je vous dis de fermer les yeux, et bouclez-là quand je vous dis de la boucler, sinon je vous emmène à l'Hôtel-Dieu en vous y trainant par les cheveux s'il le faut.

Le fiacre s'arrêta au pied d'une termitière grande comme une falaise.

— Restez ici, ordonna Saint-Just, à mon retour, vous remplirez

le procès verbal et vous le signerez, point.

Le capitaine sauta sur le pavé, puis ordonna à ses marcheurs de se déployer dans la termitière.

Irène patienta de longues minutes. Lorsque le froid commença à lui mordre les pieds, elle se décida à désobéir pour aller se réchauffer dans la termitière.

Elle entra dans l'immense atrium du géant de béton ; jamais elle n'avait mis les pieds dans un tel lieu ; aussi haute qu'une cathédrale et aussi mal éclairée qu'un cachot, c'était une caverne balayée par des courants d'air qui résonnaient dans les travées comme dans les tubes d'un orgue monumental. Malgré le bruit assourdissant de cette symphonie froide et lugubre, Irène discerna au loin des cris de protestation ; ils semblaient descendre des étages ; elle s'y aventura.

Après avoir traversé un dédale de passerelles, la jeune femme s'enfonça dans un couloir envahi de marcheurs ; trop occupés à fouiller des habitants réunis en file indienne, les miliciens l'ignorèrent vastement.

En tendant l'oreille, Irène vola ici et là des bribes de conversation ; il était question de Saint-Just et de sa lubie pour ces fouilles minutieuses : « Il commence à devenir un peu dingue, se moqua ainsi un marcheur, je te le dis, il n'arrêtera jamais avec ces satanés objets interdits, bientôt, il faudra confisquer la termitière tout entière ! »

Au détour d'un couloir, un milicien arrêta Irène pour lui demander les raisons de sa présence ici.

— J'assiste Saint-Just, se contenta-t-elle de répondre avec aplomb.

À ces mots, le marcheur troqua sa nonchalance pour une posture bien plus solennelle.

— Est-ce que cet appartement a déjà été fouillé ? lui demanda la jeune femme.

— C'est en cours, madame.

— Je peux ?

— À votre convenance, madame.

Irène entra dans l'appartement ; elle trouva au milieu d'un salon en bazar la mine déconfite d'une petite famille qui regardait avec impuissance les marcheurs fouiller leurs tiroirs.

Le père interpella Irène pour lui demander si on allait leur retirer leur rang C. Elle lui assura que non. L'homme en profita pour lui présenter sa femme et sa fille. Il lui jura ensuite qu'il était un bon citoyen et qu'il n'avait rien à se reprocher. À la fin de son exposé, il souleva son chemisier et invita sa petite famille à en faire de même ; leurs abdomens étaient parcourus de la même longue cicatrice.

— Nous nous sommes fait retirer l'estomac, annonça fièrement le père.

Irène n'osa pas lui demander de répéter.

— Le corps digère mieux le sucre bleu sans l'estomac, insista-t-il, c'est à cause de l'acidité, c'est prouvé, c'est très bon pour la santé, nous avons dû économiser beaucoup de coupons pour faire cette opération, nous avons bien travaillé pour ça.

— Nous l'avons fait parce que nous aimons le sucre bleu, ajouta sa femme, nous voulons aller de l'avant, nous voulons plus de sucre bleu, si mon mari obtient sa promotion, le sucre bleu ne sera pas gâché, sans notre estomac nous allons mieux absorber les nutriments, c'est prouvé madame.

Les deux regardèrent à plusieurs reprises le micro pendu au-dessus de leur tête, comme s'ils voulaient s'assurer d'être correctement entendus.

— Le chirurgien nous a dit que l'estomac était inutile pour la digestion du sucre bleu, parce que ce n'est pas de la nourriture.

Tandis que les marcheurs quittèrent un à un l'appartement, faute d'y avoir trouvé quoi que ce soit, Irène répéta d'un air intrigué :

— Ce n'est pas de la nourriture ? Que voulez-vous dire par là ?

— Le sucre bleu ce n'est pas comme l'ancienne nourriture, c'est pour ça que l'estomac ne nous sert plus à rien, il servait à

digérer l'ancienne nourriture, c'est tout, mais maintenant, nous n'en avons plus besoin, nous pouvons absorber directement les nutriments du sucre bleu, vous comprenez ?

— Oui, renchérit sa femme, le sucre bleu c'est comme de la nourriture déjà digérée.

— Comment ça ?

— C'est comme pour les oiseaux, continua l'homme, vous savez, les mères régurgitent la nourriture pour nourrir les oisillons, c'est un peu la même chose avec le sucre bleu, la digestion est inutile, les nutriments sont déjà digérés, enfin c'est tout comme, il n'y a plus qu'à les absorber, c'est prouvé !

L'homme insista ensuite pour faire visiter à Irène sa termitière ; la jeune femme avait reconnu chez lui la même candeur que les enfants pour qui elle avait enseigné quelques années plus tôt ; acceptant de se prendre au jeu, elle accompagna l'homme ; la visite était en réalité un prétexte pour rejoindre le sommet de la termitière ; là-haut, le toit était comme une petite esplanade envahie de cheminées, de tuyaux et de deux grands châteaux d'eau montés sur des armatures en fer. L'homme invita Irène à s'approcher de ces armatures ; entre les poutrelles, on avait installé un grillage derrière lequel voletaient quelques pigeons.

— Il n'y a pas encore d'oisillons, regretta l'homme en triturant le grillage, ce n'est pas la saison.

Avec toutes les précautions du monde, Irène s'approcha de la volière clandestine ; jamais elle ne s'était tenue aussi près d'un oiseau ; d'ordinaire, les mesures prises pour les repousser loin de la ville suffisaient à ne faire d'eux que de minuscules tâches dans le ciel.

— Mon père avait des pigeons, expliqua l'homme, il m'a montré comment faire. Vous ne direz rien à personne, hein ?

— Non, je vous le promets.

— Ils ne sont pas méchants, vous savez. Ils sont comme nous, ils se contentent de ce qu'ils ont, ils n'embêtent personne.

Irène se fascina de la grâce étrange avec laquelle les oiseaux virevoltaient dans leur cage ; c'était comme si un marionnettiste les animait leurs mouvements d'à-coups secs et artificiels.

L'homme invita par la suite Irène à s'avancer avec lui jusqu'au bord du toit pour contempler la ville qui fourmillait à leur pied ; il expliqua que les oiseaux étaient capables de voler sur des très longues distances, et qu'ils avaient même l'habitude de changer de continent. « Si je pouvais moi aussi voler, raconta l'homme, j'irais voir ce qu'il y a au-delà du mur ».

Le mur ; il accaparait tous les regards ; celui qui essayait de poser ses yeux sur l'horizon voyait cette ligne encercler la ville comme un cerceau entourerait un tas de pierres au milieu d'une vaste prairie.

Irène contempla longuement le mur, puis, frissonnant au passage d'une bourrasque, elle décida qu'il était temps de rentrer.

Deux marcheurs faisaient le pied de grue devant l'appartement de l'homme ; quand ils virent Irène approcher, ils s'avancèrent vers elle, l'attrapèrent, puis l'emmenèrent au pied de la termitière, où attendait Saint-Just.

— Où étiez-vous ? gronda le capitaine

— Un homme m'a fait visiter la termitière.

— Tiens donc ! Et comment était la visite ? Intéressante j'espère ?

— Plus intéressante que dans votre fiacre.

Saint-Just gifla la jeune femme.

— Quand je vous dis de m'attendre ici, vous m'attendez.

Irène décocha un regard noir en direction du capitaine ; soudain, elle poussa les deux marcheurs et s'éloigna dans la rue. D'un bond, Saint-Just la rattrapa ; après l'avoir ramener de force dans son fiacre, il ferma la porte et cogna la caisse pour signifier au cocher de démarrer.

— Je ne veux plus vous voir dans les pattes des marcheurs, beugla-t-il alors, c'est clair ?

— Et bien vous devriez ! s'époumona Irène, ça vous

permettrait de savoir qu'ils se moquent de vous !

— Ils suivent les ordres, ce qui n'est pas votre cas, petite sotte !

— Traitez vos marcheurs comme des chiens si ça vous chante, moi je suis de rang B !

La témérité de la jeune femme amusa le capitaine.

— J'ai comme l'impression que vous avez une très haute idée de vous même, grogna-t-il en allumant une cigarette.

— Je suis une méritante, comme vous.

— Non, vous êtes une petite sotte, et je vais même vous dire une chose ; votre rang B, vous qui en êtes si fier, sachez que vous ne le devez probablement qu'à votre joli minois, c'est tout. Les femmes dans votre genre ne peuvent pas être de moindre valeur, mais comprenez bien une chose ; passé votre beauté futile, vous êtes parfaitement médiocre, vous n'avez aucun talent particulier. Au fond, vous pensez être meilleure que les gens de moindre valeur, mais vous ne valez pas mieux qu'eux.

— Moi je ne suis pas assez bête pour me faire retirer l'estomac !

— Sans doute pas ! se moqua Saint-Just, en revanche, vous êtes assez sotte pour aller dépenser vos coupons dans les derniers mocassins à la mode.

— Moi je le mérite !

— Ah ! Le mérite ! Le mot préféré des méritants, surtout quand il s'agit de justifier leurs dernières imbécilités ! Moquez-vous tant que vous voudrez de ceux qui se font retirer l'estomac, eux au moins ont le mérite de le faire pour une bonne raison ; ils écoutent ce qu'on leur dit, ils écoutent le parti, c'est autrement plus honorable que vos misérables petits caprices de méritantes.

Il cracha une longue volute de fumée, et continua :

— Je vais même vous faire une confidence, je crois que le parti a fait une erreur en donnant tant d'importance aux méritants, car voyez-vous, un imbécile qui croit être meilleur que les autres croient aussi tout mieux savoir qu'eux ; et le problème d'un

imbécile qui croit tout savoir, c'est qu'il finit par vouloir tout décider. Vous êtes de ce genre-là, vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez et pourtant vous exigez de pouvoir prendre des initiatives ; à quoi bon ? Vous ne serez jamais capable de prendre des décisions, il y a des gens faits pour ça, ils sont au-dessus de vous, ils vous dirigent, ils ont une vision que vous n'avez pas, plus que ça, ils ont une pensée que vous n'avez pas, et que vous n'aurez jamais d'ailleurs. Achetez vos mocassins, allez au bal, et fermez-la ; vous n'avez aucune autre utilité, comme tous les méritants d'ailleurs, ou devrais-je dire, les ignorants ; car c'est ce que vous êtes au fond ; une petite ignorante, une belle petite ignorante, une ravissante petite sotte.

Travaillez et vivez,
Chômez et mourrez,
VOUS êtes maître de votre destin.

Ceci est un message de
L'Avenir Triomphant
En avant !

Profitant d'une après-midi calme, Maurice vagabonda avec son fiacre dans le quartier des Écuries. Un brouhaha inhabituel l'attira à la place du Panthéon ; des centaines de méritants s'étaient amassés là pour assister au tout premier discours du porte-parole de L'Avenir Triomphant ; perché sur une estrade, debout derrière son pupitre, monsieur Dumont hurlait dans son micro, le poing serré et le menton haut, comme pour galvaniser la foule réunie à ses pieds :

— Mes chers amis, notre pays a toujours su se relever, même après les pires guerres, même après le règne de la tyrannie ; au sortir de la période sombre, nous étions même au pied du mur, mais grâce à l'empereur Bertrand, nous avons refusé de nous replier sur un passé illusoire et de céder à l'esprit de division, nous avons embrassé l'avenir, nous nous sommes donné collectivement un nouvel élan ! En avant !

Les méritants répétèrent en chœur le slogan du parti, jetant leur bras en avant dans un mouvement parfaitement synchrone. Monsieur Dumont les remercia d'un signe de tête et continua :

— L'élan qu'il nous a donné, son ultime legs, porte un nom : L'Avenir Triomphant. L'Avenir Triomphant mes amis, c'est le parti du progrès social, et le progrès social passe par l'émancipation, cette capacité que chacun doit avoir dans la société par le mérite et le travail de se hisser en avant. Oui mes amis, le travail c'est la liberté, le travail c'est notre élan, c'est notre volonté d'aller vers l'avant. La société avance, elle n'attend pas, c'est au citoyen d'avancer avec elle. En avant !

— En avant ! répéta la foule comme un seul homme.

— Mes amis, c'est cet enthousiasme serein qui nous fait avancer ! Certains voudraient nous empêcher d'aller vers l'avant. Oui, vous savez de qui je veux parler : Le Groupe de Soutien à la Population. Ces apôtres du passé voudraient que l'on regarde

en arrière pour ne pas commettre les mêmes erreurs que nos aînés. Mais de quelles erreurs parlent-ils ? Aucunes ! Le chemin de L'Avenir Triomphant est pavé de succès ! Ils en sont jaloux ! Je n'accepte pas le discours de ceux qui refuseraient d'aller vers l'avant, et qui proposeraient des lois faites pour une société d'hier. Les choses du passé appartiennent au passé, il faut les oublier et aller de l'avant ! Car quand on regarde vers l'avenir, tout devient possible. En avant !

— En avant !

— Mes amis, j'aimerais ajouter une chose au sujet de l'empereur Bertrand ; ce grand homme a dédié sa vie à la France, à sa protection, c'est donc notre devoir de lui faire honneur, et pour ça, nous devons continuer à combattre ; combattre les Prussiens bien sûr, mais pas seulement, car il y a d'autres combats, et il y a d'autres guerres ; nous devons continuer à combattre la peste, les sauvages, et surtout, nous ne devons jamais oublier notre premier combat, celui de la liberté ! Car la liberté, c'est de pouvoir aller vers l'avant sans entraves. La liberté, c'est avancer sans avoir peur, c'est avancer le coeur léger. C'est ça la liberté. En avant !

— En avant !

— Mes amis, comment parler de liberté sans évoquer le sucre bleu. Le sucre bleu nous a toujours permis d'aller vers l'avant. Grâce au sucre bleu, nous avons éradiqué le fléau de la pauvreté et nous avons permis à chaque citoyen de trouver sa place dans la société. Chacun doit aspirer à avoir plus de sucre bleu, car c'est la condition « sine qua non » de notre avancée vers l'avant. Il faut avancer pour avoir plus de sucre bleu. Il faut du sucre bleu. Il faut aller de l'avant pour en avoir. Nous voulons tous du sucre bleu en quantité. Tout le monde doit être en mesure d'aller vers l'avant pour en avoir plus. Alors, pour plus de sucre de bleu. En avant !

— En avant !

— Mes chers amis, avant de conclure, j'aimerais vous rappeler

une chose ; L'Avenir Triomphant est là pour vous, pour vous tous. L'Avenir Triomphant vous écoute pour comprendre et transformer la réalité. Comprendre, écouter, agir, c'est un idéal de liberté, d'égalité, et de fraternité. Cet idéal est chaque jour resculpté et repensé à l'épreuve du réel. Et le réel, c'est l'opposé du fantasme, le réel c'est l'opposé du mensonge, le réel c'est la vérité. Tous ceux qui s'opposent à nous suivent avant tout leurs fantasmes, ils s'opposent au réel et donc à la vérité. Tous ceux qui s'opposent à L'Avenir Triomphant sont donc des adeptes du mensonge. Alors, mes amis, ne soutenez pas le mensonge, soutenez le réel, soutenez L'Avenir Triomphant, en avant !

— En avant !

— Enfin, mes amis, tâchez de vous rappeler pourquoi notre société est aussi solide ; elle l'est, car elle va vers l'avant. Elle va vers l'avant mes amis, et dès qu'elle cessera d'avancer, elle se disloquera ; or, une société qui se défait se condamne elle-même à échouer, alors, pour aller de l'avant, ne nous alourdissons pas d'idées préconçues, d'idées surannées, celles du passé. Le progrès est notre boussole et nous suffit. Notre seule idéologie, c'est d'aller vers l'avant, n'en déplaie à certains, et ce que nous construisons, n'en déplaie aux adeptes de l'immédiat, nous le faisons pour demain, c'est-à-dire pour continuer d'aller vers l'avant, encore et toujours, pour que nos enfants puissent aller vers l'avant eux aussi, pour qu'ils grandissent dans une société qui leur permettra d'aller vers l'avant, pour qu'ils puissent ressentir pleinement cette appartenance qui fait la force d'un peuple et contribuer librement à ce projet qu'on appelle L'Avenir Triomphant. En avant !

— En avant !

Maurice remonta les berges, puis s'arrêta au pied de la rédaction de *La Découverte* ; les deux marcheurs qui en gardaient l'entrée l'accostèrent pour lui demander les raisons de sa présence ici ; le cocher expliqua qu'il attendait la rédactrice en

chef du journal. Après avoir contrôlé son carnet, les deux miliciens retournèrent à leur poste en trotinant.

Au domicile de Marie-Louise, les enfants attendaient sagement le retour de leur mère, révisant avec Irène les leçons apprises le jour même ; Clémence, onze ans, demanda à la jeune femme de l'interroger sur une page de son manuel scolaire que son maître d'école lui avait sommé d'apprendre par coeur.

— Peux-tu me dire à quoi ressemblent les sauvages ? commença Irène.

— Les hommes sauvages, récita Clémence, ne portent pas de vêtements, c'est pour cette raison que leur peau est sombre et couverte de poils.

— Parle-moi de leur mode de vie.

— Ils se déplacent en meute, en groupe, ou en tribu, ils sont sous les ordres d'un chef, souvent le plus fort, rarement le plus intelligent, et ils l'écoutent aveuglément. Le chef de tribu parle un langage peu évolué, il dialogue par des cris et des aboiements, la foule répond la plupart du temps par de grands gestes, car ils sont trop bêtes pour pouvoir parler.

— Où vivent-ils ?

— Loin des villes, dans des huttes ou des grottes, là où les femmes les attendent en s'occupant des enfants.

— Parle-moi des femmes sauvages.

— Les femmes sauvages ont souvent plus de dix enfants. La plupart d'entre eux meurent avant l'âge de cinq ans, c'est pour cette raison qu'elles en font beaucoup.

— Pourquoi meurent-ils si jeunes ?

— Parce que dans la campagne, la vie est difficile.

— Pourquoi est-elle difficile ?

— À cause de la peste.

— Est-ce que tous les sauvages sont touchés par la peste ?

— Oui, tous les sauvages sont porteurs de la peste. Ils sont contaminés, car ils mangent de la nourriture primitive et des

animaux qu'ils trouvent dans la forêt, c'est pour cette raison qu'il ne faut pas s'approcher des campagnes, ni des plantes, ni d'aucun animal, car on risquerait d'attraper la peste.

— Que veulent les sauvages ? Ont-ils un but ?

— Les sauvages ne vivent que pour manger, c'est pour cette raison qu'ils ne sont pas civilisés, ils ne vivent que pour leurs instincts primaires, au contraire des urbains.

Marie-Louise rentra pour l'heure du dîner. « J'ai pu m'arranger avec mon cocher, annonça-t-elle à Irène avant de la libérer, il passera vous prendre à 21h ».

Irène rentra chez elle, mangea en vitesse un bol de sucre bleu, puis enfila sa plus belle robe de soirée.

À l'heure convenue, elle retrouva Maurice au pied de l'immeuble. Le cocher se chargea de la conduire au palais du Commerce, là où se tenait le grand bal hebdomadaire des méritants.

Maurice se rangea au bord du trottoir, sur le boulevard du Bel avenir, derrière une file ininterrompue de fiacres. Après avoir aidé Irène à sauter du marchepied, il la regarda s'éloigner vers le palais, puis il sécurisa son cheval. Il traversa ensuite la rue pour aller dîner dans un restaurant ; en général, quand il s'asseyait à une table, on lui sautait immédiatement dessus pour lui dire d'aller voir ailleurs ; il présentait alors les coupons de rang B que les méritants lui donnaient parfois en guise de pourboire — sésame nécessaire à quiconque était désireux de dîner sur la presqu'île — et on consentait alors à le servir ; en revanche, pour éviter de gêner une clientèle qui goûtait peu à l'idée de partager les lieux avec une personne de moindre valeur, on se débrouillait toujours pour lui trouver une place loin des fenêtres, souvent en fond de salle.

Ce soir là, le bal ayant vidé prématurément l'établissement, on accepta de l'installer près d'une fenêtre, mais on lui refusa l'utilisation des toilettes.

Après son repas, le cocher s'enfonça dans une petite impasse pour aller uriner. Des adolescents qui passaient par là s'y invitèrent eux aussi ; jugeant du regard Maurice et considérant qu'il n'était pas une menace, ils continuèrent leur chemin jusqu'au fond de l'impasse, ils dégainèrent des craies, puis griffonnèrent quelques mots sur un mur.

RANG C, MAL CHAUSSÉS

Le graffiti ainsi posé, les adolescents jubilèrent avant de fuir en courant. D'un air impassible, Maurice s'approcha de l'oeuvre ; il ramassa une craie laissée au pied du mur par les gamins, il raya le graffiti, puis rangea la craie dans sa poche.

De retour sur son siège de cocher, il observa longuement les rides et les crevasses de ses mains blanchies. Il sauta finalement sur les pavés et se dirigea vers le palais du Commerce pour aller les rincer.

Après avoir réussi à convaincre le gardien de le laisser entrer, il monta dans les étages et s'accouda au balcon qui surplombait la grande salle ; en contrebas, les méritants buvaient et dansaient, ignorant les merveilles pourtant perchées au-dessus d'eux ; d'immenses fenêtres entourées de statues, des grandes voutes, et des peintures monumentales parcourant toute la longueur du plafond ; dans ce décor de cathédrale, les robes tournoyaient au son d'un petit orchestre, les mains s'entremêlaient, les hanches s'éloignaient, se rapprochaient, les peaux se frôlaient et les bustes se frottaient. Les femmes étaient toutes aussi délicieusement galbées que les arches au-dessus d'elles, et les hommes, droits et durs, les soutenaient comme des piliers.

Maurice chercha des yeux le chignon blond d'Irène, mais les effluves de parfum, la chaleur ambiante et le tourbillon interminable des robes lui donnèrent le vertige, aussi préféra-t-il retourner dehors.

Sur son siège de cocher, les jambes enveloppées dans une couverture, il patienta avec le silence et le froid pour seuls compagnons.

Sur le boulevard, les autres cochers étaient adossés à leur fiacre, pipe à la main ; certains discutaient, d'autres lisaient leur journal à la lueur des lampadaires.

À l'heure du couvre-feu, le palais se vida et la foule se déversa dans le boulevard ; les mains accrochées au bras de son cavalier, Irène retrouva Maurice pour lui expliquer qu'elle n'avait plus besoin de ses services : « Il habite à deux pas d'ici, nous irons plus vite à pied ». Maurice salua l'heureux élu, souhaita une bonne fin de soirée à Irène et arracha son fiacre du pavé.

Après avoir retourné son fiacre aux écuries du parc de la Tête de sucre, Maurice rentra chez lui.

Sur la route, deux marcheurs l'arrêtèrent pour le contrôler. Le cocher leur présenta l'autorisation que l'ordre équin avait signée pour qu'il puisse se déplacer après l'heure du couvre-feu ; « Tout est en ordre, lança un des deux miliciens, mais rentrez chez vous sans tarder ».

Dans la ville endormie, la masse silencieuse des termitières écrasa Maurice du poids de la mélancolie ; le cocher se sentait seul, entièrement seul, envahi par le vide glacial de cette nuit d'hiver.

Au détour d'une ruelle, et alors qu'il avait senti dans sa poche la surface poisseuse de la craie, il s'aventura dans la pénombre et s'arrêta devant un mur de béton lisse. Il essaya un instant de réfléchir à la phrase qu'il voulait écrire ; le froid peut-être, la fatigue sans doute, embrumèrent son esprit et l'empêchèrent de transformer ses pensées confuses en mots. Il barbouilla alors le mur de formes abstraites, lacéra le béton de frustration, puis jeta son minuscule bout de craie au loin, dans l'obscurité. Il contempla son œuvre ridicule, soupira, puis s'en alla les mains dans les poches. Ce soir-là, il ne ferma pas l'oeil de la nuit.

D'après plusieurs experts, l'alimentation des sauvages serait la principale cause de leur retard mental. Les premières analyses ont montré qu'un régime riche en aliments naturels provoquerait des dégâts irréversibles sur le cerveau humain.

Radio
Brève

Micro-trottoir diffusé le 23 février sur les ondes de *Lyon Radio-Cité*.

— *Bonjour monsieur, Lyon Radio-Cité, que pensez-vous des oreilles du parti ?*

— *Je m'en moque !*

— *Pourtant, n'avez-vous pas de micros installés à votre domicile ?*

— *Ma foi, si, bien sûr, comme tout le monde, mais je vous arrête tout de suite monsieur, ça m'est bien égal, car voyez-vous, je n'ai rien à cacher.*

— *Bonjour monsieur.*

— *Bonjour.*

— *Lyon Radio-Cité, que pensez-vous des micros qui pendent au-dessus de nos têtes ?*

— *Oh ! vous savez, je n'y fais pas attention.*

— *Vous y êtes habitué.*

— *C'est à dire que... oui, ils font partie des meubles.*

— *Ne craignez-vous pas qu'un opérateur entende toutes vos grossièretés ?*

— *Oh ! je n'en dis pas beaucoup, vous savez !*

— *C'est à dire les oreilles ?*

— *Les micros du parti, qui pendent à votre plafond.*

— *Ça fonctionne ces machins-là ?*

— *Bien entendu.*

— *Moi je ne suis pas sûr, de toute on ne peut rien y faire, alors...*

— *Mon bon monsieur, ce qu'il faudrait, c'est pouvoir diffuser les disputes conjugales, ça serait terriblement amusant !*

— *Les écoutes sont privées, madame.*

— *Peut-être, mais avouez que ce serait amusant !*

— Vous ne verriez donc aucun inconvénient à laisser la radio diffuser une dispute que vous auriez eue la veille avec monsieur ?

— Ah ça non ! Pas les miennes, mais celles des autres, oui ! Bonne journée ! En avant !

Le sucre bleu renforce le système immunitaire, et assainit l'organisme, c'est prouvé. Il donne également une peau claire, fraîche et en bonne santé, alors mangez en vous aussi, pour être beau tout au long de l'année !

Haut-parleur
Presqu'île.

Mars

(6 mois et 19 jours avant les événements du 20 Septembre)

« Voici un message de monsieur Charles, directeur d'une usine de sucre bleu.

— Bonjour monsieur Charles.

— Bonjour.

— Parlez-nous de la nouvelle formule du sucre bleu.

— Oui, nous avons travaillé en collaboration avec les novateurs pour mettre au point la nouvelle formule du sucre bleu. Aujourd'hui, nous sommes en mesure de fournir à nos consommateurs un produit d'une qualité sans précédent, qui saura ravir toute la famille grâce à ses bienfaits extraordinaires pour la santé.

— Merci M.Charles, nous l'avons bien compris, le nouveau sucre bleu, c'est l'aliment qu'il nous faut ! »

« La Prusse, l'Espagne, l'Angleterre et l'Italie sont aujourd'hui des pays en ruine. Si les Français n'avaient pas choisi L'Avenir Triomphant, la France serait en ruine elle aussi. Mais la France est aujourd'hui prospère, car les efforts coordonnés des Français et de L'Avenir Triomphant ont été récompensés ! Poursuivons ensemble nos efforts ! En avant ! »

Confortablement installé dans son siège, Maurice écoutait les publicités qui hurlaient dans la salle de cinéma. Le film d'actualité projeté aujourd'hui était le compte rendu d'un reporter ayant parcouru l'Espagne pour documenter les ravages de la peste.

Entre quelques sautilllements de pellicule, ce « *document exceptionnel* » exposa pour la première fois aux yeux de tous les images silencieuses d'un village envahi par la végétation. Des hommes et des femmes habillés de haillons occupaient ces vieilles bâtisses, « *d'authentiques sauvages d'Espagne* » annonça

la voix nasillarde du narrateur, *« ils ont les cheveux sales, la peau recouverte de crasse, et leurs habits tombent en lambeaux. Incapables de construire ne serait-ce qu'une simple cabane, ces nomades ont investi un village abandonné et s'y sont installé pour un temps. Ce ruisseau que nous voyons là est leur unique source d'eau »*.

Passé les premiers étonnements circonspects, les spectateurs commencèrent à exprimer leur dégoût à renfort d'exclamations grandiloquentes ; à l'image, la caméra du reporter s'attardait sur la dentition affreuse d'un groupe d'enfant mastiquant d'un air triste un morceau de *« nourriture primitive »*.

Dans la même veine, le plan suivant présentait des *« individus »* dont les *« gueules mal formées »* étaient presque toutes dépourvues de dents. Aux quatre coins de la salle, on se moqua gentiment. Quand le narrateur se lança dans une description scientifique des sauvages, les qualifiant d'êtres *« simples, pour ne pas dire dégénérés »*, les spectateurs ne purent s'empêcher de rire aux éclats. Maurice, lui, ne riait pas ; il s'était ratatiné dans son siège, laminé par la puissance évocatrice des images.

« Dans les rues du village, les sauvages sont affalés sous des couvertures, déjà à moitié morts. Cet homme parcouru de tremblements incontrôlables est affecté par un mal dont il ignore la vraie nature ; la peste. Nous essayons de lui expliquer de quoi il en retourne ; son intellect trop primitif est incapable de mesurer l'étendue du désastre qui touche son pays. Ce sauvage trouvera la mort quelques jours plus tard, comme beaucoup d'autres ».

La deuxième partie du film dressait un constat sans appel ; *« c'est une terre où rien ne peut vivre »* ; à l'image, une nuée d'insectes attaquait un mulet, dans le plan suivant, un chien affamé rongait les os de sa carcasse. Le narrateur précisa que tous les animaux de la région avaient connu un sort similaire ; *« même les animaux ne sont pas faits pour la cruauté de cette*

nature primitive. L'homme, qu'il soit citadin ou sauvage, n'y est certainement pas mieux préparé. Le fléau qui s'abat sur la région a pour seul dessein de réduire l'ensemble du vivant à l'état de poussière. Le paysage l'atteste, cette contrée pourtant si proche de la France n'est qu'une terre de désolation. La nature, comme tous ses fléaux, est d'une violence absurde ; ignorant l'idée même de l'empathie, elle n'épargne personne ».

Les dernières secondes du film appuyèrent sans aucune pudeur cette funeste conclusion ; on y voyait en plan serré le visage apaisé d'un nourrisson emporté par la peste. Autour de ses yeux clos, des mouches dansaient « *prêtes à commencer leur festin macabre* ».

En sortie de séance, les spectateurs effacèrent rapidement de leur esprit ces ultimes images ; ils se moquèrent plutôt de l'allure pitoyable des sauvages et essayèrent par des mimes grotesques de reproduire leurs sourires difformes. Au milieu de tous ces rires, Maurice avait revêtu le masque de l'indifférence ; dans son monde intérieur, il bouillonnait ; « ces gens-là sont des hommes, pensait-il, pas des bêtes ». Si le cocher avait pris en pitié les sauvages, c'était aussi que les moqueries adressées à leur égard l'avaient indirectement frappé ; leur front plat était son front haut, leur nez large était son nez tordu, en un mot, leur laideur était la sienne.

La colère de Maurice s'éroda innéluçablement sous les flots d'un quotidien ennuyeux.

Tous les matins, en passant devant le mur qu'il avait gribouillé quelques jours plus tôt, il observait avec une pointe de honte son œuvre ridicule ; quand il surprenait un badaud y accorder un semblant d'attention, son cœur s'emballait, et il se sentait alors parcouru d'une force nouvelle.

Galvanisé par ces premières ébauches de succès, il s'infiltra un soir dans une remise de l'ordre équin ; il trouva les craies qu'on utilisait pour numérotter les fiacres, il en fourra quelques-unes

dans sa poche et rentra chez lui.

Le lendemain, un responsable de l'ordre le convoqua dans son bureau.

— Maurice Dumoullin, c'est bien ça ?

— Oui monsieur.

— Vingt et un an bientôt, poursuivit-il en parcourant des yeux son dossier, trois ans chez nous et rien à signaler. Tu travailles pour Marie-Louise Lechat, rang BB, c'est bien ça ?

— Oui monsieur.

— Bon, elle doit être satisfaite de tes services puisqu'elle n'a jamais porté réclamation.

Il ajouta :

— Tu sais que tu fais parler de toi sur la presqu'île ? Pour te dire la vérité, plusieurs méritants veulent t'engager comme cocher personnel. « Mettez-moi le numéro 34, qu'ils me disent, il est bien brave, et puis il est discret, on oublierait presque qu'il est assis sur son siège ». Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Maurice n'avait pas de commentaire à faire ; il était simplement soulagé de ne pas avoir été convoqué pour son vol de craie.

— Je vais te dire, je trouve ça dommage que tu travailles si peu ; une course le matin, une autre le soir, le reste du temps tu vadrouille sur la presqu'île, c'est un peu du gâchi, tu ne trouves pas ? Nous, à l'ordre, on pense que tu pourrais être plus utile, on a besoin de gars comme toi pour faire des courses un peu spéciales, qu'est-ce que tu en penses ?

Maurice fronça les sourcils.

— Bien sûr, rectifia aussitôt le responsable, tu continuerais à travailler pour Lechat, mais le reste de la journée, entre deux courses, tu aurais un petit travail à faire pour nous. Et comme tous travail mérite salaire, tu aurais une compensation ; par contre, je vais être franc, tu peux oublier la promotion vers le rang CCC, L'Avenir Triomphant se serre la ceinture, enfin, ils ne vont pas le crier pas sur les toits mais moi je te le dis ; par

contre, si tu acceptes notre proposition, nous on s'occupe de te donner une rallonge de sucre bleu, tu ne seras pas de rang CCC, mais ça sera tout comme, alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Maurice trouva l'idée plutôt séduisante ; après tout, il avait maintenant un chien, et il savait pertinemment que ses maigres rations de rang CC ne suffiraient bientôt plus à les nourrir tous les deux.

— D'accord, bredouilla-t-il finalement.

— Parfait ! se félicita le responsable, mais attention, ce sera un travail un peu spécial, tu devras te faire discret. Mais ça ne te changeras pas de tes habitudes pas vrai ? Bon, fait ta journée, et reviens ici demain, je t'expliquerais tout.

On mesure peut-être l'absurdité d'un interdit au degré de peur que l'on s'acharne à lui associer.

Comme tout le monde, Maurice avait acquis dès son plus jeune âge le réflexe de trembler devant la peste ; c'était le résultat de plusieurs années d'un tapage continu dans les médias, et surtout, à l'école.

En dépit de cette peur, la population acceptait sans mal le recours intensif à la force hippomobile ; la science sur laquelle s'appuyait le parti était formelle ; le cheval, grâce à son système immunitaire particulièrement robuste, était le seul animal capable de résister naturellement à la peste ; en outre, du fait de l'absence de contact avec la campagne, il était de toute manière en incapacité de colporter le fléau. Ces vérités étaient répétées à la radio, dans les haut-parleurs, sur les affiches, dans les manuels scolaires, sur les bancs de l'université, et même dans les dîners mondains où, par un perpétuel concours d'apparence, chacun tâchait de montrer à l'autre à quel point il était au fait de l'actualité.

Pour que le conditionnement soit pleinement efficace, la rétention d'information, l'omission volontaire ou tout simplement le déni créaient les vides que le bourrage de crâne se permettait alors de combler ; on évitait par exemple de mettre en avant ceux qui travaillaient à l'extérieur des villes, notamment les maillons de l'importante chaîne logistique du sucre bleu, allant presque jusqu'à nier leur existence. Dans le même ordre d'idée, le contrôle méthodique de l'éducation avait permis d'effacer de toutes les têtes que le tabac était une plante, aussi les fumeurs s'étaient depuis longtemps mis à ignorer la nature de ce qu'ils laissaient pourtant griller toute la journée au bout de leurs doigts ; du reste, personne ne se posait la question ; le tabac était devenu un produit, c'est à dire un élément constitué

d'ingrédients et issu d'un processus de fabrication bien trop complexe pour avoir la patiente de s'y intéresser.

En acceptant le travail que lui proposait l'ordre équin, Maurice ignorait qu'il allait être confronté à une de ses plus grandes peurs ; une peur immense, mais qui tenait pourtant dans une mystérieuse boîte à chaussure, objet de sa première livraison.

Comme convenu, le cocher s'était présenté le matin même dans le bureau du responsable pour recevoir ses nouvelles directives ; on lui avait donné un calepin avant de lui détailler la procédure ; « Quand des méritants te demandent une cigarette, tu notes bien leur nom, et ensuite, en rentrant, tu nous fais passer les infos et on prépare les commandes. Tu livres le soir même, ou bien au petit matin. Compris ? »

Après un trajet en fiacre qui l'emmena au pied d'un des plus beaux immeubles de la presqu'île, le cocher cogna fébrilement à la porte d'un grand appartement ; un domestique se chargea de l'accompagner jusqu'à son point d'arrivée ; une luxueuse salle à manger.

Sans dire un mot, le domestique l'abandonna ; désormais seul, Maurice secoua la boîte pour essayer de deviner ce qu'elle renfermait ; « Au vu de sa légèreté, pensa-t-il, sûrement pas une paire de mocassins. »

Un homme et une femme entrèrent soudainement dans la pièce ; suivant un cérémoniel visiblement maintes fois répété, ils tirèrent les rideaux de chaque fenêtre, fermèrent à clés toutes les portes et s'installèrent à une table dressée de manière assez inhabituelle ; des assiettes, des fourchettes, et, surtout, un immense couteau perché sur un présentoir.

« Allons ! s'impatiente le méritant en levant le menton, servez-nous ! »

Maurice déposa la boîte sur la table puis recula de deux pas.

« Qu'il est bête ! s'amusa la méritante, ouvrez-là ! »

Après avoir consulté ses hôtes d'un regard hésitant, Maurice tira la boîte vers lui et dénoua lentement le ruban qui en retenait le couvercle ; il trouva à l'intérieur un paquet enveloppé dans une papillote de journal ; il déroula le papier ; c'est alors que s'écrasa mollement sur sa main un gros morceau de viande.

S'il avait été seul, Maurice aurait hurlé, et ses jambes se seraient dérobées sous le poids d'une peur écrasante. Soumis à l'exigence du travail bien fait, il se contenta de se figer comme une pierre sans rien laisser paraître de ses sentiments ; pourtant, en sondant le fond de ses pupilles dilatées, on pouvait lire tout l'effroi qui traversait à ce moment-là son esprit ; dans sa main tremblante, il voyait un nid à vermine, un coeur sanglant sur le point de libérer une nuée de mouches prêtes à le grignoter jusqu'à l'os, c'était l'image de la peste, du fléau, celui-là même qui avait contaminé si profondément toutes les têtes qu'il était devenu dans l'inconscient collectif le premier avatar de la mort.

« Tâchez de ne pas faire des tranches trop épaisses, s'impatiente la méritante. »

Ainsi extirpé de sa torpeur, Maurice releva la tête, puis, tout en masquant au mieux les tremblements de ses mains, il empoigna le grand couteau, posa la viande sur une assiette et essaya de couper un premier morceau ; sous ses doigts, la chair était froide, molle, et légèrement visqueuse.

Quelques essais infructueux plus tard, il parvint à découper des tranches fines qu'il proposa aussitôt aux deux méritants.

« Succulent ! » se félicita l'homme en gobant la viande crue comme un oiseau de proie, « Délicieux ! » ajouta sa femme.

Après avoir méthodiquement léché leurs assiettes, ils sommèrent le cocher de nettoyer toute trace de son passage ; Maurice jeta les papiers ensanglantés dans la boîte à chaussure, puis quitta l'appartement en toute hâte.

Avant de remonter sur son fiacre, il s'enfonça dans une

impasse pour y trouver une benne à papier ; après avoir sondé les environs, il écrasa la boîte et la fourra au milieu des déchets.

Plusieurs jours durant, Maurice se réveilla la boule au ventre, craignant de voir apparaître dans son miroir le reflet d'un visage rongé par la gangrène. Aussi, après chaque nouvelle livraison, il avait pris la manie de fouetter son manteau comme pour le débarrasser des miasmes, puis de se laver frénétiquement les mains.

La peur qui l'accompagnait maintenant quotidiennement, et qui le faisait même jusqu'à redouter de s'approcher des trottoirs où patrouillaient des marcheurs, le convainquit de demander à l'ordre de reconsidérer sa participation à ce qu'il avait compris être un trafic organisé de viande de cheval.

Le responsable emmena Maurice au beau beau milieu du parc de la Tête de sucre, là où broutaient paisiblement des dizaines de chevaux.

— Regarde un peu, lui dit le responsable, crois-tu que j'oserais me tenir là si j'avais peur de la peste ?

— Ce n'est pas ça.

— Alors qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est la viande.

Le responsable tapota gentiment la cuisse d'un cheval, puis plaisanta :

— Regarde un peu ça, tu n'as pas envie d'y mordre à pleine dent ?

Devant l'absence de réponse, il rangea son sourire et ajouta :

— La viande est parfaitement saine, tu le sais, les bêtes naissent ici, et elles meurent ici. Et quand elles meurent, elles sont aussitôt incinérées, alors de toute façon la maladie n'aurait pas le temps de se développer.

— Même sur les morceaux de viande ?

— Bien sûr ! C'est pour ça que tu livres le soir même, ou au petit matin ; la viande est fraîche, pas plus de vingt-quatre

heures.

— Et les marcheurs ?

— Quoi les marcheurs ?

— S'ils m'arrêtent dans la rue et qu'ils me demandent d'ouvrir la boîte.

— Est-ce que tu as déjà vu un marcheur contrôler un paquet destiné à des méritants ?

Maurice resta muet.

— Écoute petit, tu n'es pas le seul à faire ce travail, les autres n'ont jamais eu de problèmes. Tu as déjà vu un cocher se faire arrêter ? Non.

Il ajouta :

— Maintenant que tu t'es embarqué là-dedans, tu n'as plus le choix, tu comprends ? Si tu refuses de livrer, alors pourquoi on te garderait avec nous, hein ? Tu ne veux pas perdre ton travail quand même, si ?

Pas de réponse.

— Je vais te dire une chose, si les méritants parlent, c'est en fini pour nous, mais si toi tu parles, ils n'auront rien. Tu vois le topo ?

Avec ses doigts pointés sur sa tempe, il mima un coup de feu, et ajouta :

— Tu la fermes ou tu meurs, c'est comme ça quand on est en bas de l'échelle, tu comprends ?

Maurice acquiesça timidement.

— Tu as touché la viande petit, tu l'as vue, maintenant tu ne peux plus retourner en arrière. De toute façon, tu ne vas pas cracher sur tout le sucre bleu qu'on te donne. Allons, tu n'as pas une petite femme à nourrir ?

— J'ai un... marmonna Maurice avant de se raviser.

— Ah ! Un machin à quatre pattes ? Ça bouffe pas mal ces bêtes-là. Tu vois, on est tous pareils, on a tous nos petits secrets, mais que veux-tu, nous, les gens de moindre de valeur, on est obligé de tordre les règles, sinon on ne peut pas s'en sortir.

Après avoir raccompagné Maurice à l'entrée du pré, il termina :

— Tu sais, il y a un proverbe chez les cochers, tu l'as peut-être déjà entendu : « Quitte à avoir un pied dans la merde...

— ...autant en avoir deux ».

— C'est ça ! se félicita le responsable en gratifiant Maurice d'une tape dans le dos.

— Alors, acheva-t-il, tu es avec nous ?

Le cocher hésita, puis céda finalement :

— Oui monsieur.

« Tu la fermes ou tu meurs » ; à chaque nouvelle livraison, Maurice se répétait cette phrase comme un mantra.

Quand il entra dans l'appartement d'un méritant, et qu'il voyait ses clients l'accueillir comme s'il était un simple livreur de journaux, il se demandait pourquoi la peur ne les rongerait pas eux aussi. Il réalisa très vite que l'interdit ne les effrayait pas outre mesure, et qu'ils y avaient même pris goût ; aux quatre coins de leur appartement, des objets dont la possession aurait valu à n'importe quel autre citoyen une rétrogradation de plusieurs rangs étaient exposés à la vue de tous comme autant de pied de nez faits à la loi : bustes anciens, tableaux, animaux empaillés, et surtout, posées non loin des fenêtres, des plantes en pot si belles et si vivantes qu'on avait peine à croire qu'elles fussent factices.

Pour faciliter ses expéditions dans cet univers de hors-la-loi, Maurice se forgea l'âme d'un aventurier, aussi, à la manière de ce journaliste parti à la rencontre des sauvages d'Espagne, il analysa le mode de vie des méritants et en tira une première hypothèse ; peut-être que la consommation de viande était une façon pour eux de goûter à un frisson que la collection d'objets interdits ne leur apportait plus ; le frisson de la transgression.

Peu à peu, l'impunité dont semblaient jouir les méritants

commença à déteindre sur lui ; immunisé à la peur, il osait maintenant récupérer les chutes de viandes non consommées pour les donner à Furio.

Un jour, alors qu'il rentrait chez lui avec quelques tranches coincées dans un journal, il trouva son voisin planté devant la porte de son appartement ; « Monsieur Dumoullin, les chiens se taisent ou ils meurent, nous sommes bien d'accord ? »

Maurice traita la menace avec sérieux ; le soir même, il s'arrangea pour resserrer la muselière de son chiot.

Le lendemain, entre deux courses, le cocher griffonna dans son calepin des phrases qui lui occupaient l'esprit ; « Tu la fermes ou tu meurs », « Les chiens se taisent ou ils meurent ».

À mesure que les jours passèrent, et à force de lire et relire les phrases écrites dans son calepin, Maurice sentit une idée murir dans son esprit. L'idée germa, mais il ne trouva aucune oreille à qui la confier ; après tout, dans sa vie marquée par la solitude, les murs étaient ses seuls compagnons de tête à tête.

Maurice se lança donc en quête d'un mur ; il trouva le lieu parfait dans une impasse où les cochers avaient pris l'habitude d'uriner ; après s'être assuré d'être seul, il empoigna une craie et gribouilla sur le mur :

Les chiens se taisent, ou ils meurent,
comme nous.

Un instant plus tard, un vieux cocher s'engouffra dans l'impasse, pipe à la main, pour aller jeter une boîte à chaussure dans une benne située à deux pas du graffiti. Maurice plongeait ses mains dans ses poches pour cacher la craie ; le vieux contempla longuement la courte phrase, puis se tourna vers son cadet.

— C'est toi qui as fait ça ?

— Non, des gosses.

Le vieux cocher crapota un instant, expira une volute de

fumée, puis jeta sa boîte dans la benne.

— Ça fait réfléchir, renifla-t-il finalement, bonne journée collègue.

Et il s'en alla.

Vous êtes contre le mensonge ?
Vous êtes contre la tromperie ?
Alors vous êtes POUR L'Avenir
Triomphant
Écoutez la vérité.

Ceci est un message
L'Avenir Triomphant
En avant !

— Mes parents m'ont eu tard, raconta Irène, et ils sont morts jeunes, j'étais encore adolescente. Ils ont tout connu ; la création du sucre bleu, l'apparition de la peste, les Trente Magnifiques, ils ont vu l'histoire.

Face à elle, une petite vieille buvait timidement son thé.

— Ah ! se souvint-elle, les Trentes Magnifiques, c'était quelque chose.

— D'après mes parents, c'était le bon temps. Pour mes grands-parents aussi j'imagine, mais je ne les ai jamais connus ; j'aurais aimé pouvoir parler avec eux de la période sombre.

— Oh ! la période sombre... c'était le chaos, il n'y a rien à en retenir.

La petite vieille leva les yeux au plafond et fixa le micro. Elle ajouta :

— C'est le passé, il faut l'oublier.

— Est-ce que vos parents ont eu l'occasion de vous parler de cette époque ?

— Un peu. À ce temps-là, c'était la guerre, alors tout le monde fuyait le nord de la France ; eux se sont réfugiés chez ma tante, en Vendée. Ils me disaient surtout qu'ils avaient faim, et qu'ils passaient le plus clair de leur temps à l'océan, soit pour pêcher, soit pour se baigner.

Les yeux d'Irène s'écrouillèrent.

— L'océan ?

— Oui.

— Vous l'avez vu ?

— Bien sûr ; ils m'y ont emmené quelque temps après, nous y allions souvent pour les vacances.

— J'aimerais tellement voir à quoi ça ressemble.

— Hélas, ce sont des paysages que les jeunes comme vous ne peuvent pas imaginer. L'océan est un lieu si grand, si calme, si

doux, et pourtant, tout est si bruyant, si puissant, le vent, l'horizon, ce sont des choses si intimidantes, si infinies, que vous vous sentez minuscule face à elles.

Après avoir bu une gorgée de thé, elle continua :

— C'est drôle, au bout d'un moment, l'océan était devenu presque banal, alors nous y allions de moins en moins. On ne pouvait pas savoir que nous allions être enfermés dans les villes pour le restant de nos jours. Maintenant, quand j'y repense, j'ai l'impression que c'était un autre monde, une autre vie.

Irène consulta Saint-Just du regard. Le capitaine, qui s'était fait oublier dans un recoin de la pièce, observait la jeune femme mener l'interrogatoire ; passablement agacé, il lui signifia d'un moulinet de la main de bien vouloir accélérer le mouvement.

— Le sucre bleu, poursuivit-elle, il a dû changer beaucoup de choses dans la vie des gens, non ?

— Oui, tout de même. C'est à dire, au départ, comme nous avions les légumes du jardin, le sucre bleu n'était qu'un simple complément. Mais petit à petit, nous avons commencé à en manger de plus en plus. Deux ou trois fois par semaine, et puis ensuite, à tous les repas, avec du lard et un quignon de pain. Au bout d'un moment, nous avons fini par ne manger plus que ça, c'était rapide à préparer, et bon marché.

— Avait-il les mêmes caractéristiques qu'aujourd'hui ?

— Il y en avait moins, mais il était plus consistant. Et il n'était pas blanc, c'est à dire, quand on le mélangeait à l'eau, il ressemblait à une bouillie de lentilles.

— Et au niveau du goût ?

— Le goût, vous savez, ça n'a jamais été sa plus grande qualité. Mais vous comprenez, le plus important c'était de pouvoir manger, et comme c'était peu cher, on ne posait pas trop de questions.

Irène leva les yeux vers Saint-Just ; sa moue concernée l'encouragea à continuer sur cette voie.

— Une chose m'étonne, repris la jeune femme, comment est-

ce que les gens ont accepté d'abandonner aussi facilement l'ancienne nourriture ? Elle n'était pourtant pas encore interdite.

— Mais mademoiselle, s'insurgea calmement la petite vieille, c'est l'ancienne nourriture qui les a abandonnés !

— De quelle façon ?

— Comme je vous l'ai dit, pendant la période sombre, les gens avaient faim ! Mes parents n'avaient que ça à la bouche ; la faim. Vous ne pouvez pas comprendre ce qu'ils ont vécu, vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est d'avoir faim, moi non plus d'ailleurs. Personne ne peut le comprendre. Le sucre bleu signifie beaucoup pour ces gens là, pour les anciens, c'était même une grande avancée, c'était formidable, pensez-vous, pendant la période sombre, dans les moments les plus difficiles, ils ont parfois dû se résoudre à manger... grand dieu...

La petite vieille porta sa main à sa bouche. Irène et Saint-Just se consultèrent longuement du regard.

Après avoir noyé cette pensée dans une nouvelle gorgée de thé, la petite vieille continua, l'air songeur :

— Mon mari a connu cette période, il avait dix ans de plus que moi, à l'époque il n'était qu'un petit garçon, mais il avait vu des choses, il s'en souvenait, et ça l'avait marqué. Il n'a jamais voulu m'en parler, je pense qu'il préférait garder le pire pour lui.

Elle ajouta :

— Il a toujours soutenu L'Avenir Triomphant vous savez, il adorait le sucre bleu. C'est pour ça qu'il était aussi fier de travailler pour la STS.

— La STS ?

— La société de transport du sucre bleu.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Oh ! c'est bien normal. La STS ne livre que les novateurs, par camion-citerne. Les villes sont approvisionnées par péniche, c'est une autre société qui s'en occupe.

— Par camion-citerne, vous dites, pour quelle raison ?

— Parcequ'en sortie d'usine, le sucre bleu est liquide. Enfin,

ça, c'est pour les novateurs.

— Pas pour nous ?

— Non, pour nous, il est en poudre, comme dans nos paquets.

— C'est votre mari qui vous raconté tout ça ?

— Oui. Mais je ne sais rien de plus. Il ne parlait pas trop de son travail. De toute façon il n'en avait pas le droit. Mais il était fier vous savez, et il ne se plaignait pas, sauf de l'odeur, peut-être.

— L'odeur du sucre bleu ?

— Oui.

— L'odeur que nous connaissons tous ?

— Non, justement, l'odeur en sortie d'usine, l'odeur du sucre bleu liquide.

— Il vous la décrite ?

— Non, il n'a jamais pu.

— Jamais pu ou jamais su ?

— Quelle différence ?

— Est-ce que c'était une odeur déplaisante, intrigante ?

— Les deux, je pense.

— Une odeur qu'il lui rappelait peut-être quelque chose ?

— Peut-être. À vrai dire, je n'en sais rien.

La petite vieille termina sa tasse de thé, puis fixa longuement le micro au plafond.

Adossé à son fiacre, Saint-Just alluma une cigarette puis sonda longuement le ciel.

— Vous avez eu ce que vous vouliez ? lui demanda Irène.

Le capitaine crapota un instant, puis renifla :

— Les gens vous parlent. Ils vous disent des choses qu'ils ne devraient pas vous dire.

— Parce que je les écoute.

— Comme l'homme aux pigeons ?

Irène défia Saint-Just du regard.

— Vous pensiez vraiment que j'allais gober votre histoire ?

grogna le capitaine, l'homme a été arrêté, les pigeons abattus.

Il ajouta :

— J'aurais aimé être là pour voir comment vous avez réussi à gagner aussi rapidement la confiance de ce crétin.

— Vous n'avez qu'à demander à vos oreilles de retrouver la bande.

— Vous croyez vraiment que les oreilles ont du temps à perdre à écouter ce genre d'imbécile ?

Pour couper court à la conversation, Irène déplia le procès-verbal et le signa. En arrivant au pied de la termitière, une heure plus tôt, elle avait remarqué que l'adresse mentionnée sur la feuille était fausse. Après avoir tendu à Saint-Just le procès-verbal, elle osa :

— Cette visite, c'était pour me tester ou pour mener une enquête ?

— Pourquoi ne pas faire d'une pierre deux coups ? s'amusa le capitaine.

— Qui était cette femme et pourquoi vouliez-vous que je lui pose toutes ces questions ?

Pas de réponse.

— Et pourquoi l'adresse est-elle fausse ? Vous ne voulez pas qu'on sache que vous êtes venu ici ?

Sans dire un mot, Saint-Just jeta sa cigarette sur les pavés et monta dans le fiacre. Après l'y avoir rejoint, Irène referma la portière, puis demanda finalement :

— Vous ne cherchez pas d'objets interdits, n'est-ce pas ? Alors que cherchez-vous ?

Le sucre bleu a libéré les hommes
Le sucre bleu c'est la liberté !

Ceci est un message
L'Avenir Triomphant
En avant !

Pourquoi craindre les livres ? Comment un objet aussi anodin pouvait-il contaminer qui que ce soit ? La réponse tenait en un mot ; les moisissures.

Si l'on avait dans un premier temps justifié la destruction systématique des vieux papiers par la politique du grand oubli, on invoqua par la suite la possibilité que les moisissures puissent être un incubateur idéal pour la peste ; « Tout papier non essentiel doit être recyclé, disait ainsi la loi, le processus de recyclage détruit les germes et permet la réutilisation précieuse de cette denrée rare. Tout papier conservé plus de trois jours doit être considéré comme dangereux, et tout papier conservé par une autorité autre que l'administration de L'Avenir Triomphant, et ce pour un temps prolongé, doit être considéré comme potentiellement mortel. »

Assise dans un fiacre en compagnie de Saint-Just, Irène avait le regard happé par le livre que le capitaine avait trouvé quelques minutes plus tôt lors d'une nouvelle visite chez un habitant des clos ; trop occupé à trier les cartes postales qu'il avait également confisquées, Saint-Just avait négligemment posé le bouquin à côté d'Irène. La jeune femme hésita longuement ; lorsque l'envie irréprouvable de mettre la main sur un objet interdit aussi rare contrebalança sa peur de la peste, elle l'attrapa d'un geste vif et commença aussitôt à lire la page de titre : « *De la Terre à la Lune, trajet direct en 97 heures, Jules Verne, 1865* ».

— Reposez-moi ça, grogna Saint-Just.

— Vous avez peur des livres ?

Aucune réponse.

— Vous n'aimez pas lire ?

— Je ne crois pas en l'écriture.

— Alors en quoi croyez-vous ?

- En ce que je vois.
- Vous ne croyez pas les journaux ?
- Je ne lis pas le journal.
- Et les dossiers ? Les rapports d'écoute ?
- Je les lis.

Il retourna une carte postale pour la montrer à Irène. Il continua :

— Regardez ça, « Je t'embrasse », « Je pense à toi », « Il me tarde de te revoir », quand vous lisez ça, qui vous dis que ces sentiments sont bien réels ? Rien ne l'indique. C'est pour ça que je ne crois pas les mots, c'est une méthode de communication archaïque. Je veux pouvoir sentir si l'on me ment, je veux pouvoir regarder mon interlocuteur droit dans les yeux, voir sa bouche, voir son attitude corporelle, entendre ses hésitations et sentir ses émotions. La voix ne triche pas. Les mots en revanche, ils sont froids, inanimés, comme les mensonges.

— C'est la raison pour laquelle vous avez interdit les livres ?

— Les livres ont été interdits parcequ'ils peuvent vous contaminer ; d'ailleurs, donnez-moi ça.

Saint-Just tambourina la cloison du fiacre pour signifier à son cocher de s'arrêter. Il enfila sa paire de gants, arracha le livre des mains d'Irène, et sauta sur le pavé.

— Attendez ! protesta la jeune femme, je vous propose un marché ; vous me laissez le lire, et en échange, je vous en fais un compte rendu détaillé ; vous n'aurez même pas à le toucher.

Saint-Just ne lui accorda qu'un sourire sinistre et silencieux ; après en avoir grossièrement déchiré les pages, il jeta le livre sur les pavés et forma à la va-vite un petit foyer ; d'une simple allumette, il enflamma l'objet interdit, puis, d'un regard empreint de fascination, il observa le papier se consumer jusqu'à la cendre.

« An 1, conférence d'Alexandrie, fin de la Grande Guerre des six. An 46, couronnement de l'empereur Bertrand. An 48,

invention du sucre bleu par les novateurs. An 66, apparition de la peste ibérique en Espagne. An 73, l'empereur abdique en faveur de L'Avenir Triomphant. »

Assise à la table de la salle à manger, en compagnie de son petit frère, de sa mère, et d'Irène, Clémence récita la leçon qu'elle avait révisée quelques minutes plus tôt.

Du haut de ses sept ans, et avec toute l'innocence qui caractérisait les enfants de son âge, Louis demanda à la tablée si l'an 0 avait précédé l'an 1. Irène et Marie-Louise échangèrent un regard gêné ; en plus d'ignorer la réponse, elles n'avaient guère envie d'évoquer le sujet sous les micros des oreilles du parti.

Après avoir envoyé ses enfants au bain, Marie-Louise proposa à Irène de l'accompagner dans le salon pour partager avec elle un verre de vin.

— L'an 0, répéta-t-elle d'un air pensif, il y a 119 ans, si loin, et pourtant si proche. Les artefacts de cette époque sont surement moins rares qu'on ne l'imagine, les agents de subversions en voient probablement passer tous les jours sur leurs bureaux, est-ce que je me trompe ?

— Chez les agents de subversions, nous avons cet adage : « Tout ce qui est vieux est interdit, mais tout ce qui est interdit n'est pas vieux .» Avant mon arrivée, les objets confisqués étaient certainement plus anciens, c'est moins le cas maintenant.

— Vous savez, je trouve ça regrettable de tout ignorer de notre passé ; la Grande Guerre, la période sombre, comment éviter de reproduire certaines erreurs si nous ignorons ce qui les a causées ?

Après avoir consulté d'un regard le micro pendu au plafond, elle osa :

— Je vais vous faire une confidence, j'ai déjà eu dans les mains un objet datant d'une période antérieure à la Grande Guerre.

— Quel genre d'objet ?

— Un livre.

— Les livres sont interdits.
— Je vous parle d'une époque lointaine.
— Ils ont été interdits il y a plus de cinquante ans.
— Certes, et d'ailleurs, on les brûlait déjà pendant la période sombre, mais certains ont été conservés, les plus précieux surement. Il y a une trentaine d'années, il y en avait encore quelques-uns. Mon père en avait une pleine malle.

Après avoir bu une gorgée de vin, elle continua :

— Je me souviens notamment d'une chose ; les dates. J'avais une fascination pour les dates. Elles m'ont toujours paru mystérieuses ; à quels évènements étaient-elles rattachées ? que pouvaient-elles bien signifier ? Nous savons tous qu'elles appartiennent à l'ancien calendrier, c'est-à-dire à un temps perdu, à un autre monde, mais ce que l'on a tendance à oublier, c'est qu'elles sont aussi l'empreinte d'une immense civilisation, une civilisation dont on ne sait rien ; rendez-vous compte, près de deux millénaires d'histoire, pouf ! oubliés !

Elle ajouta :

— Par exemple, 1789, date, semble-t-il, d'un grand chamboulement, d'une révolution ; c'est une des dates les plus récentes qu'il m'a été donné de voir. Alors, doit-on y ajouter deux décennies de Grande Guerre et quelque 119 ans du calendrier du Temps Nouveau pour connaître notre place sur l'échelle de l'histoire ?

Irène trempa timidement ses lèvres dans le vin, puis avoua finalement :

— Moi aussi, j'ai déjà eu un livre entre les mains, juste avant qu'on ne le détruise sous mes yeux. J'ai pu l'ouvrir ; il y avait une date ; 1865.

— Auriez-vous par hasard retenu le nom de l'auteur ?

— Je me souviens du titre ; *De la Terre à la Lune*.

— Ah ! un Jules Verne !

— Vous connaissez ?

— Bien sûr, j'en ai lu plusieurs quand j'étais petite. Mais vous

devez savoir une chose ; mon père me le répétait assez ; ces livres traitent de lieux et de temps imaginaires, ce sont des histoires certes fascinantes, mais farfelues au fond ; alors cette date, 1865, difficile d'y voir une quelconque vérité, et de toute manière, l'important n'est pas là.

Marie-Louise posa son verre et s'enfonça dans son divan ; après avoir longuement fixé le micro pendu au plafond, elle se remémora :

— Je vous ai dit que mon père avait eu une malle remplie de livre, je me souviens, elle était fermée par un énorme cadenas ; c'était il y a longtemps, moi et mes frères étions petits, moi j'étais à peine en âge de lire. Quand nous étions sages, mon père ouvrait la malle et nous autorisait à choisir un livre. Un seul. Nous avions alors toute la journée pour nous y plonger, mais interdiction de lire à haute voix. En général, nous nous serrions sur le divan, en tenant le livre à trois mains, et nous lisions comme ça, en silence.

Une gorgée de vin plus tard, elle continua :

— Un jour, nous avons reçu la visite des agents de raisons. Ils ont fouillé l'appartement et ils ont trouvé la malle. Je me souviens encore, ils étaient très calmes, très courtois, ça m'avait marqué ; alors ils ont demandé à mon père de les suivre, ils ont pris la malle avec eux et sont descendus dans la cour intérieure. À l'époque, nous habitions dans un immeuble à deux rues d'ici, dans la cuisine il y avait une petite fenêtre qui donnait sur la cour, alors mes frères s'y sont précipités, et ils ont assisté à toute la scène ; les agents de raison ont vidé la malle sur les pavés, et ils ont mis le feu aux livres. Ils ont attendu que tout parte en fumée, puis ils sont partis avec mon père. Avec mes frères, nous sommes aussitôt descendus pour aller récupérer la malle. Au milieu des cendres calcinées, il y avait un livre qui avait survécu ; la couverture avait entièrement brûlé, mais le coeur était quasiment intact. Alors nous avons entrepris de le sauver ; nous avons retiré les pages calcinées, puis nous avons bricolé une

nouvelle reliure avec du fil à coudre et du cuir que nous avons découpé dans un vieux cartable. Ce livre, il est en quelque sorte devenu notre trésor. Comme il ne nous restait que lui, nous l'avons lu, encore et encore, pendant des années, sans rien dire à mon père.

Marie-Louise leva les yeux en direction du micro, et annonça :

— Quand nous avons déménagé, nous nous en sommes débarrassés.

La rédactrice en chef s'extirpa du divan et s'absenta un moment. À son retour, elle avait dans les mains un épais cahier grossièrement enveloppé entre deux tranches de cuir. Elle le posa sur la table, puis griffonna un mot sur un coin de journal ; « Ce livre, le voici. Lisez-le sans tarder, puis ramenez-le-moi. Ne dites rien à personne. Je vous fais confiance ».

De quoi parlons-nous ici ? Du passé, du présent ? De la réalité, ou simplement des possibles ? À mesure que les pages du livre défilèrent entre ses doigts, Irène se posa chacune de ces questions.

Après avoir quitté l'appartement de Marie-Louise, la jeune femme s'était enfermée chez elle pour dévorer l'objet interdit comme on dévore le sucre bleu après une journée d'ennui. Ce soir là, pour contenter son esprit affamé, elle veilla jusqu'au beau milieu de la nuit, profitant de la paix nocturne pour s'abandonner au silence et confier à son seul esprit la tâche de guider sa découverte ; dès les premiers mots lus, elle plongea alors dans un monde fascinant, celui de l'imagination, terre d'un autre espace et d'un autre temps, plaine dont l'horizon infini envahissait la pensée et abattait une à une les cloisons du quotidien.

Irène se heurta dès les premières pages à des obstacles parfois obscurs ; mots inconnus, noms mystérieux et autres dates côtoyaient des événements que la jeune femme supposait être de grands chapitres de l'histoire de France ; aux années à quatre chiffres s'ajoutaient notamment un énigmatique « 93 », date de sa naissance sur le calendrier du Temps Nouveau, improbable coïncidence qui infesta son esprit d'un doute immense ; l'époque dépeinte en toile de fond, bien qu'incertaine, semblait étrangement proche. Si proche que les protagonistes de cette épopée auraient très bien pu débarquer aujourd'hui en ville sans que personne n'y voie quelconque bizarrerie.

Au fil des pages, on évoqua des rois et des empereurs, une importante bataille, et même une révolution. À l'édifice de cette grande histoire s'appuyèrent les contreforts de petits destins ; le récit d'un homme qui, par l'écoute et la parole, cherchait à

révéler le meilleur chez les autres. Un autre homme, mauvais d'abord, puis bon ensuite, vivait désormais pour faire le bien autour de lui. Une femme, que la nature avait bien faite, mais que le destin avait défaite, était peu à peu étouffée par le mal. Et une petite fille, étouffée par le mal et condamné par lui, était sauvée par l'homme qui faisait maintenant le bien.

Le récit étonnamment palpable de ces vies, dont on ne sut dire si elles étaient réelles ou fantasmées, motiva Irène à remettre en question son propre destin. Elle se demanda si elle aurait été la même en grandissant comme une petite fille de rang D plutôt que de rang B. Elle se demanda si, comme les personnages de cette histoire, elle aurait accepté de se dévoyer pour vivre, de se mutiler pour aider, ou si elle aurait eu le choix. Elle se demanda si, comme les gens de moindre valeur, elle aurait osé offrir son estomac à ceux qui promettaient en échange toujours plus de sucre bleu. Et puis, démêlant peu à peu le fil de sa pensée, elle se demanda si les faibles, au regard de leur petite existence, étaient affublés d'une petite importance, et si cette petite importance justifiait qu'on les soumette à une grande cruauté. Conjointement, elle se demanda si les vices futiles des plus faibles ne devenaient pas, catalysés chez les plus forts, de froides atrocités.

Les idées s'enchevêtrèrent dans l'esprit d'Irène comme un réseau de branches ; sa pensée se peupla alors des bourgeons de la réflexion, puis, petit à petit, leur éclosion donna naissance à une seule et même certitude ; celle que les mots avaient en eux le pouvoir d'outrepasser les croyances.

Deux nuits d'une lecture avide jetèrent sur la jeune femme une chape de sentiments nouveaux ; elle avait appris, grandi, et changé, en un sens, elle avait fait la connaissance d'une nouvelle personne ; elle-même.

Quand Irène retourna l'objet interdit à Marie-Louise, elle lui

signifia d'un regard qu'elle avait tout compris ; à présent, elle savait que les livres avaient le pouvoir de contaminer, non pas le corps avec les miasmes de la peste, mais l'esprit, avec une chose plus difficilement contrôlable, plus dangereuse encore pour L'Avenir Triomphant, une chose qu'ils avaient jugé nécessaire de détruire par le feu ; la pensée.

Avril

(5 mois et 19 jours avant les événements du 20 Septembre)

Dans l'océan qu'étaient les clos, Saint-Just était comme un forban assis dans une chaloupe ; tandis que son cocher ramait vigoureusement pour faire avancer la frêle embarcation, Irène, lanterne à la main, leur ouvrait le chemin ; dans cette intrigante chasse au trésor, la capitaine naviguait au gré des découvertes, sans carte ni boussole, et sans son équipage de marcheurs, abandonné à quai. Désormais seul avec Irène, il répétait inlassablement la même aventure ; à chaque nouvel ilot, il posait ses bottes dans le sable et laissait à la jeune femme le soin d'interroger les autochtones, eux qui la considéraient comme une déesse à qui tout pouvait être révélé.

À l'occasion d'une énième sortie en ville, un essieu cassé obligea Saint-Just à abandonner son fiacre au beau milieu d'une rue.

Ce jour-là, une brume poisseuse avait enveloppé les termitières, faisant des clos une mer jonchée de récifs monumentaux ; ici, deux falaises titanesques pleuraient une rivière de crasse ; là, une mangrove de piliers avalait de ses longues dents une plage de béton.

L'idée de se perdre dans les méandres du 8^e arrondissement plongea tout d'abord le capitaine dans un silence circonspect ; « J'ai travaillé quelque temps dans une école du quartier, lui assura Irène en ouvrant la marche, je connais le chemin ».

D'une grimace inquiète, Saint-Just lui emboîta le pas tout en gardant la main prête à saisir son revolver ; dans les rues pourtant, tout était vide ; le vent tordait les structures dans des grincements rauques, ailleurs on entendait résonner les haut-parleurs comme dans une crique cernée par les falaises.

L'inquiétude presque enfantine de Saint-Just n'était cela dit pas contrefaite ; quiconque plongeait son regard dans la grisaille

de ce ciel noyé de béton ressentait immédiatement un profond malaise ; à l'asphyxie des couleurs s'ajoutait d'ailleurs le vertige des formes ; les boulevards interminables, les arrêtes saillantes et les perspectives changeantes s'entrecroisaient dans un dédale de lignes fuyantes et achevaient ainsi de perdre tout ceux pour qui l'horizon était le seul phare digne d'être suivi ; c'était du reste toute la finalité de cette architecture intimidante ; le béton qui régnait ici en maître opposait à la futile imperfection des hommes l'immuable stabilité de sa géométrie ; il contrôlait les éléments, se jouait du vent, de la pluie, et même de la lumière qu'il pouvait à loisir occulter ; surtout, il imposait un chemin aux êtres minuscules qui grouillaient à ses pieds, dictant aussi bien l'orientation de leur marche que le sens de leur vie.

Ceux qui avaient enfanté ces monstres, les bâtisseurs, avaient choisi de terrer les hommes sous le poids de leurs décisions, non pas pour les aider, comme ils s'en vantaient pourtant, mais pour les mettre au pas ; ils avaient donc construit la ville de façon à asseoir leur pouvoir, à glorifier leur vision, et à écraser toute possibilité de mouvement ; la verticalité était ainsi faite ; de l'extérieur, elle évoquait la grandeur, la solidité et l'espoir ; à l'intérieur, elle révélait une tout autre nature, celle d'un éternel obstacle, sommet inatteignable pour les uns, puits sans fond pour les autres, soit tous les ingrédients d'une architecture monumentale qui brutalisait les hommes au sens qu'elle les faisait se sentir parfaitement insignifiants.

— Vous n'êtes pas perdue, j'espère ? aboya Saint-Just dans le dos d'Irène.

— Non, ne vous inquiétez pas.

— Je ne m'inquiète pas, mentit le capitaine en allumant une cigarette, mais j'ai l'impression que vous tournez en rond.

— On ne peut pas tourner en rond ici, hormis les boulevards, il n'y a que des impasses. Je croyais que vous le saviez, vous qui semblez tout savoir.

— Je n'en ai rien à cogner de l'agencement des clos ; je sais uniquement ce qui vaut la peine d'être su, le reste est inutile.

Irène s'arrêta soudain, se retourna, puis demanda de but en blanc :

— Pourquoi cherchez-vous des informations sur les usines de sucre bleu ?

Saint-Just dévisagea la jeune femme en expirant dans la brume un long nuage de fumée.

— Qui vous dit que j'en cherche ? grogna-t-il finalement.

— Vous croyez que je n'ai pas compris votre petit manège ?

D'un geste de la main, il lui signifia de reprendre sa route. Après lui avoir emboîté le pas, il jeta sa cigarette sur la chaussée, puis, atterré par la monotonie de ce boulevard interminable, décida de briser le silence :

— Avez-vous déjà entendu parler de Saint-Chamond ?

— Non.

— C'est une ville située à une quarantaine de kilomètres au sud de Lyon.

— Une ville abandonnée ?

— Pas celle-ci.

Il ajouta :

— Et vous serez certainement intéressé d'apprendre que les gens venant de là-bas sont étroitement surveillés.

— Pourquoi ?

— À vous de me le dire.

Après un instant de réflexion, Irène se risqua à une première conclusion :

— Il y a un rapport entre cette ville et une usine de sucre bleu.

— Vous êtes perspicace, se moqua le capitaine, tout compte fait, peut-être que je vais pouvoir faire quelque chose de votre belle petite tête blonde.

— Pourquoi est-ce que les usines vous intéressent tant ?

— Madame Montlisson, j'imagine que vous connaissez l'histoire des novateurs.

— Oui, comme tout le monde.

— Alors vous avez certainement déjà entendu parler de ce que l'on nomme la branche principale, ces lignées qui descendent directement des Quatre ; ce sont elles qui détiennent le secret du sucre bleu. Les autres familles, toutes les autres, et elles sont des centaines, n'en savent probablement pas beaucoup plus que vous et moi.

— Vous voulez dire que la majorité des novateurs ignore comment le sucre bleu est produit ?

— Étrange n'est-ce pas ?

— Comment peut-on être novateur si l'on ignore la recette du sucre bleu ?

— Oh ! tous les novateurs n'ont pas l'importance des Quatre. Et même au sein de la branche principale, seuls quelques individus ont réellement de l'influence. À vrai dire, sans le jeu des mariages et des alliances, la plupart des novateurs seraient de simples traîne-savates.

— Et L'Avenir Triomphant ? Les dirigeants doivent connaître la recette, non ?

— Pensez-vous ! se moqua Saint-Just, le parti ne sait rien.

— Et les ouvriers qui travaillent dans ces usines ?

— Est-ce que vous en avez déjà rencontré ?

— Non.

Elle ajouta :

— Vous essayez d'en trouver un, c'est ça ?

— Entre autres.

— Qu'est ce que vous espérez découvrir ?

Saint-Just leva la tête et essaya d'entrevoir le sommet des termitières perdues dans la brume épaisse.

— Êtes-vous familière avec la gestion des incendies, madame Montlisson ?

— Pas vraiment.

— Prenons en exemple un feu d'appartement ; que devriez-vous faire pour limiter les dégâts causés par les flammes ?

Utiliser de l'eau ? C'est ce que feraient la plupart des gens, mais les plus futés s'y prendraient autrement ; si vous ne voulez pas qu'un feu se propage, il faut le priver de deux choses ; de comburant et de combustible ; or, vous ne pouvez pas priver les gens de l'air qu'ils respirent, cela va sans dire, alors vous retirez les livres, les papiers, en un mot, tout ce qui brûle. Pour quelqu'un comme moi, ce n'est toujours pas satisfaisant. La bonne stratégie serait de limiter le départ de feu en premier lieu, c'est-à-dire d'empêcher toute flamme de prendre forme ; comment naît une flamme ? Grâce à une braise ou une étincelle ; est-ce suffisant ? Toujours pas, nous devons aller encore plus loin ; nous devons nous intéresser à tout ce qui est susceptible de produire une étincelle, à tout ce qui pourrait conduire des hommes ou des femmes à utiliser des outils susceptibles de produire des étincelles, pour les contrôler, les limiter, ou les contrecarrer, car voyez-vous, un incendie, quand il est bien installé, peut rapidement devenir incontrôlable, et pour peu que l'appartement touché soit à la base de l'immeuble, c'est tout le bâtiment qui peut partir en fumée.

Il ajouta :

— La tâche qui nous incombe, madame Montlisson, c'est donc d'arrêter le mal avant qu'il ne cause du dégât, et surtout, de l'arrêter avant qu'il ne nous oblige à en causer nous aussi ; car pour éteindre un feu gigantesque, vous avez besoin de plusieurs tonnes d'eau, eau dont le poids est susceptible de faire s'effondrer le bâtiment que vous essayez pourtant de préserver de la destruction.

Le silence circonspect d'Irène inspira au capitaine une nouvelle conclusion :

— Vous comprenez, si la ville était le théâtre d'une grande partie d'échecs, mon rôle m'imposerait d'avoir en toute circonstance plusieurs coups d'avance. C'est mon travail.

— Plusieurs coups d'avance sur qui ? La population ou L'Avenir Triomphant ?

Pas de réponse.

— Cette partie d'échecs m'a tout l'air de se jouer à l'insu de ceux qui y participent, est-ce que je me trompe ? D'ailleurs, quel est mon rôle là-dedans ? Je suis votre pion, c'est ça ?

— Ne soyez pas si dur avec vous même ; considérez-nous plutôt comme deux cavaliers aventureux, deux cavaliers qui naviguent en eaux troubles, et qui ont troqué leur monture contre une embarcation frêle et discrète.

Il termina :

— À ce propos, tâchez de rester bien sagement assise madame Montlisson, vous ne voudriez pas passer par-dessus bord, n'est-ce pas ?

Une petite heure de marche plus tard, Irène et Saint-Just se rapprochèrent de leur but ; la presque île.

À quelques pas du pont de l'université, un brouhaha inhabituel les incita à se dérouter ; au bout d'une rue, au détour d'un carrefour bondé, ils tombèrent nez à nez avec une masse de badauds réunie en cercle autour de l'épicentre de cris.

À coups d'épaules, Saint-Just se fraya un chemin jusqu'au coeur du troupeau, là où un homme était en train de se faire lyncher. Le capitaine dégaina son revolver et tira en l'air deux coups de feu ; la surprise musela aussitôt la meute enragée.

— Écartez-vous ! gronda-t-il.

On se recula en toute hâte pour permettre à Saint-Just de s'approcher du malheureux ; l'homme, dont le visage tuméfié témoignait de la violence subie, se releva lentement, puis boita péniblement jusqu'à sa bicyclette ; à côté du porte-bagage gisait un paquet de sucre bleu éventré ainsi qu'un morceau de viande.

— De la viande de cheval ! beugla une femme en déclenchant autour d'elle un petit brouhaha.

— Je ne veux pas de ça dans mon quartier ! s'insurgea-t-on dans la foule.

— C'est une honte !

— Cet homme doit être arrêté !

Les commentaires de chacun s'amoncelèrent jusqu'à former un bruit inaudible.

— J'ai faim ! hurla le délinquant pour faire taire la foule, je n'ai pas assez de sucre bleu !

— Faites comme tout le monde, travaillez !

— Fainéant !

— Criminel !

Saint-Just s'avança jusqu'au pestiféré ; après lui avoir ordonné de s'agenouiller, il appuya contre son front le canon de son revolver ; autour d'eux, le monde cessa de respirer.

Alors que le silence avait tétanisé la foule, Irène se faufila jusqu'au capitaine, posa sa main sur son bras et gronda à voix basse :

— Vous n'allez pas l'abattre comme un animal !

De son regard d'inquisiteur, Saint-Just analysa le pauvre homme ; il grogna finalement :

— Moi ? Non.

Il se retourna aussitôt vers la foule et cria :

— Qui a démasqué ce criminel ?

— Moi, annonça fièrement un homme.

— Approchez donc.

L'homme s'avança jusqu'à Saint-Just. Après lui avoir confié son revolver, le capitaine commanda :

— Tuez-le.

— Quoi ?

— Avant que je n'intervienne, vous étiez sur le point de rendre justice vous même, n'est-ce pas ? Alors, allez au bout de votre idée, tuez-le !

L'homme se retourna lentement vers le condamné à mort ; après avoir réuni tout son courage, il leva difficilement la main ; tandis que les yeux du criminel implorèrent sa clémence, le revolver sembla tout à coup lui peser aussi lourd qu'une hache.

— Ça suffit, gronda Irène, baissez votre arme.

Une ultime hésitation traversa l'esprit de l'homme, puis, enfin libéré du poids de la responsabilité, il laissa le revolver emporter son bras comme une ancre.

Après avoir fustigé Irène du regard, Saint-Just récupéra son arme, puis poussa le tartufe au milieu des badauds. Il hurla ensuite à la foule :

— Vous êtes des lâches ! Pire, vous êtes des animaux ! Voilà ce que vous êtes ! Des bêtes sans aucune notion de justice, d'honneur ou de loyauté ! Vous voulez détruire le mal par le mal ? Très bien ! Épargnez-moi des efforts et allez vous jeter du pont des Deux collines ! Bandes d'imbéciles ! Ce n'est pas un hasard si vous êtes gouvernés ; face aux hommes et aux femmes qui vous dirigent, vous ne valez rien !

Saint-Just attrapa le criminel et lui passa les menottes.

— Et vous, grogna-t-il à Irène, vous passerez tout à l'heure à mon bureau, je vous expliquerais comment fonctionne un barillet, à l'avenir, ça vous évitera peut-être de gâcher mes petites expériences.

Saint-Just s'éloigna dans la rue avec le criminel, laissant Irène seule face à la foule ; alors qu'elle s'était décidée à ramasser le morceau de viande pour aller le jeter, la jeune femme se retrouva bloquée par les badauds ; devant elle, les gens s'étaient resserrés autour de l'aliment interdit. Soudain, une dispute éclata, et sans que les injonctions d'Irène ne puissent y faire quoi que ce soit, les badauds se ruèrent sur le bout de viande comme une meute affamée.

Vivez, mangez, et fermez-la.

Graffiti
10x50 cm
sur un muret
Clos Lumière

Par une matinée balayée par les premiers vents chauds du printemps, Marie-Louise se présenta à l'accueil d'une des plus prestigieuses maisons de santé de la presqu'île. Une secrétaire se chargea de l'accompagner dans une salle d'attente vide ; un médecin entra un instant plus tard et pria la rédactrice en chef de l'accompagner dans son cabinet.

Après s'être enfermé avec elle à double tour, l'homme tira tous les rideaux, puis s'avança vers une armoire dont il ouvrit grand les portes ; d'une voix claire et intelligible, il invita Marie-Louise à venir y pendre son manteau, puis, d'une manipulation experte, il débloqua dans le fond du meuble un panneau qui, une fois ouvert, révéla un passage ; le mur était ici percé d'une fente à peine plus large qu'un homme ; Marie-Louise s'y faufila.

Après avoir descendu quelques marches, la rédactrice en chef progressa à tâtons dans un couloir plongé dans le noir. Lorsqu'elle toucha enfin du bout des doigts la surface glacée d'une porte en ferraille, elle toqua doucement, puis patienta ; un instant plus tard, le bruit sec d'un verrou lui signifia qu'elle pouvait à présent entrer.

« Par ici ! » guida une voix étouffée par une série d'épais rideaux. Au bout d'un corridor semblant faire office de sas, Marie-Louise traversa une nouvelle cascade de rideaux avant de tomber sur une cave éclairée par deux petites ampoules ; la pièce était basse et aussi étriquée qu'une chambre de bonne. Un homme attendait là, assis à une table.

— Bonjour, souffla Marie-Louise en s'asseyant face à lui, vous avez quelque chose pour moi ?

L'homme la salua à voix basse avant de lui tendre une lettre. Après l'avoir entièrement lu, Marie-Louise commenta :

— C'est très intéressant.

— Est-ce que cela vous suffit ?

— Non, il m'en faut plus.

— Beaucoup plus ?

— J'ai besoin de tout ce que vous pourrez avoir, sinon le choc n'aura aucun effet, vous comprenez ? Il ne sera pas assez puissant. Et puis, il me faut aussi les contacts dont je vous ai déjà parlé.

— Les canaux sont en train d'être mis en place.

— Très bien, mais ne perdez pas de temps. Quand le moment viendra, il nous faudra agir vite.

Un serveur entra dans la cave et posa sur la table deux bols remplis de lentilles. Le restaurant clandestin fonctionnait ainsi ; deux clients pouvaient déjeuner en même temps, pour peu qu'ils respectent la durée de leur fausse consultation. Parmi les vingt praticiens que comptait cet établissement, seuls quatre étaient complices du subterfuge. Les clients accédaient à la cave par un de ces quatre cabinets, et ressortaient par là où ils étaient entrés, le ventre rempli et l'âme revigorée par ce moment d'excitation clandestine.

Ici, tout était fait pour offrir aux clients la plus grande discrétion ; la vaisselle était en bois, le sol était recouvert d'une épaisse moquette, et des panneaux de liège tapissaient le plafond. Sauf demande contraire, chaque client déjeunait à une table et on tirait un rideau entre les deux. En cas d'urgence, on faisait remonter le client dans le cabinet de son médecin et la consultation reprenait son cours comme si de rien n'était.

— Alors, comment trouvez-vous les lentilles ? demanda Marie-Louise à son interlocuteur.

— C'est délicieux.

Il ajouta :

— Entre vous et moi, je me demande pourquoi on continue d'interdire l'ancienne nourriture. On raconte d'ailleurs qu'un commerce de viande de cheval s'apprêterait lui aussi à voir le jour en sous-marin.

— C'est ce qu'on dit.
— Est-ce que vous pensez que le parti a l'intention de communiquer à ce sujet ?
— En ont-ils l'intérêt ?
— Je ne sais pas.
— Je vais vous dire ; pour contrôler les masses, vous devez limiter leur savoir, et donc leur capacité à faire des choix ; de cette manière, vous pouvez leur faire accepter n'importe quoi, même sans avoir à les y obliger ; si vous expliquez à la population qu'il y a plusieurs chemins possibles, plusieurs façons de faire, vous serez alors contraint d'argumenter pour avoir son consentement. En revanche, si vous lui assurez qu'il n'y a qu'une seule et unique solution, et si, dans le même temps, vous taisez l'existence des possibles alternatives, alors elle vous suivra sans émettre la moindre protestation. Voilà comment fonctionne notre pays ; nous marchons à vue, et même pire que ça, nous marchons les yeux bandés, et nous n'avons pas d'autre choix que de vouer à nos guides une confiance aveugle.

Marie-Louise termina ses lentilles, lécha sa cuillère et conclut :

— Moi, je veux savoir où je mets les pieds.

Rapport d'écoute n°2457895

Poste d'écoute : 18

Date d'écoute : 02 avril 119

Lieu d'écoute : presqu'île, quai Salvagny

Point(s) d'écoute : pi17qsy414

Sujet(s) : Deux hommes non identifiés, h1 et h2.

-

22h15

Réception mondaine au 410, nombreux invités.

h1 et h2 s'isolent au point 4.

-

22h18

h1 et h2 consomment des cigarettes.

-

22h24

h1 : « J'ai déjà huit rendez-vous pour la semaine prochaine. »

h2 : « Retrait d'estomac ? »

h1 : « Oui, ils sont de plus en plus nombreux. »

h2 : « Je me demande si l'opération est aussi bénéfique qu'on le dit. »

h1 : « Le bénéfice n'est pas prouvé. Pour tout te dire, je commence aussi à me demander pourquoi les chirurgiens continuent à la préconiser. »

-

22h28

h1 : « Il y a des cas de malnutrition. »

h2 : « Pas étonnant avec un estomac en moins. »

h1 : « Non, ça touche tout le monde, enfin tous les rangs C. »

-

22h29

h1 : « Le sucre bleu a perdu en qualité nutritive, j'en suis presque certain. »

-

22h33

h2 : « Ils voient passer de moins en moins de camions au port de Vienne, c'est ce que me raconte mes gars, mais de toute façon on le voit bien, certaines péniches nous arrivent en sous-charge. Il y a encore quelques semaines de ça, à cause des crues, ils étaient obligés d'ajouter du sable pour les alourdir, sinon elles ne passaient pas certains ponts. »

h1 : « Ah ! C'est donc pour ça qu'on en a retrouvé dans certains paquets. »

h2 : « Évidemment ! »

-

22h45

h2 : « Tu te fais trop de bile avec cette histoire. »

h1 : « Je ne peux pas m'empêcher de penser aux autres, ce n'est pas pour rien que j'ai choisi ce métier. »

h2 : « Les autres on s'en moque ! »

h1 : « Je pense aussi à l'avenir, pas seulement au mien, mais à celui de mes enfants aussi. »

h2 : « L'avenir ! Quand nous serons entre quatre planches ça ne sera plus notre affaire... moi je me moque bien du monde d'après. »

-

22h52

h2 : « Il n'y a plus de civilisation Charles, c'est terminé, nous

ne sommes plus sur le même bateau, tu vois ce que je veux dire ?
Moi, tant que ma péniche est à flot, je me moque bien de ce qui
pourrait advenir des petites embarcations, elles peuvent prendre
l'eau, elles peuvent couler, je m'en moque ! Moi je suis sur ma
péniche, et ça me suffit ! »

Bruit de verre.

h1 et h2 trinquent « À nos péniches ».

-

--

Fin du rapport.

Sur la place des Quatre trônait la statue des premiers novateurs, œuvre monumentale de plus de quarante mètres représentant trois hommes et une femme, droits et fiers, chacun tourné vers un des quatre points cardinaux.

Le matin, quand le reste de la presqu'île était encore plongé dans la pénombre, les visages d'Astride, Guillaume et Auguste étaient les premiers à s'illuminer ; à mesure que la ville s'éveillait, le soleil glissait le long du béton blanc, donnant à la sculpture l'apparence d'un marbre éclatant, puis, lorsque la lumière atteignait enfin la place, les Quatre semblaient comme offrir aux méritants toute la grâce de leur grandeur immaculée.

Un matin justement, alors que les gens de moindre valeur descendaient des tramways pour aller travailler partout sur la presqu'île, un homme s'avança jusqu'au centre de la place, se faufila entre les joueurs d'échecs qui commençaient à s'agglutiner là, puis s'arrêta au pied des Quatre. Après s'être agenouillé pour fouiller dans un sac qu'il avait jusqu'ici gardé sur son épaule, il récupéra des bouteilles remplies d'un liquide noir, puis, sans la moindre d'hésitation, les jeta une à une sur la statue ; en un instant, le béton se retrouva éclaboussé de longues gerbes d'encre noire.

Alertés par les cris de stupeurs de plusieurs badauds, des marcheurs approchèrent au pas de course, bâton à la main ; le vandale récupéra son sac et s'enfuya ; après avoir renversé la table de plusieurs joueurs d'échecs, il s'engouffra dans la foule puis s'arrêta aux abords des terrasses de cafés ; il plongea alors la main dans son sac et jeta autour de lui des papiers qui s'envolèrent comme une pluie de confettis. Il longea ainsi les terrasses, arrosant les méritants de ces papiers tout en hurlant à tue-tête : « On vous ment ! On vous ment ! »

Les marcheurs rattrapèrent le fou et le plaquèrent aussitôt au sol. Après lui avoir passé les menottes, ils le jetèrent dans une calèche réquisitionnée pour l'occasion. En quittant la place, le vandale essaya de hurler à nouveau son message, provoquant l'ire des marcheurs qui répliquèrent par des coups de bâtons.

Tandis qu'autour de la place, des miliciens appelés en renfort s'affairaient à disperser la foule, des bourrasques commencèrent à éparpiller les papiers du vandale ; si les marcheurs ordonnèrent aux badauds de ne pas les ramasser, n'hésitant pas à fouetter les mains qui osaient braver l'interdit, plusieurs personnes passèrent entre les gouttes et s'éloignèrent dans les rues adjacentes pour lire en toute quiétude le message qui y était inscrit :

Les novateurs n'existent pas !
On vous ment !
Le sucre bleu est un mensonge !

Mû par une soudaine faim de mots, Maurice se goinfra des graffitis croisés ici et là dans les rues. Il les recopiait dans son carnet, essayait d'en comprendre la subtile poésie, puis, armé de sa craie, il mettait à profit ses nouvelles connaissances pour répondre à certaines affiches placardées sur la presqu'île :

LE SUCRE BLEU SE MÉRITE
SOYEZ MÉRITANT

vous ne méritez pas d'être méritant

LE BÉTON PROTÈGE DE LA PESTE
LE BÉTON NOUS PROTÈGE

vous prenez du béton en dessert ?

De cette insatiable faim de mots, Maurice tira un sursaut inattendu de courage ; à présent, il tendait l'oreille aux abords des cafés, se mêlait aux conversations de ceux qui refaisaient le monde près des kiosques, et osait réclamer aux méritants les journaux qu'il voyait trainer dans leur salon ; du reste, ceux-là étaient bien heureux de se débarrasser de ce papier dont la conservation était de toute manière interdite.

Le Triomphe, La Découverte, La Ficelle déficelée, dans ces laboratoires à opinion, les apprentis sorciers façonnaient de toute pièce les préoccupations des méritants ; il suffisait de mélanger des faits divers avec un soupçon d'exagération, d'ajouter une pincée de mauvaise foi à certains témoignages, et d'accompagner les reportages d'un bouquet d'imprécisions, et on obtenait alors une drôle de tambouille ; comme l'expliquaient volontiers les faiseurs de vérité, les pénuries de cuir étaient à mettre sur le dos des cordonniers qui passaient leur temps à rafistoler les chaussures des gens de moindre

valeur ; de la même façon, si l'on ne pouvait pas avoir plus de sucre bleu, c'était à cause des familles nombreuses qui – soi-disant – pullulaient dans les clos, et s'il y avait une pénurie de savon sur la presqu'île, on s'empressait alors de se plaindre de ces mêmes gens de moindre valeur, arguant que leurs métiers salissants les obligeaient à se laver plus que de raison.

En lisant de nombreux articles, Maurice avait remarqué que l'insécurité était la principale préoccupation des méritants ; dans le dernier numéro du *Triomphe*, on pointa du doigt l'attentat qui avait défiguré la splendide statue des Quatre, et on proposa en réaction de limiter l'accès à la presqu'île aux gens de moindre valeur.

Un article agaça particulièrement le cocher ; c'était le récit d'un incident ayant eu lieu dans une épicerie proche de la place des Quatre, incident dont il avait justement été témoin ; ce jour-là, un mendiant s'était donné en spectacle en plein milieu de la chaussée, bloquant la circulation des fiacres et provoquant ainsi un gigantesque bouchon. Après avoir dansé et chanté devant des badauds partagés entre amusement et dégout, il s'était introduit dans une épicerie et en était ressorti les mains chargées de paquets de sucre bleu ; il avait alors commencé à distribuer son butin aux passants, avant que des marcheurs alertés par le capharnaüm ne viennent lui passer calmement les menottes.

Dans l'article du *Triomphe*, on avait présenté l'évènement comme un « *attentat perpétré à l'encontre du sucre bleu* » et le mendiant comme un « *criminel déterminé à provoquer le chaos* ». L'article expliquait que le fou avait menacé les gérants avec un couteau et qu'il avait attaqué les passants en leur jetant des paquets de sucre bleu au visage. « *La bave aux lèvres et les yeux révulsés, l'individu aurait proféré des menaces de mort avant de déchiqueter les paquets de sucre bleu honteusement volés. Les témoins nous affirment qu'après avoir arraché les denrées aux mains des gérants, le criminel aurait fui dans la rue pour essayer d'échapper aux marcheurs. Après avoir été rattrapé,*

l'animal se serait alors violemment débattu avant d'être finalement maîtrisé ». En conclusion de l'article : « les gens de moindre valeur, en plus d'être jaloux et envieux, sont dangereux pour la presqu'île. Nous invitons les méritants à faire preuve de vigilance au contact de ces individus, il en va de notre sécurité à tous, et à celle de nos enfants. »

Plusieurs jours durant, Maurice se demanda comment répondre aux mensonges du *Triomphe*.

Un soir, après avoir garé son fiacre dans une ruelle, il remonta le boulevard du Bel avenir et passa devant le siège du journal ; au pied de l'immeuble, des marcheurs se préparaient à tirer des barrières devant l'entrée, autour d'eux, les derniers employés se saluèrent avant de rentrer chez eux.

Maurice se promena dans le quartier en attendant que la nuit vide les rues ; lorsqu'il retourna finalement devant le siège du *Triomphe*, tout était désert, et le boulevard était si sombre que les façades alentour se confondaient avec l'encre du ciel.

Le cocher s'approcha des statues qui trônaient de part et d'autre de l'entrée ; il plongea sa main dans sa poche, attrapa une craie, et griffonna un mot sur le piédestal de chacune d'elles ; il gribouilla le même mot sur le trottoir ainsi que sur les marches qui menait à l'immense porte vitrée ; en un instant, l'entrée du *Triomphe* se retrouva envahie par plusieurs itérations du même graffiti ; « MENTEURS ».

Le lendemain, des kiosques aux terrasses des cafés, on commenta avec passion l'évènement qui faisait la une des journaux du soir :

« ACTE DE VANDALISME AU 85, BOULEVARD DU BEL
AVENIR »

« LE TRIOMPHE HUMILIÉ »

« L'ARROSEUR ARROSÉ »

« DÉCLARATION DE GUERRE ! »

Tout au long de la semaine, Maurice profita de ses livraisons pour écouter ce que les méritants pensaient de l'auteur des graffitis ; entre deux bouchés de viande, ils jugeaient ainsi avec sévérité ce « voyou », qualifiant son acte de « lâche, mesquin » et même « digne d'un sauvage ».

Maurice se délecta d'être si secrètement au coeur du débat ; il avait pris conscience de la puissance des mots, de leur capacité à prendre possession des esprits, et de l'étonnante liberté qu'ils lui offraient alors. Pour la toute première fois, il avait la sensation d'exister, car le message qu'il avait imprimé à la craie, en retour, avait imprimé un fragment de sa vie dans l'histoire de la ville.

Dans les colonnes du *Triomphe* comme à l'antenne de *Lyon Radio-Cité*, on se questionna moins sur la signification des graffitis que sur l'identité de leur auteur ; les « *terribles insultes* » dont on se garda bien de préciser la nature étaient attribuées à un « *individu de moindre valeur* », un « *délinquant* » ayant pour seul but « *d'attiser la haine contre les journaux* » et les « *garants de la vérité* ».

« *On ne s'exprime pas dans la rue* », pesta le rédacteur en chef du *Triomphe* dans une tribune acerbe « *les gens civilisés écrivent, sur du papier déjà, dans les journaux surtout, car la vérité est la propriété de ceux qui se donnent la peine de réfléchir, pas de la rage aveugle et futile qui traine dans la rue.* »

Le Triomphe, en évoquant également une « *déclaration de guerre* », avait sans doute mis le doigt sur un fait au combien plus important ; un conflit était bel et bien ouvert, et sans le savoir, Maurice avait posé les premiers jalons d'une première bataille ; celles des mots.

Nous recevons aujourd'hui le professeur Chabard, biologiste de renom.

— Bonjour professeur.

— Bonjour.

— Professeur, parlez-nous des bienfaits du sucre bleu.

— Notre corps a besoin de trois choses pour vivre. De l'air, de l'eau, et des nutriments. Rien de plus. Le sucre bleu est spécialement conçu pour fournir à notre organisme tous les nutriments dont il a besoin. Le sucre bleu est sain et parfaitement équilibré, c'est le seul aliment spécialement conçu pour nos besoins journaliers, nous n'avons pas besoin d'autre chose.

— Et bien, merci professeur, nous l'avons bien compris, le sucre bleu est le seul aliment indispensable à notre organisme.

Radio
Publicité

INTERDICTION DES CHAUSSURES TROUÉES

La mascarade continue

20 Avril, Société — Alors que l'interdiction des chaussures trouées va être étendue à l'ensemble des quartiers de la ville, clos y compris, des sources révèlent que la mesure aura déjà permis à l'administration de baisser le rang d'un nombre non négligeable de citoyens.

Tâchons de rappeler que cette mesure avait été mise en place dans le seul but de réduire les risques de transmission de la peste entre les différents arrondissements de la ville, peste qui, gardons-le à l'esprit, n'a fait aucune victime depuis maintenant plus de vingt ans.

Les rangs C et D seront donc réjouis de consentir à ce nouvel effort, eux qui éprouvent déjà les plus grandes difficultés à se chauffer. « Le cuir est trop rare et le tissu est trop fragile », nous raconte Norbert, teinturier aux manufactures du canal.

Quelques minutes passées dans ce quartier suffisent d'ailleurs à confirmer ce que l'on sait déjà ; beaucoup de rangs C doivent se résoudre à tapisser l'intérieur de leur chaussure avec des morceaux de bois,

et ce pour « éviter que les frottements des ongles de pieds ne trouent le tissu », comme nous le raconte Mathilde, habitante du clos Lumière, « ça écorche les pieds, mais au moins, ça épargne le cuir ».

Pour couronner le tout, il semblerait qu'une loi soit en préparation pour interdire l'accès à la presqu'île aux chaussures trop usées. Aucune mention de trou ici, ni même de contamination ; de là à dire que nos dirigeants s'apprentent à interdire aux mal chaussés de circuler librement, il n'y a qu'un pas !

Restent les méritantes et leurs jolies sandales ; les beaux jours arrivant, gageons que le parti saura se montrer clément envers cette population-là, preuve, s'il en fallait, de l'absurdité administrative dans laquelle se complait l'Avenir Triomphant.

Marchez les pieds à l'air si ça vous chante ! Mais bouchez donc les trous dans vos chaussures que la peste n'y rentre pas !

Serge Maronard
La Gazette du GSP

ILS NOUS ÉCOUTENT !
FAITES ATTENTION !
CHUCHOTEZ !

Graffiti
1,5x2m
Façade, au-dessus d'un haut-parleur
Clos Cévenol

Un mot c'est une force sans commune mesure. Quand un poète écrit sa douleur sur un morceau de papier, c'est une nation qui s'éveille, quand un roi signe une déclaration de guerre, c'est un peuple qui s'éteint.

Les papiers et les crayons sont des objets bien plus précieux qu'on n'oserait le croire ; en reliant les esprits, ils font naître les idées, en suscitant l'espérance ils nourrissent la volonté.

Ceux qui dictent leur vérité craignent les mots plus que tout autre chose, car l'information étant la source de leur pouvoir, il est pour eux inconcevable de la partager.

Il y a bien longtemps, quand l'écrit a supplanté la parole, l'accumulation de l'information a changé le paradigme du savoir ; désormais, ceux qui avaient le pouvoir de changer durablement le monde n'étaient plus ceux qui savaient légèrement plus de choses que leur voisin, mais ceux qui en savaient beaucoup plus que tous les autres. Bien plus tard, les ondes ont ajouté une nouvelle variable à l'équation, celle de la primauté de l'information ; il ne s'agissait alors plus de dépasser les autres, mais de les doubler, c'est-à-dire de savoir plus rapidement qu'eux. Quand le monde entier fut capable de tout savoir, partout, tout le temps, l'information tomba dans une impasse ; la quantité de savoir n'importait plus, sa qualité non plus, il s'agissait maintenant de capter l'attention, de sortir de la mêlée en troquant la vérité contre l'apparat, la justesse contre le bruit, et la nécessité contre l'envie. Dès lors, ceux qui avouèrent avec humilité ne pas tout savoir furent traités d'ignorants, et ceux qui eurent l'audace de se prétendre omniscients s'érigèrent en rois ; sous leur règne, l'important ne fut plus de dicter une vérité pour en faire une croyance, mais de dicter une croyance pour en faire une vérité.

À la radio comme dans les journaux, on donnait la parole à ceux qu'on jugeait dignes d'être écoutés ; dépouillés du privilège des mots, les gens de moindre valeur partagèrent leurs idées via des canaux détournés, souvent avec du papier et des crayons. Ces messages écrits sur des morceaux de feuilles passaient de mains en mains, et traversaient ainsi les clos comme des rumeurs.

Par opposition aux nouvelles imprimées dans les journaux, on surnomma ces mots volatils des « nouvelles à la main » :

« Le parti nourrit délibérément la vermine pour qu'elle continue à pulluler dans les campagnes ! C'est par leur faute si nous devons rester enfermés dans les villes ! »

« Les novateurs habitent dans de grands châteaux. Nous, nous devons nous entasser dans les termitières ! À méditer. »

« Paris a été envahie par les sauvages ! Les journaux refusent d'en parler, mais c'est la vérité ! N'écoutez pas les mensonges de la radio ! »

La profusion de nouvelles à la main alimenta l'incertitude que les gens de moindre valeur éprouvaient déjà depuis que les journaux avaient choisi de les ignorer ; parfois, les mots que des milliers de mains jugeaient légitime de recopier devenaient les sources de croyances dont on ne savait plus si elles exprimaient des opinions farfelues ou des vérités cachées.

Une de ces nouvelles suscita un intérêt si fort que les journaux eux-mêmes s'obligèrent à la publier dans leurs colonnes ; ces mots avaient été si souvent copiés et recopiés qu'on avait abandonné l'idée d'en retrouver l'origine ; c'était, disait-on, la traduction d'une tribune parue dans le journal d'un pays lointain ; pour les dirigeants du parti, c'était un texte grotesque tout droit sorti de l'imagination tordue d'une officine désireuse de déstabiliser le pays ; *« Les Français ont de nouveaux*

maîtres à présent, des rois et des reines, et des forteresses imprenables, partout ailleurs, les villes sont détruites ou envahies par une nature qui y a repris ses droits. Quelques millions de rescapés se sont enfermés dans des vestiges d'avant-guerre, les autres survivent tant bien que mal dans ce qu'il reste de cette terre de chaos. Les Français ignorent qu'ils sont dans un authentique purgatoire, et que de nouveaux dieux ont fait d'eux les apôtres d'une nouvelle religion. Ce sont des fanatiques, des bêtes informes et grotesques pétries d'une soif qu'aucun breuvage ne pourra jamais étancher, les pauvres, ils sont tous devenus fous ! »

La presse ignorait en général le contenu des nouvelles à la main, préférant se moquer du langage qui y était déployé ; ainsi, les méritants s'étonnaient de voir que l'argot avait fait des marcheurs des « *bleus* », des carnets de coupons des « *peignes* », et du sucre bleu de mauvaise qualité du « *plâtre* ». Un « *bleusard* » était un défenseur zélé du parti, une « *fleur* » était une cigarette et un « *bouquet* » un paquet qui en contenait plusieurs. Enfin, on répondait aux imbéciles qu'ils étaient « *cons comme une bicyclette sans guidon* », et on accusait les personnes mal aimables d'être « *encore moins agréables que du sucre bleu sans eau* ».

« Où est le sucre bleu ? Les rangs B ont dix sacs, ils en mangent quatre, en conservent six, que deviennent ces sacs ? Quelle quantité de sucre bleu sommeille ainsi dans les placards de la presque-île ? Nous voulons savoir, faites passer le message ! »

« Les médecins gagnent vingt sacs par semaines, ils en donnent la moitié aux chiens qu'ils cachent impunément dans leurs immenses appartements ! On ne vous dit pas tout ! »

« Les méritants jettent des quantités astronomiques de sucre bleu sous prétexte qu'il est périmé ! Il est pourtant parfaitement comestible ! Arrêtons de gâcher le sucre bleu, et mangeons tous ensemble ! »

Si l'effet des nouvelles à la main était en général assimilable à un coup d'épée dans l'eau, l'une d'elles provoqua de tels remous qu'elle changea durablement le comportement de la population ; le papier, échangé à l'origine dans les cuisines d'une cantine, puis recopié et diffusé dans les clos, affirmait que la cuisson du sucre bleu détruisait une grande partie de ses nutriments. Devant l'ampleur des craintes que la nouvelle suscita, *Lyon Radio-Cité* et *Le Triomphe* refusèrent de se soustraire à leur devoir de démenti.

Au fil des jours pourtant, les graffitis des anti-cuissons se multiplièrent, et quelques badauds attroupés sous les fenêtres de l'hôtel de ville exigèrent qu'on cesse la production des casseroles en fonte. Dans les drogueries enfin, de plus en plus de marmites furent volées ou simplement vandalisées.

Le débat opposa rapidement deux camps ; d'un côté, les méritants épaulés par les journaux et la radio, et de l'autre les gens de moindre valeur et leur immense réseau de nouvelles à la main.

Dans cette bataille rangée, chacun campa sur ses positions, et quand la parole adverse n'était pas simplement ignorée, on prenait grand soin de la tournée au ridicule, quitte à travestir les arguments, à omettre les évidences et à s'attarder plus que de raison sur la moindre imperfection.

Au plus fort de la bataille, une manifestation organisée par des travailleurs des manufactures rassembla sur la presque île plus d'un millier d'anti-cuissons. Sur le boulevard du Bel avenir, on marcha avec des pancartes, et on impressionna ainsi les méritants peu habitués à voir déferler sous leurs fenêtres de telles marées humaines.

Si les journaux ignorèrent vastement les revendications des manifestants, ils déplorèrent l'attaque honteuse d'une école de méritants ; l'incident avait eu lieu en marge du défilé, à plusieurs rues du cortège, et si la vitre d'une fenêtre avait bel et bien volé en éclat, bien malin aurait été celui qui aurait pu dire avec certitude s'il s'agissait là d'un acte de malveillance ou d'un tout autre accident.

« *Ces fous sanguinaires veulent tuer nos enfants !* » s'insurgea-t-on dans les colonnes du *Triomphe*. « *Ces mal chaussés sont jaloux, comme ils ne peuvent pas offrir une bonne éducation à leurs enfants, ils cassent nos écoles !* » ajouta un chroniqueur de *Lyon Radio-Cité*.

Aux yeux de l'opinion, les anti-cuissons étaient devenues des sauvages capables d'attaquer des enfants, aussi jugea-t-on qu'il n'était plus nécessaire de les écouter. Le camp du mal ainsi défait, on s'empressa de rétablir la vérité, l'unique vérité, celle des méritants, des journaux, et de la radio : « *le sucre bleu se mange chaud !* »

Pourtant, au fil des semaines, les clients des restaurants de la presqu'île commencèrent à réclamer un sucre bleu « *pas trop bouillant* », « *à peine fumant* » ou tout simplement « *peu chaud* ». Aussi, de nombreux méritants se pressèrent chez leur médecin pour demander si leur fatigue récente n'était pas due à la faible qualité nutritive d'un sucre bleu chauffé à l'excès.

Pour ne pas froisser les uns ni inciter les autres à repartir en guerre, on s'habitua peu à peu à servir un sucre bleu tiède. Les journaux, quant à eux, se firent la promesse d'enterrer définitivement la parole des gens de moindre valeur, quitte à abandonner la publication savoureuse des nouvelles à la main les plus grotesques.

Du côté du parti enfin, on s'accorda pour laisser les papiers et les crayons en libre circulation — comment interdire l'écriture ? —, mais on vota une loi facilitant l'interdiction des fausses informations : « *Ne seront désormais autorisés que les*

mots écrits dans des journaux validés par l'administration du parti. Toute autre information doit être considérée comme mensongère, et tout recourt au mensonge sera passible d'une rétrogradation de plusieurs rangs. En avant ! »

Lyon Radio-Cité travaille en étroite collaboration avec L'Avenir
Triomphant pour fournir à toute la population une information
juste, libre, et indépendante ! Écoutez la vérité, écoutez Lyon
Radio-Cité !

Haut-parleur
Publicité

Maurice était au béton ce que l'encre était au papier ; l'artifice révélateur ; en s'écoulant dans les rues, il imbibait la chaussée, tachait les murs de son empreinte et noircissait les pages de la ville d'un récit qu'elle s'était jusqu'à maintenant efforcée de gommer.

Méritants,
finissez bien votre assiette,
vos maîtres vous regardent manger.

Un jour, au détour d'une ruelle, le cocher avait manqué de se faire démasquer par deux marcheurs ; les miliciens l'avaient surpris les mains recouvertes de craie ; il leur avait alors expliqué qu'il s'était sali en réajustant les lanières de son cheval, lanières que les palefreniers de l'ordre poudraient avec du talc pour que les frottements ne blessent pas les montures. Les marcheurs avaient gobé le mensonge, mais dès lors, Maurice se jura de réserver ses graffitis pour la nuit.

Le jour, Maurice se contenta de poursuivre ses livraisons de viande. Parfois, ses clients acceptaient qu'il assiste aux repas, car on le considérait comme un valet, voir même comme un simple meuble. Pris d'affection pour sa nature discrète et polie, certains méritants l'invitèrent même à leur table pour qu'il partage avec eux des marmites de sucre bleu.

Ces repas interminables, qui tenait souvent plus du gavage que de la dégustation, donnaient à Maurice l'occasion d'écouter de savoureuses conversations : « D'abord ces vandales et leurs satanés graffitis ! et maintenant les anti-cuissons, ils nous enquiquinent tous ! Les gens de moindre valeur ne devraient même pas avoir le droit de venir sur la presqu'île ! Qu'ils restent

dans leur clos et qu'ils se taisent », « Qu'en est-il de ces braves gens qui nous conduisent partout sur la presqu'île, et qui nous livre cette viande d'ailleurs », « Eux, ce n'est pas la même chose, ils font ce qu'on leur demande, ils nous sont bien utiles. »

De retour sur son fiacre, Maurice ressassa les mots qu'ils avaient entendus : « Je leur suis bien utile », « Je suis utile à leur confort oui ! », « Je suis leur confort ! », « Les gens de moindre valeur sont leur confort ! » ; le cocher s'empressa de recopier cette pensée dans son carnet.

« Hier j'ai vu la bonniche agiter son plumeau alors qu'elle avait les lacets défaits ! Je lui ai dit de faire attention, qu'elle ne s'emmêle pas les pattes ! Heureusement que j'étais là, sinon elle aurait pu tomber et finir à l'hôpital ! », « Qu'ils sont tête en l'air, vraiment, que deviendraient-ils sans nous ! »

« Comme disait mon père, à l'époque, quand on pouvait encore chasser, tout le monde utilisait des chiens, et ces chiens, il fallait les nourrir ; en quantité suffisante sinon ils étaient trop faibles, mais pas de trop non plus, sinon ils devenaient patauds. C'est la même chose avec les gens de moindre valeur ; il ne faut pas trop leur en donner, mais il faut tout de même leur en donner assez, sinon ils ne pourront plus remplir leur fonction. »

Si Maurice goûtait assez peu au mépris des méritants, il profitait de ces échanges pour nourrir son indignation. Le soir, quand il rentrait chez lui, la compagnie de Furio suffisait à l'apaiser.

Le chiot d'ailleurs n'en était presque plus un, tant il grandissait à vue d'oeil ; le cocher avait dû voler une lanière de cuir dans les réserves de l'ordre pour lui fabriquer une nouvelle muselière. Il en avait aussi profité pour récupérer de l'huile qu'il mélangea un soir avec de la craie réduite en poudre.

Dès le lendemain, il quitta son appartement en pleine nuit avec un seau rempli de cette mixture. Il marcha jusqu'au milieu de l'avenue du général Marche, là où le chemin de fer marquait

la limite entre le clos Boinier et le quartier des Écuries ; chaque matin, des milliers de personnes longeaient les murs qui jouxtaient la voie et qui plongeaient ici sous l'unique pont ferroviaire du quartier ; ce point de passage était l'endroit parfait pour être vu.

Maurice posa son seau devant un mur dépourvu d'affiches ; dans le silence minéral de cette nuit sage et sèche, ses coups de pinceau résonnèrent alors comme autant de coups de scie.

Quelques jours plus tôt, le cocher avait entendu un méritant prononcer cette phrase : « *Les gens de moindre valeur sont de plus en plus nombreux à réclamer du sucre bleu, ils en veulent toujours plus, pour moi ce sont des traitres à la nation, car leur avidité sans limites va finir par mettre en danger la stabilité de notre société !* »

Cette nuit-là, il décida donc d'y répondre :

LES MÉRITANTS SE GOINFRENT
CE SONT EUX LES TRAITRES !
PAS NOUS !

Le lendemain matin, alors qu'il passait dans l'avenue pour rejoindre les Écuries, Maurice tomba sur une foule réunie devant son oeuvre. Sous les huées, un homme essayait tant bien que mal d'effacer la peinture ; « Je ne fais que mon travail » essaya de justifier l'agent d'entretien. En signe de protestation, un homme renversa d'un coup de pied son seau d'eau. L'agent d'entretien essaya de broser encore quelques lettres puis renonça finalement ; accompagné par les applaudissements, il rangea son matériel et quitta l'avenue.

Au repas de midi, un méritant évoqua avec Maurice la scène telle qu'un de ses patients lui en avait fait le récit :

— Les méritants se goinfrent, répéta le médecin, contrairement à ces idiots de la radio, je ne vais pas feindre de m'insurger. Pour tout vous dire, celui qui a écrit ça a du culot,

un sacré culot. Et au fond, il n'a pas tort.

Les joues de Maurice se teintèrent d'un mélange de gêne et de fierté. Le médecin ajouta :

— Seulement, nous les rangs B, nous prenons tous les risques, il est normal de recevoir plus de sucre bleu. Je soigne des patients, c'est ma responsabilité, si je me trompe ils meurent. Si un architecte fait une erreur de calcul, l'immeuble s'effondre.

— Et si le maçon se trompe ?

— S'il se trompe ? C'est de l'incompétence. Si l'architecte fait son travail correctement, mais que le maçon fait une erreur, l'immeuble s'effondre, donc l'architecte aura pris le risque de lui faire confiance. C'est la même chose à l'échelle de la société ; nous les rangs B, nous faisons confiance aux rangs C pour un certain nombre de choses ; pour fabriquer nos vêtements, nos outils, pour conduire nos fiacres, cette confiance que nous vous portons, la société nous la rend avec du sucre bleu, c'est bien normal.

Le méritant termina un énième bol, et continua :

— De toute manière, pour faire des métiers de rang B, il faut être exceptionnel, d'ailleurs, est-ce un hasard si tous les métiers les plus exigeants sont occupés par des méritants ? Est-ce que les rangs C seraient capables de faire ce que nous faisons ?

— Si on leur apprend, peut-être.

— Leur apprendre ? Mais être rang B ça ne s'apprend pas, on naît avec, on a ça dans le sang !

— Moi je ne savais pas travailler le cuir, un cordonnier m'a appris, et j'ai su.

— Tout le monde sait se servir de ses mains, se moqua le médecin, les métiers manuels c'est autre chose que les métiers de l'esprit.

— Si vous me montrez comment soigner, je pourrais être médecin.

Le méritant se fendit d'un rire théâtral.

— Vous ? Médecin ? Très bien, pourquoi pas, admettons que

ça puisse être le cas, et que tous les rangs C aient les capacités intellectuelles suffisantes pour être médecin, non, disons plutôt architecte. Il y aurait alors dix architectes pour un unique maçon, car voyez-vous, les gens préféreraient ne pas avoir à s'abîmer le dos à porter toute la journée de lourds sacs de ciment.

— C'est vrai, concéda Maurice.

— Alors voilà, nous aurions une société avec des milliers d'architectes pour seulement quelques maçons, à ce rythme, plus aucun immeuble ne serait construit. C'est la même chose pour les médecins, il faut quelques médecins...

— ...et beaucoup de malades.

— Tout à fait, quelques médecins et beaucoup de malades, l'inverse serait problématique !

Après avoir demandé à sa domestique de leur servir à tous les deux une tasse de thé, le méritant termina sa démonstration :

— Les métiers rares et précieux doivent être réservés à la population la plus rare et la plus précieuse, c'est à dire la nôtre, les méritants, vous comprenez ? C'est une question de logique, c'est un équilibre naturel en somme. Je vais même vous avouer quelque chose ; il a pu m'arriver que je doute de cette logique et que je me dise qu'un manutentionnaire bien brave, qui travaille du matin au soir dans les usines à réparer des drôles de machines, qui connaît tout un tas de graisses et d'huiles, tout un tas d'outils remplissant chacun une tâche bien différente, qui est capable d'utiliser toutes ses connaissances pour entretenir tout un tas de mécanismes extrêmement complexes, pleins de tuyaux, de courroies et d'engrenages, alimentés par des turbines, traversées par des liquides, des câbles et j'en passe, et bien il m'est arrivé de penser que cet homme-là, qui est en fin de compte un médecin pour les machines, aurait tout à fait été capable de réparer les hommes, du moins, s'il était né de rang B. Seulement, en tant que rang C, il est tout à fait logique qu'il se contente de réparer les machines, vous comprenez ? Il y a

suffisamment de méritants tout à fait capables, alors pourquoi aller chercher des gens de moindre valeur pour faire ce que nous pouvons déjà faire nous même ? Vous voyez, notre société est logiquement construite, plus que ça, elle est absolument parfaite !

Mai

(4 mois et 19 jours avant les évènements du 20 Septembre)

Selon une étude récente, la population de sauvage serait toujours stable. En effet, la forte fécondité des femmes sauvages serait contrebalancée par une forte mortalité infantile. En cause, les conditions d'hygiène déplorables, les parasites, les attaques d'animaux, les maladies, et bien sûr la peste. Nous rappelons à nos auditeurs que les villes sont, contrairement aux campagnes, des lieux sûrs et parfaitement sains.

Radio
Brève

« Bienvenue à la vingt-troisième édition du grand-prix Léon de Clercy ! Les chevaux partant sont Nova 1, Nova 2, Nova 3, Nova 4, Nova 6, Nova 7, Nova 8, Nova 9, Nova 10, Saint-Salvagny, Prince Bressois, Le Binoclard, et Chanterelle. Nova 5 et Foudre de Baumes sont non-partants. Le départ aura lieu à onze heures trente. Bonne course et en avant ! ».

La ferveur grimpa à mesure que la foule se pressa derrière les grilles qui longeaient la piste de l'hippodrome.

La présentation du Binoclard s'accompagna des ovations d'un public entièrement acquis à sa cause ; le cheval de l'ordre équin, dont l'allure laissait à penser qu'il passait plus de temps à tirer des charrettes qu'à sauter des haies, faisait ici figure d'outsider.

Perchés dans les gradins, les méritants sirotaient leur alcool de sucre bleu sans accorder le moindre regard au favori du bas peuple ; l'hippodrome était du reste le terrain de jeu des novateurs et de leurs purs sangs ; des bêtes majestueuses au pelage brillant, aux muscles saillants et à la crinière soigneusement tressée.

Au sommet des gradins, des hommes cramponnés à leurs combinés téléphoniques se préparaient à faire vivre la course à leurs puissants employeurs ; les novateurs se gardaient bien de venir se mélanger au peuple ; ils suivaient toujours la course à distance, puis recevaient le soir même la bobine qu'on développait spécialement pour eux en un temps record.

Une clameur s'éleva bientôt des gradins ; les jockeys s'étaient redressés sur leurs chevaux. Une cloche sonna. La course était lancée.

Au petit tournant, Nova 1 vira immédiatement en tête, suivi

de près par Nova 2 et Nova 3. Le trio creusa l'écart et aborda les haies sept et huit avec plusieurs longueurs d'avance sur les autres participants.

Nova 8 et Le Binoclard sautèrent la haie numéro huit d'un bond parfaitement synchrone et bouclèrent leur premier tour en tête du peloton de poursuivants.

À l'approche du grand tournant, les écarts se resserrèrent et Nova 3 commença à voir fondre sur sa croupe Nova 8, suivi de près par le Binoclard.

Au bord de la piste, les encouragements redoublèrent d'intensité ; quand Le Binoclard dépassa Nova 3 dans le grand tournant, puis Nova 2 quelques instants plus tard, les grilles tremblèrent violemment ; pour couvrir les hurlements de la foule déchainée, on augmenta au maximum le son des haut-parleurs. Dans les gradins, les sourires s'étaient transformés en grimace.

Nova 1, Le Binoclard et Nova 8 entrèrent dans la dernière ligne droite avec moins d'une longueur d'écart. Aussitôt la haie numéro huit franchie, les jockeys commencèrent à fouetter leur monture ; le sprint était lancé.

En un instant, Nova 8 se retrouva hors course. À côté de lui, Le Binoclard fonça sur Nova 1 avec l'élégance d'un buffle.

Cramponnés à leurs rênes, les jockeys cravachèrent frénétiquement pour essayer d'arracher à leur monture un dernier soubresaut. Le Binoclard passa le museau devant celui de son adversaire, en réponse, Nova 2 s'étira de tout son long, puis, à quelques mètres de l'arrivée, les deux donnèrent leurs ultimes coups de patte. Nova 2 ? Le Binoclard ? Nova 2 ? Le Binoclard !

Une explosion de joie souleva aussitôt la foule ; pris dans l'élan de la victoire, le Binoclard continua sa course et, comme ultime pied de nez à son adversaire du jour, sauta la première haie d'un bon magistral ; à l'atterrissage, ses pattes avant se plantèrent dans le sol et le cheval tomba lourdement sur le dos. Tandis que son jockey se releva sans mal, le Binoclard peina à se

remettre sur ses pattes ; en un instant, une décision fut prise sur le bord de la piste, et un homme approcha avec un fusil pour l'achever d'une balle dans la tête.

La scène passa largement inaperçue ; dès l'annonce du vainqueur, les gens de moindre valeur s'étaient tous précipités dans les travées de l'hippodrome pour aller récupérer leurs gains.

Dans la grande salle des guichets, on signifia à tous les parieurs qu'aucun paquet de sucre bleu ne serait distribué aujourd'hui ; alors que les premiers insatisfaits commencèrent à protester, une troupe de marcheurs obligea la foule à se serrer à l'intérieur de la salle ; l'ordre leur avait été donné de libérer les travées pour permettre aux méritants de quitter les lieux sans encombre.

Alors que les plus obstinés poussèrent en direction des guichets pour tenter d'aller récupérer leur sucre bleu, les résignés essayèrent de prendre le chemin inverse ; les spectateurs qui s'étaient bien malgré eux retrouvés pris en tenaille entre ces deux groupes essayèrent de pousser vers les travées, ignorant que les marcheurs en bloquaient l'accès. Quelques noms d'oiseau plus tard, les flots contraires redoublèrent d'animosité, provoquant un désordre qui se changea bientôt en mouvement de foule ; au même moment, tandis qu'on montait sur les comptoirs pour secouer les grilles des guichets, des marcheurs appelés en renfort se frayèrent un chemin jusqu'aux spectateurs les plus véhéments ; face à la furie des parieurs déçus, les miliciens haussèrent le ton et épaulèrent leurs armes. L'un d'eux plaqua son canon sur la poitrine d'un homme, puis lui somma de reculer. Soudain, un claquement sourd résonna dans la grande salle. Coup de feu ? Objet cassé ? Vitre éclatée ? En un instant, la panique s'empara de la foule ; de tout côté, on chercha à s'éloigner au plus vite des marcheurs ; ceux qui fuyèrent vers les travées se heurtèrent à ceux qui, croyant avoir entendu le coup de feu partir dans leur dos, poussèrent dans la direction opposée. Bientôt, les vagues humaines déferlèrent de toute part

sans aucune autre logique que la survie ; beaucoup essayèrent de monter sur les comptoirs pour échapper à l'écrasement, d'autres tentèrent vainement de repousser la marée à coup de coude et à coups de poing. Ceux qui étaient déjà à bout de force se laissèrent porter par les flots. Les plus faibles s'écroulèrent. On les piétina.

Devant les travées, les marcheurs continuèrent à bloquer l'accès à la sortie, écrasant les grilles sur le visage de la meute et brandissant les fusils pour la dissuader d'avancer ; à bout de souffle, les gens de moindre valeur essayèrent d'interpeler les méritants qui trottaient en toute hâte vers la rue en faisant mine de ne pas les entendre.

Dans la grande salle, les bêtes prises au piège jetèrent leurs dernières forces dans la bataille ; les gueules s'étirèrent pour essayer de gober les quelques mètres cubes d'air encore respirable, et les corps écrasés contre les murs grattèrent la brique comme pour essayer d'y creuser un passage. Dans un grand rôle de détresse, la meute à bout de souffle lança une ultime charge ; depuis la rue, les passants assistèrent en direct à la libération ; fragilisé par la pression que la foule exerçait sur lui depuis quelques minutes, un pan de mur céda, laissant jaillir une vague de briques, de bras et de jambes qui déferla sur le trottoir comme un torrent.

Les bêtes désorientées se déversèrent en un instant sur le boulevard ; aveuglées par un épais nuage de poussière, elles piétinèrent les cadavres et trébuchèrent dans les gravats ; ceux qui ne traînaient pas déjà derrière eux le corps sans vie d'un proche déambulèrent dans la rue à leur recherche, l'air parfaitement ahuri.

Dans les quotidiens du soir, on évoqua la course en ces termes laconiques : « *Nova 1 remporte le grand prix Léon de Clercy* ». Rien de plus.

Un autre fait-divers détourna l'attention de la presse ; un

incendie d'appartement avait coûté la vie à deux enfants de rang BBB. Sur des pages et des pages, on s'épancha sur les causes possibles du drame ; pour ce faire, on disséqua les plans de l'appartement et réécouta plusieurs fois les témoignages des majordomes, des voisins, et des pompiers. À la radio, on interrogea les habitants du quartier, et on consulta des experts pour qu'ils dressent un bilan de l'état du réseau électrique, des conduites de gaz et de la structure de l'immeuble. Dans les jours qui suivirent, on organisa une marche blanche pour honorer la mémoire de ces deux petites victimes, et on somma toute la ville de bien vouloir partager la tristesse causée par cette prépondérante catastrophe.

Seule la gazette du GSP, qui alloua pourtant la majeure partie de sa dernière édition à une étude approfondie de l'état du pont des Deux collines, se permit d'évoquer une « *bousculade* ». Faute d'informations solides — les agents de raisons avaient pris soin d'étouffer les témoignages les plus alarmistes —, on s'était contenté de relayer avec prudence les rumeurs qui faisaient tout juste état d'un « *certain nombre de blessés* ».

Quelques jours après la catastrophe, alors que Maurice conduisait Marie-Louise à la rédaction de *La Découverte*, un fiacre s'arrêta devant eux pour leur barrer la route ; le capitaine Saint-Just sauta sur le pavé et s'avança vers le cocher ; « Faites le tour de la place des Quatre, ne vous arrêter pas ». Saint-Just monta ensuite dans le fiacre de Marie-Louise pour s'entretenir en tête à tête avec elle.

— J'ai entendu dire que vous prépariez une enquête sur les évènements de l'autre jour.

— Quels évènements ?

— Vous savez très bien de quoi je parle.

Marie-Louise défia Saint-Just du regard, puis lança d'un air sévère :

— On raconte que les marcheurs ont tiré sur la foule.

— Est-ce que vous en avez la preuve formelle ?

— Pas encore.

— Vous allez chercher longtemps, croyez-moi.

Le capitaine alluma une cigarette et continua :

— Si vous le désirez, je peux vous épargner des efforts inutiles.

— Je vous écoute.

— Les marcheurs ont essayé d'empêcher un mouvement de foule causé par un afflux soudain de parieurs dans les travées de l'hippodrome. La situation est rapidement devenue incontrôlable, il y a eu des échauffourées, les gens se sont battus pour du sucre bleu, d'autres ont essayé de fuir en accédant aux tribunes supérieures, tribunes dont l'accès leur était interdit ; les marcheurs ont donc organisé un cordon pour permettre aux méritants de quitter les lieux en toute sécurité, et la situation est rapidement revenue à la normale. C'est tout.

— C'est tout ?

— Absolument.

— Dites-moi capitaine, depuis quand des représentants des forces de l'ordre n'avaient pas tiré sur la population ? Cinquante ans peut-être ?

— Ne rentrez pas dans ce jeu, madame Lechat.

— Au lieu de vous en prendre à mon journal, vous feriez mieux de tenir en laisse vos précieux marcheurs.

— Ne me dites pas comment faire mon métier ! gronda Saint-Just.

— Alors, ne me dites pas comment faire le mien !

Le capitaine expira de ses naseaux une longue volute de fumée.

— Madame Lechat, tempéra-t-il, pourquoi s'attarder sur un fait-divers aussi anodin ? Que cherchez-vous à faire ? Diviser la population ? Je vais vous dire une chose, les faits divers sont, par définition, insignifiants, inconsistants, inutiles. Ce sont de si petits événements, si minuscules dans le quotidien d'une ville de plusieurs millions d'habitants, que les mettre ainsi en lumière

reviendrait à déformer la réalité, c'est-à-dire à mentir. Vous ne voulez pas mentir madame Lechat, n'est-ce pas ?

— Oh ! je sais ce qui vous effraie, objecta Marie-Louise, ou plutôt, je sais ce qui effraie le parti ; vous craignez le retour d'une époque marquée par la violence ; même si nous sommes trop jeunes pour nous en souvenir, je crois que cette période est gravée dans nos chairs, et nous avons tous peur de voir à nouveau « ordre » rimer avec « violence » ; c'est pour cette raison que vous êtes terrorisé à l'idée qu'un journal comme le mien puisse rappeler aux citoyens que cette violence n'a pas disparu, qu'elle sommeille en chacun de nous, y compris chez ceux qui, paradoxalement, sont censés nous en protéger.

— Alors, tâchez de ne pas raviver cette violence en terrorisant la population, n'essayez pas de provoquer le chaos.

— Le chaos, c'est vous qui l'avez provoqué en tirant dans la foule !

— Ne mettez pas les marcheurs et les agents de raison dans le même panier madame Lechat, vous ignorez tout de notre travail, et contrairement à ce que vous pouvez penser, nous oeuvrons chaque jour pour la paix, et rien d'autre.

— Vous oeuvrez pour la paix ? Mais croyez-vous vraiment que c'est dans cette direction que nous allons ?

— Tout dépend de vous, madame Lechat.

— Non, capitaine, moi je suis du côté du peuple, je le protège du mensonge. Mais vous ? Que faites-vous pour lui ? Vous le surveillez ? À quelle fin ? Est-ce que ce sont les dirigeants qui vous demandent de les protéger ?

Elle ajouta :

— Vous devriez arrêter de regarder vers le bas, et vous concentrer un instant sur ce qu'il se passe en haut.

— Je regarde madame Lechat, soyez-en assurée, je regarde tout, je sais tout.

— Savoir c'est une chose, capitaine, avoir le courage d'agir c'en est une autre ! Moi, je fais chaque jour le choix de la vérité,

vous du mensonge, mais sachez une chose ; le mensonge est un abîme, et à cause de vous, nous y plongeons tout droit !

— Je tâcherais de faire part de vos préoccupations au grand conseil, se moqua Saint-Just en écrasant sa cigarette puis en cognant contre la caisse pour faire arrêter le fiacre.

— Une dernière chose capitaine, j'ai appris que monsieur Dumont aurait officieusement pris la direction des marcheurs. Dois-je en conclure que c'est lui qui vous a envoyé me menacer de la sorte ?

— Au revoir, madame Lechat.

— Vous n'êtes plus qu'un vulgaire exécutant, capitaine, torpilla Marie-Louise tandis que Saint-Just sauta sur le pavé, vous êtes un toutou à qui l'on donne des tâches insignifiantes alors que des événements au combien plus importants se jouent dans son dos.

— De quels événements parlez-vous ? s'intrigua Saint-Just en faisant volt-face.

— Je pensais que vous saviez tout, s'amusa Marie-Louise.

La rédactrice en chef referma la portière et baissa la vitre.

— Ce n'est pas en surveillant ceux qui font humblement leur travail que vous trouverez quelque chose, capitaine. Continuez à surveiller *La Découverte* si ça vous chante, continuez à suivre les ordres, ceux qui vous dirigent ont probablement tout intérêt à vous tenir éloigné de leurs petites affaires.

Et elle ordonna à Maurice de démarrer.

Tout le monde aime le sucre bleu, alors faites comme tout le monde, aimez-le vous aussi, pour avancer avec les autres, pour avancer avec la société, tous ensemble vers un avenir triomphant ! En avant !

Radio
Publicité

Assis sur son siège de cocher, griffonnant dans son carnet à la lumière d'un lampadaire, Maurice attendait patiemment le retour d'Irène.

La jeune femme quitta le palais du Commerce plus d'une heure avant le début du couvre-feu ; elle était seule, et passablement agacée.

— Le bal est déjà terminé, madame ? s'étonna Maurice.

— Non ! s'exclama elle en montant s'asseoir à côté de lui, mais j'en ai assez vu, emmenez-moi loin d'ici.

— Où donc, madame ?

— Peu importe, promenons-nous, je veux prendre l'air.

Maurice avait choisi de prendre les désirs de la jeune femme au pied de la lettre ; il l'emmena ainsi dans un des lieux les plus aériens de la ville ; le pont des Deux collines.

Après avoir garer son fiacre au milieu de la chaussée, le cocher laissa Irène s'éprendre de la vue ; à près de quatre-vingts mètres sous leurs pieds, la surface ondulée de la Saône avait offert à cette nuit de pleine lune le canevas d'un majestueux tableau.

Irène sauta sur les pavés ; enthousiasmée par la beauté du panorama, elle improvisa quelques pas de danse.

— Venez ! lança-t-elle à Maurice.

Le cocher s'exécuta ; après s'être planté devant elle comme un piquet, il s'avança d'un pas hésitant pour s'insérer dans la danse, puis, honteux de sa maladresse, il renonça, se figea et laissa la jeune femme virevolter autour de lui au gré des bourrasques de vent.

À bout de souffle, Irène trottina jusqu'au garde-corps, ferma les yeux et inspira l'air de la nuit à pleins poumons.

— Je suis désolé, marmonna le cocher en venant s'accouder à la rambarde, je suis un mauvais danseur.

— Ce n'est rien, j'ai l'habitude ! Tous ces imbéciles de rang BBB ne font pas mieux que vous ; ils se contentent de se tenir droits, de sourire bêtement et de vous laisser faire tout le travail !

Elle ajouta :

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point ils m'agacent !

Prenant son courage à deux mains, Maurice osa :

— C'est pour cette raison que vous avez quittée le bal ?

— Oui ! Je ne les supporte plus ! Ils sont là, à se pavaner devant vous, à vous parler sans arrêt pour essayer de capter votre attention, c'est épuisant.

— Est-ce que je vous agace moi aussi ?

— Non, vous, c'est différent.

— Parce que je suis cocher ?

— Non...

— De moindre valeur ?

— Non, ce n'est pas ça ; vous êtes plus calme, plus discret, plus reposant.

En silence, les deux noyèrent leur regard dans la nuit ; devant eux, les lumières de la presque-île semblaient flottées à la surface du fleuve ; au loin, perdus dans l'obscurité, on devinait les contours massifs des immenses forêts de termitières.

— Dites-moi Maurice, c'est bien le quartier des Guignols que nous voyons là, en dessous de nous, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— On raconte qu'on y trouve encore de nombreux objets interdits.

— C'est peut-être à cause des guignols.

— Comment ça ?

— Toutes les familles ont des guignols chez elles, on en trouve encore partout.

— Les guignols, les habitants ?

— Non, les marionnettes.

— Je croyais que « guignol » était le surnom des habitants du quartier.

— Oui, mais avant, c'était le nom des marionnettes qu'on utilisait pour le théâtre de guignol. C'était une tradition d'avant-guerre.

— Vous voulez dire avant la Grande Guerre ?

— Oui, la tradition a résisté à la guerre, et même au grand oubli. Pendant la période sombre, tout le monde s'est mis à en fabriquer, parce que c'était le seul passe-temps ; pour les gens d'ici, il n'y avait pas de cinéma, pas de radio, pas de théâtre, alors on faisait des guignols, avec tout et n'importe quoi ; des bouts de tissu, des bouts de bois, et on s'amusait avec ça, dans la rue, avec ses amis, chez soi, on improvisait des histoires, parfois on s'en servait pour tenir les gens au courant de l'actualité, ou même pour faire des annonces dans la rue ; quand quelqu'un avait quelque chose à dire, il se mettait debout sur un banc, et c'est guignol qui parlait pour lui ; et tout le monde écoutait.

— Comment savez-vous tout ça ?

— Grâce à ma mère, elle est née ici. Elle m'a expliqué que quand elle était petite, il y avait déjà beaucoup moins de guignols qu'au temps de mon grand-père ; il ne restait plus que quelques spectacles, dans les cabarets par exemple ; c'était la spécificité du quartier, alors tous les excentriques de Lyon venaient les voir ; quand les derniers marionnettistes sont morts, les spectacles de guignols se sont arrêtés, mais les cabarets et les théâtres étaient toujours là, alors les excentriques sont restés, c'était devenu leur coin. Les méritants, ils ne se sentaient plus à leur place, alors ils se sont peu à peu enfuis, pourtant le quartier est proche de la presqu'île, mais ils ont préféré partir dans le 2^e, sur les rives du Rhône ou sur le plateau de la Vérité.

Il ajouta :

— C'est à ce moment-là que le surnom de « guignol » a commencé à être utilisé ; c'était une insulte pour désigner les gens du quartier, les excentriques, les gens cabossés, tous ceux que les méritants avaient fuis. Ensuite, les marionnettes ont été interdites, c'est pour ça qu'on a peu à peu oublié l'origine du

surnom.

Après un moment de silence, Irène demanda :

— Vos parents habitent toujours dans le quartier ?

— Mon père je ne l'ai jamais connu ; ma mère, elle a vécu ici toute sa vie, elle est morte l'année dernière. Elle n'a jamais voulu habiter ailleurs, pourtant elle avait réussi à avoir une promotion, elle était passée au rang C, elle aurait pu déménager dans un clos, mais elle ne voulait pas habiter dans une termitière. Elle trouvait qu'elle ne le méritait pas, alors elle est restée ici.

— Pourquoi pensait-elle qu'elle ne le méritait pas ?

— Oh ! vous savez, les guignols, ils se sentent encore en dessous des gens de moindre valeur. On entend partout à la radio que le sucre bleu ça se mérite, que les méritants passent d'abord, et bien, les guignols se disent parfois qu'ils méritent moins, ils se disent que les belles personnes donnent de beaux enfants alors qu'eux...

Maurice ferma les yeux et laissa le vent balayer ses idées noires. À côté de lui, Irène resserra son chignon, puis dévisagea le cocher ; il était, sinon hideux, parfaitement insipide. Il avait pourtant emprunté aux hommes de rang B certains de leurs attributs ; une mâchoire carrée, des lèvres pulpeuses, un regard perçant et des mains puissantes. Seulement, ses bras un peu trop maigres, son front un peu trop haut et son nez un peu trop tordu suffisaient à rendre tout son être invisible aux yeux d'une femme ; une plume tordue, et l'oiseau ne peut plus voler ; un sabot fendu, et la bête est envoyée à l'abattoir.

— Vous disiez tout à l'heure que les marionnettes ont été interdites.

— Oui.

— Est-ce que vous savez pourquoi ?

— C'était un objet qui rappelait le passé, je pense.

Il ajouta :

— Mais c'est vous qui travaillez à l'administration, vous devez

connaître les règles mieux que moi.

Irène fouilla un instant dans son esprit.

— Et bien, expliqua-t-elle, s'il y avait effectivement des spectacles de guignols dans les rues, alors il n'y a pas à chercher plus loin ; il y a une vieille loi qui stipule que les attroupements sont interdits, ou plutôt, que la station immobile en groupe est proscrite, pour éviter la transmission de la peste.

— Pourtant, j'ai déjà vu des gens se réunir sur des places pour écouter des discours. Et puis, lors des distributions de sucre bleu, les gens font bien la queue, non ?

— Oui, mais il avancent, ils ne sont pas statiques.

— Et quand ils écoutent un discours ?

— Ils sont sur une grande place ; je crois que l'interdiction de la station immobile est valable uniquement pour la rue, car c'est un milieu clos.

— Clos comme votre bal de méritants ?

Irène nota le sarcasme d'un large sourire. Maurice ajouta :

— En réalité, peut-être qu'on a interdit les marionnettes parcequ'on voulait interdire les spectacles, tous les spectacles ; dans la rue, dans les cabarets et à la maison.

— Pourquoi interdire ces spectacles ? Ça n'a pas de sens ; sur la presque île le théâtre n'a pas été interdit, l'opéra non plus.

— Non, mais les guignols c'était différent, ce n'était pas que du spectacle, il y avait aussi des... des idées.

— Quel genre d'idées ? s'intéressa Irène.

— Je ne sais pas comment l'expliquer ; une fois, j'ai vu un spectacle de guignol, dans une rue, j'étais avec ma mère ; les anciens avaient reconnu les marionnettes, c'était la première fois qu'il en voyait depuis des années, alors ils se sont arrêtés les premiers, et ils ont invité les autres passants à en faire de même ; je ne me souviens plus exactement du spectacle, mais je me souviens des gens ; tous le monde riait, tout le monde participait, il y avait des applaudissements, des cris, des acclamations, les gens répondaient aux guignols, il y avait des

discussions, et même après la fin de la représentation, les gens ne se sont pas immédiatement dispersés. Comment dire, il y avait comme un sentiment de groupe, c'est la seule fois de ma vie que j'ai ressenti ça, c'était une envie, une envie de faire quelque chose tous ensemble, comme une envie de se battre.

— De se battre ?

— Oui, une sorte de rage, non pas guerrière, mais, c'est comme si nous avions soudain eu du courage, de la confiance, de la force pour faire quelque chose de juste.

Voyant le visage d'Irène se voiler d'une grimace perplexe, Maurice s'inquiéta :

— Ce n'est pas bien de se battre ?

— Le parti vous dirait que tout ce qui se rapporte au vocabulaire guerrier est une affaire de sauvages, et que ça n'a en conséquence rien à faire dans une ville.

— Mais vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je pense que la violence ne résout rien, et que si quelqu'un vous attaque par les mots, vous devez lui répondre par les mots, c'est tout.

— Et quand on attaque notre vie, comment doit-on répondre ?

Alors que le vent précipitait devant la lune une marée de nuages, Irène chercha une réponse ; en vain.

Lorsque les bourrasques redoublèrent d'intensité, frappant le pont jusqu'à en faire trembler toute la structure, Maurice proposa à Irène de rentrer.

Sur le chemin du retour, aux abords de la place des Quatre, un barrage de marcheurs obligea Maurice à s'arrêter ; après avoir contrôlé son autorisation de circuler, et constatant avec déception que tout était être en règle, un des marcheurs — probablement un officier — somma le cocher de descendre de son perchoir pour se soumettre à une fouille ; un marcheur s'attela aussitôt à la tâche ; après avoir tapoté timidement son

pantalon, il plonge sa main dans la poche intérieure de sa veste et trouva son carnet.

— Qu'est ce que c'est ? demanda l'officier.

— Mon carnet de notes, grommela Maurice en réponse.

— Qu'est-ce qu'un guignol comme toi peut bien faire d'un carnet ?

— C'est pour mon travail.

— Et depuis quand laisse-t-on les bestioles dans ton genre écrire ?

L'officier confisqua carnet et stylo, puis signifia à ses hommes de relâcher Maurice.

Depuis le siège sur lequel elle était perchée, Irène décida de sortir de son mutisme.

— Monsieur, à ce que je sache, les carnets et les stylos ne sont pas des objets interdits.

— Qui êtes-vous pour savoir ce qui est interdit et ce qui ne l'est pas ?

— Je suis agent de subversion, et je vous invite à restituer ce carnet immédiatement.

— Agents de subversion ? se moqua l'officier, je n'ai aucun ordre à recevoir des agents de raison et de leurs larbins.

— Vous êtes sous leur autorité.

— Plus pour longtemps, menaça l'officier d'un regard noir.

— Préférez-vous que j'énonce le texte de loi devant vos hommes ?

— Oh non ma petite dame ! Je peux moi même m'en charger !

L'officier bomba le torse comme s'il s'apprêtait à réciter une leçon :

— Article 13-4, tout objet permettant de commettre un délit, ou pouvant donner l'idée d'en commettre un, est considéré comme objet du délit ; c'est ce que l'on appelle un délit par destination.

— Ce n'est valable que pour les objets interdits, objecta Irène,

maintenant, arrêtez vos bêtises et donnez-moi ce carnet.

L'officier défia la jeune femme du regard, puis, d'un coup sec, arracha les pages du carnet. Après les avoir jetés sur les pavés d'un geste rageur, il gronda :

— Article 7-6, il est interdit de laisser des papiers sur la voie publique. Je vous donne trente secondes pour ramasser tout ce merdier, après quoi je vous fais arrêter.

Irène sauta sur la chaussée pour aider Maurice à ramasser les feuillets que le vent avait déjà commencé à éparpiller.

Après avoir aidé la jeune femme à remonter sur son siège, Maurice lança un regard inquiet en direction de l'officier, puis, sans même attendre son ordre, fouetta les rênes pour lancer son cheval au trot.

Le cocher déposa Irène au pied de son immeuble ; sans même prendre la peine de récupérer les pages que la jeune femme avait encore dans les mains, il arracha son fiacre du pavé et disparu dans la nuit.

Avant de rentrer chez elle, Irène réajusta sa robe et consulta le ciel ; soudain, un coup de vent balaya son chignon et étira derrière elle sa longue chevelure blonde. Elle frissonna alors, pressa les pages du carnet contre sa poitrine, puis poussa la porte de son immeuble.

LES GENS DE MOINDRE VALEUR PEUVENT-ILS SOURIRE ?

Lyon, 13 Mai — Hier fut pour moi l'occasion de me rendre là où personne n'ose habituellement aller ; je veux bien évidemment parler du quartier des guignols.

Ce fut, je dois dire, une drôle d'escapade, et malgré une journée déjà des plus chargée (prise de mesures chez mon tailleur, repas avec le directeur de l'opéra, court de dance avec ma fille), j'ai eu le courage de m'y rendre à pied (oui, je suis une aventurière !).

Qu'a-t-il bien pu me passer par la tête me direz vous ? C'est on ne peut plus simple ; voilà quelques semaines que ma sœur me parle de cette gelée de sucre bleu qui fait en ce moment même fureur à Paris. Problème ; elle est introuvable à Lyon, du moins sur la presqu'île. Je décide donc d'aller au quartier des guignols, dans une épicerie où l'on trouve, dit-on, toutes les meilleures confiseries de France. Je me garderais bien de vous en indiquer l'adresse, car on y est mal accueilli, et la gelée qui y est vendue n'est, je crois, pas celle qui fait chavirer le coeur des Parisiens.

Ce qui importe ici, c'est l'attitude du gérant ; dès mon arrivée, il me regarde fixement ; il devait être bien surpris de voir une méritante parcourir les allées de son bouiboui. Peu importe, je fais mes emplettes, je vais pour payer, le gérant prend mes coupons, et là, il me gratifie d'un large sourire ; soyons clairs, cette attitude

m'a choqué.

Peut-être s'attendait-il à ce que je tombe sous son charme et que je me livre tout entière à lui ! Quelle folie ! Le bonhomme, en plus d'être de moindre valeur, était parfaitement laid. D'ailleurs, ces deux choses vont de pair, car si la nature a pourvu ces gens-là de visages et de corps disgracieux, c'est bien qu'ils ne sont pas dignes de se mélanger avec des personnes saines.

Cet épisode fâcheux m'a ouvert l'esprit, et il est une vérité sur laquelle on ne parvient pas forcément à mettre des mots : quand vous posez les yeux sur des hommes aux traits disgracieux, c'est à dire, qui n'ont rien de la beauté parfaite des hommes que nous aimons toutes, vous n'y voyez rien d'autre que les traits d'êtres inférieurs, d'un intérêt moindre, voire nul. L'attrance des femmes pour ces hommes-là est inexistante. C'est une attitude, mesdames, profondément naturelle, et n'en ayez pas honte ; car la nature ne souhaite pas que les hommes de moindre valeur se mélangent à nous. La société l'a bien compris, notre belle ville l'a bien compris, et elle fait d'ailleurs preuve d'une grande bonté en accordant à ces bêtes-là l'usage d'un quartier tout entier.

Quant à agresser les méritantes par votre sourire, messieurs, sachez qu'il est une loi s'appliquant à toute relation ; par le sourire vous engagez

votre âme à se mêler à la nôtre, par votre sourire, vous nous faites part de votre volonté de vous rapprocher de nous, de nous connaître, de nous parler, et de nous faire plaisir. Hommes de moindre valeur, sachez une chose ; vous n'êtes pas là pour nous faire plaisir. Les méritants le sont.

Alors, à cet homme qui m'a souri et qui a, à cette occasion, essayé de s'immiscer dans mon intimité, ne souriez plus jamais aux femmes dont vous ne partagez pas le rang, et estimez-vous déjà heureux d'avoir eu la chance de poser les yeux sur moi.

Agnès Bougron
Le Triomphe

Le sucre bleu se dissout dans l'eau,
la liberté se dissout dans le sucre bleu.

Graffiti
30x90cm
au-dessus d'une porte d'immeuble
quartier Paul Savagny

Irène reconstitua sommairement le carnet de Maurice ; le soir, avant d'aller se coucher, elle en lisait parfois quelques pages, et elle se prenait alors à penser.

À l'occasion d'une nouvelle balade en fiacre, elle confronta le jeune cocher :

— C'est vous qui avez écrit tout ça ?

— Parfois j'écris, parfois je recopie.

— Et sur les murs, c'est vous ?

Maurice hésita.

— Parfois, confessa-t-il finalement.

— Pourquoi écrivez-vous sur les murs ?

— Parcequ'il n'y a pas besoin de papier.

— Vous pourriez écrire dans un journal.

— Et qui voudrait de moi ? De toute façon, il y a trop de mots dans un journal. Il y a trop de mots partout de toute façon. À la radio, dans les haut-parleurs, sur les affiches, partout. Mais pas sur les murs.

— Vous voulez être vu ?

— Peut-être.

— Si vous voulez être écouté, vous feriez mieux de vous mettre au milieu d'une place et de crier dans un micro.

— Pour faire comme les haut-parleurs ?

— En quelque sorte.

— Les haut-parleurs ils hurlent à longueur de journée, moi je ne les entends même plus. Vous les écoutez, vous ?

— Non.

— Et la radio ?

— Elle m'endort.

— Alors qu'est-ce que vous écoutez ?

— En ce moment ? Les gens.

— Alors vous êtes bien la seule. Plus personne ne s'écoute, ou

plutôt, plus personne n'entend ; c'est normal, à force d'entendre des hurlements à longueur de journée, les gens sont devenus sourds. Moi je préfère hurler dans les yeux, comme ça, après, ça résonne dans les têtes.

Les beaux jours venant, Irène cessa définitivement les bals et multiplia les sorties nocturnes avec Maurice ; les deux arpentaient les rues, s'arrêtaient au pont des Deux collines ou sur le parvis de l'Église du Temps nouveau, puis ils refaisaient le monde.

— Vous avez remarqué, nota Maurice en promenant son fiacre le long des restaurants de la presqu'île, depuis que les méritants se remettent à dîner en terrasse, les haut-parleurs ont été coupés.

Il ajouta :

— On dit que les gens ont de plus en plus faim ; vous, je ne vous vois jamais manger.

— Je n'aime pas le sucre bleu, je ne l'ai jamais aimé, je mange quand j'ai faim, c'est tout.

— Vous ne mangez rien d'autre ?

— Que voulez-vous que je mange d'autre ?

— De la viande.

— De la viande ? répéta Irène en lui faisant les gros yeux.

— Oui, de la viande de cheval, on dit que les méritants en mangent de plus en plus.

— Où avez-vous entendu ça ?

— C'est ce qu'on raconte.

Maurice bifurqua dans une ruelle et continua :

— Ils ont tous les droits, alors pourquoi pas manger de la viande ? Quand il n'y en aura plus, ils voudront encore autre chose. Ils ont toujours faim. Ils ont faim d'avoir faim. C'est comme ça.

Il ajouta :

— On a tous faim de quelque chose.

— De quelle faim parlez-vous ?

— Toutes. Par exemple, vous, de quoi avez-vous le plus faim ?

Tandis qu'Irène se creusait la tête pour trouver une réponse, Maurice s'arrêta devant un graffiti qu'il n'avait jamais vu auparavant.

Ceux qui refusent de panser
laissent grandes ouvertes les plaies de ce monde.

Il s'empressa de recopier ces mots dans son calepin. Il se tourna ensuite vers Irène pour lui demander :

— Si vous pouviez écrire quelque chose sur un mur, qu'est-ce que ce serait ?

— Je ne sais pas.

— Pensez-y.

Le soir même, Irène rentra chez elle et attrapa un crayon. Elle se tritura l'esprit une bonne heure durant, puis s'écroula finalement dans son lit en laissant à côté d'elle une feuille blanche.

La semaine suivante, Maurice récupéra la jeune femme pour une nouvelle balade nocturne.

À l'heure où les méritants s'enfermaient dans les restaurants, les cinémas ou les salles de spectacles, Maurice se gara dans la rue du Théâtre, aida Irène à descendre du fiacre, puis récupéra dans son coffre un pot de peinture. « Que faites-vous ? lui demanda la jeune femme », « Suivez-moi ».

Les deux s'enfoncèrent dans une ruelle adjacente ; après avoir sondé les lieux d'un rapide coup d'oeil, Maurice posa son pot au pied d'un mur, puis y plongea un pinceau.

— Tenez, écrivez quelque chose.

Irène le questionna du regard ; un coup de tonnerre lui arracha un sursaut.

— Dépêchez-vous ! pressa le cocher alors que la pluie commençait à tomber.

Irène réajusta son chignon, attrapa le pinceau et griffonna timidement quelques mots :

liberté, égalité, fraternité.

Tandis que la jeune femme contemplait son œuvre avec une petite fierté, la pluie redoubla d'intensité.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Maurice en élevant la voix.

— C'est la devise de la France.

— Ce n'est pas « en avant ! » notre devise ?

— Non, c'est celle de L'Avenir Triomphant seulement.

Depuis l'autre bout de la ruelle, un puissant coup de sifflet perça les gouttes ; le regard furieux et la main posée sur la sangle de leur fusil, deux marcheurs se tenaient prêts à bondir.

— Venez ! cria Maurice en attrapant Irène par le bras.

Le cocher s'élança en direction des quais. Derrière lui, les marcheurs sommèrent les deux fuyards de s'arrêter ; sans succès.

Au bout de la rue, Maurice bifurqua à gauche et passa derrière le théâtre ; il longea ainsi les quais, puis, alerté dans son dos par les coups de sifflet, il s'enfonça de nouveau dans la presque-île ; le cocher emprunta un chemin de traverse qui déboucha sur une rue parallèle à la place du Théâtre. Le souffle haletant et les vêtements imbibés d'eau, il trotтина avec Irène en direction de la place ; soudain, un coup de tonnerre brisa de la monotonie assourdissante de la pluie ; à l'entrée de la rue, au niveau des quais, un marcheur avait tiré un coup de feu dans leur direction.

Irène et Maurice s'élancèrent tête baissée en direction de la place. Ils longèrent la ribambelle de fiacres garés là, puis, craignant de voir les marcheurs apparaître dans leur dos, ils décidèrent de se réfugier dans l'un d'eux ; après avoir aidé Irène à monter, Maurice referma la portière et se jeta avec la jeune femme au pied de la banquette ; les deux s'accommodèrent du mince espace en se serrant l'un contre l'autre dans une position

plus qu'inconfortable ; les yeux dans les yeux, respirant chacun à pleins poumons le souffle haletant de l'autre, ils se tinrent à l'affût du moindre bruit et prièrent en silence pour que les marcheurs passent leur chemin.

Ils restèrent ainsi de longues minutes, sans oser bouger, écoutant aussi bien la pluie que le martèlement de leur coeur contre leurs poitrines écrasées.

Peu à peu, leurs souffles haletants se transformèrent en une respiration anxieuse, et chacun essaya de trouver dans les yeux de l'autre la réponse à cette même question ; « Les marcheurs sont-ils encore là ? »

Bientôt, la pluie laissa place à un silence pesant. Au même instant, une marée de pas annonça la fin de la représentation ; la foule qui quittait ainsi le théâtre s'éparpilla sur la place ; soudain, une secousse ébranla le fiacre, faisant sursauter les intrus qui s'y tenaient cachés ; après avoir échangé avec Irène un regard angoissé, Maurice se redressa lentement et jeta un coup d'œil par la fenêtre ; « Allons-y, souffla-t-il en ouvrant la portière avec précaution ».

Les deux sautèrent sur le trottoir, puis, main dans la main, plongèrent dans la foule pour y disparaître.

L'inquiétude les accompagna jusqu'à ce que Maurice fouette les rênes de son cheval et arrache son fiacre du pavé. Deux rues plus loin, le passage d'une troupe de marcheurs leur causa une dernière frayeur, puis, lorsqu'ils quittèrent définitivement le quartier, ils s'échangèrent un regard de soulagement et partagèrent aussitôt un grand éclat de rire.

Vivre avec le sucre bleu,
ou mourir sans le sucre bleu.
VOUS êtes maître de votre destin.

Ceci est un message
L'Avenir Triomphant
En avant !

Strasbourg , 22 avril 119

Cher grand-père,

Voilà deux semaines que nous arpentons la campagne pour sécuriser les environs de Strasbourg. Le front est calme, les Prussiens sont silencieux, ils doivent être occupés à lutter contre la peste. Chez nous, il n'y a bien sûr aucune trace de cette affreuse maladie. Ne crains rien, nous protégeons la France contre les vermines de tout bord.

Ma jambe est complètement guérie. Je peux désormais remonter à cheval. J'ai d'ailleurs participé il y a quelques jours à l'escorte d'une automobile qui transportait deux novateurs. Je n'ai pas réussi à les voir, car il y avait des rideaux à leurs fenêtres, mais le fait d'avoir momentanément grossi les rangs de leur garde montée a suffi à me remplir de joie.

Notre présence n'aura d'ailleurs pas été de trop puisque nous sommes passés à deux doigts d'un affrontement avec des sauvages ; sur une route qui longeait un bois, j'ai entendu des coups de feu au loin, notre sergent a fait signe à l'automobile d'accélérer, et nous nous sommes alors lancés au galop pour lui ouvrir le chemin. Une fois rentré à la caserne, on nous a expliqué qu'une patrouille avait intercepté des sauvages qui rôdaient dans le bois pour nous tendre une embuscade.

Ne crains rien cependant, j'ai déjà pu observer une bande de sauvages à la jumelle, ils ne peuvent rien contre nous. Mais tu ne sauras rien d'autre, je ne suis pas autorisé à t'en dire plus.

Au reste, la vie ici est agréable, Strasbourg est une charmante petite ville, nous dormons bien, le tabac est distribué à volonté, et nous mangeons beaucoup de sucre bleu. Lyon me manque un peu et je me languis de pouvoir te rendre visite.

Sache que je suis très heureux ici, j'ai de bons camarades, et j'ai du bon sucre bleu.

*Bises.
Fernand*

Irène éplucha une à une les lettres que cet homme de rang C avait accepté de lui montrer. L'une d'elles avait retenu son attention ; « As-tu des nouvelles de l'oncle Jules ? J'ai des nouvelles de Saint-Chamond, mais pas de Saint-Paul-en-Jarez, sais-tu si le courrier y est encore distribué ? »

Après avoir pris connaissance de la lettre tendue par Irène, Saint-Just s'arma de son carnet et demanda par écrit des précisions au vieil homme : « Que savez-vous de Saint-Paul-en-Jarez ? », « Rien », « Où est-elle située ? », « Un peu au-dessus de Saint-Chamond », « Depuis quand n'en avez-vous plus aucune nouvelle ? », « Des années », « Savez-vous ce qu'il y a là-bas ? », « Non ».

Avant de quitter l'appartement, le capitaine bourra les lettres au fond d'un sac et notifia le vieil homme de son infraction. Dans un murmure, Irène s'insurgea :

— Nous avons un marché lui et moi ! Il accepte de me montrer les lettres, et nous lui fichons la paix !

— Je me moque de vos marchés, personne d'autre ne doit tomber sur ces lettres.

— Confisquez-lui celle que je vous ai donnée, laissez-lui les autres, c'est tout ce qui lui reste de son passé.

Elle ajouta :

— Si je n'avais pas été là, ces lettres seraient restées sous son matelas et vous serez rentré bredouille.

Dans un souffle d'exaspération, le capitaine vida le sac sur la table, puis quitta l'appartement.

De retour au palais de L'Avenir Triomphant, Saint-Just et Irène croisèrent monsieur Dumont à l'angle d'un couloir. Le porte-parole s'arrêta devant le capitaine et aboya de sa voix nasillarde :

— Saint-Just ! Que faisiez-vous dehors sans mes marcheurs ? Je vous préviens, le marché noir n'attend pas, les voyous non plus !

— Les voyous je vous les laisse, j'ai d'autres chiens à fouetter.

— Oh ! je le sais bien, c'est là tout le problème ; vous êtes trop laxiste, moi et mes hommes allons devoir redresser la barre !

— Vos hommes ? se moqua le capitaine en prenant congé, je crois que vous prenez un peu trop à coeur vos nouvelles prérogatives.

— Attendez un peu ! s'excita Dumont en le rattrapant, et pour le trafic de viande, que comptez-vous faire ?

— Rien du tout !

— Allons bon ! Et que fera-t-on quand la peste sera de retour en ville ? Nous la chasserons à coups de fusil ?

— Peut-être, comme ça ils vous serviront à quelque chose.

— Je préférerais m'en servir maintenant, figurez-vous.

— Et bien, faites donc, allez tirer sur les méritants, puisque ce sont eux qui consomment 90 % des produits de contrebande. Montrez-nous comment vous et vos gros fusils allez régler tous les problèmes de cette ville ; allez-y, tirez sur tout ce qui bouge, vos récentes prouesses à l'hippodrome nous ont déjà montré à quel point cette tactique était brillante !

— Vos sarcasmes ne m'atteignent pas Saint-Just, seul l'avis des dirigeants m'importe, et sachez qu'ils sont pleinement satisfaits de mes marcheurs ; j'ai d'ailleurs été convié ce matin même à une réunion du grand conseil, réunions auxquelles vous n'êtes plus invité, semble-t-il.

Saint-Just ne proposa en réponse qu'un début de grognement ; fort de cette petite victoire, monsieur Dumont bomba le torse, leva le menton, puis se tourna vers Irène.

— Quant à vous mademoiselle, vous viendrez tout à l'heure dans mon bureau, j'ai pour tâche de réorganiser le service des agents de subversions, j'aimerais commencer les entretiens au plus tôt.

— Je travaille pour les agents de raison, pas pour les marcheurs.

— Oh ! s'offusqua Dumont, nous travaillons tous pour le parti, ça serait une erreur de refuser notre aide.

— L'erreur serait de l'accepter.

— Je sais ce que vous pensez ; les marcheurs essayent de compenser leur manque de légitimité, et même leur manque d'autorité, avec leurs « gros fusils » comme le dit si bien notre cher capitaine. Mais comprenez bien une chose ; la population

n'est pas dupe, elle a compris que nous étions le seul et unique rempart face à la délinquance, alors elle nous fait confiance, elle nous encourage, et je dirais même autre chose ; elle nous aime !

— Vous avez l'air de vouloir compenser beaucoup de choses avec vos gros fusils, et pas seulement votre manque d'autorité.

Irène accompagna sa pique d'un haussement de sourcil ; à côté d'elle, Saint-Just laissa un sourire de triomphe envahir sur son visage, puis, d'une puissante tape dans le dos, il renvoya monsieur Dumont à ses marcheurs.

Après avoir réglé quelques affaires courantes, Saint-Just retrouva Irène dans les sous-sols du palais ; à l'encontre de tout protocole, ils plongèrent au coeur des réserves, longèrent des étagères remplies d'animaux empaillés, de squelettes en tout genre et de babioles poussiéreuses, puis ils s'arrêtèrent devant une porte fermée à clé.

— Toute demande d'accès aux archives doit être notifiée aux agents de raisons...

— ...ça tombe bien, je suis le capitaine des agents de raisons.

— Laissez-moi finir ; si le capitaine lui-même demande à consulter les archives, nous devons en notifier directement les dirigeants.

— Et allez-vous le faire ?

— À votre avis ?

Irène et Saint-Just se promenèrent dans les archives comme des aventuriers dans un immense labyrinthe ; lampe à pétrole à la main, ils passèrent en revue des étagères sur lesquelles étaient réunis tous les rapports d'écoutes réalisés depuis la création des oreilles du parti. Si la masse de dossiers était au premier abord impressionnante, elle était en réalité minuscule au regard du nombre total de citoyens ayant un jour parlé sous un micro ; et pour cause, les oreilles n'écoutaient qu'une part infime de la population ; quelques milliers tout au plus ; on pendait chez les

autres des leurres qui avaient pour seule utilité de faire planer au-dessus d'eux une épée de Damoclès ; du reste, avec des centaines d'employés répartis aux quatre coins de la ville dans plusieurs dizaines de centres d'écoutes, le travail des oreilles du parti demeurait une entreprise titanesque.

Saint-Just jeta dans les bras d'Irène une pile de dossiers, il enfila ses gants, alluma une cigarette, puis s'installa à une table.

Il remarqua assez vite que les dossiers des anciens habitants de Saint-Chamond étaient souvent amputés de plusieurs pages. Aussi, un mot en particulier revenait sans cesse, semblant justifier à lui seul chacune de ces écoutes ; déserteur.

Saint-Just se demanda si ce terme ne se referait pas d'une manière ou d'une autre à ceux qui avaient déjà travaillé dans une usine de sucre bleu. Surtout, il cherchait à comprendre pourquoi on aurait choisi de les surveiller plutôt que de les envoyer directement à l'Hôtel-Dieu.

Le capitaine demanda à Irène de lui ouvrir la salle où étaient conservées les écoutes les plus sensibles. Il y trouva des dossiers dont la taille conséquente indiquait que l'on y avait retranscrit une quantité immense de conversations privées.

Après quelques recherches, il tomba sur le dossier d'un homme apparemment né à Saint-Paul en Jarez.

En l'espace de quelques heures seulement, Saint-Just traversa plusieurs mois de la vie de cet inconnu ; dispersés au milieu d'un quotidien rythmé par les silences, les conversations anodines et les parties d'échecs, des trous béants indiquèrent qu'on avait délibérément supprimé des informations de première importance ; on passait là du jeudi au samedi, du matin au soir, et plus grossièrement, de grands coups de ciseaux avaient par endroit fait disparaître des conversations entières.

Au détour d'une de ces discussions tronquées, Saint-Just trouva une page pliée en deux. Il la déplia ; c'était le morceau d'un rapport d'écoute ; l'intéressé, monsieur Triviat, semblait

révéler à son interlocuteur la nature de son travail à l'usine de Dorlay : « Nous vidions la poudre sur des tamis ; parfois, il nous arrivait de trouver des bouts d'os et même des dents ». Saint-Just s'empressa de relire. « Des dents ? » « Oui, ça nous arrivait souvent, disons, ce n'était pas rare. » « Mais des dents de quoi ? »

La conversation s'arrêtait là.

Sur la place des Quatre, la statue monumentale des premiers novateurs portait encore les stigmates de l'attentat dont elle avait été la cible près d'un mois plus tôt ; par endroit, le béton avait bu l'encre noire, laissant entrevoir les traces de grandes d'éclaboussure.

Au pied des Quatre, des joueurs d'échecs s'étaient réunis autour de petites tables, prêts à corriger ceux qui venaient les défier pour remporter le sucre bleu promis au vainqueur.

Un homme prêt à recevoir un nouvel adversaire sursauta quand l'imposante carrure de Saint-Just jeta l'ombre sur son échiquier.

— Je peux ? lui demanda le capitaine en s'asseyant à sa table.

Monsieur Triviat avait reconnu Saint-Just au premier regard. Sans dire un mot, il installa ses pièces sur l'échiquier. À sa grande surprise, Saint-Just échangea sa rangée de pions par des dents de toute forme et de toute taille.

— Où avez-vous trouvé ça ? s'horrifia l'homme.

— Avez-vous déjà vu des serpents plongés dans des bœufs, des insectes épinglés sur des tableaux, ou encore un squelette complet de dinosaure, monsieur Triviat ?

— Non.

— C'est le genre de curiosités que l'on peut croiser dans nos réserves.

Le capitaine pointa du doigt une première dent et demanda :

— Dent de bœuf, est-ce le genre de dent que vous avez vu passer sur vos tamis ?

— Je ne pense pas, répondit Triviat en s'épongeant le front.

— Et celle-ci ?

— Non plus.

— Cheval.

— Non.

- Chien.
- Non !
- Chèvre.
- Je ne crois pas.
- Cerf.
- Non.
- Porc ?

Triviât acquiesça d'un timide hochement de tête ; il regarda ensuite les doigts de Saint-Just glisser jusqu'à la dernière case de l'échiquier, là où était posée la dernière dent ; une molaire humaine.

— Certainement pas ! s'insurgea Triviât avant même qu'on lui pose la question, qu'allez-vous donc imaginer ?

Saint-Just haussa un sourcil puis joua la molaire comme un pion. La partie débuta ainsi.

— Votre travail consistait à passer au tamis une poudre blanche, questionna le capitaine, c'est bien exact ?

— Oui.

— Du sucre bleu ?

— Non. Plustôt un de ses ingrédients ; la poudre était tamisée, puis mélangée à l'eau, ensuite elle partait dans des tuyaux.

— Où donc ?

— Je ne sais pas, quelque part dans l'usine.

— L'usine est à Saint-Paul-en-Jarez même ?

— Non, quelques kilomètres plus hauts.

— À Dorlay ?

— Non, Dorlay est le nom de la rivière qui alimente en parti l'usine.

— Que pouvez-vous me dire sur Saint-Paul-en-Jarez ?

— C'est là-bas que vivent la majorité des employés. On est rangé par quartier, on ne peut pas sortir de chez soi, c'est comme une prison. Du moins, c'était comme ça il y a trente ans, quand je me suis échappé.

— Certains employés ne vivaient pas sur place ?

— Oui, les ingénieurs, ils venaient de Lyon. Je crois qu'ils avaient quelques permissions. Mais tous les autres employés restaient à Saint-Paul-en-Jarez, c'est ce qui permettait de contrôler leurs allées et venues. Je me souviens, nous étions coupés du monde, pas de courrier, pas de téléphone, les gens vivaient entre la ville et l'usine. De toute façon, avec nos horaires, il n'y avait pas le temps pour autre chose que le travail. Pas de famille, pas d'amis, rien, certains ont certainement travaillé toute leur vie là-bas. Moi j'en ai eu assez, j'étais jeune, je ne me voyais pas rester là, alors je suis parti.

— Vous avez déserté.

Monsieur Triviat s'épongea à nouveau le front, joua un cavalier, et poursuivit :

— Capitaine, je paye ma dette tous les jours depuis trente ans ; on me surveille, je ne parle à personne, je viens ici souvent, c'est mon seul plaisir.

— Pourquoi avez-vous pris la décision de vous enfuir ?

— J'ai déjà tout raconté à vos collègues, balbutia Triviat.

— Je sais, mentit le capitaine en fronçant les sourcils, mais j'aimerais directement l'entendre de votre bouche.

— Et bien, vous devez tout d'abord comprendre une chose ; je ne savais pas que c'était une usine de sucre bleu.

— Comment pouviez-vous l'ignorer ? s'étonna Saint-Just.

— Tout est cloisonné, personne ne sait rien, vous accomplissez votre tâche, et c'est tout ; en plus, vous n'avez accès qu'à votre zone de travail. Les camions chargent et déchargent à l'autre bout du complexe, derrière de grands murs, vous ne les voyez jamais, et vous ne voyez jamais ce qu'il y a au coeur de l'usine non plus, c'est la zone la plus sensible, personne ne sait ce qui s'y trouve. Pour tout vous dire, je pensais travailler dans une unité de béton, jusqu'au jour où un camion s'est couché à l'entrée de Saint-Paul-en-Jarez ; on a pu voir le contenu qu'il avait déversé dans la rivière, et c'est là que nous avons compris que c'était du sucre bleu.

— Continuez, ordonna Saint-Just en jouant un fou.

— Je vous ai dit que le coeur de l'usine était inaccessible, et bien, j'ai connu quelqu'un qui travaillait dans la dernière zone, la zone ultime comme on l'appelle. Connaitre, c'est un bien grand mot, je ne l'ai vu qu'une seule fois, il sortait d'on ne sait où, il était essoufflé, il avait probablement traversé la moitié du complexe avant d'atterrir dans la salle des tamis. Il portait une combinaison avec un masque, il était perdu, apeuré, horrifié même. Il est tombé à genoux, il a retiré son masque et il a vomi. Je me suis approché de lui, je lui ai demandé s'il avait besoin d'aide, il ne m'a pas répondu. Des rumeurs disaient que seuls des muets et des analphabètes étaient choisis pour travailler dans la zone ultime, pour qu'ils ne racontent pas ce qu'ils voyaient. Celui-là avait l'air plutôt normal, seulement, il était visiblement bouleversé, alors je l'ai aidé à se relever et je lui ai demandé s'il allait bien. Il m'a fait un signe de tête. Je lui ai demandé son nom, il a ouvert la bouche, il avait la langue coupée.

— Vous voulez dire qu'il s'était blessé ?

— Non, je veux dire qu'il n'avait pas de langue, qu'on lui avait sûrement arrachée, et depuis bien longtemps déjà.

— Et ensuite ?

— Ensuite, des gardes sont arrivés, ils l'ont emmené et je ne l'ai jamais revu. De toute façon, à parti de ce jour-là, ma décision était prise, je ne voulais plus rester ici plus longtemps.

Il ajouta :

— Je ne sais pas ce qu'il y a au coeur des usines, mais si vous aviez vu cet homme, si vous aviez lu dans ces yeux ce que j'y ai lu, alors vous auriez fui vous aussi.

— Avez-vous déserté seul ?

— Non, il y avait un autre homme. Nous sommes arrivés à Lyon ensemble. Il cherchait à contacter des gens ici, pour raconter ce qu'il avait vu, il disait que c'était important.

— Et qu'est-il devenu ?

— Je crois qu'ils l'ont envoyé à l'Hôtel-Dieu, mais je n'en sais

pas plus.

— Qu'avait-il de si important à raconter ?

— Il savait des choses, beaucoup de choses, enfin, c'est ce qu'il disait, nous en avons à peine discuté, vous comprenez, nous étions en cavale. Il m'avait dit qu'il était de Perpignan, qu'il avait vu la construction d'une usine là-bas, et qu'il savait des choses sur la peste.

— Sur la peste ?

— Oui, d'après lui, la peste et les usines sont liées.

Le sucre bleu n'a pas de défauts, il ne contient aucun produit néfaste, il respecte les cellules de notre corps, les tests cliniques l'ont prouvé, la pureté du sucre bleu atteint 99,9%.

Haut-parleur
Publicité

Dans les profondeurs des clos, les hurlements des haut-parleurs résonnaient entre les immeubles comme de lointaines rumeurs. Assis dans leur fiacre, les yeux collés aux fenêtres, Irène et Saint-Just regardaient les morceaux d'affiches qui virevoltaient partout sur la chaussée comme de vulgaires feuilles mortes.

— Est-ce que vous êtes déjà allé dans les remparts ? grogna Saint-Just.

— Jamais, et vous ?

— Oui, il a de ça quelques années, pour la nomination du chef de la Flamme ardente.

— Pourquoi y retourner aujourd'hui ?

— Je cherche un homme.

— Qui ?

— Je n'ai pas son nom, mais je sais qu'il est là, quelque part.

— Je vous l'apprends peut-être, mais il y a plus d'un million d'habitants dans les remparts.

— Vos encouragements me vont droit au coeur, s'amusa le capitaine, ceci étant dit, vous apprendrez que pour réussir, il faut déjà commencer par essayer.

Au bout d'une avenue déserte, Saint-Just ordonna à son cocher de s'arrêter ; après être descendu du fiacre, il annonça : « Continuons à pied ».

Irène et lui s'enfoncèrent dans les tréfonds de la ville ; après avoir longé des immeubles abandonnés, ils bifurquèrent dans une rue au bout de laquelle attendait un cavalier.

D'un coup de rênes, le garde lança son cheval dans leur direction. Il s'arrêta à bonne distance pour les jauger du regard ; son torse nu était lacéré de grands traits de peinture bleue. Il portait sur sa tête une coiffe faite de lamelles de bois agencées comme un plumage.

D'un geste étonnamment précis, le garde pointa en direction de Saint-Just le bout de ferraille qui lui servait de lance.

— C'est le domaine de Papa le comte ! aboya-t-il.

— J'aimerais justement le rencontrer.

Saint-Just fouilla dans sa poche et posa à terre une dague ornementée de bijoux.

— Qui c'est ?

— Comment ?

— Il veut savoir qui vous êtes, lui indiqua Irène.

— Nous sommes des agents de raisons envoyés par le capitaine Saint-Just.

Le garde agita les rênes de son cheval et s'éloigna dans la rue. Après avoir ramassé la dague, Irène demanda :

— Vous avez trouvé ça dans les réserves du palais ?

— Oui, c'est un droit d'entrée. C'est comme ça que ça marche ici. Vous devez montrer que vous avez un cadeau pour le chef, en l'occurrence Papa le comte.

— Qui est-il exactement ?

— Il dirige les peaux-bleues, un clan qui occupe la partie nord-ouest des remparts, j'ai besoin de son autorisation pour m'y promener.

Le cavalier se représenta un instant plus tard devant Saint-Just et Irène ; après leur avoir fait traverser un immense portail, il les escorta le long d'une frontière marquée par une muraille de barbelés ; passé un nouveau portail, il leur annonça alors : « C'est chez les parcos, bienvenue, suivez-moi ».

Irène et Saint-Just entrèrent dans les remparts avec le même émerveillement que s'ils venaient de poser pied sur les berges d'un nouveau monde ; ici, les forêts de termitières étaient parcourues de fresques multicolores, de graffitis au lettrage sophistiqué et de gigantesques représentations d'animaux ; sur les trottoirs, les dalles bleues et orange dessinaient des damiers entre lesquels jaillissaient des touffes d'herbes vertes, et partout, des esquisses de nature éclaboussaient le béton de cette même

couleur ; des fougères longeaient les escaliers, des brindilles prenaient racine dans les fissures, et sur les murs courraient de longs réseaux de lierres.

— Si ça ne tenait qu'à moi, commenta Saint-Just, je ferais arracher tout ce fourbi.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ? demanda Irène en s'émerveillant d'un arbuste planté dans un pot.

— L'opinion publique ; à votre avis, qu'est-ce qui serait le pire pour nos dirigeants ; que la population apprenne que des brindilles poussent à quelques encablures de chez eux ou qu'elle comprenne que notre autorité sur les remparts est pour ainsi dire inexistante ?

À mesure qu'Irène et Saint-Just progressèrent dans le quartier, le calme martial qui régnait près de la frontière avec les clos laissa place à des rues chargées d'une animation épaisse ; ici, pas de fiacre ni de bicyclettes, les habitants avaient pleinement pris possession de la chaussée ; « les parques », comme ils se faisaient appeler, arboraient des tenues dont on avait peine à saisir toute la complexité ; des toges, des capes et des robes de toutes les couleurs se mélangeaient à des lamelles de bois portées comme des pièces d'armures ; des chapeaux aux formes variées, des casquettes grossièrement tricotées, des turbans, ou encore des têtes de balais qui faisaient office d'iroquois complétaient leurs tenues. Enfin, à leurs cous pendaient des colliers faits de bout de ferrailles, de morceaux de bois peints ou de pierres grossièrement taillées.

Au passage du petit convoi, les conversations des parques s'étouffèrent, et on s'arrêta pour épier les deux intrus ; leur accoutrement terne, droit et gris leur rappelaient le béton qui jetait sur eux une ombre dénuée de couleurs.

Depuis un trottoir, on les interpella : « Vous cherchez à vecher ? se moqua en homme en les saluant avec son chapeau ». Le garde poussa gentiment ses deux invités avec sa lance. Irène se

tourna vers le capitaine :

— Il nous a demandé si nous cherchions un cheval pour rentrer chez nous.

— Vous comprenez l'argot des remparts ?

— Quand j'enseignais dans le 8^e, certains gamins connaissaient des parcos, alors ils utilisaient parfois leurs expressions.

— Des parcos ?

— C'est le surnom qu'ils utilisent pour désigner les habitants des remparts, ce n'est pas vu comme une insulte, enfin je ne crois pas.

Le garde s'arrêta au pied d'une termitière ; après avoir demandé à Saint-Just de bien vouloir le suivre, il se tourna vers Irène et la pria d'attendre ici ; « Papa ne babille pas avec les femmes ».

Saint-Just accompagna le garde dans un atrium décoré de multiples arabesques ; dans les étages, il traversa des couloirs agencés comme dans un somptueux palais, puis il entra dans un salon rempli de fresques représentant des guerriers recouverts de peinture bleue ; on lui demanda alors de patienter un instant.

Saint-Just s'installa sur un fauteuil et observa les peintures autour de lui ; c'était ici le repère des peaux-bleues, une bande organisée qui faisait la loi sur un domaine s'étirant des remparts du Mont-Blanc au rempart du Canal. Dirigés par Papa le comte, leur roi fantasque, les peaux-bleues tenaient leur légitimité d'un prétendu lien avec les novateurs ; sous couvert d'être leurs héritiers, et dans un mimétisme teinté de fanatisme, ils s'étaient juré de punir quiconque osait s'éloigner du sucre bleu.

Tandis que Saint-Just commençait à regretter sa venue, un jeune garçon entra dans la pièce et s'installa face à lui.

— Tu es un agent de raison, c'est vrai ?

Saint-Just acquiesça. Le visage du garçon s'illumina alors. Il

continua :

— Les agents de raisons peuvent se promener en dehors de la ville on dit, c'est vrai ?

Le capitaine garda le silence.

— Ils savent tout, on dit, ils peuvent tout entendre, ils peuvent arrêter qui ils veulent.

— C'est vrai, grogna finalement le capitaine.

— Tu as déjà rencontré Saint-Just ?

— Oui, s'amusa-t-il en esquissant un sourire.

— Il fait deux mètres, on dit, si tu le regardes dans les yeux il te tue !

— Qui t'a dit ça ?

— On le dit ! Il a le droit de tuer n'importe qui, c'est vrai ?

— Non.

— Il tue les chiens pour les manger, on dit, dès qu'il voit un chien il le tue, il est fou ! C'est un monstre !

Le gamin continua :

— Pourquoi il les tue ? Tu sais toi ? Tu lui as déjà demandé ?

Un garde entra pour signifier à Saint-Just que Papa était prêt à le recevoir. Le capitaine se leva, puis grogna au petit garçon :

— Saint-Just n'est pas fou.

— Si, c'est vrai !

Le garde accompagna le capitaine dans une immense salle de réception ; au bout d'une allée parcourue d'un long tapis bleu, un homme attendait, assis sur un trône de ferrailles. Attablé dans la salle, les membres de la cour engloutissant des bassines de sucre bleu, dansant et chantant comme dans une grande fête de famille. L'arrivée de Saint-Just inonda les lieux d'un silence circonspect.

— Approche, tonna Papa le comte.

Perché sur son trône, le roi observa le capitaine approcher ; il arborait sur son torse de grands traits de peinture bleue ; son visage sévère, assombri par une barbe épaisse, se voila de

méfiance quand Saint-Just s'arrêta seulement à quelques pas de lui.

— Bonjour, se contenta de grogner le capitaine en posant à terre la dague incrustée.

D'un geste de la main, Papa le comte somma un garde de ramasser le présent. Il donna aussitôt un nouvel ordre ; on lui apporta au plus vite un journal qu'il s'empressa de déplier pour en lire un extrait :

— Les agents de raison se sont réunis aujourd'hui, bla-bla-bla, au terme d'un discours bref, mais riche en enseignement, le capitaine Saint-Just a rappelé à ses hommes que « le savoir, c'est le pouvoir ».

Papa le comte retourna le journal et montra à Saint-Just son portrait affiché en pleine page.

— Fouillez-le ! ordonna-t-il aussitôt.

Deux gardes foncèrent sur le capitaine et plongèrent leur main sous son épais manteau. Ils récupérèrent son revolver et le donnèrent sans tarder à Papa.

— Mes gardes sont fous de ne pas t'avoir fouillé plus tôt ! gronda-t-il, mais toi, tu es encore plus fou d'être entré dans les remparts avec une arme à feu !

Papa le comte observa le revolver avant de se fendre d'un rire théâtral :

— Tu sais que les armes sont interdites dans les remparts, puisque c'est toi qui en décidé ainsi. Et ce n'est pas tout ! Tu sais aussi que les bainco n'ont pas le droit de se promener ici, alors, quelle folie t'amène ?

— Je cherche un homme.

— C'est la Flamme ardente qui t'envoie ?

— Vous croyez vraiment que ces crétins me donnent des ordres ?

Un large sourire décripsa aussitôt le visage de Papa ; d'une main assez malhabile, il tritura longuement le barillet du revolver, puis annonça :

— Six balles, six personnes à tuer ! À ton avis capitaine, comment devrais-je les utiliser ? Je pourrais les garder pour plus tard, les Mérovingiens n'ont pas l'habitude des armes à feu, ce serait une belle surprise non ?

D'un bond, Papa s'extirpa de son trône. Il s'approcha du capitaine et lui tourna autour, revolver à la main.

— Avant toute chose, s'amusa-t-il, je devrais m'entraîner au tir, n'est-ce pas ? Une balle, une seule. Après tout, j'ai le capitaine des agents de raison sous la main, c'est une occasion inespérée !

En d'autres circonstances, Saint-Just n'aurait pas hésité un seul instant à sauter sur son assaillant pour le désarmer, seulement, si Papa était d'une stature équivalente à la sienne, les multiples cicatrices parcourant son impressionnante musculature dressaient le portait d'un guerrier féroce, aussi, il aurait été stupide de vouloir le défier à main nue.

— Qu'on m'apporte César ! beugla le roi en sautillant sur place comme un enfant.

Quatre gardes apportèrent dans la salle un buste de marbre posé sur son piédestal.

— Tu sais ce que c'est capitaine ? se félicita Papa en appuyant le canon du revolver contre la sculpture, je l'ai volé aux Mérovingiens !

Le roi ordonna à Saint-Just de venir se placer à côté du buste. Tandis que le capitaine s'y avança à contrecœur, Papa le comte recula à bonne distance. Après avoir paradé devant les sujets de sa cour, il se retourna, puis pointa le revolver en direction du buste. L'oeil droit fermé et la bouche tordue par une grimace, il visa tour à tour la sculpture puis le capitaine ; sans prévenir, il tira un coup de feu ; sous les applaudissements nourris de la salle, il retourna s'asseoir sur son trône. Devant lui, Saint-Just balaya les éclats de marbre qui avaient éclaboussé son manteau, puis lui adressa un sourire crispé ; d'un signe de la main, Papa demanda le silence ; il défia alors Saint-Just du regard, puis gloussa :

— Capitaine, le pouvoir ce n'est pas le savoir ! le pouvoir c'est moi !

Au pied de la termitière, Irène observait la vie autour d'elle, sagement assise sur un banc ; dans la rue, les passants se promenaient au milieu d'étals remplis de fatras ; bijoux rafistolés, pièces détachées et vêtements faits main côtoyaient des meubles et autres outils faits de matériaux de récupération. Assis sur un tapis, un homme réparait des postes radio ; derrière lui résonnaient les notes d'une musique qu'Irène n'avait encore jamais eu l'occasion d'entendre ailleurs.

À la frénésie de la presqu'île s'opposait ici une misère impassible ; les parcos semblaient marcher sans but, avec calme, comme s'ils étaient empêtrés dans un temps qui les avait frappés des vertus de l'ennui ; si leurs mouvements pouvaient sembler, sinon lents, certainement peu pressés, leur parlé était vivace, et dans leur regard s'agitaient des éclairs de pensée qui laissaient entrevoir une profondeur insoupçonnée.

Alors que le soleil commençait à percer le sommet des termitières, de grandes ombres lacérèrent peu à peu les rues ; entre les façades pendaient des câbles sur lesquels séchait une constellation de vêtements ; autour de ce patchwork de couleurs, les tôles de ferrailles posées contre le béton comme autant de cache-misères côtoyaient des graffitis qu'on semblait avoir amené là haut par simple goût du défi.

Une grande agitation alerta soudain les passants ; au bout de l'avenue, une masse étincelante avait fait son apparition ; au pied de la termitière, un garde siffla pour alerter ses collègues, et un instant plus tard, une troupe de lanciers se précipita au milieu de la chaussée pour former une ligne de défense.

Au son d'un cor, la masse étincelante s'élança droit vers la termitière ; à mesure que les contours de ces chevaliers en armures se dessinèrent plus clairement, le grondement

assourdissant des sabots transforma l'avenue en un immense tambour de guerre ; épées à la main, bouclier en avant et visières abaissées, les Mérovingiens hurlèrent à pleins poumons, tout autant pour se donner du courage que pour adresser à leur adversaire une ultime sommation.

Le choc fut aussi bref que brutal ; la ligne de peaux-bleues vola en éclat sous l'impact, laissant à l'ennemi tout le loisir de renverser les étals, de déchirer les devantures, et d'écraser les objets alors éparpillés sur la chaussée.

Tandis que les gardes se replièrent devant de la termitière de Papa, les chevaliers achevèrent leur démonstration de force en venant brandir face à leurs ennemis la bannière de leur clan. L'un d'eux remarqua Irène et signala sa présence au reste du groupe ; en réponse à un ordre, un des cavaliers sauta de son cheval, attrapa Irène et la jeta sur ses épaules comme un vulgaire sac à patates. Après être remonté en selle avec son butin, il fouetta ses rênes et s'élança au galop avec le reste de sa troupe.

Les chevaliers chevauchèrent tambour battant jusqu'au rempart de l'arsenal.

Après avoir posé pied dans la cour d'un immeuble, ils laissèrent Irène sous la surveillance de deux gardes. Un moment plus tard, on emmena la prisonnière à la rencontre d'une femme assise près de la statue d'un homme en toge.

— Je suis Clotilde, annonça la vieille femme, membre éminente du grand conseil des sachants, à qui ai-je l'honneur ?

— Irène Montlisson, agent de subversion.

Clotilde haussa les sourcils et se leva ; elle était grande, fière, et sur son visage se dessinaient les traits de la sagesse. Après avoir longuement sondé son invité de son regard perçant, elle demanda :

— Que vient faire un agent de subversion dans les remparts ?

— J'accompagne le capitaine Saint-Just.

— Combien d'agents de raisons a-t-il pris avec lui ?

— Aucun. Nous sommes seuls. Nous cherchons des informations sur le sucre bleu.

— Pour vos dirigeants ?

— Pour nous-mêmes.

— Que pourraient donc bien vous apporter de telles informations ? insista Clotilde avec intérêt.

Après une longue réflexion, Irène répondit :

— La liberté.

Clotilde leva impétueusement le menton, comme si la simple évocation de ce mot avait suffi à heurter sa conscience.

— Où se trouve Saint-Just à l'heure où nous parlons ?

— Avec les peaux-bleues.

— Alors il ne trouvera rien là-bas. Suivez-moi.

Clotilde emmena Irène dans les étages de l'immeuble. En chemin, elle expliqua à la jeune femme pourquoi ses chevaliers

l'avaient amené à elle :

— Quand mes hommes vous ont vu au milieu des peaux-bleues, ils ont pensé que vous étiez leur prisonnière.

— Les peaux-bleues sont vos ennemis ?

— En quelque sorte.

Au détour de chaque couloir, les hommes et femmes qui croisèrent Clotilde s'arrêtèrent pour la saluer d'une courbette.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Irène.

— Je suis une des dix membres du grand conseil des sachants. Nous sommes la plus haute autorité au sein des Mérovingiens, aucune décision ne peut être prise sans notre aval.

Clotilde invita Irène dans ses quartiers personnels ; les deux femmes s'accoudèrent à un balcon et observèrent un instant les enfants qui jouaient sur l'esplanade située en contrebas.

— Que savez-vous de la liberté ? demanda finalement la sachante.

Irène hésita :

— La liberté, c'est de pouvoir aller où l'on veut.

— Vous êtes une méritante, vous pouvez déjà aller partout où vous le souhaitez.

— Pas en dehors des remparts.

— Pouvez-vous aller sur la Lune ?

— Non, c'est impossible.

— Alors personne n'est libre sur cette terre.

— Il faut pouvoir aller sans contrainte partout où il est possible d'aller, rectifia Irène.

— Y compris là où vous pouvez trouver la mort ?

— Il faut pouvoir aller partout, rectifia encore Irène, dans les limites de son intégrité physique.

— L'Avenir Triomphant assure que la mort vous attend au-delà des remparts. Votre intégrité physique est donc bel et bien en jeu, comme celle des autres d'ailleurs si vous les contaminez à votre retour. Dans ces conditions, l'interdiction de sortir ne porte pas atteinte à votre liberté.

- Je veux en être le seul juge.
- Pour être juge, il faut savoir.
- Je veux savoir.
- Très bien.

Clotilde s'absenta un instant. À son retour, elle tendit à Irène une pomme :

- Savez-vous de quoi il s'agit ?
- C'est un fruit.

— Oui, une pomme pour être plus précise. Je pourrais vous assurer qu'elle est parfaitement comestible, mais oseriez-vous pour autant la manger ? Après tout, depuis votre plus tendre enfance, on vous a raconté que l'ancienne nourriture était mortelle, contaminée, souillée par la peste. Vous pourriez me faire confiance et la manger, puisque je vous ai dit que c'était sans risque, mais vous avez peur de le faire, je le vois dans vos yeux, vous êtes esclave des croyances que L'Avenir Triomphant a enfoncées dans votre tête.

Clotilde croqua dans la pomme.

— La liberté est toute relative, expliqua-t-elle après avoir avalé sa bouchée, elle est encadrée par un ensemble de lois physiques, de lois morales, et de lois civiles. On accepte les premières sans rechigner, car elles nous dominent inéluctablement, ce sont les lois de la nature, des lois immuables et absolues ; les lois morales sont difficilement remises en cause, notamment parce qu'elles font partie de nous, de notre espèce et de notre histoire, et à cet égard, elles nous sont encore supérieures ; les lois civiles, en revanche, nous sont imposées, nous acceptons de les suivre, car elles permettent de faire de la société un système stable dans lequel nous pouvons vivre sereinement. La liberté fonctionne donc de la manière suivante ; c'est une marchandise que l'on accepte de céder en échange de contreparties ; par exemple, vous accepter de céder votre liberté de tuer, en contrepartie de quoi la société vous permet de vivre dans un environnement sûr, c'est-à-dire un lieu où la mort ne risque pas de vous frapper à tous les

coins de rue.

Elle continua :

— De manière générale, on accepte toujours de céder un peu de liberté en échange de plus de sécurité. Toutes les sociétés sont fondées sur cette balance ; quand il y a trop de liberté, on se sent en danger, quand il y a trop de protection, on se sent opprimé. Seulement, la perception que vous avez de cette balance peut être manipulée ; on peut vous faire croire à un plus grand danger, pour que vous cédiez une plus grande liberté. C'est ainsi que les croyances vont agir pour vous faire accepter des échanges qui sont en votre défaveur. Cette acceptation consciente est fondamentale pour l'équilibre de la société, car lorsque vous êtes contraint, le sentiment de liberté est bafoué, et la société devient instable ; c'est donc dans son intérêt de grappiller petit à petit votre liberté.

— Si les croyances nous font accepter des échanges en notre défaveur, qui en tire des bénéfices ?

— La société elle-même, qui désire plus de stabilité, qui désire être pérenne, et qui veut réduire notre capacité à lui causer du dégât ; seulement, vous voyez là apparaître une des limites à ce système ; quand ceux qui organisent la société, et qui sont donc à l'origine des lois, sont justement ceux qui causent du dégât à cette même société, alors le système devient instable ; les faiseurs de lois ne voudront pas céder leur liberté de faire du dégât, puisqu'ils s'arrangeront justement pour ne pas en subir les effets néfastes. Pire, celui qui dépasse les lois civiles va, par la force des choses, dépasser les lois morales, et quand il aura dépassé les lois morales, il voudra dépasser les lois de la nature. Et sachez, dame Irène, que ce qui dépasse la nature dépasse nécessairement l'homme, quitte à faire de lui son esclave ; c'est en substance ce qui est arrivé avec le sucre bleu.

Irène observa longuement la pomme. Elle demanda alors ;

— Est-ce que le savoir a le pouvoir de nous libérer ?

— Vous libérer de quoi ?

— Du sucre bleu.

— Il est indéniable que le savoir a le pouvoir de bousculer l'ordre établi, car le savoir, c'est de la liberté gagnée sans contrepartie. Pour certains, cette absence de contrepartie est néfaste, car elle met en danger la stabilité du système ; quand le système est vertueux, le savoir est un mal tolérable, voire même nécessaire, mais quand le système est instable, l'intérêt de celui qui détériore la société est de rendre le savoir inaccessible, car il annihile ainsi toute possibilité de changement ; si vous ignorez la nature des dégâts, ou pire, si on vous en cache l'existence, alors vous êtes dans l'incapacité d'y remédier. Le savoir, lorsqu'il est acquis dans une société non vertueuse, permet donc de mesurer la quantité de liberté qui vous a été volée.

Clotilde posa la pomme dans la main d'Irène, puis conclut :

— Si vous ressentez aujourd'hui un besoin ardent de liberté, c'est que vos croyances se délitent ; vous sentez qu'un autre chemin est possible, un chemin vertueux ; vous sentez que l'on vous ment, et que les dégâts ne sont pas ceux que l'on agite pourtant sous votre nez ; en somme, votre faim de liberté n'a pas grand-chose à voir avec votre souhait de sortir de la ville ou même de savoir de quoi est fait le sucre bleu ; c'est beaucoup plus que ça.

Irène porta la pomme à hauteur de ses yeux ; elle était petite, ferme, et sa robe verte virait par endroit au rouge pâle. Au terme d'une longue hésitation, la jeune femme y croqua à pleine dent.

— Voilà par quoi commence la liberté, se félicita Clotilde, maintenant suivez-moi.

Dans les couloirs de l'immeuble, Irène croisa partout le symbole des Mérovingiens ; un écu frappé d'une pomme dorée.

— Les fruits sont rares, lui expliqua Clotilde, ils sont le privilège des sachants. Pour le reste, nous cultivons des légumes et des tubercules sur le toit de nos immeubles. Nous avons également un réseau de sous-sols dans lesquels poussent des endives et quelques champignons. Les peaux-bleues ont

récemment vandalisé l'un d'eux. L'attaque dont vous avez été ce matin témoin était une réponse à cet affront.

— Vous êtes en guerre contre eux ?

— Ils sont en guerre contre nous ; comprenez une chose ; les peaux-bleues détestent ce que nous sommes. Ils nous détestent parce que nous parvenons à nourrir les remparts avec une chose qu'ils n'acceptent pas, pire, qu'ils ne comprennent pas.

Clotilde emmena Irène dans une pièce gardée par deux chevaliers ; à l'intérieur, une longue table et quelques fauteuils se serraient au milieu d'étagères remplies de livres.

— Ici est rangée l'histoire ! annonça fièrement Clotilde, toute l'histoire, celle des hommes et des espèces, blasphème pour ceux qui ont essayé de nous les faire oublier, vérités éclatantes pour quiconque ose s'y plonger.

Irène promena sa main sur les tranches d'ouvrages dont les titres suscitèrent chez elle une immense curiosité.

— Que feriez-vous si vous possédiez un tel savoir ? demanda Clotilde.

— Je le diffuserais.

— Dans quel but ?

— Si les gens apprenaient qu'on leur ment...

— ...leur ment-on vraiment ?

— Vous m'avez prouvé que la peste n'existait pas !

— Je ne vous ai rien prouvé du tout. Du reste, la peste existe peut-être bel et bien, mais pas sous la forme que vous imaginez.

Elle ajouta :

— La vérité des uns n'est pas nécessairement celle des autres ; par corollaire, le mensonge peut aussi bien être le mal que le remède. Par exemple, quels changements apporteriez-vous à votre société ?

— Je ne sais pas, plus de justice, plus d'égalité, la liste est trop longue !

— Je vois. Et si la somme de ces changements était si grande qu'elle obligerait la société à se déconstruire entièrement, quitte

à mettre à mal sa relative stabilité ?

— Alors nous aurions une nouvelle révolution.

— Une révolution ? répéta la sachante d'un ton grave, où avez-vous entendu ce mot ?

— Dans un livre.

— Lire c'est une chose, comprendre en est une autre.

Clotilde s'installa dans un fauteuil et invita Irène à en faire de même.

— Entendez-moi bien, soupira-t-elle, le savoir est un fardeau, et si dans un premier temps je vous en ai fait l'apologie, il est de mon devoir d'en faire maintenant la critique ; car le savoir n'est pas absolu. Pire, du savoir ne peut émerger qu'une seule chose ; la confrontation. Car les croyants ne veulent pas être convaincus, et les non-croyants, entravés par leur incapacité à convaincre par le savoir, voudront imposer leurs idées par la force.

— La violence est la seule issue ?

— Hélas, je le crains. Vous devez comprendre une chose ; le savoir est une malédiction, car son absence produit les mêmes effets que son abondance, soit la misère et le chaos ; l'ignorance amène la peur, l'ignorance amène la croyance, et donc la tromperie, pour autant, le savoir n'a jamais réussi à pallier ces écueils ; si vous aviez parcouru tous les livres de cette bibliothèque, vous auriez appris que l'histoire est jalonnée par des horreurs qui se répètent encore et encore, sans que le savoir ne parvienne jamais à les arrêter. Car le savoir, ce n'est pas un air que l'on respire, ce n'est pas une eau que l'on boit, c'est un chemin que l'on prend ; or, beaucoup refusent de marcher, beaucoup ne le peuvent pas, ou plus simplement, beaucoup ignorent où aller.

Elle continua :

— Il y aura donc toujours conflit entre ceux qui savent, ceux qui croient savoir, et ceux qui ne savent rien. Les premiers seront toujours dans la position la plus inconfortable, car le savoir est

difficile à acquérir, c'est un chemin long et semé d'embûches, notamment parce qu'il nécessite de remettre à plat ses croyances. Les faux sachants, eux, voudront toujours éliminer les détenteurs du savoir, car leur intérêt n'est pas la connaissance, mais le pouvoir, aussi, ils auront comme seule volonté de cultiver l'ignorance générale pour faire pousser les germes de la croyance, et par ce biais, s'ouvrir les voies de la manipulation. Les ignorants, quant à eux, suivront toujours les faux sachants, car ils verront en eux des êtres forts, à leur image et à leur écoute. Hélas, ils se détourneront systématiquement du savoir, car ils seront trop intimidés par lui ; c'est là son principal défaut ; le savoir vous prend de haut, il refuse d'aller vers vous ; c'est vous qui devez aller vers lui, et à cet égard, beaucoup traitent le savoir comme une chose inaccessible, étrangère, inquiétante et même dangereuse.

— Alors pourquoi avoir constitué cette bibliothèque s'agaga Irène, votre but n'est-il pas de diffuser le savoir ?

— Les sachants ne partagent pas leur savoir, car nous avons compris qu'il ne pouvait y avoir que deux conditions à la paix ; le savoir total, ou l'ignorance totale. Or, aucun de ces deux systèmes n'est en réalité atteignable, pour les raisons que je vous ai citées. Nous avons donc décidé qu'il était préférable d'empêcher l'avènement des faux sachants, quitte à devoir plonger le reste du monde dans l'ignorance. Nous avons donc accepté de porter seuls le fardeau du savoir, et en échange de ce sacrifice, nous avons gagné le privilège de diriger les Mérovingiens ; ils ont accepté une ignorance heureuse, en échange de quoi les sachants se sont octroyé le privilège du malheur.

— À vous entendre, le savoir serait le plus grand des fléaux ! Que faites vous donc de la misère et de la souffrance ?

— Elles font, hélas, partie intégrante de l'humanité. Le vrai fléau est la croyance, qui mène à l'asservissement ; certes, les habitants des remparts souffrent, ils sont miséreux, mais ils sont

libres.

— De quelle liberté parlez-vous au juste ?

— Ils sont libres de vivre sans peur ni haine ; peut-on en dire autant de la société créée par L'Avenir Triomphant ?

— Aidez-nous à changer les choses.

— Il est déjà trop tard, vous avez laissé les faux sachants prendre le pouvoir, et vous êtes maintenant infestés par la croyance.

— Aidez-nous à la combattre.

— Combattre ?

— Faire une révolution, par le savoir.

— Le savoir ne produit pas la révolution, dame Irène, il la consolide. Ce qui produit la révolution, c'est d'une part l'incompréhension entre le pouvoir et le peuple, et d'autre part l'organisation du peuple derrière un projet commun. Et pour que le peuple s'organise, il doit communiquer, échanger, s'informer. La diffusion de l'information est donc un enjeu majeur, car elle permet de court-circuiter les mensonges du pouvoir. L'incompréhension produit le terreau, l'information est le catalyseur, car elle relie le peuple et lui donne accès à un pouvoir que les dirigeants veulent à tout prix contrôler ; en ce sens, la diffusion de l'information est un outil puissant, car elle rend caduque la légitimité de ceux qui veulent s'accaparer le pouvoir, c'est-à-dire leur privilège de prendre seuls des décisions au motif qu'ils sont les seuls à savoir.

Elle continua :

— L'incompréhension ne vous a pas encore miné ; L'Avenir Triomphant vous tient par le sucre bleu. Pour ce qui est de l'information, vous êtes noyés dans le mensonge, et de cette pagaille naît votre désunion. Les gens ne se comprennent pas, et donc, ne peuvent pas se diriger vers un but commun, c'est-à-dire une vérité commune. Au lieu de ça, vous êtes prisonnier d'une vérité étriquée, celle de vos dirigeants.

— Mais les marcheurs tirent sur les citoyens ! s'indigna Irène,

les rangs C donnent leur estomac pour du sucre bleu, beaucoup ne mangent plus à leur faim !

— Tant que les gens accepteront cette situation, rien ne changera.

— Moi je ne l'accepte pas !

— Dans ce cas, allez hurler vos griefs sur tous les toits, et voyez si des personnes acceptent de vous suivre ! Vous êtes dévorée par la passion, dame Irène, et non par la raison ; c'est justement ce que nous combattons. Vous n'êtes pas prête pour une révolution, car vous n'êtes bonne qu'à vous indigner.

— Je suis prête à me battre !

— Non, vous n'êtes pas prête ! s'emporta la sachante, ni vous, ni aucun autre méritant ! Vous avez cessé d'écouter vos sachants, ou plutôt, vous les avez tous réduits au silence ! Vous êtes tombé dans ce qu'il y a de pire pour les peuples, vous avez rompu les liens qui vous lient les uns aux autres, vous ne vous écoutez plus, vous ne vous regardez plus, le ciment social a disparu, il s'est effrité, vous êtes à présent du sable avec lequel on ne peut rien construire, vous êtes une poussière qui s'éparpille au moindre coup de vent, vous n'idolâtrer plus qu'une chose, vous-même ! Vous êtes devenus ce que nous autres sachants nommons l'homme individuel !

Clotilde se leva promptement pour aller chercher un livre sur une étagère. Après s'être laissée tomber dans son fauteuil, elle se chargea d'en lire un extrait à Irène :

— Dans ces pages sont consignées toutes nos pensées, révéla-t-elle, voilà ce qu'a écrit un des sachants les plus respectés ; Lucien de Pizay, contemporain de l'empereur Bertrand ;

« L'homme individuel est un nouvel animal dans l'histoire fascinante des créatures vivantes. C'est un animal, car il agit par instinct. C'est un animal, car il ne subvient qu'à ses besoins primaires ; il n'a aucune considération pour l'autre autrement que pour assouvir ses propres désirs. Enfin, c'est un animal, car il a toujours l'instinct de crier à l'aide quand il est dans le

besoin, attitude étonnante quand on sait qu'il refuse systématiquement d'aider les autres ; c'est tout le paradoxe de ces êtres pitoyables ; ils ne pensent qu'à eux, notamment dans les moments les plus difficiles, car ils estiment être uniques, dans leur existence comme dans leur souffrance.

Ils sont étranges ces hommes individuels ; c'est une population dont l'existence même est une énigme ; l'homme est homme, car il est un animal social, cas unique dans toute l'histoire du vivant ; il pense à l'espèce, il organise sa vie pour l'espèce, et il a fondé sa société pour l'espèce, pour se faire perdurer lui, certes, mais aussi pour faire perdurer sa famille, ses proches, sa descendance, et donc l'espèce humaine tout entière ; ainsi, tout ce qu'il y a de plus merveilleux dans notre monde existe, car l'homme agit comme un monstre social et non comme une bête sauvage et solitaire. Dans le règne du vivant, toute chose qui agit avec pour unique intérêt sa survie n'évolue pas, stagne, vivote, et fini par s'éteindre ; pendant que l'homme aura maîtrisé le feu, construit des civilisations et apprivoisé la nature, la bête sauvage n'aura fait que laper l'eau des rivières.

C'est ainsi que l'histoire différencie les hommes des animaux ; les premiers ont évolué, générations après générations, tandis que les seconds se sont succédé comme des êtres identiques et figés dans le temps ; des êtres magnifiques, prodigieux certes, mais anecdotiques au fond. C'est peut-être d'ailleurs leur plus grande qualité, car dans leur vie futile, les animaux ne sont responsables de rien. Nous tenons là une des caractéristiques premières de l'homme individuel ; un être si profondément effrayé par la responsabilité qu'il refuse de prendre part à l'espèce.

L'homme individuel est donc un gêneur, et même un poids pour la société ; dans les moments qui réclament entraide et solidarité, il est l'élément parasite ; il pense liberté, mais crie désordre et chaos, il croit être la raison, mais est en réalité le mensonge. À l'inverse, quand l'histoire réclame de grands

changements, il entrave les autres par son inaction, il se complait dans son confort et refuse d'en sortir, ainsi il entrave le mouvement, il casse les liens entre les hommes, se terre dans sa tour d'ivoire, et fatalement, il mine le terrain par son inaptitude à participer au commun. »

Clotilde referma le livre d'un coup sec. Elle se leva, le confia à Irène, puis acheva :

— Lisez, si vous en avez la force. Demain matin, vous passerez devant le grand conseil, et nous déciderons alors de votre sort.

Les peaux-bleues s'amassèrent au pied de leur termitière pour préparer la riposte ; tandis que les éclaireurs s'élancèrent au triple galop, les guerriers se précipitèrent sur les bouts de ferrailles qu'on avait jetés pour eux au milieu de la chaussée.

Perdu au milieu de la foule, bousculé par les uns et poussé par les autres, Saint-Just observa avec stupeur les préparatifs de l'attaque.

Quelques minutes plus tôt, Papa le comte avait sommer ses gardes de l'expulser de son territoire ; le capitaine s'était alors retrouvé mêlé aux flots des guerriers qui s'étaient précipités dans les escaliers en réponse à l'alerte ; par la suite, devant l'entrée de la termitière, il avait pris les gardes en quatre yeux et leur avait beuglé : « Où est Irène », « Qui ? », « La femme ! », « Les Mérovingiens l'ont enlevé ! ».

Saint-Just se faufila dans la foule pour aller interpeler des officiers perchés sur leurs chevaux ; « Où allez-vous ? » leur vociféra-t-il, « Chez les Mérovingiens. »

Alors qu'on terminait de marquer le torse des guerriers avec de la peinture bleu, l'appel rauque d'une corne sonna le départ des troupes ; on barbouilla en vitesse le manteau de Saint-Just, puis on le poussa au milieu des guerriers ; la colonne s'élança aussitôt en direction du rempart des chats.

La marche forcée emmena les peaux-bleues jusqu'aux limites de leur territoire ; passé une frontière symbolisée par une simple ligne de peinture bleue, la colonne s'éparpilla en une multitude d'escouades ; le capitaine emboîta le pas d'un petit groupe ; il progressa avec les guerriers en rasant les murs, en courant de poubelle en poubelle et en se cachant derrière les plants de fougère qui sortaient ici et là du béton.

Les parques, qui avaient l'habitude de ces scènes de guérillas urbaines, pressèrent le pas pour rentrer chez eux au plus vite ; en cette fin d'après-midi, les rues qui se vidèrent laissèrent place à une atmosphère pesante.

L'escouade de Saint-Just s'aventura jusqu'au pied d'une immense termitière ; une discussion animée s'engagea alors entre les guerriers ; l'un d'eux se demanda s'ils ne prenaient pas là un trop gros risque ; on le traita de mollecouille, puis on se tourna vers le capitaine pour lui donner une petite balle remplie de peinture bleue ; « Grimpe jusqu'au toit, s'il y a quelque chose, jette la balle, on la verra exploser au sol », « Si je trouve quoi ? », « Quelque-chose à foutre à rache ! »

Saint-Just plongea la balle dans son manteau, puis s'infiltra à l'intérieur de la termitière. À peine entré dans l'atrium, une image surnaturelle lui sauta au visage ; c'était là une ville dans la ville, une cité verticale, un vertigineux mille-feuille de tôle et de bois sur lequel s'agglutinaient des abris réunis en grappe et reliés entre eux par un enchevêtrement inextricable de cordes.

Sur les branches de cette gigantesque forêt intérieure, les parques grouillaient, les enfants couraient, grimpaient aux échelles, et sautaient avec aisance de plateforme en plateforme ; des hommes dormaient dans des filets tendus comme des hamacs, des femmes accrochaient des tissus aux câbles qui pendaient là comme des lianes, et partout ailleurs, on discutait accoudé aux rambardes, ajoutant à l'atmosphère poisseuse de cette vertigineuse tanière un brouhaha ambiant semblable aux grondements lointains d'une foule immense.

Saint-Just s'enfonça dans les ruelles du bazar, puis abandonna rapidement l'idée d'y trouver quoi que ce soit d'utile ; au premier escalier venu, il s'élança vers le sommet de la termitière.

Au fil de son ascension, le capitaine commença à prendre la mesure d'un monde dont il ignorait tout ; au détour d'une placette perchée entre deux piliers, il trouva un homme assis sur un banc ; il tenait serré contre lui un pot dans lequel avait

poussé une petite plante. « Je cherche les Mérovingiens », l'interpela le capitaine, « Par ici ».

L'homme promena Saint-Just à travers un dédale de ponts suspendus ; après avoir rejoint les étages supérieurs de la termitière, ils traversèrent des ateliers installés dans les cages d'escalier, ils slalomèrent à travers les troupeaux d'enfants qui chahutaient dans les couloirs, et ils repoussèrent gentiment les chiens qui venaient les renifler.

La petite balade s'acheva dans les méandres d'un étage réaménagé en une sorte de village troglodyte ; ici, les cloisons abattues avaient laissé place à une juxtaposition de minuscules abris entre lesquels courait un labyrinthe de ruelles.

Au milieu d'une arène qui semblait faire office de place du village, un vieillard regardait avec ennui des enfants jouer aux billes ; l'homme au pot de fleur lui présenta Saint-Just, puis se volatilisa aussitôt.

— Êtes-vous un Mérovingien ? demanda le capitaine.

— Êtes-vous un peau-bleue ? lui rétorqua le vieil homme en pointant avec une canne son manteau balafré de peinture.

— C'est une longue histoire.

— Oh ! tout le monde a une histoire à raconter ; moi par exemple, j'étais un Mérovingien, mais je ne le suis plus.

— Vous étiez un guerrier ou bien un de leurs vieux sages ?

— J'étais un de leur alchimiste.

— Un alchimiste ?

— Oui, je m'occupais des cultures, je mettais au point des engrais, je faisais des potions et des remèdes aussi.

— Est-ce que cette termitière appartient aux Mérovingiens ?

— Termitière ? Ici, on préfère parler de béton. Et les bétons n'appartiennent à personne, ou plutôt, ils appartiennent à tout le monde.

Après lui avoir tendu sa canne pour qu'il l'aide à se relever, l'alchimiste proposa à Saint-Just de l'emmener en promenade.

Les deux hommes grimpèrent dans les étages, traversèrent un

labyrinthe de couloirs, puis s'arrêtèrent devant une porte dont les contours irradiaient de lumière.

— Vous êtes de la ville n'est-ce pas ? demanda l'alchimiste.

— Oui.

Le vieillard sonda Saint-Just du regard ; si son allure de bête désorientée semblait appeler la méfiance, la flamme qui brûlait dans son regard pourtant glacial laissait entrevoir un sincère appétit d'apprendre. D'un coup de poignet, le vieillard se décida finalement à ouvrir la porte, dévoilant une salle envahie par une jungle épaisse et baignée par la clarté d'une grande verrière.

Saint-Just coinça aussitôt une cigarette entre ses lèvres et fouilla ses poches à la recherche d'une allumette ; il se ravisa finalement en voyant l'alchimiste s'enfoncer au milieu des plantes.

— J'ai démarré ce jardin il y a plusieurs décennies, expliqua le vieillard en lui faisant la visite, de nombreux parcos m'aident à l'enrichir.

Après s'être arrêté devant un îlot parsemé de fleurs, il se félicita :

— Les jeunes font des prouesses ! De mon temps, les plantes n'étaient pas aussi belles. Malheureusement, vous serez peiné d'apprendre que les fleurs les plus belles sont aussi celles qui meurent le plus vite.

Le vieillard présenta à Saint-Just des fougères, des cascades de lierres et plusieurs variétés d'arbustes.

— Les plantes les plus résistantes sont souvent les plus rustiques, expliqua-t-il, en fin de compte, créer un beau jardin, c'est créer un jardin déséquilibré, car pour faire prospérer les belles fleurs, vous devez arracher les plantes laides, celles qui demandent pourtant le moins d'attention, drôle de paradoxe non ?

Il continua :

— Les mauvaises herbes, elles, elles n'ont pas besoin de nous, elles se débrouillent toutes seules, c'est peut-être pour ça que

personne ne les aime.

L'alchimiste s'approcha de la verrière et contempla la ville ; au loin, le soleil orange commençait à plonger derrière la colline du Temps Nouveau.

— Vous devez savoir une chose, confessa le vieillard, je suis un urbain, comme vous, et j'ai fait partie de la première vague de contaminés.

Les yeux de Saint-Just s'écarquillèrent.

— Les premiers contaminés sont tous morts à l'Hôtel-Dieu, grogna-t-il.

— Oh ! C'est ce que l'on racontait à l'époque, oui, pour ne pas effrayer les gens.

— Il y a eu des milliers de morts.

— Qu'en savez-vous au juste ? Vous n'étiez même pas né ! Je vais vous dire, quand la peste est apparue, beaucoup ont été arrêtés ; des centaines sûrement, peut-être même des milliers. Je faisais partie de ces gens-là ; à peine arrêtés, ils nous ont enfermés plusieurs jours les uns sur les autres, comme des animaux, et quand ils ont compris que nous n'avions rien, ils nous ont envoyés ici, dans les remparts.

— Vous n'aviez aucun symptôme ?

— Les symptômes n'ont jamais existé ! s'agaça l'alchimiste, moi j'avais un jardin, je cultivais des légumes, j'avais pour ainsi dire les mains pleines de terre, alors un jour ils m'ont attrapé et m'ont dit que j'avais la peste ! C'était une excuse, vous comprenez ? Alors, quand ils nous ont enfermés dans les remparts, j'ai essayé de fuir, malgré les barrières, malgré les milices qui rôdaient partout pour chasser les pestiférés, j'ai même réussi à rentrer chez moi, mais ils m'ont retrouvé, comme beaucoup d'autres, et ils nous ont renvoyés ici, cette fois-ci avec femme et enfants. On raconte même que certains ont été expulsés de la ville, qu'ils ont été emmenés quelque part, on ne sait trop où. En fin de compte, ici ou ailleurs, c'est du pareil au même, ils ne voulaient pas que les gens nous voient en parfaite

santé, il fallait nous faire disparaître pour que la population croie à cette histoire de peste !

L'alchimiste soupira avant de s'en aller à l'autre bout de la verrière, « Venez ».

Après avoir gravi un dernier escalier, les deux hommes se retrouvèrent sur le toit de la termitière. Ici, les cultures occupaient la totalité de l'espace disponible.

L'alchimiste emmena Saint-Just devant une butte d'où sortaient plusieurs petits amas de feuilles. Il plongea sa main dans la terre et en sortit un tubercule.

— Regardez ! On appelle ça une pomme de terre.

Il déplia un canif, coupa la pomme de terre en deux et insista :

— Regardez cette chair jaune et ferme ! Regardez ! Pas une saleté ! Depuis le temps que nous en mangeons, nous aurions déjà dû être contaminé vous ne pensez pas ? Et pourtant, pas un seul malade, rien du tout !

Saint-Just inspecta longuement le morceau. Il pensa à haute voix :

— Les légumes ont forcément été interdits pour une raison.

— Bien sûr ! Mais laquelle ?

L'alchimiste frotta la terre sur ses mains puis s'avança jusqu'au rebord du toit.

— Moi je vais vous dire, lança-t-il, cultiver le sol, ça demande beaucoup de temps et beaucoup de travail. Tout ça pour des petites choses hideuses, pleines de terre, qui doivent être lavées puis cuisinées. Pour nos dirigeants, tout ça n'est pas assez noble, pire, c'est sûrement trop sale pour eux, trop long, trop incertain, c'est contraire à leur volonté de se précipiter tête baissée vers l'avant.

Saint-Just rejoignit l'alchimiste et s'accouda à la rambarde. Face à lui, à quelques centaines de mètres de là, le rempart qui donnait son nom aux quartiers des parcos se dressait fièrement de toute sa hauteur.

En contrebas, dans les rues envahies par la pénombre, les peaux-bleues continuaient à se déployer ; vus d'ici, ils avaient l'air d'une colonie de fourmis en pleine procession ; méthodiquement, ils se ruèrent dans les immeubles les plus vulnérables, grimpèrent jusqu'à leurs toits, et saccagèrent toutes les cultures qu'ils y trouvèrent.

— Vous devriez vous en aller, conseilla l'alchimiste, ils seront bientôt là.

— Vous ne comptez pas vous défendre ?

— Avec ça ? plaisanta le vieillard en agitant sa canne, non, c'est inutile, les peaux-bleues viennent de temps en temps nous rappeler qu'ils sont toujours aussi stupides, ils détruisent, nous reconstruisons, ils arrachent, nous replantons, c'est comme ça.

Il soupira, puis ajouta :

— Vous savez, les remparts, c'est un peu comme un grand jardin ; les mauvaises herbes sont néfastes aux belles fleurs, mais les belles fleurs font de l'ombre aux mauvaises herbes. Vous comprenez ? Les peaux-bleues ne sont pas foncièrement mauvais, ils sont enfermés dans leur bêtise, voilà tout. Ils ont grandi ainsi, endoctrinés par leur roi, ce sont de mauvaises herbes, ni plus ni moins.

Il continua :

— Les brindilles se rassemblent entre elles, pour être plus fortes, pour former des touffes d'herbe, c'est leur seule raison de vivre, leur seul but, doit-on leur en vouloir ? Ici, il n'y a rien à faire de toute manière. Les gens n'ont aucun rôle, aucun but, pourtant ils ont envie de participer à quelque chose, ils ont envie de faire partie d'une famille, d'appartenir à un groupe, c'est pour cette raison qu'ils ont tendance à se jeter corps et âme dans la première cause venue ; les brindilles contre les fleurs, les peaux-bleues contre les Mérovingiens, peut-il en être autrement ?

— Quand le pouvoir n'est pas clairement défini, l'affrontement est inévitable.

— Vous préféreriez que L'Avenir Triomphant dicte ici sa loi

comme partout ailleurs en ville ?

— L'Avenir Triomphant ou un autre, les rues seraient plus calmes.

— Le pouvoir, ce n'est pas de contraindre les autres à faire ce que vous leur dictez. Ça ne peut pas marcher, que ce soit dans les remparts ou ailleurs. Le pouvoir, le vrai, c'est de rallier les autres à votre cause, c'est de faire en sorte que les gens vous suivent de leur plein gré, qu'ils y trouvent un intérêt, une logique.

— Ce n'est pas ce qu'essayent de faire les Mérovingiens ?

— Non, les Mérovingiens n'auront jamais le soutien de tous les remparts, car ils ne tolèrent aucune originalité, aucun individualisme, c'est une meute pour laquelle il faut accepter de mourir. Un Mérovingien ne peut ni penser, ni imaginer, ni espérer, il n'a droit qu'à une chose ; se taire. Cette manière de faire a quelques bénéfices, mais surtout, un grand défaut ; celui de considérer toute personne extérieure à la meute comme un ennemi, ce qui, vous en conviendrez, est antinomique avec une quelconque idée de paix. C'est pour toutes ces raisons que je les ai quittés. D'ailleurs, je vais vous dire une chose, s'ils voyaient les fleurs dans notre serre, ils nous tueraient sans la moindre sommation.

L'alchimiste se retourna et confessa :

— Et ils auraient peut-être raison, car nous sommes de grands égoïstes avec nos plantes ; ce que nous voulons en vérité, c'est qu'elles aient besoin de nous, qu'elles soient dépendantes de nous, et pour ça, nous allons jusqu'à créer ce besoin de toute pièce. C'est un peu égoïste d'avoir autant de pouvoir sur les choses, vous ne pensez pas ?

Il ajouta :

— Nous nous demandions tout à l'heure pourquoi L'Avenir Triomphant avait interdit les légumes. La réponse est là ; je crois que ça les agace que nous ne dépendions pas d'eux, ça les agace que nous puissions nous vivre seuls, en dehors de leurs règles.

C'est la même chose pour les Mérovingiens et les peaux-bleues. En vérité, c'est la même chose pour tous ceux qui accaparent le pouvoir ; ces gens-là, ça les rend malades que vous n'ayez pas besoin d'eux.

L'alchimiste noya son regard dans son champ de pommes de terre, avant de conclure :

— Vous savez, peut-être que faire pousser des fleurs avec des mauvaises herbes, de chercher à privilégier les uns plutôt que les autres, en les exposant différemment au soleil, en s'arrangeant pour ne pas leur donner la même quantité d'eau, et bien peut-être que c'est voué à l'échec.

— Alors que faire ?

— Que faire ? Parfois, il n'y a rien à faire. Parfois, il vaut mieux tout arracher, retourner la terre, et repartir de zéro.

Saint-Just dévala les marches de la termitière. En chemin, il s'arrêta à une rambarde pour apprécier le vertigineux précipice qui s'étirait sous ses pieds. En contrebas, une escouade de peaux bleues s'était lancée à l'assaut d'un escalier. Saint-Just sauta sur une plate-forme, traversa un pont de corde et récupéra l'escalier ; un instant plus tard, il intercepta les guerriers : « Il n'y a plus rien là haut » grogna-t-il en leur donnant la balle de peinture bleue, « Je m'en suis occupé. »

Saint-Just raccompagna les peaux-bleues au pied de la termitière. Dehors, les guerriers couraient partout dans les rues sombres. Le capitaine leur emboîta le pas, espérant tomber un moment ou un autre sur les Mérovingiens.

Soudain, la nuit s'embrasa ; une pluie de bombes incendiaires déferla sur l'avenue en tapissant la chaussée de flaques enflammées. Plusieurs escouades se jetèrent à l'assaut des immeubles depuis lesquels on les bombardait. Le reste des troupes se contenta de progresser tant bien que mal, boucliers au-dessus de la tête.

Au sortir de cet enfer, et tandis que les bruits d'explosions

continuaient à résonner dans le quartier, une ligne de chevalier apparut à l'autre bout de l'avenue ; au même instant, depuis les ruelles adjacentes, des unités de Mérovingiens foncèrent sur les peaux-bleues ; la bataille était lancée.

Pour échapper à la charge des cavaliers, Saint-Just se jeta à plat ventre derrière un muret. Autour de lui, alors que les lames commencèrent à s'entrechoquer au milieu des cris, des vrombissements résonnèrent au loin ; des motocyclettes chevauchées par des peaux-bleues remontèrent l'avenue en perçant les flammes ; abaissant devant elle une rangée de lances, l'escadrille fonça sur les chevaliers, faisant de la chaussée le théâtre d'une véritable joute.

Au plus fort de la bataille, un appel provoqua soudain l'arrêt des combats ; les motos freinèrent, les chevaux se cabrèrent, et les guerriers abaissèrent leurs armes ; un instant plus tard, un tonnerre de coup de feu éclata dans l'avenue : « la Flamme ardente ! » cria-t-on, « Fuyez ! ».

Caché derrière son muret, Saint-Just essaya de ramper vers une ruelle ; des éclats de béton commencèrent à pleuvoir sur lui ; au milieu des hurlements, les balles sifflèrent, les vitres se brisèrent et les murs se criblèrent d'impact.

Alors que le bataillon de la Flamme ardente approchait torches à la main, la pagaille succéda à la panique ; les chevaux s'éloignèrent au triple galop, les motos firent hurler leur moteur, et les guerriers s'éparpillèrent dans les rues adjacentes. Saint-Just se recroquevilla derrière une benne à ordure, plongea sa tête sous son manteau et resta ainsi caché le temps que passe la tempête.

Quand la lumière des torches cessa de danser sur la façade des termitières, la pénombre et le silence imprégnèrent l'avenue ; le nez prit par une odeur de poudre et d'essence, le capitaine se releva lentement, enjamba le muret, puis erra avec stupeur sur la chaussée ; des corps ensanglantés jonchaient le sol, tailladés, percés et perforés ; couchés sur flanc, des chevaux agonisaient, près d'eux des chevaliers gémissaient, ailleurs des guerriers

rendaient leur dernier soupir.

Dans la pénombre, on devina la forme des visages qui venaient par milliers se presser aux fenêtres des termitières ; de cet absurde spectacle de terreur, il ne restait que Saint-Just, seul dans l'avenue, perdu, les bras pendus le long du corps et les yeux écarquillés d'effroi.

D'innombrables questions, et autant de pensées fugaces gardèrent Irène éveillée une bonne partie de la nuit.

La veille, après son entrevue avec Clotilde, la jeune femme était descendue sur l'esplanade, escortée par un garde. Elle avait regardé les enfants jouer à un jeu où deux équipes devaient se disputer une balle, tantôt avec les pieds tantôt avec les mains, pour aller marquer dans un anneau perché en hauteur.

Assise sur les marches d'un petit gradin de béton, elle avait feuilleté le livre que Clotilde lui avait confié, puis, remarquant sa présence, les enfants étaient venus se bousculer devant elle ; « Tu es une sachante ? », « Non », « Un méritante ? », « Oui », « Oh ! », « Comment sont vos bétons ? », « Combien de pièces il y a dans ton appartement ? », « Est-ce que vous avez beaucoup de vêtements ? », « Vous avez des limobiles ? », « Vous faites quoi la journée ? », « Et le soir ? », « Est-ce que vous écoutez de la musique ? », « Qu'est-ce que vous mangez ? », « C'est vrai qu'ils mettent du poison dans le sucre bleu ? », « Pourquoi vous nous donnez pas plus de sucre bleu ? », « Mon père dit qu'on s'est réfugié dans les remparts parce que c'est vous qui êtes contaminés », « C'est vrai que vous n'avez pas le droit de parler ? », « C'est vrai qu'on vous écoute avec des micros ? ».

Devant cette petite assemblée, Irène s'était de nouveau sentie comme dans une classe remplie d'élèves. Elle retrouva avec plaisir l'esprit vif des enfants, leur insondable imagination et leur immense soif de savoir.

— Est-ce que les urbains font du sport ? lui demanda un gamin.

— Oui, bien sûr.

— Quoi par exemple ?

— De la boxe, du tennis, de l'athlétisme...

— Pas de sports d'équipe ?

- Non, s'étonna Irène après avoir longuement réfléchi.
- Tu fais quoi comme métier ?
- Je confisque les objets interdits.
- Comme les sachants !
- Et vous les enfants, quel métier aimeriez-vous faire plus tard ?
- Un métier ?
- Nous on a pas de métier !
- Ah non ?
- Non, quand on a quinze ans on nous dit juste : « Toi tu feras ça, toi tu viens avec nous on va t'apprendre ça, toi tu restes ici ».
- Oui. On ne choisit pas. On choisit pour nous.
- Mais vous, insista Irène, qu'est ce que vous aimeriez faire ?
- Moi j'aimerais aller dehors, lança un gamin cramponné à son ballon.
- Dehors ? Au-delà des remparts ?
- Oui.
- Tu n'as pas peur des sauvages ?
- Les sauvages n'existent pas, c'est une invention des urbains.
- À ces mots, le visage des autres enfants s'était voilé de silence.
- Le gamin ajouta :
- Mon père il passe par les tunnels, il va chercher des choses pour les sachants, il dit que dehors, il y a un autre monde.
- Chut ! s'affolèrent les autres, tais-toi !

En début de matinée, un garde emmena Irène dans une termitière abandonnée ; l'atrium dans lequel la jeune femme pénétra était semblable à une grotte millénaire ; ses parois de pierre, desquelles suintaient de minces filets d'eau, s'étiraient jusqu'au sommet de l'édifice comme une immense cheminée ; c'était là un vestige des termitières de première génération, conçues de façon à ce que des courants d'air brassent constamment leurs gigantesques volumes intérieurs ; miracle de

la nature, ou monumentale erreur d'architecture, le béton glacial, associé à une atmosphère chaude et humide, transformait ces falaises monolithiques en surfaces capables de générer leur propre pluie.

Un garde invita Irène à s'avancer en direction d'un hémicycle creusé dans la pierre. Les sachants conversaient là, assis devant des pupitres, la voix déformée par les cavités de béton. De ces râles presque inaudibles, Irène discerna quelques mots ; « bataille », « guerre », « bleu ».

Les sachants invitèrent Irène à s'installer au centre de l'hémicycle, devant un bassin à la surface duquel pleuvaient quelques gouttes.

Passé des présentations ennuyeuses, les dix membres du conseil firent d'Irène la cible d'un réquisitoire aussi brumeux qu'interminable ; « L'eau ne vient pas de nulle part mademoiselle ! », « L'eau coule, l'eau s'évapore, elle se condense et coule de nouveau, c'est un cycle ! », « Les barrages arrêtent l'eau, mais l'eau coulera toujours, elle s'évapore, se change en nuages, les nuages voyageront et se changeront en pluie, l'eau coulera de nouveau sur le flanc des montagnes et alimentera ainsi d'autres rivières ». « La vie est un cycle, mademoiselle, si nos sociétés sont des montagnes, le savoir est l'eau qui alimente ses torrents ».

Le doyen des sachants demanda le silence d'un imperceptible geste de la main. D'une voix calme et posée, il expliqua : « Les sociétés naissent et meurent selon un rythme cyclique. Le cycle est difficile à briser, mais nous avons, je crois, réussi là où d'autres ont échoués ; pour cela, nous avons fait le choix de plonger les gens dans l'ignorance, nous avons fait barrage au savoir pour que n'advienne jamais l'homme individuel, auquel nous opposons l'homme collectif, soit l'homme qui pense comme une espèce et qui vit comme tel, avec tout ce que cela peut comporter de règles impitoyables, inexorables, et

inéluables. Notre œuvre est comparable à celle des sociétés antiques, sociétés imparfaites certes, injustes parfois, radicale souvent, mais d'une cohésion toujours millénaire. L'homme individuel, lui, est branlant, instable, il ne mène à rien, sinon à une destruction rapide. »

« À l'échelle des hommes, ajouta un autre sachant, le cycle auquel nous assistons en spectateur, celui de L'Avenir Triomphant, est aussi court et instable qu'un torrent de montagne dans lequel bouillonne un savoir malmené. Je dis « malmené » à dessein, car si la croyance est un lit de roche sur lequel le savoir se brise comme les tumultes de l'eau, alors cette société n'est vouée qu'à devenir un champ de pierre sur lequel ne coulera plus qu'un vent sec et glacial. »

« Comme mes collègues l'ont déjà dit, la société fonctionne par cycle ; il y a d'abord un choc, on survit au choc par l'espoir, l'espoir nourrit la croyance, la croyance forge les certitudes, les certitudes mènent à l'unité, de l'unité naît la paix, dans la paix naît le savoir, le savoir remet en cause la croyance, la croyance ébranlée veut anéantir le savoir, le savoir résiste, de cette résistance naît une tension, tension qui se transforme en guerre, guerre qui crée un choc, et un nouveau cycle démarre. »

— Comment induire ce choc ?

La voix cristalline d'Irène résonna dans tout l'atrium. Les sachants se consultèrent du regard. L'un d'eux répondit :

— Vous ne pouvez pas l'induire, le minimiser peut-être, le piloter sans doute, mais le choc advient sans que l'homme ne le décide. La seule chose que vous pouvez envisager, c'est de ramasser les miettes, comme les novateurs il y a des décennies, seulement, vous ne serez pas la seule à vouloir les ramasser ; êtes-vous prête à vous battre, car c'est une guerre qui arrive.

— Quand ?

— Personne ne peut le savoir. Dans dix jours. Dans dix ans. Dans dix siècles.

— Si demain les gens se rebellent...

— ...ils ne se rebelleront pas, coupa une sachante, vous êtes une génération qui ne s'est jamais battue pour quoi que ce soit ; vous vivez sur les acquis du passé, sur le sucre bleu, vous ne savez pas ce que c'est de planter une endive et de travailler dur pour qu'elle pousse.

— S'ils y sont contraints, les gens se battront.

— Peut-être, mais à quelle fin ?

Un autre sachant ajouta d'un sourire narquois :

— Clotilde nous a parlé d'une révolution ; votre révolution sera-t-elle le choc ou le remède ?

Irène resta silencieuse.

— Bâtir sur des cendres, ça n'a rien d'une révolution, c'est un échec, une catastrophe, un renouveau hasardeux peut-être. Si vous agissez trop tôt, dès les premières fumées, sans aucune vision et sans l'aval du peuple, vous n'aboutirez qu'au coup d'État, instrument pitoyable dont la brutalité n'aura d'égal que sa brièveté. Pour agir, il faut profiter des braises, du feu sacré, de l'ardeur générale ; mais attention cependant ; jouer avec le feu comporte des risques, il y aura du dégât, il y aura des étincelles, et même quelques brûlures.

— Les hommes ont toujours su se relever.

— Certes, mais pensez-vous être celle qui les fera mettre un genou à terre, ou celle qui leur tendra la main pour les aider à se remettre debout ?

— Vous surestimez probablement la puissance des individus, dame Irène, et par extension, votre propre influence sur les choses ; contrairement au chaos, le salut ne peut pas dépendre d'un seul être. Gardez donc bien ceci en tête ; le temps d'un homme est court, le temps d'un dirigeant est éphémère, et le temps d'un révolutionnaire est compté.

L'impact des gouttes résonna dans l'hémicycle comme les restes taris d'un ancien torrent de pensées. Irène dévisagea les sachants, inspira profondément, puis déclara :

— En fin de compte, vous êtes comme L'Avenir Triomphant.

Je pensais que vous étiez plus intelligents qu'eux, plus raisonnables, mais en réalité, vous êtes pire qu'eux ; vous êtes enfermés de toute part, les remparts d'un côté, la ville de l'autre, mais surtout, vous êtes enfermés dans votre esprit ; votre barrage ne fonctionne que dans le périmètre minuscule qui vous sert de royaume, quelques rues, un quartier, vous tirez avantage d'une oppression contre laquelle vous prétendez vous battre ! C'est un leurre ! Vous en avez profité ! S'ils le pouvaient, les parcos fuiraient, ils partiraient dehors et vous laisseraient seul dans votre grotte ! Vous n'existez que parce que L'Avenir Triomphant enferme ces pauvres gens, ces gens que vous pensez avoir libérés, mais libérés de quoi au juste ? De leur peur ? De leur croyance ? Ces gens-là ne croient même pas en vous, ils ne croient en rien, c'est d'ailleurs votre plus grande réussite, ou votre plus grand échec, car vous en avez fait moins que des hommes, vous en avez fait des animaux dociles qui n'ont plus de rêves, plus d'espoir, plus de pensées !

Après avoir repris sa respiration, elle continua :

— Pourtant, vous le dites vous même, on ne peut pas contrôler le torrent du savoir, on ne peut pas contrôler le cycle de l'eau, la pluie tombe, quoi que l'on fasse, mais vous, malgré tout, vous avez choisi de tout contrôler ; mais je vous le dis, vous ne contrôlez rien ; vous contraignez tout au plus, vous étouffez, les gens ne sont pas libre, ils sont enchaînés les uns aux autres, et en réalité, vous avez si peur de l'individualisme que vous avez mis toute votre énergie à créer des personnes identiques, malléables, que l'on dresse comme des bêtes et que l'on envoie à la tâche sans demander leur avis ! J'ai lu votre livre, j'ai vu votre fascination pour l'histoire des espèces, la fascination pour l'évolution des hommes et des civilisations, et votre intérêt pour les mouvements qui nous ont permis de sortir de ce que vous avez nommés l'âge du feu. Vous avez compris tout ça, vous avez compris les mécanismes qui ont mené à la richesse de notre espèce, et pourtant, vous avez décidé de les renier ; pire encore,

vous avez renié vos propres préceptes, car vous voilà perchés au-dessus de moi, tous vêtus à l'identique, à penser de manière identique, à croire de manière identique, à parler de manière identique ! Vous n'êtes guère plus que ce que L'Avenir Triomphant a déjà fait de nous tous ; des esclaves avec les mêmes chaînes, les mêmes peurs, les mêmes désirs, les mêmes obsessions, des esclaves plongés dans le même abîme, sans outils, et sans échappatoire. Nous sommes tous enfermés dans la même prison, à penser pouvoir agir seul, à croire seul, à décider seul, et les mêmes pensées produisent les mêmes maux, elles nous contaminent, exacerbent nos peurs et nos croyances, et vous, comme les dirigeants de L'Avenir Triomphant, vous êtes frappé du même mal, un mal qui vous donne à penser que vous êtes les seuls à pouvoir d'agir, que vous êtes les seuls à comprendre, les seuls à savoir, mais vous ne savez rien ! Vous êtes à reculons de ce qui fait la grandeur de notre espèce, celle que vous vénerez pourtant, ou plutôt, que vous évitez maintenant, croyant être au-dessus d'elle ! Ce que vous avez supprimé aux habitants des remparts, et que L'Avenir Triomphant nous a supprimés à nous tous, ce n'est pas que la nourriture, ce n'est pas que le savoir, ni même nos libertés, non, ce que l'on nous a retiré, c'est notre besoin vital de cultiver nos différences !

On pria un garde de ramener Irène à l'entrée de la termitière ; après plusieurs minutes d'une délibération dont la jeune femme ne discerna qu'un lointain écho, le doyen des sachants se présenta à elle pour lui rendre son verdict :

— Le grand conseil a décidé qu'il n'avait rien de plus à vous dire.

Le doyen demanda au garde de sortir, puis il se rapprocha d'Irène.

— Tenez, murmura-t-il en lui confiant une pièce frappée de son profil, si un jour vous désirez connaître la vérité, demandez à me voir et je vous montrerais tout.

— De quelle vérité parlez-vous ?

— Celle de la Grande Guerre, de tout ce qui a précédé le sucre bleu et qui, d'une certaine façon, nous y a menés tout droit. Venez quand la situation s'y prêtera.

— Et quand s'y prêtera-t-elle ?

— Vous le saurez.

Le doyen conseilla à Irène de se rendre au rempart des chats, sur la grande esplanade, pour qu'elle y trouve un passeur.

— Surtout, n'oubliez pas une chose, lui lança-t-il après l'avoir accompagnée sur le parvis, le savoir n'est qu'une infime partie du problème ; si tout était plus simple, nous ne serions pas sachants et vous ne seriez pas méritante. À bientôt.

Irène marcha jusqu'à la grande esplanade ; derrière les étals du bazar qui en occupait la périphérie, les parcos coupaient des légumes, des champignons et quelques morceaux de viande pendant que les braises sur lesquelles ils avaient posé de larges morceaux de tôles commençaient à crépiter.

Au centre de la place, là où la foule s'était réunie comme sur une agora, on avait commencé la distribution quotidienne de

sucres bleus ; perchés sur un piédestal où trônaient d'immenses cuves d'acier, des hommes et des femmes remplissaient les gamelles qu'on leur tendait à bout de bras.

Alors que les parcos dégustaient paisiblement leur sucre bleu, profitant d'un soleil qui perçait ici la canopée des termitières, un brouhaha inhabituel agita la grande esplanade ; armés de leur fusil, des membres de la Flamme ardente s'étaient ouvert un passage dans la foule pour rejoindre le piédestal ; après avoir grimpé à côté des cuves, ils commencèrent leur sermon.

Irène s'extirpa du bazar et joua des coudes pour essayer d'aller entendre ce que les miliciens beuglaient au loin : « Vous avez le pouvoir d'arrêter ces massacres, vous avez le pouvoir d'arrêter toute cette violence ; refusez les peaux bleues, les Mérovingiens, et tous les autres groupuscules qui revendiquent le contrôle des remparts, refusez que vos enfants les rejoignent, refusez leur trafic, refusez leurs mensonges, refusez les fous qui prétendent pouvoir vous diriger ! »

Le milicien empoigna une masse, s'approcha des cuves, puis annonça : « Lors de notre dernière visite, nous vous avons ordonné d'arrêter la nourriture interdite. Vous avez refusé de nous écouter, vous allez aujourd'hui en payer le prix. Considérez ça comme notre dernier avertissement. »

De grands coups de masse, le milicien arracha un à un les robinets des cuves, laissant alors jaillir sur la foule de puissants geysers de sucre bleu.

Tandis que les miliciens quittèrent la place en menaçant avec leur fusil quiconque refusait de s'écarter de leur chemin, les parcos s'agglutinèrent au pied des cuves pour essayer de remplir leur gamelle. D'autres essayèrent tant bien que mal de colmater les brèches ; parmi eux, un homme pressa assez futilement les mains contre les brèches pour essayer de contenir le liquide. Irène l'avait reconnu ; c'était Saint-Just.

Au terme d'une lutte aussi courte que vaine, la place tout entière se retrouva inondée de sucre bleu. À bout de force, Saint-

Just retira son manteau détrempé, s'adossa contre une cuve et regarda les parcos patauger avec désespoir dans les flaques.

Irène traversa la place pour aller le rejoindre ; elle grimpa sur le piédestal, s'assit à côté de lui, et sans dire un mot, les deux observèrent les gens s'affairer autour du bazar ; calmement, les parcos réorganisèrent les étals afin d'accueillir au mieux la foule affamée ; on constitua des files d'attente au bout desquelles on commença à servir de la nourriture interdite, et dans une agitation sereine, on passa les gamelles de mains en mains, on gronda gentiment les plus impatients et on s'écarta pour laisser passer les plus faibles. Petit à petit, on retourna s'asseoir un peu partout sur la place, là où le béton avait commencé à sécher, on appela les enfants qui s'amusaient encore à sauter dans quelques flaques, puis on dégusta avec méfiance les légumes braisés, les fricassées de champignons et le ragout de cheval.

Saint-Just balaya du regard les termitières qui encerclaient l'esplanade ; il en apprécia un instant la hauteur, puis baissa les yeux ; une brindille qui jaillissait du béton lui avait chatouillé la main ; après l'avoir cueilli, il l'observa longuement, et dit :

— Ces gens se débrouillent tout seuls, regardez-les, ils vivent sans nous, peu importe ce qui peut arriver au-dessus d'eux, ils vivent, car ils n'ont que ça à faire. Et nous, nous croyons avoir le contrôle, nous croyons les diriger, mais en réalité, nous avons juste le pouvoir de créer le désordre. C'est ça notre projet, créer un désordre éternel, créer des rancoeurs, créer du conflit, et ensuite venir leur taper sur les doigts pour leur dire que nous sommes la voix de la raison.

Un parco traversa la place et s'approcha d'eux. « Nous avons réduit les portions, annonça-t-il en leur tendant chacun une gamelle, il y en aura pour tout le monde ».

Irène remercia le parco.

— Vous pouvez y aller, assura-t-elle à Saint-Just, c'est sans risque.

Le capitaine observa un instant la nourriture interdite ; un

légume dont il ignorait la nature, et qui brillait comme s'il était recouvert d'une couche de vernis, baignait dans la sauce aux côtés d'un petit morceau de viande caramélisé ; le fumet délicieux qui s'en dégageait raviva une faim qui lui tordit l'estomac, aussi, non sans une dernière hésitation, il y plongeait finalement les doigts ; lorsqu'il porta la mixture à sa bouche, son visage s'illumina aussitôt.

Après avoir englouti son repas en silence, Saint-Just noya son regard dans sa gamelle, et tandis qu'une vague sembla tout à coup le submerger, des larmes lui montèrent aux yeux.

— Vous savez, lança-t-il après s'être éclairci la gorge, quand je suis entré dans l'armée, on m'a demandé ce que je voulais faire, et j'ai répondu : « Je veux voir du pays ». Ils m'ont fait passer des tests, ils m'ont mis dans un avion, ça m'a plu, et j'ai alors travaillé pendant dix ans dans l'unité aéropostale de l'armée de l'air. Je suivais scrupuleusement les ordres ; quand j'avais des routes précises à suivre, je les suivais, quand on me demandait de survoler telle ou telle zone et de faire un rapport sur ce que j'avais vu, je le faisais. Ensuite, on m'a demandé d'ouvrir les sacs de courrier et de regarder si je voyais tel ou tel nom passer. Et après, on m'a expliqué comment faire pour ouvrir une lettre sans que personne ne remarque rien.

Il ajouta :

— Un jour, j'ai eu un accident ; le moteur de mon avion s'est arrêté en plein vol, je n'ai pas réussi à le relancer, alors j'ai plané, j'ai essayé de trouver une clairière où atterrir, mais il n'y avait que de la forêt, alors je me suis écrasé dans les arbres. Le choc m'a fait perdre connaissance ; quand je me suis réveillé, j'étais au pied d'un arbre, mal en point, il y avait des morceaux de ferrailles étalés partout autour de moi. J'avais les deux jambes en miette, impossible de me relever, alors je suis resté là. Au bout d'un moment, comme j'étais au milieu de nulle part, je savais que personne allait me retrouver, alors j'ai rampé jusqu'à la carcasse de l'avion, j'ai trouvé le sac de courrier, et j'ai lu

toutes les lettres. Après tout, je n'avais plus que ça à faire en attendant la mort. Alors j'ai tout lu ; il y avait des lettres d'amour, mais surtout des jeunes qui racontaient à leur famille comment se passait leur service militaire. Et puis il y a eu cette lettre ; c'était un homme qui disait à sa femme que ses bons petits plats lui manquaient, et que s'il revenait vivant du front, il aurait plaisir à retrouver son fameux ragout. Deux jours plus tard, les secours m'ont retrouvé. À mon retour à la base, avant même de boire ou de manger, je suis allé voir mes supérieurs pour leur parler de cette lettre ; j'avais retenu le nom de cette femme, et son adresse, elle habitait à Bordeaux, alors ils ont envoyé des agents là-bas, et quelques jours plus tard, ils m'ont raconté qu'ils l'avaient arrêté pour détention de nourriture interdite.

Il continua :

— Après ça, mes supérieurs m'ont nommé à la tête du service chargé de surveiller le courrier. J'aurais aimé continuer à voler, mais ils en ont décidé autrement. Ils m'ont donné une équipe de dix personnes, et nous nous sommes alors attelés à surveiller le courrier qui transitait par l'aéropostale. Je me suis pris au jeu, l'équipe s'est agrandie, j'ai pris du grade, puis on m'a nommé à la tête de la surveillance générale ; là, j'avais une oreille sur toutes les communications, c'est-à-dire la radio, le téléphone et le télégramme. Peu à peu, on a commencé à entendre parler de moi à Lyon, alors un jour on m'a proposé de prendre la tête des agents de raison, et j'ai accepté.

Irène digéra en silence l'histoire du capitaine, puis elle demanda :

- Est-ce que vous êtes marié ?
- J'étais.
- Des enfants ?
- Un fils, qui est parti faire son service militaire.
- Vous lui avez conseillé d'aller dans l'aéropostale ?
- Figurez-vous qu'il y est déjà ; mais je lui ai dit de ne pas

m'imiter et de rester là-haut le plus longtemps possible.

— Vous lui avez raconté votre histoire ?

— Je lui ai dit que j'avais brûlé les lettres pour me chauffer, ce que j'ai vraiment fait, mais je ne lui ai pas dit que je les avais lues.

— Vous ne vouliez pas le décevoir.

— Oh ! ne vous inquiétez pas pour lui, il sait très bien en quoi consiste mon travail. Non, ce que je ne voulais pas, c'est qu'il comprenne que si j'en suis là aujourd'hui, c'est à cause d'une erreur.

Irène termina sa gamelle et demanda :

— Est-ce qu'il a déjà mangé de la nourriture interdite ?

— Non.

— La prochaine fois que vous le verrez, ça vous fera quelque chose à lui raconter.

Saint-Just esquisssa un sourire.

Après avoir profité en silence du soleil, Irène et Saint-Just s'aventurèrent dans le bazar pour y trouver un passeur. L'homme les emmena dans les caves d'un immeuble désaffecté, puis les guida à travers un tunnel dont la sortie déboucha dans les sous-sols d'un vieil immeuble du clos Lumière ; il leur expliqua ensuite à qui s'adresser pour faire le trajet en sens inverse, il referma une grille, puis disparut dans l'obscurité.

Dans les remparts et dans les clos,
les gens de moindre valeur et les
parcos,
vivent à l'ombre de leur termitière,
comme à l'ombre de la société.

Graffiti
0,5x1m
local à poubelles
Rempart de l'arsenal

Juin

(110 jours avant les évènements du 20 Septembre)

Quelque part sur la presqu'île, dans une cave éclairée par une petite lampe à pétrole, trois hommes et une femme s'étaient réunis autour d'une table présidée par Marie-Louise.

— Mon mari était un ingénieur spécialisé dans les systèmes hydrauliques, expliqua la rédactrice en chef, il est mort l'année dernière à la centrale hydroélectrique de Cusset, écrasé par une turbine. Quelques mois avant l'accident, il avait effectué une mission dans une usine de sucre bleu.

Marie-Louis fixa longuement la flamme de la lampe, puis elle continua son récit :

— Mon mari n'a jamais su comment était produit le sucre bleu. Personne ne le sait. Tout est très contrôlé. Dès leur arrivée à Saint-Chamond, les ingénieurs ont les yeux bandés. Ensuite, on les conduit à l'usine en camion. Il faut savoir qu'il y a là-bas une ville où sont logés tous les ouvriers. Seuls les ingénieurs, et quelques autres spécialistes viennent de l'extérieur.

— Vous voulez dire que les ouvriers vivent à l'usine ?

— Pas à l'usine directement, mais dans une ville toute proche. Ils vivent là-bas en autarcie et ne sortent jamais. Pour ce qui est de leur travail à proprement parler, les employés accomplissent leurs tâches sans avoir une idée précise de ce qu'ils font. Aussi, on les réunit par spécialité, et tout est organisé de sorte qu'ils ne croisent jamais les ouvriers d'autres spécialités. Cette règle est valable à l'usine comme dans les lieux de vie.

— Pour les empêcher de croiser les informations.

— Exactement. Tout est fait pour éviter les fuites ; les ouvriers sont limités dans leur mouvement, on surveille leurs moindres faits et gestes. Même dans le train qui relie Lyon à Saint-Chamond, tout est compartimenté, pour que les ingénieurs ne discutent pas entre eux pendant le trajet. C'est justement dans ce train que mon mari a eu ses informations ; un soir, il y a eu un

problème sur le quai de la gare, et il a dû monter dans une autre voiture ; c'est là qu'il a pu discuter avec d'autres ingénieurs. De ce qu'il m'a raconté, leur conversation fut assez anodine, seulement, à leur arrivée Lyon, des agents de raison les ont emmenés. Mon mari est rentré le soir même avec un nez cassé. La semaine suivante, il m'a dit que les agents de raison lui avaient rendu visite pour le prévenir que la prochaine fois, il s'en sortira avec bien plus qu'un nez cassé.

Elle continua :

— Deux mois plus tard, alors que sa mission était en passe de se terminer, il m'a révélé qu'on l'avait approché pour lui donner une information capitale concernant le fonctionnement des usines. Quelques jours après, on l'envoyait à la centrale de Cusset pour une urgence.

— Ils l'ont tué selon vous ?

— Je ne sais pas. Je ne veux pas savoir.

— Ce dont nous parlons depuis des semaines, intervint un autre homme, cette opération, quel sera son impact sur la société ?

— Il sera immense.

— Est-ce qu'il y aura des morts ?

— C'est probable.

— Est-ce que ce sera le chaos ?

— Quoi que nous fassions, le chaos nous attend, alors autant crever l'abcès au plus vite.

Les participants acquiescèrent en silence. Marie-Louise continua :

— Mes amis, nous n'allons pas changer le cours de l'histoire ; nous allons simplement jeter une corde à ceux qui sont au fond du puits, et nous ne ferons rien de plus ; peut-être qu'ils grimperont, ou peut-être qu'ils décideront de rester en bas, dans le froid et l'obscurité.

— Et si quelqu'un leur coupe la corde ?

— Peu importe, nous aurons déjà gagné, car ils auront levé la

tête, ils auront vu la lumière, et ils n'auront alors plus qu'une envie ; grimper.

L'Avenir Triomphant a raison,
car tout ce qu'il dit est vrai.
Écoutez la vérité.

Ceci est un message de
L'Avenir Triomphant
En avant !

Plus une société est friable, plus sa gestion des crises mineures devient chaotique ; quand les questions qui devraient normalement faire consensus engendrent une certaine nervosité, et quand les évènements anodins se mettent à occulter les sujets prépondérants, ce qu'il reste de liant s'effrite et l'émotion prend alors le pas sur la raison.

En ce début de mois de juin, un spectaculaire incendie transforma de nouveau les débats en une bataille rangée ; en cause cette fois-ci, un train de péniches venu s'encaster sur les quais de Saône en amont du pont des Deux collines ; l'incendie qui s'était alors déclaré, en plus de provoquer la perte de cinq barges, avait produit des flammes si hautes qu'elles étaient venues lécher la structure métallique du pont.

À l'antenne de *Lyon Radio-Cité*, monsieur Maronard, premier secrétaire du GSP, réclama la fermeture immédiate de l'ouvrage : « J'exige que l'on fasse appel à un collège d'experts pour déterminer si la structure du pont n'a pas été endommagée par la chaleur de l'incendie ».

L'Avenir Triomphant s'empessa d'envoyer monsieur Dumont face à son opposant :

« Vous n'avez rien à exiger ! Le GSP a perdu les dernières élections, ce n'est donc pas à vous de prendre des décisions.

— Qui vous parle d'élection ? Le peuple a le droit de savoir si le pont qu'il emprunte tous les jours ne va pas s'effondrer sous ses pieds !

— Vous ne représentez pas la société, monsieur Maronard, le peuple n'a pas voté pour vous aux dernières élections ! L'Avenir Triomphant est déjà bien aimable de vous accorder la parole ! Vous avez perdu les élections ! Vous ne devriez même pas avoir le droit de donner votre avis ! »

Dans une édition spéciale de sa gazette, le GSP demanda à un parterre de spécialistes de dresser un rapport sur les risques induits par un tel incendie ; le résultat fut sans appel ; architectes, ingénieurs et ouvriers du bâtiment expliquèrent que la chaleur des flammes, voire même celle du seul panache de fumée, était suffisante pour affaiblir significativement n'importe quel acier.

Une tribune publiée dans le *Triomphe* rétorqua qu'aucune flamme classique ne pouvait faire fondre l'acier ; « Pourquoi le pays s'embêterait-il à construire des hauts fourneaux si l'acier pouvait se modeler avec un simple feu de bois ! C'est absurde ! En outre, la hauteur des flammes a largement été surestimée, et on ne peut pas faire confiance aux témoins oculaires, notamment parce que l'épaisse fumée empêchait ce jour-là de voir correctement le pont. »

Les chroniqueurs de *Lyon Radio-Cité* évitèrent soigneusement d'aborder le sujet, préférant détourner l'attention de l'opinion en évoquant des événements jugés au combien plus important ; « *Il y a de cela quelques jours, les remparts ont été le théâtre de graves incidents, oserais-je dire, d'actes de barbarie, nous devrions arrêter de fermer les yeux sur la situation !* », « *Vous avez raison, les habitants des remparts sont des sauvages et ils sont à l'intérieur même de notre ville ! Nos concitoyens devraient en avoir peur !* »

Lors d'un discours tenu place du Triomphe, monsieur Dumont assura que les experts engagés par le GSP étaient des opposants dont la parole n'avait aucune valeur : « Pas besoin d'écouter ces soi-disant experts, nous avons la conviction d'avoir raison ! », pique à laquelle monsieur Maronard avait répondu à l'antenne de *Radio Plateau* : « *On ne répond pas aux problèmes par des convictions, mais par des actions !* »

Pour mettre fin au débat, le parti organisa un nouvel échange entre monsieur Dumont et monsieur Maronard :

« Puisque monsieur Dumont ne veut plus rien entendre, j'en appelle directement à la responsabilité des citoyens, et je les invite à manifester leur inquiétude auprès de L'Avenir Triomphant.

— Vous n'avez pas gagné les élections ! Ce n'est pas à vous qu'il incombe de s'adresser à la population, ces méthodes sont dignes des pires dictatures, monsieur ! Le GSP essaye de mettre à mal notre démocratie ! C'est un scandale ! »

Malgré l'inquiétude d'une partie de la population, L'Avenir Triomphant se borna à refuser toutes les propositions du GSP ; après tout, ces idées émanaient de l'opposition, aussi aurait-il été perçu comme un aveu de faiblesse d'écouter des personnes extérieures au parti.

Un matin pourtant, sans prévenir qui que ce soit, on ordonna aux marcheurs de fermer l'accès au pont ; les miliciens postés rive droite, à l'entrée de la colline du Temps nouveau, expliquèrent aux travailleurs qui s'amassèrent devant eux que le pont serait aujourd'hui fermé pour assurer la maintenance des rails de tramway ; officieusement, la manœuvre avait pour but de permettre une inspection minutieuse de la structure du pont.

Faute d'informations claires, des milliers de personnes continuèrent d'affluer depuis la colline du Temps nouveau, s'ajoutant aux tramways et aux fiacres déjà coincés là ; sous la pression de la foule, les marcheurs furent contraints de reculer jusqu'aux barrières situées à l'entrée du plateau de la Vérité ; le pont ainsi ouvert, plusieurs milliers de personnes s'y précipitèrent, puis, arrivant de l'autre côté, se retrouvèrent de nouveau bloqués par des marcheurs qui appliquaient finalement les ordres à la lettre, c'est-à-dire empêcher la traversée du pont, ou plutôt, dans ce cas précis, empêcher les gens de terminer la traversée.

Très vite, on protesta devant l'absurdité de la situation ; « Laissez-nous passer ! » s'époumonèrent ceux qui avaient déjà largement envahi le pont « On ne peut pas reculer ! », « On doit aller travailler ! ». À cette grogne naissante, les marcheurs opposèrent un silence de marbre.

Partout sur le pont, l'énervement succéda à l'agacement ; coincés à près de quatre-vingts mètres de hauteur, les badauds profitèrent de l'attente pour apprécier le vide qui les séparait de la surface scintillante du fleuve ; si cette vue impressionnante les enchantait d'abord, ces longues minutes passées à la merci du vent commencèrent à jeter sur leur visage des grimaces d'appréhension ; quand des bourrasques firent trembler la structure du pont, on échangea alors des regards de crainte, et soudain, la peur s'empara de la foule : « Le pont va s'effondrer ! » commença-t-on à s'alarmer, « Avancez ! », « Vite ! il faut bouger de là ! ».

En un instant, la pression contre laquelle les marcheurs avaient jusqu'ici facilement lutté se transforma en une irrésistible impulsion ; « Reculez ! » beuglèrent-ils en brandissant leurs fusils. L'ordre fut largement ignoré ; la panique s'était propagée comme une trainée de poudre, et les cris noyèrent alors toute autre injonction.

Dans l'espoir assez vain de rétablir le calme, les marcheurs assenèrent au hasard des coups de crosses ; des nez se brisèrent et des personnes s'écroulèrent, mais la vague qui s'apprêtait à déferler sur eux était déjà incontrôlable, aussi, voyant les barrières se tordre peu à peu, les marcheurs sentirent la peur les envahir eux aussi, celle de faillir à leur mission.

Sans crier gare, ils s'enfoncèrent tout à coup dans la foule en s'ouvrant un chemin à coup de crosse ; leur discipline quasi militaire se transforma alors en une rage dénuée de raison, et tandis que les badauds répliquèrent à coups de pied et à coup de poing, le pont se changea en un véritable champ de bataille.

À l'apogée des combats, les marcheurs frappèrent sans relâche

hommes et femmes jusqu'à les précipiter au sol ; derrière eux, les barrières se couchèrent et la foule commença à envahir le plateau de la Vérité ; après avoir donné leurs derniers coups de crosse, les marcheurs battirent en retraite, canon de leur fusil pointé vers la foule.

Pendant que les miliciens s'éloignèrent dans le boulevard, on releva les blessés, on essaya tant bien que mal de bander les plaies avec des mouchoirs, puis, en silence, tout le monde retourna sur le chemin du travail.

« Lyon Radio-Cité, il est 11h, à la une de l'actualité ce matin, les incidents qui ont eu lieu au niveau du pont des Deux collines, je suis toujours en compagnie de mes chroniqueurs, messieurs, quel est votre première réaction ?

— Moi je vous le dis, c'est une manifestation organisée par le GSP !

— Nous avons justement un auditeur au bout du fil, bonjour monsieur, vous étiez proche du pont ce matin, pouvez-vous nous dire ce que vous avez vu ? On nous rapporte qu'un cordon de marcheurs aurait fermé le pont, est-ce que vous confirmer cette information ?

— *Non ! c'est le GSP ! ils se sont réunis sur le pont et ils ont crié que tout allait s'effondrer !*

— Vous voyez, je vous l'avais dit, c'est le GSP !

— *Les marcheurs voulaient empêcher les manifestants de se réunir sur le pont, ils se sont fait traiter de tous les noms, c'est à ce moment-là que la foule les a attaqués !*

— Merci pour votre témoignage. Messieurs, un avis sur ce que vous venez d'entendre ?

— Visiblement, ces manifestants étaient pilotés par le GSP, ils veulent déclencher une guerre civile, je ne vois que ça !

— Lyon Radio-Cité, ensemble nous décryptons l'actualité, nous rappelons aux auditeurs qui viendraient de nous rejoindre que le pont des Deux collines a été ce matin le théâtre

d'affrontements entre sympathisants du GSP et marcheurs, on m'indique que nous avons justement un auditeur qui se serait retrouvé au milieu de ces échauffourées, monsieur, vous étiez sur le pont au moment des affrontements, pouvez-vous nous dire ce qu'il s'est exactement passé ?

— *Les gens étaient enragés ! Ils ont frappé les marcheurs, ils les attaquaient, comme une meute ! C'était la pagaille !*

— Et ces gens-là étaient principalement des rangs C, c'est bien ça ?

— *Oui, oui je pense, c'est-à-dire que dans le lot, il y avait des gens qui allaient travailler, mais ils se sont joints à la manifestation, ils y ont participé de bon gré !*

— Merci pour votre témoignage. Un avis, messieurs ?

— C'est consternant ! Je suis certain que ce sont les mêmes personnes qui voulaient que l'on arrête de chauffer le sucre bleu ! Vous voyez ou ça nous mène ? Ils sont incontrôlables ! Ce sont des terroristes qui nous attaquent, moi je vous le dis !

— Je suis d'accord avec vous ! J'ajouterais pour ma part une chose ; nous assistons aujourd'hui à une nouvelle forme de violence, c'est une violence à l'encontre des méritants, car, voyez-vous, quand on attaque les marcheurs, on attaque l'ordre, on attaque le parti, et on attaque tous ceux qui ont voté pour lui. Il y a une animosité qui couve dans la population, il y a un réel danger.

— Moi je crois que ça vient aussi des remparts, il y a énormément de violence là-bas, et cette violence commence à déteindre sur la population.

— Oui, je crois que vous mettez le doigt sur quelque chose, car il y a en effet, oserais-je dire, comme une sauvagerie qui s'est transmise aux gens de moindres valeurs. Aujourd'hui, nous le voyons bien, les gens qui ont manifesté sur le pont, ce ne sont pas des méritants de la presqu'île !

— Messieurs, votre conclusion sur cette affaire.

— Moi je voudrais ajouter une dernière chose ; le GSP nous

bassine avec le pont des Deux collines, pourtant, ce matin, n'y avait-il des milliers de personnes sur ce pont ?

— Si, vous avez raison !

— Et il ne s'est pas effondré ! Donc vous voyez bien que le GSP ment, ce pont est en parfait état, tout ça n'est qu'un prétexte pour effrayer la population, pour la manipuler, et pour la contrôler !

— Messieurs, avant de lancer la page de réclames, peut-être un dernier mot au sujet des marcheurs ?

— Moi je les félicite pour leur sang froid !

— Oui, c'était un évènement inédit, et pourtant ils ont su faire leur travail.

— Et bien merci messieurs pour cette analyse fine et juste de l'actualité, Lyon Radio-Cité, il est 11h30, tout de suite une page de réclame. »

Exclusivité Lyon Radio-Cité, après plusieurs mois d'enquête, les agents de raisons ont procédé ce matin à l'arrestation d'une dangereuse criminelle. La jeune femme cachait à son domicile plusieurs centaines de livres en vue de commettre un attentat à la peste. La déséquilibrée, diagnostiquée schizophrène paranoïaque, prévoyait de distribuer ces livres partout dans le tramway pour contaminer toute la ville, en atteste la présence de plusieurs souches de pestes retrouvées dans le papier. Une source proche du dossier nous indique que grâce aux mesures prises par les agents de raisons et les marcheurs, tout danger pour la population est à présent écarté. Une équipe spécialisée est actuellement en train de procéder à la décontamination totale du domicile de la jeune criminelle. La capitaine Saint-Just n'a pas encore souhaité commenter l'affaire. Plus d'informations en fin de journée. Restez à l'écoute.

Radio
brève

Dans l'aile réservée aux dirigeants du parti, les couloirs étaient plongés dans une pénombre de crypte.

Saint-Just se présenta à l'entrée d'un bureau gardé par deux marcheurs ; après avoir été annoncé, il s'avança dans une pièce éclairée à la bougie ; assise derrière une grande table, madame Depercy attendait, silencieuse et droite. De son identité de femme, on ne devinait rien ; un long voile noir l'enveloppait entièrement, et un masque blanc recouvrait son visage.

— Asseyez-vous, somma la dirigeante.

Saint-Just s'exécuta.

— Dites-moi ce que vous avez.

— Pas grand-chose. Maronard sait prendre ses précautions, comme tout le GSP d'ailleurs.

— Alors intensifiez les écoutes. Surveillez ses amis s'il le faut, sa famille, son médecin, son concierge, je veux tout savoir de lui et de ceux qui lui adresse la parole.

— Très bien.

— À partir de maintenant, il doit être considéré comme notre opposant numéro un. Par voie de conséquence, je veux que ses plus éclatantes réussites soient systématiquement occultées et que chacun de ses faux pas soit brandi en épouvantail, vous comprenez Georges ?

— Parfaitement madame.

— Et s'il n'a rien à se reprocher, ce dont je doute fortement, couvrons-le de calomnies ; aujourd'hui, n'importe quelle bêtise portée en première page prend valeur de vérité.

— Entendu.

Madame Depercy réajusta son masque et demanda :

— Des nouvelles au sujet de l'incident des péniches ?

— Les bateliers ont évoqué un problème de gouvernail. Concernant l'incendie en lui même, le fait d'avoir poussé les

moteurs au maximum pour éviter la collision a, semble-t-il, engendré une surchauffe, surchauffe qui aura mis feu à des graisses, la suite vous la connaissez.

— Quel gâchis, pesta la dirigeante, ce convoi transportait l'équivalent d'une semaine de sucre bleu.

— Un bon tiers a pu être sauvé.

— Bien heureusement. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre un nouvel arrivage, nos réserves sont déjà au plus bas.

— Les bateliers n'ont pas l'habitude de descendre la Saône, surtout que le courant était exceptionnellement fort ce jour-là, ce qui m'amène à cette question ; pourquoi avoir fait venir ces cinq mille tonnes de sucre bleu depuis le Nord ?

— Nous n'avions pas le choix Georges.

— Et pour quelle raison ?

— L'usine qui alimente Lyon a des problèmes.

— Quels genres de problèmes ?

Depercy opposa à la curiosité du capitaine un long silence de réprimande. Après avoir de nouveau réajusté son masque, elle soupira :

— Le sucre bleu était notre force, il est en passe de devenir notre plus grande faiblesse ; qui l'aurait cru ? À présent nous ne pouvons pas faire machine arrière, la population a pris ses habitudes, elle est allée de l'avant comme nous lui avons demandé, elle ne consentira jamais à la moindre sobriété, du moins pas de son plein gré.

Elle ajouta :

— Regardez les médecins ; hier, ils étaient avec nous, à se pavaner dans les dîners réservés aux plus hauts rangs de cette ville, et aujourd'hui, ils exigent, entendez le bien, « ils exigent » que nous leur fournissions la preuve que le sucre bleu chaud a les mêmes qualités nutritives que le sucre bleu froid. Ils nous ont même demandé pourquoi les gens avaient faim.

— Et pourquoi ont-ils faim ?

— Les gens n'ont pas plus faim que d'habitude Georges ! C'est

une idée construite par nos opposants.

— Qu'en disent les ducs de Beaujeu ?

— Rien. Ils n'ont rien à en dire. Comme tous les novateurs d'ailleurs.

Après une courte hésitation, Saint-Just se risqua :

— Vous pourriez leur demander ce qu'il se passe à l'usine de Dorlay.

Le masque de Depercy tressauta comme s'il avait été frappé de stupeur.

— Inutile de savoir ce qu'il s'y passe, répliqua sèchement la dirigeante, vous voyez le résultat tout comme moi ; une baisse de production.

— Quelle en est la cause ? C'est ce que je veux savoir, et vous aussi. C'est notre rôle de prévoir.

— Non Georges ! Ce n'est pas notre rôle justement. Nous nous occupons des villes, les novateurs se chargent du reste. Votre fonction vous a amené à prendre connaissance de l'usine de Dorlay, bien à vous, mais tâchez maintenant de rester à votre place ; les novateurs ne toléreront pas que l'on s'immisce dans leur monde. Du reste, rien ne sert pour vous de savoir, puisque vous ne contrôlez rien.

Saint-Just se massa la barbe en grimaçant.

— Je n'ai pas de masque blanc, grogna-t-il en réponse, ça, je l'entends bien, ceci étant, je dois m'assurer que le vôtre reste le plus longtemps possible sur votre tête. Or, vous aurez remarqué que la population est aujourd'hui tendue, et si cette tension se transforme en cassure, il se pourrait que les masques tombent. Mon rôle est de prévoir quand et comment de tels évènements pourraient advenir, s'ils adviennent un jour.

Un léger ricanement s'échappa du masque de la dirigeante.

— Georges, je vous l'ai déjà assez répété ; la ville est un zoo.

— Et nous sommes les gardiens, compléta le capitaine.

— Exactement. Aujourd'hui, les animaux s'agitent dans leur enclos, ils sont tendus comme vous dites, doit-on pour autant

s'en émouvoir ? Les animaux sont esclaves de leurs instincts, ce qui les rend parfois sujets à des sautes d'humeur ; l'agitation que vous croyez avoir identifiée est simplement un caprice saisonnier ; c'est le printemps qui arrive Georges, voilà tout, et le printemps ravive toutes les faims.

— Certaines faims ne peuvent être calmées.

— Détrompez-vous, les animaux obéissent toujours à une chose ; la peur. Croyez-vous que les bêtes sauvages s'apprivoisent avec des caresses ? Non, elles doivent vous craindre, c'est pour cette raison que nous faisons preuve de fermeté.

— C'est par souci de fermeté que vous vous êtes entiché des marcheurs ?

Depercy s'accouda à la table.

— Georges, c'est notre rôle de gardien, il ne peut en être autrement, c'est un équilibre, vous comprenez ? Et l'équilibre doit être maintenu, coûte que coûte ; les gardiens d'un côté, les animaux de l'autre, c'est tout. Demain vous mettez les lions à la place des gardiens, ils feront un festin des brebis, et si vous mettez les brebis à cette même place, ils se vengeront des lions ; de la même façon, si vous donnez les clés de la société aux primates, ils transformeront la ville en un immense bazar, et si vous les donnez aux cochons ils n'auront qu'une idée en tête ; se goinfrer. Vous voyez ? Il n'y a pas d'autre alternative, et il n'y en aura d'ailleurs jamais ; nous sommes les gardiens, nous sommes la société, nous sommes la paix, et tous ceux qui essayent de remettre en cause ce principe doivent être considérés comme nos ennemis.

— Là où il y a des ennemis, il y a rapidement des guerres.

— Il n'y aura jamais de guerre, Georges, car pour démarrer, toute confrontation durable nécessite deux camps de force équivalente. Quelle force peut s'opposer à nous aujourd'hui ? Le peuple ? Il est trop divisé, trop éparpillé, et je vais même vous dire une chose ; en vérité, les gens se détestent, regardez donc ; ils passent leur temps à se quereller, pour des bêtises, ils ne

s'entendent sur rien, ils s'évitent, ils ne désirent même qu'une chose, se piétiner les uns les autres, alors, comment voulez-vous qu'ils se rangent derrière une cause commune ? Qu'ils se battent pour leurs chaussures, pour un pont, pour des mots écrits sur un mur, qu'ils se battent pour leur cheval favori, et qu'ils se battent pour dépasser leur voisin ; à s'épuiser ainsi, ils n'auront jamais la force d'envisager une alternative à cette vie misérable.

Elle acheva :

— Notre force à nous, Georges, c'est d'être soudé, infaillible, inébranlables, comme ces masques que nous portons et qui font de nous des êtres éternels ; eux, ils ne sont liés par rien, rien hormis le sucre bleu ; c'est pour cette raison qu'ils doivent se déchirer pour tout, sauf pour lui ; pour le reste, les gens seront à jamais adversaires, ils ne pourront jamais s'allier, pas même pour nous punir, c'est pour cette raison que les événements de ces dernières semaines sont aussi insignifiants ; ils ne dénotent rien, sinon de la futilité de ceux qui pensent pouvoir jouer un rôle dans cette immense fresque ; des êtres minuscules, par la volonté comme par l'esprit, des êtres incapables de laisser la moindre trace sur le monde...

Depercy s'enfonça dans sa chaise.

— ...des êtres qui ne sont, au fond, que de simples anecdotes.

Perché sur le toit de sa termitière, et baigné par la douce lumière du soleil couchant, Maurice mélangeait vigoureusement sa peinture ; à côté de lui, Furio slalomait entre les tuyaux et les cheminées, courant après la balle qu'Irène s'amuse à lui lancer.

— Quel âge a-t-il ? demanda la jeune femme.

— Probablement, moins d'un an ; lorsque je l'ai trouvé, il était à peine plus gros qu'une chaussure, il a bien grandi depuis.

Irène caressa l'animal avant de lui jeter la balle à nouveau.

— D'où vient son nom ?

— De Furioso, c'était le nom de mon cheval pendant mon service militaire.

— Vous étiez dans la cavalerie ?

— Non, manutentionnaire, je transportais des charges, des canons, des caisses d'armement, ce genre de choses.

Irène se tourna un instant vers l'horizon. Elle demanda alors :

— Est-ce que vous avez pu voir ce qu'il y avait dehors ?

— À peine ; le jour où vous partez, ils vous mettent dans un wagon sans fenêtres, vous ne voyez rien. Ensuite, vous terminez le trajet dans un camion bâché ; une fois arriver à la base, vous n'en sortez plus pendant deux ans. Certains élèves officiers pouvaient sortir, mais pas nous. Moi ça n'a pas déplu, je passais mes journées avec mon cheval, on me fichait la paix.

Maurice grimpa sur l'armature du château d'eau, puis commença à en peindre l'immense cuve.

— Vous avez vu ce qu'il s'est passé au pont des Deux collines ? lui demanda Irène en élevant la voix.

— Oui, enfin, j'en ai entendu parler.

— On raconte que les marcheurs ont attaqué en premier.

— Ça ne m'étonne pas, nous avons déjà vu de quoi ils étaient capables.

— Justement, maintenant nous ne sommes plus les seuls ; peut-être que les gens vont commencer à ouvrir les yeux.

— Tant que les méritants ne se feront pas tirer dessus, personne ne dira rien.

— Moi, je me suis fait tirer dessus, vous aussi d'ailleurs.

— C'est différent. Même si madame Lechat en faisait un article, les autres méritants ne vous croiraient pas, ou alors, ils vous croiraient, mais diraient que vous avez mérité de vous faire tirer dessus.

— Parce que j'ai écrit sur un mur ?

— Oui.

Maurice acheva le premier mot de son graffiti ; « liberté ». Il continua :

— Vous savez, quand je livre de la viande, je parle souvent avec les méritants, nous ne sommes pas toujours d'accord, mais au moins il y a une discussion. Et j'ai remarqué une chose ; quand ils sont seuls, ils pensent d'une certaine manière, ils sont même raisonnables ; quand ils sont en groupe, leur attitude change, ils se mettent tous à penser de la même façon, ils répètent ce qu'ils lisent, ils lisent ce qu'ils se répètent, c'est un vase clos, rien ne peut y entrer, surtout pas de nouvelles idées. Alors, peut-être que les méritants seraient horrifiés en apprenant qu'un marcheur a essayé de tuer l'un des leurs, mais dès qu'ils se réuniraient pour en discuter, leur avis de groupe changerait du tout au tout, et ils se persuaderaient que vous étiez une délinquante, et que vous méritiez par conséquent de vous faire tuer.

Après avoir écrit le mot « égalité », Maurice s'agenouilla près de son seau et mélangea sa peinture.

— On est tous pareils au fond, lança Irène.

— Comment ça ?

— On dit aux autres ce qu'ils veulent entendre. C'est un mécanisme de défense en quelque sorte ; si vous dites autre chose, vous prenez le risque de ne pas être écouté, et personne ne

veut ça, personne ne veut être mis à l'écart.

Elle continua :

— Je crois que c'est la raison pour laquelle ils s'obstinent à fuir constamment le savoir.

— Pour ne pas se retrouver seul ?

— Oui. Comme si le fait de penser différemment des autres, de s'éloigner d'un chemin pour en emprunter un nouveau, nous isolait.

Irène regarda le soleil plonger sous l'horizon. Elle pensa à haute voix :

— Je crois que le savoir est comme un bâtiment que l'on veut explorer ; on démarre notre vie dans une pièce, et on commence à en parcourir chaque recoin ; très vite, on se sent oppressé, car la pièce est trop petite, alors on ouvre une porte, on découvre une pièce plus grande, et on l'explore elle aussi ; lorsque l'oppression se fait de nouveau sentir, on ouvre une autre porte, on découvre une autre pièce, et ainsi de suite. Si vous ne voulez pas vous sentir oppressé, vous devez sans cesse trouver de nouvelles pièces ; le savoir fonctionne ainsi, vous devez sans cesse le nourrir, comme une faim perpétuelle. C'est pour cette raison que certaines personnes ne veulent rien explorer, pas même leur pièce de départ ; ils préfèrent rester immobiles, pour ne pas sentir les murs autour d'eux, pour oublier qu'ils sont enfermés. Et en un sens, c'est compréhensible, car le savoir est à double tranchant ; si vous ne voulez pas vous sentir oppressé, vous êtes condamné à trouver de nouvelles pièces, à explorer toujours plus loin, encore et encore ; et pourtant, quoi que vous fassiez, vous serez toujours enfermés, car le savoir vous aura montré les limites de toutes choses, des limites que vous ne pourrez jamais dépasser, car elles vous encerclent de manière immuable.

Entre deux coups de pinceau, Maurice demanda :

— Est-ce que c'est ce que vous ressentez quand vous découvrez de nouvelles choses ?

— Oui, je me sens de plus en plus seule, de plus en plus enfermée. Pas vous ?

— Pas vraiment ; peut-être parce que j'ai toujours été seul, alors je ne vois pas la différence.

— Pourtant, regardez donc ; nous savons tous les deux des choses que nous ne pouvons pas révéler, soit parce que nous nous ferions arrêter, soit parce que les gens refuseraient de nous croire.

— Alors, gardons-les pour nous.

— Moi je ne peux pas ! J'ai besoin de me faire entendre !

— Faites comme moi, écrivez sur les murs.

— C'est donc la seule solution possible ?

— Peut-être. Si vous avez peur d'être isolée, arrêtez d'ouvrir des portes, et retournez voir ceux qui sont restés immobiles ; tendez-leur la main, montrez-leur ce que vous avez découvert, et s'ils ne sont pas prêts à bouger, laissez toutes les portes ouvertes, et attendez qu'ils se décident à vous suivre.

— Et s'ils ne se décident jamais ? Je ne pourrais pas les forcer ! Elle ajouta :

— Au fond, peut-être qu'ils préfèrent le mensonge au savoir, peut-être qu'ils ont l'intuition que le savoir ne leur apportera que tristesse et amertume. Ils préfèrent peut-être chercher le réconfort du mensonge, parce que lui, au moins, se conforme facilement à leurs désirs.

Maurice donna ses ultimes coups de pinceau ; sur la cuve du château d'eau s'affichait en grandes lettres : « liberté, égalité, fraternité ».

— Le mensonge est la pire des choses, assura le cocher en descendant de la plate-forme, il ne peut rien en sortir de bon si vous voulez mon avis. Vous parliez des murs qui oppressent, et bien, si le savoir c'est ouvrir des portes, le mensonge c'est construire des murs ; et au bout d'un moment, à force de mettre des murs partout, la pièce se rétrécit et vous vous retrouvez pris au piège ; pire encore, vous avez beau rester immobile, vous avez

beau refuser d'explorer votre petit espace, ce sont les murs qui vont se rapprocher de vous.

Il acheva :

— Le mensonge finira toujours par vous rattraper, inexorablement, encore plus si la pièce dans laquelle vous êtes est minuscule. Alors, continuez à explorer, continuez à ouvrir des portes, sinon vous allez finir par être écrasée.

LES AGENTS DE RAISON
DICTENT
LES MARCHEURS
FRAPPENT

Qui est à blâmer ?
Celui qui ordonne ou celui qui obéit ?

Duo de graffiti
1x1,5m
ruelle
Quartier du Temps nouveau

Juillet

(80 jours avant les évènements du 20 Septembre)

Au matin du 2 juillet, tandis que le soleil commençait déjà à faire bouillir les rues, des attroupements inhabituels se formèrent aux abords des kiosques. Alors qu'ils avaient pour habitude d'aller travailler leur journal sous le bras, les lecteurs assidus de la presse quotidienne étaient aujourd'hui restés plantés sur les trottoirs ; dans leurs mains, les journaux ouverts affichaient tous la même une :

LES SECRETS
DU SUCRE BLEU !

Lyon, 2 Juillet — Après plusieurs mois d'enquête, La Découverte, en association avec La Ficelle défilée, Lyon Soir, Aujourd'hui Sport, Le journal des Manufactures et Radio Plateau, est aujourd'hui en mesure de vous révéler tous les secrets de production du sucre bleu. Usines, ingrédients, multiples zones d'ombres ; découvrez comment les novateurs ont industriellement organisé le mensonge pour nous faire avaler leur produit. Retrouvez-nous également sur les ondes de Radio Plateau pour suivre en direct l'évolution de cette journée historique pour la liberté de l'information.

Marie-Louise Lechat,
rédactrice en chef de La Découverte.

Partout dans les rues, la une de *La Découverte* couvrait le visage des passants ; le journal avait envahi les kiosques dans des proportions qui dépassaient de loin l'hégémonie habituelle du *Triomphe*, et pour cause ; en s'associant avec d'autres quotidiens

plus modestes, et en augmentant le volume d'impression des imprimeries des manufactures, Marie-Louise avait réussi à quintupler le tirage de son journal.

LE SUCRE BLEU EST VIVANT !

C'est l'information principale de notre enquête ; le sucre bleu serait composé à plus de 40 % de protéines animales ; farine d'os, farine de sang et farine de viande constituent en effet une part importante des ingrédients fournis aux usines.

Ces farines animales sont obtenues au sein de gigantesques fermes cachées un peu partout dans le pays, notamment le long de la diagonale reliant Bordeaux à Paris. Chacune de ces unités de production s'articule autour d'un élevage (ovin, porcin,

avicole) couplé à plusieurs kilomètres carrés de champs (maïs, blé, et pomme de terre). Les farines végétales produites grâce à ces champs servent principalement à nourrir les bêtes, le reste étant envoyé dans les usines de sucre bleu pour être utilisé comme ingrédients secondaires.

Comment sont organisées ces fermes ? Comment sont réalisées ces farines et comment sont-elles acheminées jusqu'aux usines de sucre bleu ? Retrouvez tous les détails de notre enquête en page 2.

TRAVAUX FORCÉS DANS LES FERMES DU BERRY

Comment faire fonctionner des exploitations agricoles de plusieurs dizaines de milliers d'hectares, et ce, à l'insu d'un pays tout entier ? Les novateurs semblent avoir trouvé la solution puisqu'ils puisent leur main d'oeuvre dans un vivier de prisonniers de guerres (Prussiens pour la majeure partie), et de prisonniers de droits communs français.

Ces fermes gigantesques sont donc en réalité des camps de travaux forcés, aussi se pose un certain nombre de

questions ; quelles sont les conditions de détentions de ces prisonniers ? Combien de Français sont enfermés dans ces camps ? Le taux d'occupation des prisons françaises serait-il falsifié de façon à masquer la déportation systématique des prisonniers ? Plus important encore, le conflit interminable avec la Prusse ne serait-il pas avant tout un moyen d'obtenir la main d'oeuvre nécessaire au bon fonctionnement de ces fermes ? Nos réponses en page 4.

En fin de matinée, on donna l'ordre aux marcheurs de fermer les kiosques. Trop tard ; les nouvelles avaient déjà fait le tour de la ville.

Tandis que les lignes téléphoniques de *Lyon Radio-Cité* commencèrent à être submergées d'appels, les chroniqueurs se retrouvèrent contraints d'évoquer des faits qu'ils avaient jusqu'à lors sciemment passés sous silence ; « *c'est une campagne de désinformation* », « *certainement des mensonges du GSP* », « *aucun journal un tant soit peu sérieux ne se risquerait à sortir de telles bêtises* ».

Telle une rumeur colportée par les vents, les pages de *La Découverte* se diffusèrent dans tous les recoins de la ville ; on en retrouva sur les sièges des tramways, abandonnés sur les bancs, et même accrochés aux murs ; ceux qui n'avaient pas pu mettre la main sur le précieux sésame recopièrent les informations les plus importantes sur des feuilles volantes, comme pour en garder une trace ; alors qu'il lui avait toujours préféré la chaleur de la radio, la surface froide et sèche du papier les avait aujourd'hui animés d'un enthousiasme contagieux.

En début d'après-midi, les discussions se prolongèrent dans les usines, les fiacres et aux terrasses des cafés ; s'ajoutèrent à ce bouillon de culture les hurlements des transistors qu'on avait exceptionnellement branchés sur la fréquence d'une station qui ne réunissait habituellement qu'une audience marginale ; *Radio Plateau*.

La radio enregistra son pic d'audience en milieu d'après-midi, quand des marcheurs firent irruption dans ses studios ; avec calme et professionnalisme, son présentateur vedette commenta en direct la scène qui se déroula sous ses yeux ; « *Très chers auditeurs, les rédacteurs et rédactrices en chef assis à côté de moi viennent d'être menottés. Selon toute vraisemblance, je vais être le prochain.* »

De lointaines protestations résonnèrent encore quelques secondes dans le micro du présentateur, puis soudain, les ondes de *Radio Plateau* n'émettèrent plus qu'un sinistre bruit blanc.

MYSTÈRES AU SEIN DES USINES

Les employés des usines de sucre bleu nagent dans le mystère le plus total ; ils reçoivent les farines animales et végétales sous forme de sacs remplis d'une poudre dont rien n'indique la nature. Ensuite, ces sacs sont mélangés dans des cuves, puis acheminés dans les différentes parties de l'usine via un réseau complexe de tuyaux.

Il est difficile, voire impossible, de connaître en détail le fonctionnement des usines tant les efforts déployés pour garder le secret sont immenses ; chaque employé affecté à une tâche ignore tout du travail de ses collègues. Tout est surveillé, contrôlé, et chaque manquement au règlement est sévèrement puni.

Pour empêcher le partage d'informations, chaque corps de métier est logé, nourri et acheminé sur site séparément des autres. Les employés sont cantonnés à leur quartier et ne sortent jamais des grandes villes-dortoirs montées non loin des usines. Enfin, l'usage du téléphone est proscrit, les services postaux ne sont pas assurés, et l'usage du télégramme est strictement limité, si bien qu'il est pratiquement impossible pour un employé de communiquer avec le reste du pays.

Au sein même des usines, tout est organisé pour que le secret ne s'ébruite pas, au sens propre comme au figuré ;

certaines sections sont entièrement insonorisées, les employés sont contraints de porter des casques qui les obligent à communiquer par des gestes, et certains d'entre eux sont même habillés d'une combinaison intégrale dont l'utilité nous est inconnue ; ces employés en particulier sont les seuls à travailler dans la zone la plus sensible de l'usine, la zone ultime, c'est-à-dire l'endroit où le sucre bleu serait à proprement parler fabriqué. Aucune autre information sur cette zone ultime n'a pu nous être rapportée ; quelle transformation subissent les ingrédients acheminés jusqu'ici ? Nous n'en savons rien, et à ce jour, personne ne semble en mesure de dire comment le sucre bleu est réellement obtenu ; ingrédients inconnus, procédure opaque, sinon exotique ? Qui y a-t-il donc de si profondément innommable dans cette zone ultime pour que l'on s'acharne à cultiver autour d'elle un si grand secret ? L'Avenir Triomphant a peut-être la réponse, et il conviendrait pour nos dirigeants de rapidement lever le voile sur ce mystère, car au petit jeu des mensonges et des non dits, pourrait s'opposer l'imagination débordante de ceux à qui l'on ment ouvertement, imagination qui, faute d'apporter la vérité, alimentera tous les fantasmes, même les plus sordides.

Au lendemain des révélations, les rideaux des kiosques restèrent abaissés, et seules les ondes de *Lyon Radio-Cité* furent autorisées à émettre. Orphelins de leur lecture matinale, les

passants se transmettèrent les premiers germes du doute. L'un des sujets les plus abordés aux terrasses des cafés fut un article au titre sans équivoque : « La peste, réalité ou mensonge ? »

À Lyon Radio-Cité, on invita les chroniqueurs à se pencher sur la question :

« Admettons que la peste n'existe pas, que faites-vous donc des hommes et des femmes mis en quarantaine il y a plus de trente ans ? »

— Ayez un peu de décence enfin ! Ces pauvres gens sont morts, voilà tout !

— Vous ne croyez pas qu'ils aient pu constituer une main d'oeuvre fantôme pour ces camps de travail ?

— Les théories fumeuses de Marie-Louise Lechat n'ont rien à faire à cette antenne, c'est une menteuse pathologique et dangereuse !

— Je relève seulement les points évoqués dans les pages de La Découverte.

— Ce torchon n'existe plus ! Nous devrions cesser d'en parler !

— Hier, il existait encore.

— Et bien maintenant, c'est terminé, dans une démocratie saine, le mensonge n'a pas sa place, et c'est tant mieux !

— J'aimerais intervenir au sujet de ces soi-disant malades fantômes.

— Allez-y.

— Pourquoi avoir en premier lieu fait arrêter ces gens s'ils n'étaient pas contaminés par la peste ? Et s'ils étaient bel et bien contaminés, alors comment auraient-ils pu aller travailler dans ces fermes sans être rapidement emportés par la maladie ? Plus absurde encore, si ces malades ont réellement travaillé dans ces fermes imaginaires, alors par quelle folie les aurait-on laissés manipuler des ingrédients destinés à être consommés par le reste de la population ?

— Il a raison ! Tout ça ne tient pas debout.

— À propos de mensonges, le GSP est étonnamment calme depuis vingt-quatre heures, ils n'ont d'ailleurs pas participé aux révélations de La Découverte.

— Étonnant en effet que ces menteurs ne se soient pas joints à la fête !

— Je crois que leur gazette a malgré tout été fermée à titre conservatoire, messieurs.

— Tant mieux ! Et qu'elle ne rouvre jamais !

— Moi je vais vous dire, je pense que le GSP n'a pas voulu être mêlé à cette affaire, car ils ont dû sentir que tout était faux. Eux, ils ont un plan bien plus ambitieux, vous comprenez ? Eux, ils ne veulent pas mettre le boxon, ils veulent tirer la couverture pour eux seuls, ils veulent le pouvoir !

— Je suis d'accord avec vous, et j'irais même plus loin ; GSP, Marie-Louise Lechat, et plus généralement tous ceux qui croient à leurs mensonges, et bien ce sont là une bande de complotistes dont le seul but est de renverser notre démocratie ! Ce sont des sauvages en somme, et je commence à comprendre ce qui se passe dans certaines parties de notre ville, vous voyez de quoi je veux parler ? On essaye de monter une meute de sauvages complotistes pour renverser le gouvernement, nous devrions inventer un terme pour ça...

— ...des sauvageo-complotistes !

— Ah ! exactement ! tous ces gens-là, qui ne sont pas d'accord avec nous, et qui refusent de voir la vérité en face, ce sont de vulgaire sauvageo-complotistes ! Heureusement que nous sommes là pour balayer tous ces mensonges !

— Parfaitement ! nous sommes le dernier média sérieux dans ce pays ! Je ne serais d'ailleurs pas étonné que l'on ferme définitivement les journaux qui répandent le mensonge.

— Mais vous avez raison ! Et je dirais même plus ; chers auditeurs, en écoutant Lyon Radio-Cité, vous faites non seulement le bon choix, mais vous aidez également la société à se purger du mensonge. Car dans cette époque assombrie, nous

sommes un phare, et nous vous éclairons chaque jour du faisceau de la vérité ! »

La disparition brutale des journaux provoqua un manque que la population combla en relisant l'ultime numéro de *La Découverte*. La profusion des révélations et la profondeur de leurs détails suscitèrent partout une vague de questionnements ; dans un premier temps, le déni se chargea d'infecter tous les cerveaux et on essaya alors d'expliquer l'impossible à renfort d'hypothèses alambiquées ; on attribua rapidement le canular aux sauvages, puis on se ravisa presque aussi vite, jugeant qu'un tel stratagème n'aurait jamais pu être mis en place par des êtres aussi primitifs ; de la même façon, la possibilité d'ingérence prussienne, à peine envisagée, fut aussitôt balayée, car il était tout compte fait impensable qu'une puissance étrangère puisse mettre la main sur un des plus grands quotidiens du pays.

Au sommet de l'état, l'alternance de réactions épidermiques et de silences pesants donna du grain à moudre à ceux qui y voyaient là une preuve d'un malaise profond.

Au fil des jours, la digestion de cette quantité gargantuesque de révélations commença à nourrir les premières indignations ; au pied de l'hôtel de ville, la manifestation d'une quinzaine d'individus troubla quelque temps le calme solennel de la place du Triomphe, obligeant une troupe de marcheurs à venir disperser ceux qui réclamaient qu'on libère les « prisonniers politiques », c'est-à-dire les rédacteurs et rédactrices en chef des six journaux interdits.

Ailleurs, les graffitis poussèrent sur les murs comme de mauvaises herbes, et si l'on daigna un temps laisser la devise la France apparaître à tous les coins de rue, on effaça systématiquement les insultes, les « mensonges » et toutes les références jugées « sauvageo-complotistes ». Bientôt, les gens de moindre valeur s'emparèrent des mots « liberté, égalité,

fraternité » pour en faire le slogan de leur contestation naissante.

La réouverture des kiosques marqua le retour d'un seul et unique journal ; *Le Triomphe*. Après avoir remis de l'ordre dans les imprimeries des manufactures, on relança l'impression du quotidien partisan et on s'assura de sa large diffusion en réduisant drastiquement le nombre de coupons nécessaire à son achat. Pour ainsi dire, le journal était pratiquement devenu gratuit.

À la première page de ce nouveau numéro, monsieur Dumont tâcha de rappeler que les organes de presse tenus par des complotistes ne pouvaient en aucun cas être considérés comme une source d'information fiable, justifiant ainsi les mesures exceptionnelles prises pour interdire la diffusion des titres de presse jugés « mensongers ».

En l'absence de démenti, les rumeurs continuèrent malgré tout d'enfler, alimentées par les nouvelles à la main, les graffitis, et les bruits de couloir émanant des remparts.

Dans une allocution diffusée sur les ondes de *Lyon Radio-Cité*, monsieur Dumont avoua finalement qu'un nombre limité d'exploitations existaient à certains endroits du pays, mais qu'elles n'avaient qu'une vocation scientifique : « Afin de garantir la sécurité de tous, nos chercheurs essayent de mieux comprendre l'impact de la peste sur la faune et la flore, rien de plus ».

Les explications hésitantes de Dumont n'ayant convaincu personne, une nouvelle allocution tâcha de faire éclater au jour la vérité : « Il existe bel et bien des exploitations agricoles dans le Berry ; ces cultures sont strictement contrôlées et ont pour seul but la production d'une aide alimentaire destinée aux pays les plus touchés par la peste, notamment l'Espagne et l'Italie. Je le dis et je le répète, ces aliments ne sont pas destinés aux Françaises et aux Français. Si *L'Avenir Triomphant* a jusqu'ici

choisi de cacher à la population cette action humaniste, c'est par pure modestie d'une part, mais aussi pour éviter d'effrayer inutilement les citoyens. J'ajoute que la nourriture interdite reste impropre à la consommation, et que les pays bénéficiant de cette aide sont dans un tel état de décadence qu'ils sont prêts à prendre tous les risques pour nourrir leur population. »

L'argumentation du parti se retrouva confrontée aux contradictions mises au jour par une énième relecture des révélations de *La Découverte* ; un article perdu en page six, et à qui on avait jusqu'ici accordé qu'une faible attention révélait l'existence d'un trafic de viande organisé par l'ordre équin et profitant à une large clientèle de méritants.

Pour éteindre cet énième incendie, monsieur Dumont décida cette fois-ci de mettre les petits plats dans les grands ; il organisa un important discours sur la place des Quatres, il y convia de nombreuses personnalités, parmi lesquelles vedettes, sportifs, et chroniqueurs de *Lyon Radio-Cité*, puis il demanda aux marcheurs de filtrer l'accès à la place pour que seuls les méritants de haut rang puissent assister à la messe.

Si Dumont avoua bien volontiers que le sucre bleu était en effet constitué « d'un certain nombre d'ingrédients » — sans pour autant les nommer —, lesquels bénéficiaient d'un « processus de désinfection et de stérilisation draconien », il expliqua surtout que la production mettait en jeu des techniques et des procédés trop complexes pour que la population puisse les comprendre.

Il ajouta que le trafic de viande était « marginal et isolé », et que son ampleur était largement surestimée par « les organes de mensonge que sont *La Découverte* et le GSP », les deux plus importants « organes du sauvage-complotisme ».

Il assura enfin que la viande de cheval consommée par les méritants ne présentait de toute façon aucun risque sanitaire, puisque les chevaux eux même, étant enfermés dans la ville, ne pouvaient être contaminés par le monde extérieur.

En clôture de son discours, monsieur Dumont assura que les méritants restaient « un exemple d'intégrité et un modèle pour tous, notamment pour une frange de la population tentée de succomber à des méthodes faisant appel à toute forme de violences, qu'elle soit idéologique ou physique », rappelant au passage que « la démocratie accepte l'opinion divergente, mais refuse le mensonge et la sauvagerie ».

Preuve de son désir sincère de s'attacher aux principes nobles de la démocratie, le directeur des marcheurs organisa ensuite un jeu de questions-réponses afin « d'écouter les interrogations légitimes du peuple et prôner l'apaisement par le dialogue ». S'ensuivit alors un manège fantasque où les chroniqueurs de *Lyon Radio-Cité* se succédèrent au pupitre pour poser à Dumont des questions qu'ils prétendaient être celles d'un panel représentatif d'auditeurs.

Aux questions lisses et convenues des chroniqueurs s'ajoutèrent des appels lancés depuis la foule ; « les méritants mangent de la viande pendant que nous, on a faim ! », « si on peut manger de la viande pourquoi pas des légumes ? », « y en a marre ! si vous n'avez plus de sucre bleu alors donnez-nous autre chose ! ».

Pour couvrir le brouhaha naissant, on augmenta le son des haut-parleurs. Bientôt, devant une foule de plus en plus agitée, monsieur Dumont écourta les débats et salua les méritants ayant eu l'intelligence de venir l'écouter avec « calme et respect » ; alors qu'il prononçait ses derniers remerciements, on lui jeta au visage un morceau de viande crue. En un instant, des marcheurs s'élancèrent sur leur directeur pour le protéger ; sous les moqueries d'une partie de la foule, les miliciens l'escortèrent jusqu'à un fiacre dans lequel ils le jetèrent promptement.

Dans une nouvelle allocution radiophonique, monsieur Dumont déplora l'attaque dont il avait été la cible et dénonça les auteurs en les qualifiant de « sauvages infiltrés dans la foule ». Les chroniqueurs de *Lyon Radio-Cité* abondèrent en son

sens et ajoutèrent que les sauvageo-complotistes avaient tenté en vain de gâcher une réunion au demeurant marquée par « l'excellence des débats ».

Par la suite, les chroniqueurs comblèrent de nombreuses heures d'antenne à attaquer sans relâche les sauvageo-complotistes ; « ils sont responsables de cette supercherie, le trafic de viande n'a jamais existé, c'est un coup monté destiné à provoquer la haine des méritants », « Vous avez raison ! Ils jettent des morceaux de viande, et bientôt, ils jetteront des pierres, puis des bombes ! Ce sont des sauvages, en attaquant le directeur des marcheurs, ils ont attaqué la population tout entière ! J'invite les gens de moindre à valeur à se désolidariser des sauvageo-complotistes qui gangrènent notre société et qui ont pour seul but de mettre à mal notre démocratie ! »

Pour joindre le geste à la parole, L'Avenir Triomphant se lança dans une vaste campagne d'éradication du mensonge ; à l'interdiction des graffitis s'ajoutèrent bientôt l'interdiction des tracts, puis l'interdiction des nouvelles à la main. Aussi, la vente d'encre, de craie et de peinture fut suspendue dans toutes les quincailleries des clos, et dans les jours qui suivirent, des bouquets de marcheurs commencèrent à fleurir à la sortie des usines pour s'assurer qu'aucun employé ne ramène chez lui papiers et crayons. En l'espace d'une semaine, le parti avait ainsi anéanti toute possibilité d'écrire, d'échanger ou de diffuser.

Pour protester contre ces mesures, les producteurs de papier organisèrent une manifestation à laquelle ils convièrent les employés des journaux interdits. Faute de pouvoir utiliser des pancartes en carton, on confectionna des banderoles à l'aide de longs tissus, et on brûla des bouchons de liège pour écrire d'un noir de suie toute une variété de slogans : « Viande, oui ! Papier, non ! », « Mort des journaux, mort de la liberté ! », « Interdiction d'écrire, bientôt interdiction de parler ? », « Liberté, égalité, fraternité ! ».

Les manifestants s'élancèrent depuis les manufactures, puis traversèrent les clos. À mesure qu'ils progressèrent dans les rues, haranguant au passage les personnes accoudées à leur fenêtre, les rangs gonflèrent à vue d'œil, si bien qu'à l'approche de la presqu'île, le Grand boulevard se retrouva entièrement envahi par la foule.

Après avoir longé les quais du Rhône, le cortège convergea vers la place des Quatre. Dans les rues étroites de la presqu'île, l'afflux massif de manifestants fut accueilli comme un raz-de-marée ; les méritants se réfugièrent à la hâte derrière les vitrines des échoppes, ou dans les restaurants, puis ils regardèrent avec inquiétude le torrent déferler devant eux.

Pris au piège au milieu de la foule, des méritants perchés sur leur calèche se penchèrent pour sermonner les manifestants ; « Vous en faites un peu trop, non ? Tout ça pour du papier ! », « Mais madame, les professeurs n'ont même plus de craie pour écrire aux tableaux, et les enfants n'ont plus de crayons ! », « Vous n'avez qu'à leur acheter des porte-plume ! »

Ailleurs, l'invective s'était peu à peu substituée à ce mépris courtois ; « Pourquoi essayez-vous toujours de mettre le bazar sur la presqu'île ? Ici c'est chez nous ! », « On en a marre de l'injustice ! », « Et nous, nous en avons marre de vous voir rouspéter ! D'abord les anti-cuissons, puis les anti-ponts, et maintenant les anti-méritants, vous n'êtes jamais content ! La radio a raison, vous êtes des sauvages ! »

Tandis que le gros de la manifestation se concentra sur la place des Quatre, on arracha ici et là des affiches, on renversa quelques tables aux terrasses des bistrots, et on épuisa les derniers bouts de craie à griffonner partout sur les murs « liberté, égalité, fraternité ».

Au nord de la presqu'île, sur la place du Triomphe, on donna aux marcheurs leurs derniers ordres, puis, d'un coup de sifflet, on les envoya chasser les manifestants. En chemin, une pluie d'applaudissements accompagna la milice ; penchés à leurs

fenêtres, les méritants encouragèrent leurs sauveurs à renfort de cris grandiloquents : « Tuez-les ! », « La presque-île est à nous ! », « Tuez tous ces sauvageo-complotistes ! ».

La tactique des marcheurs était simple ; dans un calme tout relatif, ils rameutèrent sur la place des Quatre les manifestants éparpillés sur la presque-île, puis, quand la foule se retrouva concentrée en un seul et même point, ils se postèrent à l'entrée des rues qui donnaient sur la place et refermèrent ainsi l'enclos.

Tout en gardant leur position, les miliciens déployèrent un cordon pour protéger les terrasses des cafés, puis ils laissèrent les manifestants hurler leurs slogans devant eux.

Après avoir passé près de deux heures à crier sous un soleil de plomb, les gorges s'asséchèrent, la ferveur s'essouffla, et tandis que les dernières gouttes d'indignations s'évaporèrent dans le silence brûlant, les esprits assommés se turent, transformant ainsi la manifestation en un rassemblement muet.

Le retour du calme encouragea les méritants à sortir sur les terrasses pour aller siroter quelques sucrenades ; bloqués sur la place des Quatre, les manifestants essayèrent de passer la tête par-dessus les épaules des marcheurs pour réclamer aux méritants un peu d'eau fraîche ; cachés derrière les miliciens, les habitants de la presque-île ignorèrent chacune de ces requêtes.

Au plus fort de la canicule, les manifestants épuisés se retrouvèrent contraints de s'asseoir à même le béton brûlant. Partout sur la place, les premiers malaises entraînèrent les premières poches de rébellion ; on essaya d'approcher les marcheurs pour leur demander de mettre fin au blocus. En vain.

En toute fin d'après-midi, alors que le soleil commençait à plonger derrière la colline du Temps nouveau, plusieurs coups de sifflet réveillèrent les manifestants ; les marcheurs avaient épaulé leurs armes et s'apprêtaient à avancer sur eux pour faire évacuer la place ; un nouveau coup de sifflet sonna la charge ; en un instant, les miliciens foncèrent sur les manifestants encore

assis et leur assénèrent des coups de crosses pour les forcer à se relever ; tandis que l'étau se resserrait autour d'elle, la foule désorientée se bouscula sur la place, créant une pagaille qui incita les marcheurs à intensifier leurs coups ; quand les manifestants paniqués se retrouvèrent acculés, les marcheurs formèrent un entonnoir autour d'eux puis consentirent à ouvrir un chemin en direction des quais du Rhône.

La place se vida en quelques minutes seulement ; postés de part et d'autre de la chaussée, les marcheurs escortèrent le troupeau loin de la presqu'île, renvoyant à coups de pied les brebis galeuses qui essayaient de s'écarter du chemin. Ceux qui avaient encore les mains blanchies par la craie furent attrapés, puis emmenés dans des ruelles adjacentes ; à l'encontre de tout ordre et de tout protocole, les marcheurs les rouèrent alors de coups, comme pour se décharger de l'amertume qu'ils avaient accumulée depuis plusieurs jours, comme pour les punir de les avoir fait poireauter toute une après-midi sous le cagnard.

Aux terrasses des bistrots, les méritants se félicitèrent de pouvoir à nouveau profiter du calme de leur place ; après leur avoir fait part de leur gratitude, ils invitèrent les quelques marcheurs encore présents à venir s'asseoir avec eux, et tandis que des employés de la voirie s'affairaient déjà à nettoyer la place, miliciens et méritants partagèrent avec gaité des litres et des litres de sucrenade bien fraîche.

Le sucre bleu est un mensonge

Graffiti
20x90cm
mur
Presqu'île

Le sucre est un produit à la pointe, il n'y a pas d'autre alternative, il n'y a pas meilleur que le sucre bleu.

Haut-parleur
Publicité

Nous recevons aujourd'hui Mme.Lavoise, experte en toxicologie.

— Bonjour Mme.Lavoise.

— Bonjour.

— Mme.Lavoise, pourriez-vous nous expliquer pourquoi les aliments naturels sont dangereux pour l'organisme.

— C'est très simple ; les aliments naturels tels que les légumes, les céréales, ou encore les viandes contiennent des molécules qui agissent sur notre corps comme du poison. Cela s'explique par le fait que ces aliments ont été, si l'on peut dire, conçus par la nature pour nourrir les animaux et les insectes, et non l'homme.

— Vous voulez dire que même si la peste n'existait pas, ces aliments seraient tout de même dangereux pour l'organisme ?

— C'est tout à fait exact.

— Et bien merci Mme.Lavoise, nous l'avons bien compris, peste ou pas, les aliments naturels sont du poison pour l'homme.

Radio
Publicité

Le sucre bleu est un poison

Graffiti
0,6x3m
sur le rebord d'une fontaine
Presqu'île

« Notre conversation est enregistrée, n'est-ce pas ? demanda la voix calme de Marie-Louise.

— Évidemment, grogna Saint-Just, c'est un interrogatoire.

— Alors à votre avis, qui de nous deux a le plus à craindre d'être écouté ? »

Saint-Just était seul, assis sur une chaise, casque vissé sur les oreilles ; autour de lui, les murs étaient bardés d'appareils sur lesquels tournaient des dizaines de bandes magnétiques.

Il rembobina la conversation qu'il avait eue avec Marie-Louise quelques jours plus tôt, puis il pressa un bouton.

« Les dirigeants pensent que la presse a un pouvoir trop important, je crois qu'ils en sont effrayés.

— Partagez-vous leur avis, capitaine ?

— Je crois que oui ; pour tout vous dire, j'ai toujours eu du mal à comprendre pourquoi la population vouait un si grand culte aux grattes papier dans votre genre ; après tout, vous ne valez pas mieux que quiconque, vous êtes médiocre, faillible, influençable, comme tous les hommes au fond, car c'est ce que vous êtes ; des hommes, ni plus ni moins ; et pourtant, on vous a conféré une aura, presque divine, qui vous permet de dicter la vérité, et pire encore, de manipuler l'opinion ; et ça, c'est un problème.

— Ma position va vous étonner capitaine, car je suis d'accord avec vous ; je crois que la presse n'informe plus, ou du moins, plus assez ; à présent elle juge, elle décide, elle condamne, en somme c'est un pouvoir totalitaire qui ne peut être directement régulé. Je vais même vous dire une chose ; le peuple devrait pouvoir contrôler les journalistes, elle devrait pouvoir voter pour eux, elle devrait pouvoir les punir et les révoquer, comme elle devrait pouvoir punir et révoquer les juges et même les dirigeants.

— Croyez-vous réellement que le peuple soit digne d'un tel pouvoir ?

— Personne n'est digne de rien, capitaine, mais que vous le vouliez ou non, il y a une population avec laquelle il faut composer. Si vous laissez la construction de la société à une seule minorité, il est normal que la majorité se sente exclue. Pendant un temps, la presse a eu pour vocation de contrebalancer cette inégalité de pouvoir, mais c'est un idéal que nous n'avons jamais vraiment atteint. Pire, la presse partisane a complètement anéanti nos efforts. Aujourd'hui, le parti propose de supprimer la presse, et bien je suis d'accord, mais à une condition ; que l'on supprime aussi les dirigeants ; ces deux pouvoirs sont aujourd'hui caducs, alors débarrassons-nous-en.

— Vous m'étonnez en effet, madame Lechat ; je m'attendais à tout, sauf à vous voir vilipender le milieu auquel vous avez pourtant dédié votre vie.

— Je n'ai pas dédié ma vie à la presse, mais à l'information. Contrairement à ce que vous pouvez croire, la presse n'est pas un symbole de démocratie, c'est même tout le contraire ; son existence même est une preuve que le pouvoir est déséquilibré ; la presse est la rustine d'un système qui, dès sa conception, fuyait de toute part. L'important, c'est l'information, l'information est un contrepouvoir, capitaine, c'est même l'essence du pouvoir, et c'est une chose qui doit appartenir à tout le monde. Tout monopole est néfaste, le monopole de l'information en est un ; car l'information est une ressource fondamentale, comme l'air et l'eau ; elle doit donc être livrée sans contrepartie à la population, et à la population seule ; c'est à cette unique condition que la société pourra trouver une stabilité saine. »

Saint-Just appuya sur un bouton pour faire défiler la bande. Il pressa un autre bouton, réajusta son casque, puis écouta :

« Vous ? ricana Marie-Louise, qui serait assez fou pour vous faire confiance ?

— La confiance n'est pas une affaire de fonction, madame Lechat, c'est une affaire de morale ; pour preuve, depuis le début de cet entretien...

— ...interrogatoire.

— Depuis le début de cet entretien, disais-je, Marie-Louise semble avoir pris le pas sur madame Lechat, la rédactrice en chef de La Découverte. Alors, pourquoi n'essayez-vous pas de parler à l'homme, avant de parler au capitaine.

— Vous n'êtes pas un homme Saint-Just, vous êtes un chien de garde ; et les chiens de garde ne servent qu'à aboyer.

— Les chiens de garde, comme vous dites, ne font qu'obéir à leur maître ; croyez-vous vraiment que je ne sois qu'un simple exécutant ?

— C'est là où vous vous trompez lourdement capitaine ; les chiens de garde ne font pas qu'obéir à leur maître, ils les défendent aussi. Si vous ne le comprenez pas, alors vous ne pouvez pas comprendre notre monde, car si l'obéissance peut n'être qu'une simple affaire de fonction comme vous dites, l'obédience, elle, touche l'homme au plus profond de ce qu'il est ; c'est comme ça que l'on identifie un chien de garde ; il est obéissant, c'est à dire proactif, zélé, il n'est pas seulement convaincu par son maître, il est contaminé par lui, il est entièrement disposé à reprendre ses idées ; c'est ça qui le rend parfaitement pernicieux, et donc dangereux.

— Les chiens de garde sont capables de discernement, madame Lechat ; je ne crois pas que les traiter comme des enfants vous aidera à comprendre ce qui les anime.

— Au contraire ! Les chiens de garde défendent leurs maîtres exactement comme un enfant défendrait ses parents. Vous savez, les enfants développent un amour très fort pour leurs parents, et cet affect puéril disparaît normalement à l'adolescence, quand l'enfant prend conscience de la perfectibilité de ses parents ; il devient alors lui même adulte, c'est à dire indépendant affectivement. Et bien, un chien de garde, c'est en quelque sorte

un adulte bloqué au stade de l'enfance ; il défend donc ses maîtres comme un enfant, car il est lié à eux par un affect obsessionnel. Vous devriez les reconnaître facilement, il y en a de beaux spécimens à la radio.

— Vous me mettez dans le même panier que ces imbéciles ?

— Vous, moi, et toute la société en vérité, car nous sommes tous devenus profondément puérils.

— Développez.

— J'ai éveillé votre intérêt capitaine ? Ou devrais-je dire, Georges ?

— J'ai dit ; développez.

— Pour comprendre pourquoi la société est puérile, vous devez d'abord comprendre ce qu'est la puérilité même, c'est-à-dire l'affect de l'enfant, mais je doute que cela vous passionne.

— Allez-y, j'ai tout mon temps.

— Très bien ; alors pour commencer, vous êtes d'accord pour dire qu'un enfant n'a pas accès à un panel riche de sentiments, n'est-ce pas ? Comme il est en train de se construire, il se contente de réagir au monde avec un affect incomplet, c'est-à-dire des sentiments simples ; la fermeture comme seul moyen de défense, le déni comme seule réaction à la contradiction, l'obsession plutôt que l'amour, la confrontation plutôt que le compromis, et surtout, c'est très important, la colère comme substitut à la contrariété. Mais vous comprenez aussi que l'enfant n'est pas néfaste pour la société ; il n'y participe pas activement, voire pas du tout, il se contente de grandir, ce qui est déjà beaucoup, et il le fait sous la direction des adultes qui sont là pour canaliser sa nature capricieuse. En un sens, c'est normal pour un enfant de faire des caprices, car c'est un moment qui lui permet de tester ses limites en les confrontant à la société ; et les garants de la société, ce sont en premier lieu ses parents, mais aussi et surtout l'école, qui est en vérité un ersatz de société dans lequel l'enfant va évoluer, apprendre, se normaliser, en un mot, se construire. Le problème d'une société

infantilisée, c'est à dire une société dont les adultes eux-mêmes ont un affect incomplet, c'est qu'il n'y a plus aucune autorité pour canaliser leurs émotions ; évidemment, puisque l'autorité d'adulte qui aurait dû être la leur est justement absente ! Et le problème va en s'aggravant, puisque les adultes infantilisés se contaminent entre eux à mesure que leur immaturité s'exacerbe, si bien que la société elle-même se retrouve dans l'incapacité de canaliser les affects qui la constitue. Et lorsque tous les adultes développent le même affect enfantin, il en résulte donc une société infectée par les tares de l'immaturité ; c'est une société capricieuse, une société de déni, une société de pulsions et de passions, une société d'obsessions, en un mot, une société de confrontation ; le chien de garde est le plus pur produit d'une telle société, car il concentre à lui tout seul la totalité de ces tares.

— Qu'est-ce qui pourrait être à l'origine d'une telle immaturité selon vous ?

— Une société instable, car pour retrouver sa stabilité, la société va vouloir se réfugier derrière un certain nombre de fondamentaux.

— Des fondamentaux puérils ?

— Oui notamment, c'est pour cette raison que l'information et l'éducation sont si importantes ; elles permettent de fabriquer des adultes riches, complexes, et donc imprévisibles ; ce type de caractère adoucit la polarisation, prévient la confrontation et permet le compromis ; l'imprévisibilité, et j'insiste là-dessus, c'est un chaos duquel peut naître des idées nouvelles, des idées qui ne peuvent pas se développer dans le cadre d'un affect constitué de sentiments primaires. C'est ça qui caractérise une société d'enfants par opposition à une société d'adulte ; la première est prévisible et donc sclérosée ; la seconde est imprévisible et donc vivante. Certaines personnes détestent l'imprévisible, et ce sont ces personnes-là qui trouvent un intérêt dans le maintien d'une société infantile. »

Saint-Just avança dans la conversation.

« La société puérile est incapable de construire, car elle est incapable de se projeter, comme un enfant ne voit pas son avenir au-delà de son prochain repas. »

Saint-Just avança à nouveau.

« Aujourd'hui, que construisons-nous ? Plus rien. Pourtant, une société saine doit obéir à des respirations ; elle doit construire, déconstruire, se renouveler, se transformer.

— Que doit faire une société pour se renouveler ?

— Déconstruire puis reconstruire. Que faisaient les sociétés anciennes quand elles n'avaient plus de matériaux ? Elles déconstruisaient et reconstruisaient. Mais aujourd'hui, que se passe-t-il ? Il n'y a plus de matériaux, et le béton est trop solide pour être déconstruit, les tours sont trop immenses pour être abattues, alors qu'allons nous faire ? Je vais vous le dire capitaine ; la société va démolir les plus faibles, ceux qui ont les fondations les plus friables, et quand ceux-là seront abattus, adviendra alors le règne de l'absurde, car dans notre perpétuelle folie créatrice, le besoin de nouveaux matériaux va nous entraîner encore plus profondément dans les mines de notre inhumanité. Ce que j'ai voulu faire avec mes révélations, c'est abattre les murs qui nous enferment tous, pour reconstruire sur des bases saines. Cette solution a été refusée, ou plutôt, elle a été mise au placard par ceux qui ont compris qu'elles ne leur apporteraient aucun bénéfice. »

Saint-Just avança.

« Restent donc maintenant deux camps irréconciliables. »

Il avança encore.

« Pour qu'il y ait consensus, chaque camp doit céder quelque chose à l'autre. Aujourd'hui, nous sommes face à deux camps bien distincts ; l'un ne veut rien céder, et l'autre ne peut plus rien céder. »

Saint-Just avança une dernière fois ; voyant la bande arriver à son terme, il réécouta avec attention les dernières minutes de

cette longue conversation. Les mots échangés étaient d'une grande banalité ; le capitaine expliquait à la prisonnière comment allait se dérouler la suite de son incarcération, insistant d'ailleurs lourdement sur ce qu'elle s'apprêtait à vivre à l'Hôtel-Dieu. Mais l'important était ailleurs, écrit en toute lettres sur le carnet qu'il avait discrètement tendu à Marie-Louise à l'approche de cette fin d'entretien :

« À quoi jouez-vous ? », « Faites-moi confiance. », « C'est une ruse ? », « Qu'avez-vous à perdre ? », « Chambre des enfants, grande malle, double fond ».

Un sympathisant du GSP a été accusé de colporter des rumeurs sauvageo-complotistes au sujet du pont de Deux collines. Une enquête est en court, le bureau du GSP a été perquisitionné.

Radio
Brève

Dans les dîners mondains, certains racontent que sur la rivière
paisible de la société, les méritants sont sur des péniches et les
gens de moindre valeur sur de simples barques.
À ces méritants, nous répondons une chose ; plutôt que de vous
pavaner sur vos péniches, demandez-vous ce qu'il vous
advient quand il n'y aura plus d'eau.

Tract
collé sur un Mur
Presqu'île

La critique nourrit le mensonge,
n'écoutez pas la critique.

Ceci est un message de
L'Avenir Triomphant
En avant !

Irène demanda à Maurice de l’emmener au fin fond du clos Lumière. « Voulez-vous que j’attende ici? », « Non, vous pouvez y aller, je rentrerais à pied, merci. »

Irène monta dans les étages d’un vieil immeuble ; elle présenta à un homme la pièce que le doyen des sachants lui avait confiée quelques semaines plus tôt.

Le passeur se chargea de la guider jusqu’à une église perdue en plein coeur du rempart de l’Arsenal ; au milieu des termitières, l’édifice semblait minuscule ; pourtant, avec sa façade imposante et ses épais murs des pierres, il avait l’air d’une petite forteresse.

Irène frappa à la porte. Quelques instants plus tard, le doyen de sachants passa la tête par une lucarne :

— Ah ! c’est vous ! s’exclama-t-il, je m’attendais à vous voir, entrez donc.

Irène pénétra dans un hall plongé dans la pénombre.

— J’ai vu ce qui s’était passé en ville, nota le doyen en cherchant une clé dans un trousseau, vous avez bien fait de venir, suivez-moi.

Le doyen emmena Irène au coeur de l’église ; baignés par la lumière douce et colorée des vitraux, des milliers d’objets interdits s’amoncelaient entre les piliers, formant un immense bric-à-brac ; il y avait là d’étranges machine à écrire, des affiches, des papiers, des colonnes de livres qui grimpaient jusqu’aux voutes, et toute une myriade d’objets inconnus, notamment des miroirs, sombres, de toute forme et de toute taille, aux reflets vaporeux. S’ajoutaient à ces drôles d’artefacts des piles de babioles dont on aurait bien eu du mal à deviner l’usage.

— J’ai déjà vu certains de ces objets, s’émerveilla Irène, mais jamais en si grande quantité.

Après avoir invité son hôte à s’asseoir sur un divan perdu au

milieu de ce labyrinthe, le doyen s'amusa :

— C'est pourtant un échantillon infime de ce que vous auriez pu trouver au temps de la Grande Guerre et même avant !

Le doyen s'enfonça dans son fauteuil, puis demanda :

— Que savez de l'histoire, mademoiselle Irène ? La grande histoire j'entends; celle des hommes.

Irène dévisagea le doyen avec circonspection.

— Débutons au moyen-âge si vous le voulez bien, continua le vieil homme, une période fondatrice pour notre civilisation. Sauriez-vous situer cette période sur l'ancien calendrier ?

— L'an 1000, essaya Irène, 1500 ?

— Et ensuite ?

— Il y a eu une révolution.

— Vous allez vite en besogne, mais peu importe ; à quelle date croyez-vous que cette révolution a eu lieu ?

— 1791 ? 1793 ?

— 1789, mais je suis étonné que vous soyez tombé aussi proche.

— J'en ai entendu parler dans un livre.

— Un livre ? Oh oh ! C'est intéressant. Sauriez-vous me dire de quelle période il datait ?

— Je ne sais pas, en revanche, j'ai déjà eu dans les mains un livre de l'an 1865.

— Oh ! Un livre qui a précédé la Grande Guerre, je n'ai moi-même jamais vu d'objet aussi vieux, c'est une véritable relique, s'il en est !

Il continua :

— Vous savez, les objets sont fascinants ; ils nous survivent dans des proportions qui dépassent notre entendement ; à côté d'eux, nous sommes de simples mortels que le temps efface d'un simple souffle. Ce livre que vous avez eu dans les mains, il a traversé l'histoire, il s'est chargé de souvenirs, souvenirs qui nous seront à jamais inconnus, car hélas, le papier ne parle pas, ou si peu ; c'est pour cette raison que l'on oublie aussi facilement la

fonction des objets anciens ; si personne ne nous transmet les souvenirs qu'ils renferment, ils tombent à jamais dans l'oubli. Prenez encore une fois votre livre ; il vous a parlé, il vous a donné une date, mais que signifie-t-elle pour vous ? Que vous raconte-t-elle de l'histoire ? De notre histoire ?

— Je ne suis pas certaine de comprendre.

— 1865. Combien d'années nous séparent de cette date ? Une génération ? Une vie d'homme ? Plus ?

— J'ai déjà essayé de faire le calcul, expliqua Irène, 1865 auxquelles on ajoute les 119 ans de notre nouveau calendrier, ce qui nous amène à mille neuf cent quatre-vingts...

— ...vous faites fausse route, coupa le doyen.

— Vous disiez pourtant qu'il avait précédé la Grande Guerre.

— Il a précédé la Grande Guerre en effet, et plusieurs autres encore ; beaucoup d'autres. En vérité, avec toutes les informations que les sachants ont pu réunir, nous pouvons affirmer avec certitude que la Grande Guerre a éclaté au milieu de l'année 2050, ce qui nous place aujourd'hui en 2204, c'est-à-dire 119 ans après la fin d'un conflit qui aura lui-même duré trente-cinq longues années.

L'évocation de cette date frappa Irène comme une gifle.

— Le livre que j'ai eu dans les mains avait donc...

— ...plus de trois siècles, oui, soit quelques vies d'homme.

— C'est vertigineux.

— N'est-ce pas ? Imaginez un peu ; vous avez touché un livre sur lequel un contemporain de la révolution de 1789 aura lui-même pu mettre la main. C'est le genre de chose que peuvent transmettre les objets, et pour ça, ils savent se passer de mots.

— Si je comprends bien, deux siècles séparent la Grande Guerre de la parution de ce livre.

— C'est exact.

— Qu'a-t-il bien pu se passer durant un laps de temps aussi long ?

— Tant de choses ! Des choses oubliées. Des choses que l'on

ne raconte pas, que l'on a cachées, que l'on a détruites aussi. Ces deux siècles ont été d'une richesse infinie, richesse paradoxale cela dit, puisqu'elle aura mené en fin de compte à cette fameuse Grande Guerre ; d'ailleurs, les contemporains de cette époque lui avaient en vérité donné le nom de « guerre des six », à cause des six grandes puissances qui en ont été à l'origine.

— Pourquoi avoir voulu cacher tout un pan de l'histoire ?

— Question éminemment complexe, car chaque époque a ses raisons ; au sortir de la guerre, et pour des raisons que je vous expliquerais plus tard, beaucoup de choses ont été détruites, et dès lors, l'histoire s'en est retrouvée largement affectée. Pour les contemporains de la période sombre, c'est le traumatisme de la guerre qui a amené la société à mettre de côté leur passé, et ce, pour reconstruire un meilleur avenir. « Le grand oubli », comme on l'a appelé, a ensuite permis à l'empereur Bertrand de balayer les idées qui auront contribué à précipiter le monde d'avant-guerre dans le chaos, c'est-à-dire les idées jugées déviantes. Enfin, pour L'Avenir Triomphant c'est encore autre chose ; certes, ils ont poursuivi l'oeuvre de l'empereur Bertrand, mais le travail avait déjà été largement fait ; pour le parti, il s'agissait avant de tout de bouleverser notre vision du temps, c'est-à-dire de rattacher toutes les plus grandes réussites de l'homme à sa seule existence ; s'il n'y a pas d'histoire avant L'Avenir Triomphant, il n'y a pas de progrès avant lui, il n'y a pas d'inventions avant lui, et plus important encore, il n'y a pas d'autres formes de société, pas d'autres systèmes politiques, et donc pas d'alternative à son hégémonie. Sans histoire, L'Avenir Triomphant est donc l'alpha et l'oméga de ce que nous sommes.

Il continua :

— La réécriture de l'histoire est un outil extrêmement puissant, et donc éminemment dangereux ; prenons en exemple ce que l'on a bien voulu vous enseigner à l'école ; on vous a raconté que les urbains s'étaient retranchés dans les villes, car ils avaient eu peur de la peste. En réalité, les urbains ont eu peur de

la campagne, c'est à dire, peur de retourner à la terre, et si cette peur s'est avant tout matérialisée par la crainte de la maladie, elle tient ses plus profondes origines à une époque bien plus lointaine, celle de la guerre de six, qui aura vu deux populations se déchirer ; celle qui voulait aller encore davantage vers l'avant, quoi qu'il en coûte, et celle qui voulait se réinventer. Ce sont ces haines tenaces qui ont traversé l'histoire pour germer à la période sombre, car le ressentiment était encore vivace, et il a bondi d'une génération à une autre. Au sortir de cette période, l'empereur Bertrand a ainsi dû faire un choix ; recomposer la société avec tout le monde, ou seulement la recomposer avec ceux qui soutenaient ses idées. Il a choisi la deuxième option, ce qui a eu pour effet de déchirer définitivement la France ; l'exemple le plus frappant de cette fracture c'est le sac de Paris, épisode de guerre civile qui a lessivé l'ancienne capitale. C'est pour cette raison que l'empereur a fait de Lyon son bastion ; ce n'est pas la Prusse qui a détruit Paris, mais bien les Français ! En vérité, il n'y a jamais eu de Prusse, du moins, pas comme on vous l'a présentée. Paris a été abandonné aux ruraux, puis reprise par les urbains quelques années plus tard, voilà tout. Partout en France, les urbains se sont retranchés dans des villes, pour se protéger de ceux qu'ils ont qualifiés de sauvages ; mais les sauvages, en tant que tels, n'existent pas ; dehors, il y a un autre monde.

« Dehors, il y a un autre monde » ; Irène repensa au gamin des remparts qui avait prononcé exactement les mêmes mots. Elle s'intrigua :

— Quel monde ?

— Un monde différent du nôtre assurément ; un monde où l'on cultive la terre, où passé, présent et futur peuvent coexister en parfaite harmonie. Ce n'est pas tout à fait un monde moyenâgeux, ni même un monde moderne, c'est autre chose.

— Et la peste ? demanda Irène.

— Ah ! La peste, nous y voilà ; la peste est un reliquat de la

guerre des six. Mais pour que vous puissiez tout comprendre, je dois vous montrer quelque chose.

Le doyen dirigea un petit boîtier en direction d'un grand miroir sombre ; une lumière vive s'en échappa alors.

— Voici ce que l'on appelle un téléviseur. C'est un appareil qui permet de projeter des images, comme au cinéma, à la différence près qu'il joue à la fois le rôle de projecteur et de toile de projection. Vous allez voir que les images de ce téléviseur produisent une sensation de réalité extrêmement perturbante ; mais avant que je vous en montre des exemples, vous devez savoir une chose ; les sociétés du passé, qui utilisaient tous les jours ce type d'appareils, étaient dépendantes d'une technologie qui a justement été au cœur de la guerre ; c'est une technologie qui se passait de papier, de mots et de tout support matériel ; c'est une technologie qui a fait du monde d'antan une société de l'éphémère, une société soumise à un nouvel alphabet, une société qui a délégué sa mémoire aux machines, qui a même délégué son humanité aux machines, c'est-à-dire sa pensée, son savoir-faire et même ses décisions ; cette technologie immatérielle s'appelait « système numérique », par opposition aux systèmes analogiques que l'on utilisait dans le passé et que l'on utilise encore aujourd'hui. La technologie numérique a permis de créer de nouvelles façons de communiquer, et c'est en partie pour cette raison qu'elle a bouleversé les sociétés. Pour comprendre l'Ancien Monde, nous avons donc dû comprendre comment tout cela fonctionnerait.

Le doyen utilisa son boîtier pour naviguer sur l'écran du téléviseur. Il expliqua :

— Le monde qui a précédé la guerre des six nous a laissé très peu d'informations, car en réalité, les hommes de cette époque projetaient l'entièreté de leur savoir dans ce monde numérique ; les encyclopédies, les livres, les discussions, les échanges commerciaux, et même les nouvelles quotidiennes, tout était enfermé dans un nuage immatériel qui a aujourd'hui disparu ; à

l'époque, il n'y avait plus de journaux, les gens ne se nourrissaient plus de mots, mais d'images éphémères, effaçables et périssables. Ils utilisaient nuit et jour les appareils que vous voyez là autour de vous, des appareils dépendants de l'électricité et qui, sans elle, ne sont maintenant que de vulgaires briques.

Le doyen lança une première vidéo ; à l'image, des hommes et des femmes réunis en masse dans les rues jetaient leurs appareils dans de gigantesques brasiers. L'effet de réalité produit par le téléviseur hypnotisa profondément Irène ; le son était clair, les images étaient nettes, et tout semblait si réel que l'on aurait cru n'être séparé de cette rue que par une simple vitre.

— Les informations que nous avons rassemblées nous ont permis d'apprendre que l'Ancien Monde a été frappé par une série de maladies ; ces « virus », comme ils les appelaient eux même, ont contaminé aussi bien les hommes que les machines ; ce que vous voyez à l'image s'est produit partout dans le monde ; la destruction totale et systématique de tous les appareils numériques, suivie par un retour généralisé à des systèmes analogiques, insensibles à ces virus. En l'espace d'une décennie, les populations ont donc renié ce qu'ils avaient mis plus de deux siècles à construire ; un monde immatériel, profondément fluide, rapide et efficace, mais terriblement volatile, si volatile et si peu résilient qu'au premier accroc venu, il a tout simplement disparu.

Le doyen lança une autre vidéo ; dans une rue surchargée d'étranges automobiles, deux conducteurs se disputaient violemment tandis qu'une myriade de badauds les regardait en tenant devant leur visage un petit appareil rectangulaire ; « Le pays est à nous » cria l'un des deux, « La France c'est nous » répondit l'autre, « Non, Paris c'est la France, les provinciaux vous n'êtes rien ! ».

— Vous voyez, commenta le doyen, les racines du conflit entre les urbains et les sauvages sont lointaines. Cette courte vidéo date de l'année 2030, soit il y a plus de 170 ans.

- 20 ans avant le début de la guerre des six, nota Irène.
 - C'est exact. Les virus n'avaient pas encore frappé le monde, mais les rancoeurs étaient déjà présentes ; la guerre les a ensuite catalysées, puis cristallisées en haine.
 - La guerre a dû causer de grands chamboulements, intervint Irène, peut-être même des révolutions, non ?
 - Absolument, à tous les niveaux et partout dans le monde ; des puissances se sont éteintes, d'autres ont émergé ; globalement, le monde entier a régressé, il s'est lissé, aplani. Les sociétés ont été contraintes d'amorcer une transition vers des formes plus stables, et donc plus primitives. Il est clair que le monde a été contraint d'arrêter sa course effrénée vers l'avant, course qui avait débuté près de deux siècles plus tôt. Partout, le schéma a été identique ; toutes les franges de la population ne se sont pas accommodées de la même façon au changement, et de ces incompatibilités sont nées de nombreuses instabilités. D'une certaine manière, la France a raté sa transition, puisqu'une partie des décideurs, soutenus par une partie de la population, a tout fait pour s'y soustraire ; si vous ne l'aviez pas encore compris, les novateurs sont un reliquat de cette époque, et le sucre bleu a été pour eux le moyen de reproduire les systèmes qui étaient ceux de la période d'avant-guerre.
 - Dans quel état sont les autres peuples d'Europe ? demanda Irène.
 - Difficile à dire, mais il est certain que la France actuelle, avec sa grande population et son armée relativement bien équipée, est la principale puissance du continent. Mais c'est une puissance inoffensive, car elle ne peut aller au-delà de ses frontières ; pour tout dire, elle se contente de protéger le pays contre des ennemis qui n'existent pas, car les peuples d'Europe sont redevenus rustiques, probablement semblables à des sociétés du 19^e siècle.
- Le doyen continua :
- Mais si la guerre des six a fait tomber certains pays de leur

piédestal, elle a certainement épargné les plus insignifiants d'entre eux ; en un sens, les pays qui étaient déjà bien bas ne sont pas tombés de bien haut, et ils ont pu se relever facilement. Je ne serais donc pas étonné qu'une société qu'on aurait jugé primitive à l'époque de la guerre des six soit aujourd'hui une puissance sans commune mesure avec la nôtre.

Le doyen montra à Irène une vidéo tournée au coeur d'une gigantesque marée humaine ; noyés dans une fumée épaisse, des hommes et des femmes semblaient se battre contre des hommes lourdement équipés ; armures, fusils, casques, bâtons électriques, gaz aveuglant ; la confrontation, parfaitement déséquilibrée, laissait entrevoir des scènes d'une violence inouïe ; ici des personnes âgées se faisaient piétiner par ceux qu'on devinait être des forces de l'ordre ; là, des femmes se faisaient trainer par les cheveux, ailleurs des charges coordonnées écrasaient les corps, cassaient les membres, et ensanglantaient les visages ; partout on frappait avec un acharnement absurde, non pas pour se défendre, ni même pour attaquer, mais pour se défouler, pour faire éclater sa rage, pour faire mal, sans distinction, pour détruire, pour anéantir, pour démolir, abattre et miner les foules qui n'utilisaient que leur voix et leur nombre pour s'opposer à cette vaine barbarie.

Une autre vidéo, probablement tournée à une époque similaire, montrait des rues dévastées ; partout, des automobiles brûlaient, des détritux, des pavés et des barres de fer jonchaient le sol au milieu de bouclier, de grenades, de pancartes et de banderoles déchirées ; les vitrines des magasins avaient volé en éclats ; certaines enseignes brûlaient et les flammes léchaient les immeubles qu'on aurait juré être ceux de la presqu'île ; les terrasses des cafés étaient des enchevêtrements informes de chaises et de tables, et à tous les coins de rue, des personnes masquées courraient les bras chargés de vêtements et d'objets divers, tandis que des groupes essayaient encore de pénétrer dans des lieux maigrement protégés par des planches de bois.

— Vous comprenez maintenant ? expliqua le doyen, les sociétés ont toujours été parcourues par des cycles, et ce que vous voyez dans ces images doit certainement vous rappeler ce qui est en train de se passer aujourd'hui.

— Le cycle touche à sa fin ? demanda Irène.

— Peu importe, ce que vous devez retenir, c'est que l'histoire est une balance dont les plateaux se chargent du poids des événements ; aujourd'hui, les événements sont différents, mais d'un poids similaire, j'insiste sur le mot « similaire » et non pas « identique », car chaque époque est marquée d'une singularité ; la nôtre, c'est le sucre bleu, et il est certain que les instabilités de demain auront tout à voir avec cette singularité-là.

Irène se massa les tempes avant de prendre la parole :

— J'ai longuement discuté avec ma voisine, elle me disait qu'il nous manquait un but commun, quelque chose à construire.

— Et bien je vais aller dans son sens ; voyez-vous, de tout temps, l'homme a cimenté sa société à l'aide de grandes constructions, de grands chantiers ; à la préhistoire par exemple, l'homme avait pour but premier de survivre, et il a organisé sa société pour ça, en formant des tribus, en apprenant l'agriculture et l'élevage. Au temps des premières grandes civilisations, il ne s'agissait plus de survivre, mais de s'élever, de construire la société à proprement parler, et même de construire les fondations de toutes les sociétés futures. Le grand chantier du moyen-âge a été de former des peuples, de fabriquer des nations, par la religion notamment. Ensuite, ces nations se sont lancées à la conquête du monde, à sa découverte, et à la découverte de la nature. La révolution industrielle a ensuite permis de dompter la nature, et lors des deux siècles suivants, le but commun des sociétés aura été de la dépasser, de s'en affranchir, et même de la soumettre.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? C'est bien simple ; lorsque vous avez soumis la nature, ou que vous croyez l'avoir soumise, vous n'avez plus de

but, tout est terminé. Alors, le ciment s'effrite et les sociétés se disloquent. Il faut donc trouver un nouveau but, une nouvelle raison de vivre, une raison logique, et non pas artificielle, par exemple, trouver un nouvel ennemi.

— La mort ? essaya Irène.

— Peut-être, à vrai dire je ne sais pas, l'Ancien Monde n'est pas arrivé aussi loin ; je crois que les sociétés de l'époque avaient la sensation d'avoir vaincu la nature, et lorsqu'elles se sont rendu compte que ce n'était pas le cas, et qu'elles avaient passé deux siècles à naviguer sans cap, elles se sont alors senties perdues, comme prises d'un profond vertige, et c'est pour cette raison qu'elles ont chuté.

Irène commenta :

— Aujourd'hui, les gens se rendent compte que le sucre bleu ne mène à rien, L'Avenir Triomphant a beau répéter qu'il faut aller de l'avant, les gens sentent que la société ne va nulle part.

— C'est exact.

— Et quel pouvoir ont les peuples face à ça ? Comment peuvent-ils prendre leur destin en main ?

— C'est une question éminemment importante, mais éminemment complexe.

— Doit-on forcément passer par une révolution, et prendre le pouvoir par la force ?

Le doyen pensa un instant.

— Ce qui est sûr, c'est que pouvoir et force ne vont pas l'un sans l'autre, pour autant, l'usage de toute force, qu'elle soit individuelle ou collective, apporte avec elle son lot de problème ; par exemple, si la figure individuelle est souvent accompagnée d'une grande efficacité, elle est également d'une grande fragilité, car l'homme, dans son individualité, est sujet à tous les vices. La figure collective, elle, est très stable, très solide et moins facilement corruptible ; aussi, elle est très difficile à mettre en mouvement, et elle fait preuve d'une grande inertie, mais quand elle est lancée, elle se révèle être d'une puissance

incommensurable.

Le doyen se leva avant de conclure :

— Mais n’allez pas croire que nous traversons actuellement l’histoire ; c’est l’histoire qui nous traverse, pour elle, nous ne sommes qu’une anecdote futile, le sucre bleu est lui aussi une anecdote futile, et comme toutes les anecdotes, sa fin sera brutale.

Le doyen posa son boîtier sur la table, puis sortit de sa poche un objet rectangulaire à peine plus grand qu’un briquet.

— Voici ce que l’Ancien Monde nommait une clé. Ne me demandez pas pourquoi on lui donnait ce nom-là, puisqu’elle ne sert pas à ouvrir une quelconque serrure, mais qu’importe ; il y a dans ce petit objet plus de choses que sur toutes les bobines de tous les cinémas du pays ; il y a même plus d’images que dans toutes les archives et plus de textes que dans tous les journaux, tous les papiers et tous les livres du monde entier. C’est assez prodigieux, mais déconcertant aussi, car même une vie entière ne pourrait suffire à en parcourir tous les recoins.

Il s’avança vers le téléviseur et y inséra la clé.

— Prenez tout le temps que vous voudrez pour assouvir votre faim d’histoire. Venez me voir quand vous en aurez assez vu.

Le doyen s’éloigna dans le bazar.

— Une dernière chose, l’interpella Irène, est-ce que les sauvages ont connaissance de tout ça ?

— Peut-être des bribes. S’ils ont mis la main sur un de ces appareils, alors sans doute.

— Et les novateurs ?

— Quelle importance ?

— Je veux savoir si je serai la seule à connaître toute l’histoire.

— Je crois que Clotilde vous a déjà mis en garde quant au fardeau que représente le savoir.

— Alors, pourquoi me montrer tout ça aujourd’hui ?

Le doyen sonda un instant son esprit avant de répondre :

— À quoi bon savoir si l’on est seul ? Bon visionnage.

Irène passa l'entière de sa journée devant le téléviseur ; le soir venu, le doyen lui apporta une soupe, puis la jeune femme prolongea son visionnage jusqu'à tard dans la nuit ; en fouillant le téléviseur à l'aide du boîtier, elle trouva des vidéos de manifestations, de guérilla urbaine, elle écouta des témoignages, elle visionna des dizaines de reportages et même des films dont les images surréalistes l'hypnotisèrent.

Qu'il s'agisse d'images d'autodafés, de catastrophes naturelles, d'affrontements, ou encore d'allocutions de présidents, il se dégageait de ces vidéos une proximité saisissante, comme si elles avaient été capturées à peine quelques jours plus tôt. Bien sûr, l'allure de ces hommes et de ces femmes était quelque peu différente, leur façon de parler aussi, mais tout le reste, tous leurs gestes, toutes leurs attitudes, toutes leurs réactions et toutes les indignations étaient identiques à celles d'aujourd'hui.

Si Irène se lassa très vite des déclarations creuses et ternes des dirigeants de l'ancien temps ; elle se passionna en revanche pour les images prises sur le vif ; ce qui frappa surtout la jeune femme, c'était la manière dont les gens s'exprimaient, que ce soit dans la rue ou dans les émissions télévisées ; personne ne parlait ; on hurlait, pour interpeller, pour remporter un débat, pour faire taire l'autre, on hurlait, toujours, constamment, encore et encore.

Le lendemain matin, le doyen apporta à Irène un petit-déjeuner ; la jeune femme était encore assise devant le téléviseur, et son visage épuisé laissait à penser qu'elle avait veillé toute la nuit.

— Vous devriez aller dormir, lui lança le vieil homme, souvenez-vous de ce que je vous ai dit ; pour tout regarder, il vous faudrait plusieurs vies d'homme.

— Est-ce que je peux ramener un de ces appareils chez moi ?

— Absolument pas.

— Est-ce que je pourrais revenir ?

— Bien sûr, mais gardez bien en tête que les méandres de l'histoire sont comme un labyrinthe ; vous risquez d'en parcourir chaque recoin sans jamais trouver la sortie, alors, demandez-vous en premier lieu ce que vous pourrez tirer de son exploration ; en un mot, comptez-vous simplement vous y perdre, ou espérez-vous y trouver un chemin ?

Dès le lendemain, Irène retrouva avec ennui son bureau d'agent de subversion ; sa curiosité piquée au vif, elle s'aventura dans les réserves et chercha des téléviseurs semblables à ceux qu'elle avait vus chez le doyen ; elle en trouva plusieurs dizaines, notamment des modèles miniatures semblables à ceux qu'elle avait pu voir dans les vidéos d'avant-guerre.

Après avoir essayé sans succès de les allumer, elle se rappela qu'ils devaient être alimentés par de l'électricité ; craignant de voir arriver un autre agent, elle plongea plusieurs appareils dans ses poches, récupéra les câbles rangés avec eux, puis retourna dans son bureau.

Le premier soir, Irène s'enferma à double tour chez elle, brancha les appareils, et réussit finalement à les allumer ; ces téléviseurs miniatures, dont la taille n'excédait pas celle d'un carnet, avaient tous la propriété de réagir au touché.

À force de tâtonnements, la jeune femme trouva le moyen d'y naviguer ; elle tomba très vite sur des vidéos similaires à celles déjà vues chez le doyen ; à ces documents précieux s'ajoutèrent d'innombrables photographies — souvent personnelles, parfois intimes — ainsi que plusieurs milliers de conversations écrites ; le tout semblait indiquer que ces appareils avaient été utilisés de manière quotidienne par leurs lointains propriétaires.

Dans l'un d'eux, Irène trouva des journaux dont on pouvait tourner les pages comme s'ils étaient faits de papier ; plusieurs jours d'une lecture avide l'amènèrent à comprendre qu'à la veille de la guerre de six, les sociétés anciennes avaient été marquées

par une totale désunion ; dans le brouhaha général, le monde entier avait essayé de faire entendre sa voix, et tandis que les uns et les autres avaient hurlé pour qu'on écoute leurs revendications, ceux qui s'étaient retrouvés en désaccord étaient devenus de véritables ennemis.

De manière générale — et Irène s'en était pleinement rendu compte en parcourant les milliers de pages de ces quotidiens d'époque — la tendance à vouloir accorder une importance démesurée à des combats futiles avait complètement noyé les populations ; une brindille accaparait plus d'attention qu'un arbre, un coup de vent suscitait plus de crainte qu'un ouragan, et les blessures de quelques-uns occultaient les souffrances de milliers d'autres, si bien que face à l'incapacité des sociétés à hiérarchiser les combats, les forces s'étaient diluées, les camps s'étaient multipliés, et tandis que les îlots d'attention avaient émergé indépendamment les uns des autres, et que chacun avait essayé de défendre seul son petit lopin de terre, la vague avait déferlé sans que personne ne puisse s'y opposer.

Une allégorie formulée dans un de ces quotidiens d'époque résumait merveilleusement bien cette situation ; « Nous voyons le feu progresser dans notre maison, et alors que certains hurlent pour avoir le droit de chanter dans le salon, que d'autres rouspètent pour qu'on leur laisse choisir le repas du soir, et que d'autres encore font des pieds et des mains pour changer la vieille tapisserie, la maison brûle, et personne ne fait rien. »

Irène se lassa assez vite de ne voir dans ces écrans que peur, panique, et haine.

Un soir, alors qu'elle mangeait en silence son bol de sucre bleu, l'un des appareils s'éclaira ; les vibrations qui accompagnèrent l'allumage de l'écran lui arrachèrent un sursaut ; lentement, elle s'en approcha ; un texte y était apparu :

Bonjour.

Un instant plus tard, un nouveau texte s'ajouta au premier :

Je m'appelle Léon,
et vous ?

Saint-Just pénétra à pas feutrés dans l'appartement de Marie-Louise ; dans toutes les pièces qu'il traversa, des tiroirs jonchaient le sol, entièrement vidés de leur contenu ; ailleurs, on avait décroché tous les tableaux, roulé tous les tapis et déplacé tous les meubles afin de mettre au jour d'éventuelles cachettes.

Saint-Just entra dans la chambre des enfants ; au pied du lit, une grande malle couchée au sol vomissait peluches et autres jouets en bois ; le capitaine la vida entièrement, puis, suivant les mots que Marie-Louise lui avait écrits dans son carnet, essaya d'en révéler le double fond ; après s'être aidé d'un couteau, il souleva une mince planche et ouvrit alors le compartiment secret ; il y avait là une cassette audio, pas plus grande qu'une boîte à cigarette ; Saint-Just la glissa dans son manteau et quitta immédiatement l'appartement.

Devant l'entrée du palais de L'Avenir Triomphant, un marcheur qui montait la garde insista pour le fouiller. Dans un grognement menaçant, Saint-Just accepta de laisser le milicien tapoter avec précaution chacune de ses poches ; lorsque sa main rencontra la forme rectangulaire de la cassette, le milicien adressa à Saint-Just un regard interrogateur.

— Une petite boîte avec des photos de mon fils.

Le marcheur retira ses mains.

— Ça ira pour cette fois, monsieur.

— Capitaine, grogna Saint-Just.

— Circulez, se contenta de répondre le marcheur en signe de défi.

Saint-Just monta dans son bureau, s'installa dans son fauteuil et enfonça la cassette dans un appareil. Il enfila son casque et pressa un bouton pour lancer la bande ; après un instant de

blanc, il discerna la voix lointaine de Marie-Louise ; elle conversait avec un vieillard à l'accent chantant :

« Vous étiez donc à Perpignan à ce moment-là, c'est bien ça ?

— Oui.

— L'usine n'était pas cachée ?

— Non, elle était dans les hauteurs de l'Agly, tout le monde savait qu'elle était là. Moi j'ai participé à sa construction.

— Depuis le début ?

— Oui, j'ai tout vu, les fondations, la mise en marche, tout.

— Que faisiez-vous exactement ?

— Le béton.

— C'était un gros chantier ?

— Immense. Je n'ai jamais rien vu de tel.

— On dit que c'était l'usine prototype, celle qui a inspiré toutes les autres.

— Oui, c'est ce qu'on dit, mais à l'époque, on ne savait pas que c'était une usine de sucre de bleu. On a su quand on a commencé à travailler à l'usine de Dorlay.

— L'usine de Dorlay ?

— Oui, après la construction de l'usine de Perpignan, on nous a envoyés à Saint-Paul-en-Jarez pour construire l'usine qui allait devoir alimenter Lyon.

— Vous voulez dire qu'ils ont profité de l'expérience acquise à l'usine de Perpignan.

— C'est ça ; pour eux c'était plus simple de prendre des gars qui avaient déjà travaillé sur ce type de chantier. Et d'ailleurs, je ne sais pas si d'autres gars auraient pu faire le boulot, parce que c'était un véritable défi, l'usine était encore plus grande, plus complexe, c'était quelque chose.

— Encore plus complexe qu'une termitière ?

— Une termitière ce n'est pas complexe, c'est très haut, mais assez simple au final. L'usine de Dorlay, c'est autre chose.

— En quelle année a commencé le chantier ?

— 67, je me souviens, quatre ans avant la fermeture des villes.

— La peste était déjà là ?

— On en entendait parler, mais on ne voyait pas grand-chose. Les déplacements étaient limités, mais on pouvait quand même sortir des villes, notamment pour le travail. Ils ont commencé à interdire les produits d'origine animale deux ans plus tard. Et deux ans après ça, ils ont complètement interdit l'ancienne nourriture.

— Donc, si je comprends bien, ils ont lancé la construction de leur parc d'usines quatre ans avant l'interdiction de la nourriture, c'est à dire quatre ans avant de se rendre compte que la peste pouvait contaminer les animaux et les plantes.

— C'est ça, mais si vous voulez, ils devaient se douter de quelque chose.

— Oh oui ! Ils ont même fait bien plus que s'en douter ; ils savaient déjà que la consommation de sucre bleu allait exploser, et ils ont adapté leurs infrastructures en conséquence. En vérité, je crois que tout était déjà planifié. Ça ne fait même aucun doute ; ce n'est pas un hasard si l'ancienne nourriture a été interdite aussitôt les usines sorties de terre. La peste leur a juste servi de prétexte. »

Après quelques secondes de silence, la voix de Marie-Louise continua :

« Vous avez l'air songeur.

— Oui, je pense à ce que vous venez de dire ; est-ce que vous savez quand la peste est arrivée en France ?

— Vous parlez de la contamination de Perpignan en 69 ?

— Oui, vous n'étiez pas né, mais je peux vous dire, ça avait fait les gros titres. Moi j'étais encore à Saint-Paul-en-Jarez, je travaillais sur le chantier, mais j'avais toute ma famille à Perpignan, alors je sais ce qui s'est vraiment passé.

— C'est à dire ?

— Et bien, on a raconté que c'était la peste, qu'elle venait d'Espagne et que c'était normal que Perpignan soit la première ville touchée. Mais ce n'était pas la peste !

— Pourtant les gens sont tombés malades.

— Oui, ils sont tombés malades, mais ce n'était pas à cause de la peste, c'était à cause du sucre bleu ! Les Perpignanais ont été les premiers à en manger de grandes quantités. Ils ont servi de cobaye en quelque sorte, parce que pendant des mois, l'usine prototype a essayé différentes recettes. C'est ça qui les a rendus malades ; ils ont eu des cirrhoses, des fièvres, c'était à cause de la nourriture ! Une fois, il y a même eu des morts, et c'est à ce moment-là qu'ils ont fermé la ville à double tour.

— Pour empêcher l'information de circuler.

— Voilà. D'ailleurs, après ça, personne n'a jamais pu rentrer à Perpignan, c'est pour ça que je suis resté coincé à Saint-Paul-en-Jarez, même après la fin du chantier. Ils ne voulaient pas que les ouvriers retournent là-bas, alors ils nous ont enfermés.

— Donc selon vous, ce n'est pas la peste qui a frappé Perpignan en 69 ?

— Je sais ce que j'ai vu, et je fais confiance à ceux qui étaient là-bas. Dans les journaux, ils n'ont jamais évoqué de problèmes avec le sucre bleu, ils ne parlaient que de la peste ; mais ils n'étaient pas là-bas, ils n'ont rien vu, ils n'ont fait que répéter ce que disait le parti, enfin, c'était encore l'empereur Bertrand à ce moment-là...

— ...oui, mais L'Avenir Triomphant avait déjà pris le pas sur lui.

— Voilà, donc les journaux ne faisaient que répéter les informations officielles, ils n'ont pas enquêté, de toute façon la ville était fermée, alors ils n'auraient pas pu aller voir de leurs propres yeux. »

Après un nouveau silence, Marie-Louise demanda :

« J'aimerais savoir une chose ; est-ce que vous avez pu voir ce qu'il y avait au coeur de l'usine, dans ce que l'on appelle la zone ultime ?

— Le coeur de l'usine, c'était particulier, les murs étaient plus épais, il fallait plus de béton, plus d'acier.

- Pourquoi ?
- Je ne sais pas. Il fallait que ce soit plus solide, peut-être à cause des portes immenses qu'ils y ont attachées.
- Immenses à quel point ?
- Oh ! Ils auraient pu y faire passer la statue des Quatres s'ils avaient voulu !
- Pourquoi de telles portes à votre avis ?
- Pour faire entrer quelque chose de volumineux, j'imagine.
- Volumineux comme des cuves ?
- Peut-être.
- Je vous dis ça parce que j'ai rencontré des hommes qui m'ont raconté avoir fabriqué des cuves dans la Loire, en 66, soit quelques mois seulement avant la construction de l'usine de Dorlay. La période semble correspondre.
- En effet.
- Ils m'ont parlé de cuves grosses comme deux omnibus.
- Oui, effectivement il y avait des cuves de cette taille à l'usine de Dorlay, mais pas au coeur.
- Alors où ?
- Il y en avait partout, dans les annexes par exemple, c'est à dire, elles devaient servir au stockage.
- Ils ne les ont donc pas fait entrer dans la zone ultime ?
- Non, et d'ailleurs, je ne sais même pas s'ils y ont fait entrer quelque chose.
- Comment ça ?
- J'ai vu toute la construction, des fondations à la mise en exploitation, et bien je peux vous dire que je ne les ai jamais vus installer quoi que ce soit au coeur de l'usine.
- Donc pas d'immenses cuves ?
- Non, pas même des petites.
- Vous en êtes certain ?
- Oui, je l'aurais vu, moi ou mes collègues.
- Aurait-on pu les installer pendant la nuit ?
- Non ; pour les cuves plus petites, il fallait déjà des camions

et des grues, ça demandait au moins vingt gars à la manœuvre, alors pour des cuves encore plus grosses, on l'aurait forcément vu, des collègues en auraient forcément entendu parler. Pour tout vous dire, une fois construite, la partie centrale de l'usine est vite devenue inaccessible, on nous tenait à l'écart, sûrement parce que des novateurs venaient tous les jours visiter les installations.

— Est-ce que vous les avez vus ?

— Non, pas eux directement, mais par contre, on voyait leurs automobiles défiler ; de belles autos, avec chauffeur, et avec des rideaux aux fenêtres ; c'était des novateurs, j'en suis presque certain.

— Et vous dites qu'ils venaient tous les jours ?

— Oui, le ballet était incessant. Ils venaient tous les jours, et puis ça s'est arrêté d'un coup.

— Ça s'est arrêté quand l'usine a été mise en marche ?

— Oui, sauf une fois, si je me souviens bien, c'est arrivé quelques jours plus tard, il y a eu un dernier convoi ; deux automobiles, des novateurs donc, qui accompagnait des camions, ceux-là mêmes qui transportaient normalement des cuves.

— Et que transportaient-ils cette fois-ci ?

— Justement ; la cargaison était dissimulée dans d'immenses conteneurs ; alors, je vous dis ça, je n'ai pas assisté moi-même à la manœuvre, on me l'a raconté ; ils ont fait entrer ces énormes boîtes directement dans l'usine, sans les ouvrir ; je connaissais un grutier, il n'avait jamais fait ça ; on lui a demandé de faire extrêmement attention, je veux dire, vraiment très attention ; les gars en ont eu pour une journée entière.

— Ces caisses étaient destinées à la zone ultime ?

— Oui. Et il y a autre chose.

— Quoi donc ?

— D'après un des gars, et bien, il y aurait eu des voix.

— Des voix ?

- Oui. Il aurait entendu des voix, dans le conteneur.
- Quel genre de voix ? Des cris, des appels ?
- Il n'a pas vraiment su nous dire.
- Pourtant, le jour de la manœuvre, il devait y avoir énormément de bruit, non ? Est-ce qu'il n'a pas tout simplement entendu résonner des ordres lointains ?
- Peut-être. Qui sait. Mais il était sûr de lui, je vous assure ; il a eu la sensation que les voix venaient des caissons, de l'intérieur des caissons, que c'était comme des voix étouffées, pas comme des cris ou des hurlements, non, comme des morceaux de conversation.
- Est-ce que vous pensez que je pourrais rencontrer cette personne ?
- Non, quelques jours après la manœuvre, il a été muté et on ne l'a plus jamais revu. »

Regarder vers l'avenir et avancez,
Regarder vers le passé et reculez,
VOUS êtes maître de votre destin.

Ceci est un message de
L'Avenir Triomphant
En avant !

Irène fixa longuement l'appareil sur lequel était apparu le message :

Bonjour.
Je m'appelle Léon,
et vous ?

Quand elle appuya sur l'écran, des touches semblables à celles d'une machine à écrire apparurent aussitôt ; après avoir tapé quelques mots, elle patienta un moment, retourna l'appareil dans tous les sens, puis, par un heureux hasard, trouva le moyen d'envoyer sa réponse :

Irène.

Bonjour Irène,
êtes-vous la personne qui
a mis en marche cet appareil ?

Oui.

Êtes-vous seule ?

Oui.

Irène s'était enfoncée dans son canapé ; les yeux rivés sur l'écran, elle patienta quelques instants, puis, ne voyant aucun nouveau message, elle demanda :

Êtes-vous coincé
dans l'appareil ?

Non (>_<) !

Êtes-vous énervé ?

Non, amusé (^_^).

Êtes-vous humain ?

Oui, évidemment !

Je ne comprends pas.
Où êtes-vous ?

Très loin.

Où ?

En Afrique.

Irène oublia le bol de sucre bleu qui l'attendait à sa table ; à chaque nouvelle réponse, mille autres questions lui brûlèrent aussitôt les doigts ; « Est-ce que cet appareil fonctionne comme un télégraphe ? », « Pas exactement », « Comment pouvons-nous communiquer sans fil ? », « C'est complexe, vous ne comprendriez pas. », « Expliquez-moi » ; dans un jargon qu'Irène peina à saisir entièrement, Léon évoqua l'existence de « satellites », de « données », d'un « réseau », d'une « faille » et de « bidouillages ».

Comment m'avez-vous
trouvé ?

Nous ne vous avons pas trouvé,
vous êtes apparue.

Je ne comprends pas.

Imaginez l'Europe comme
un ciel noir. Nous regardions
votre ciel, et soudain une étoile
est apparue.

(^_^)

Irène demanda à Léon si d'autres d'étoiles peuplaient le ciel de l'Europe ; « Vous êtes la première depuis des décennies, c'est un événement rare. », « Et ailleurs dans le monde ? », « Le ciel est noir ».

Léon expliqua qu'en dehors de l'Afrique, la France était probablement un des pays les plus développés du monde, du moins, un de ceux ayant le moins régressé ; ailleurs, il évoqua un retour à des sociétés « féodales », à des « dictatures », et à des « communautés fermées » ou autre « sectes ».

Est-ce qu'il y a d'autres
pays comme la France ?

Avec un niveau industriel/
pré numérique ?
Presque aucun.

La conversation se prolongea jusqu'au bout de la nuit ; lorsque l'appareil signifia à Irène que la batterie était presque entièrement épuisée, elle adressa ses adieux à Léon, s'écroula de déception dans son canapé, puis s'endormit.

Le lendemain matin, elle brancha l'appareil avant d'aller travailler ; en fin d'après-midi, elle quitta en toute hâte le palais de L'Avenir Triomphant et se précipita chez elle ; après avoir rallumé l'appareil, elle envoya un nouveau message en espérant fébrilement que Léon lui réponde.

Êtes-vous encore là ?

Bonjour,
oui toujours là !
($\cap \nabla \cap$)

Elle submergea aussitôt Léon de nouvelles questions ; « Qui êtes-vous ? », « Que faites-vous ? », « Que mangez-vous ? », « Comment est l'Afrique ? ».

Si Léon se montra évasif quant à son identité, révélant seulement qu'il « surveillait » la France, il accepta volontiers de décrire à Irène la société africaine :

Nous sommes une fédération
de plusieurs pays.

Chaque pays a son
gouvernement ?

D'une certaine façon, car
nous avons tiré un trait sur
la démocratie représentative.

Mais alors,
qui vous dirige ?

Le peuple ($\wedge_ \wedge$)

Comment ?

Via des assemblées. Il n'y a
plus d'élections, plus de partis,

plus de carriérisme, tout ce qui
gangrenait la société.

(☉ 益 ☉)

Maintenant, le peuple décide seul.
Il y a des roulements pour que
tout le monde participe.

Oui.
Même s'il y a encore des diplomates,
et une armée fédérale, aux
ordres du peuple.

Nous avons fait en sorte de
ne pas reproduire vos erreurs.

Toutes. Ça serait trop long à
expliquer.
Maintenant, nous faisons attention.

À tout. Aux autres, aux animaux,
à la nature, aux ressources.

C'est à dire ?

Nous travaillons, nous mangeons,
nous avons des loisirs.

Énormément de choses.
L'art, la science, ce serait
trop long à développer.

Nous avons pris l'habitude
de nous concentrer sur ce qui
était utile. Par opposition à aux
sociétés anciennes qui se sont
attardées sur l'inutile et le superflu.

Vous décidez de tout ?

Comment avez-vous
mis en place ce système ?

Quelles erreurs ?

À quoi ?

Comment vivez-vous ?

À quoi ressemble
votre société ?

Sur quoi travaillez-vous ?

Mais vous devez bien
vous concentrer sur
quelque chose en particulier,
non ?

Comment déterminez-vous
si une chose est utile ou non ?

Par exemple,
est-ce que pour vous
les livres sont utiles ?

Ils sont utiles évidemment,
à condition d'être divers,
car nous faisons très attention
à la diversité et à l'éclectisme,
pour ne pas retomber dans vos
travers.

Nos travers ?

Ceux de vos anciennes
sociétés. (' · _ · ')
C'est-à-dire l'homogénéisation,
l'hyperspécialisation,
le monopole,
tout ce qui aboutit à la sclérose.

Ce ne sont pas uniquement
les travers des sociétés
anciennes, je le crains.

La curiosité sans limites d'Irène l'amena à s'intéresser à toutes les facettes de la vie des Africains, de leur mode de transports à leurs plus grandes prouesses scientifiques. Elle repensa notamment à ces satellites qui volaient soi-disant dans le ciel et qui semblaient permettre à cette conversation de se tenir ; elle demanda à Léon si les Africains avaient conçu ces appareils eux-mêmes ou s'ils utilisaient des systèmes empruntés au passé.

Les satellites ne sont pas dans
le ciel, ils sont dans l'espace,
ils tournent autour de la Terre.

Comme la Lune ?

Oui. Certains étaient déjà là,
nous en avons envoyé d'autres
depuis.

Est-ce que vous connaissez
De la Terre à la Lune ?
C'est un livre.

Bien sûr.

Je n'ai pas pu le lire,
mais je sais qu'il parle d'un
trajet vers la Lune.

C'est bien ça.

Est-ce qu'un tel trajet était
habituel à l'époque ?

À l'époque de Jules Verne ?
Non, on ne pouvait pas aller
sur la Lune ($\cap \nabla \cap$) !

Et maintenant ?

Oui, nous pouvons y aller.

Tout le monde ?

Non ($>_<$), quelques
scientifiques seulement.
Pareil pour Mars.

Alors que la fatigue commençait à prendre le pas sur sa curiosité, Irène demanda à Léon s'il y avait un moyen pour elle de voir des vidéos de l'Afrique. L'homme lui expliqua que la connexion n'était pas faite pour ça, mais qu'il allait malgré tout essayer ; « N'éteignez pas l'appareil, laissez-le branché et ne touchez à rien. Le transfert va prendre beaucoup de temps, revenez dans deux jours. »

Ces deux jours s'écoulèrent comme des semaines ; Irène passa deux soirées entières devant un écran noir ; au troisième jour, alors que la jeune femme rentrait tout juste du travail, l'appareil vibra ; elle se jeta alors en toute hâte dans son canapé pour découvrir ce que Léon lui avait envoyé ; ce n'était pas une, mais deux courtes vidéos ; les yeux écarquillés, Irène les visionna en boucle, explorant avec fascination chaque détail de l'image.

La première vidéo avait été prise au milieu d'un carrefour, dans une ville à priori immense ; ce qui frappa en premier lieu Irène, c'était les arbres qui jalonnaient la rue ; serrés dans des bosquets envahis de fleurs, et formant comme des parasols de verdure, ils séparaient la chaussée en deux ; d'un côté circulaient bicyclettes, pousse-pousse et autres engins individuels, de l'autre, Irène identifia ce qui devait être un tramway aux parois

entièrement constituées de verre. Aux pieds de bâtiments qui grimpaient au-delà des limites de l'image, les passants marchaient tranquillement sur de grands trottoirs ; leur peau sombre était ravivée par la couleur de vêtements aux motifs variés ; les tissus, les fleurs, les enseignes, les murs sur lesquels couraient bois et plantes, et le ciel lui-même, dont on apercevait un petit morceau immaculé, inondaient l'image de couleurs, donnant à cette rue un caractère profondément chaleureux.

De visionnage en visionnage, les détails s'amoncelèrent ; un oiseau se posant sur une branche, un couple assis à une table, mangeant des cubes colorés — peut-être des fruits —, ou un homme lisant un livre à haute voix, debout sur un banc ; Irène sembla également entendre quelques mots de français se détacher du brouhaha ambiant, impression confirmée par la présence d'enseignes écrites dans cette même langue. Enfin, après un énième visionnage, elle nota l'absence totale d'écrans ; à la différence des sociétés anciennes, il n'y avait donc pas de téléviseurs miniatures ni même de panneaux publicitaires ; c'était tout juste si, au bout de la rue, on pouvait apercevoir une femme en train de consulter un appareil attaché à son poignet.

La deuxième vidéo était un impressionnant panorama ; une voix d'homme en faisait la présentation : « Bonjour Irène, il y est 9h du matin ici, bienvenue en Afrique ». Depuis les hauteurs d'un balcon, Léon balaya doucement le paysage, révélant une ville qui s'étendait à perte de vue ; les immeubles étaient ici moins densément agencés que dans les clos ; aussi, ils opposaient à la brutalité lourde et sèche des termitières des formes à la surface desquelles bois, verre et cascades de verdure s'agençaient avec harmonie et légèreté. Enfin, Léon acheva son mouvement par une surprise ; la surface plate, immense et scintillante d'un océan.

Après avoir passé sa soirée à contempler encore et encore ces deux vidéos, Irène remercia vivement Léon, puis elle lui demanda si le transfert d'image était possible dans l'autre sens.

Oui, je peux voir tout ce
qu'il y a dans votre appareil.

Grandement.

(^_^)

Faites des vidéos courtes,
qui ne bougent pas trop,
sinon le transfert sera long.

Et aussi, je vous en supplie,
tenez votre appareil à
l'horizontale !

Super
J'ai hâte !

Bonne nuit Irène.

J'aimerais vous montrer
ma ville. Est-ce que ça
vous intéresse ?

Alors je m'y mets
dès demain.

D'accord.

J'y penserais.

Moi aussi !
Bonne nuit.

(^_^)

Par peur d'être vue, Irène tourna sa première vidéo dans une rue complètement vide ; le jour même, elle osa immortaliser le départ d'un fiacre s'arrachant du pavé.

Par la suite, la jeune femme employa diverses ruses pour capter des instants de vie en toute discrétion ; elle dissimula par exemple son téléviseur miniature derrière son carnet pour filmer un couple déjeunant à la terrasse d'un bistrot, et elle profita de la discrétion de plusieurs trajets en fiacre pour immortaliser la ville.

Peu à peu, les vidéos se multiplièrent, et ce qui avait débuté pour elle comme un simple jeu tourna rapidement à l'obsession ; soucieuse de montrer à Léon la réalité de la situation en France, Irène s'attarda sur chaque détail du quotidien ; un haut-parleur hurlant les informations du jour, le palais de L'Avenir Triomphant, la statue des Quatre, l'arrivée d'un tramway, ou encore le pont des Deux collines capturé depuis les berges.

Irène demanda également à Maurice de l'emmener sur le toit de sa termitière ; elle en profita pour filmer une vue panoramique de la ville, accompagnant les images de commentaires sur le mur, les quartiers des remparts, et plus généralement, sur l'organisation générale de l'espace urbain.

Rapidement, une routine s'installa ; guidée par les conseils de Léon, Irène s'organisa de manière à tourner ses vidéos avec un deuxième appareil ; le premier, constamment branché dans son salon, servait de bibliothèque dans lequel elle transférait les images que son nouvel ami pouvait ensuite récupérer à toute heure de la journée.

Nous savions qu'il se passait
quelque chose, mais nous
ignorions quoi exactement.

Vous saviez
pour le sucre bleu ?

Oui et non.
Nous savions qu'il existait,
mais pas qu'il était
l'aliment unique (◡ _ ◡).

(;◡;)

Il y a quelques années pourtant,
votre pays était un peu plus ouvert.
Par exemple, l'empereur Bertrand
recevait nos diplomates.

Je ne savais pas.

Il devait sûrement garder
ces rencontres secrètes.

Oui.

Ensuite, quand il a cédé le pouvoir,
tous les ponts ont été coupés,
et le pays s'est refermé sur lui-même.
À partir de là, difficile de
savoir ce qu'il était s'y passait.

On nous a dit qu'il y avait
une épidémie de peste,
et que la nourriture
était contaminée.

Je vois.

Il n'y a jamais eu d'épidémie,
n'est-ce pas ?

Il y a eu des pandémies avant
la guerre des six, après aussi,
mais pas de peste.
Et rien qui ne puisse se
transmettre par la nourriture
(> _ <).

L'Afrique n'a rien eu ?

Si. Mais nous savons gérer
ce genre de chose. Nous avons
l'habitude.

Les pays qui n'avaient pas
l'habitude ont sombré,
c'est ça ?

Les épidémies ne sont pas
des causes, mais des
conséquences. Les pays
qui ont sombré avaient

déjà pris l'eau depuis
bien longtemps.

Avant, pendant, après,
c'est allé petit à petit,
la guerre a simplement
porté le coup final.

Difficile à dire.
Pour l'Afrique, la guerre
a été comme une délivrance ;
la fin des ingérences extérieures,
un nouveau départ,
l'occasion de repartir de zéro.
La liberté.

Parce qu'ils ne repartaient
pas vraiment de zéro.
Et je pense que l'Afrique n'a
pas le même rapport que vous
à la nation, c'est pour ça que
nous avons pu prendre une
trajectoire inédite.

Allez-y.

Oui.

Nous regardons
le monde entier.

L'Afrique et la France
ont une relation particulière.

Notre histoire est mêlée, pour
le meilleur et pour le pire.

À cause de la guerre ?

Vous, comment avez-vous
fait pour ne pas sombrer
après la guerre ?

Pourquoi les autres
pays n'ont-ils pas réussi
à faire comme vous ?

J'ai une question.

Vous m'avez dit que
vous surveilliez la France.

Pourquoi ?

Oui, mais vous,
vous parlez français, et
j'ai vu dans vos rues des
mots en français.

Quel genre de relation ?

Le pire ?
Nous vous avons fait
du mal ?

Mal, bien ; à quelle échelle
doit-on quantifier les choses ?
Si nous en sommes là aujourd'hui,
c'est peut-être conjointement
grâce et à cause de vous.

Qu'avons-nous fait
de bien ?

La liste de tout ce que vous avez
accompli est trop longue.
Mais il y a de grandes
choses, assurément.

De grandes choses ?
Le temps a dû tout effacer,
car je ne vois rien de grand
dans ce que nous faisons
aujourd'hui.

L'art, l'histoire, la langue,
l'humanisme, la révolution,
ce ne sont pas des choses que
le temps efface.

On peut les effacer si on
brûle tous les livres.

Non, car tout ça est ancré en vous.
Vous ne le savez pas, mais vous
avez inspiré la terre entière, à
toutes les époques.
Ce n'est pas quelque chose
qui disparaît aussi facilement.

Peut-être que le monde
se souvient,
mais pas nous.

Tout n'est pas perdu.
Vous savez,
vous étiez proche de la réussite,
vous auriez pu être le pays
que nous sommes aujourd'hui,
avant l'heure,
avant tout le monde,
vous étiez le pays occidental
le plus proche,
et vous avez tout gâché.

(;~;)

Mais ne vous découragez pas,
comme je vous ai dit,
c'est ancré en vous,
tout peut encore changer.
(^_^)

En ville, l'interdiction des regroupements n'avait en rien calmé la grogne de ceux qui considéraient la consommation illégale de viande comme un crime au combien plus grave que celui d'écrire de simples mots sur un mur ; si les détenteurs de la vraie parole — celle qui donne le pouvoir d'accuser sans détour et de nier sans contrepartie — usèrent de tous leurs stratagèmes pour détourner l'attention des « erreurs » commises par les méritants, le sentiment d'injustice augmenta de jour en jour ; faute de pouvoir punir eux-mêmes ces délinquants de haut rang, les gens de moindre valeur réorientèrent leur rancœur vers ceux qui avaient rendu le trafic de viande possible ; l'ordre équin.

Maurice avait senti la défiance monter à mesure que les appels au boycott avaient été relayés aux quatre coins des clos ; dans la rue, le cocher commença à être la cible d'insultes ; dans les couloirs de sa termitière, on le regardait maintenant de travers, et un jour, un voisin l'interpella pour lui sommer d'arrêter de côtoyer les méritants : « vous devriez avoir honte de vous soumettre à eux, est-ce que vous êtes avec nous ou contre nous ? »

Les indignés accentuèrent la pression en allant manifester leur colère aux abords du parc de la Tête de sucre. On envoya les marcheurs arrêter ceux qui s'étaient ainsi rendus coupables de « regroupement urbain en vue de commettre une dégradation de bien publique. »

Bientôt, divers actes de vandalisme ciblèrent directement les fiacres, obligeant l'ordre équin à abandonner la desserte de certains clos.

Si on évoqua à la radio des « zones de non-droit », on

s'inquiéta surtout pour les restaurateurs de la presqu'île ; les fiacres étant les seuls transports habilités à circuler en ville passé le couvre-feu, l'arrêt de certaines dessertes empêcha leurs employés de rentrer chez eux le soir ; par manque de personnel, de nombreux restaurateurs se retrouvèrent contraints d'arrêter le service du soir.

« Les gens de moindre valeur ne font pas les choses au hasard ! s'indignèrent les chroniqueurs de Lyon Radio-Cité, je vous le dis, ils le font exprès pour embêter les méritants ! Ils sont jaloux ! »

Quand on commença à se demander qui des restaurateurs ou des cochers étaient les plus utiles à la société, le débat se transforma en guerre ouverte ; dans une tribune publiée dans *Le Triomphe*, on expliqua que les cochers étaient, par leur nature même, inférieurs aux méritants ; les restaurateurs invités à l'antenne de la radio abondèrent en ce sens et expliquèrent que la société n'avait pas besoin de transport puisque la nature avait doté l'homme de deux jambes ; *« En revanche, sans nos restaurants, une partie de la population ne mange pas, et pas n'importe laquelle, la population de méritant ! »*.

En réponse aux attaques, les cochers protestèrent en stationnant leurs fiacres le long des terrasses de restaurant pour faire profiter la clientèle des charmes odorants de leurs chevaux.

Dans les jours qui suivirent, l'affrontement perdura, et les attaques par média interposé continuèrent de pleuvoir, noyant au passage l'opinion qui avait de toute manière déjà oublié pourquoi les restaurateurs et les cochers s'étaient si soudainement mis à se détester.

Alors que la querelle monopolisait l'attention de toute la ville, L'Avenir Triomphant procéda en catimini à de nouvelles baisses de rang ; le sucre bleu récupéré par la rétrogradation massive des citoyens de rang CCC fut directement redistribué aux méritants frappés par l'arrêt brutal du trafic de viande. Les restaurateurs de la presqu'île, qui s'estimaient autant lésés par la

baisse de fréquentation des terrasses que par l'impossibilité d'assurer le service du soir, bénéficièrent des mêmes aides.

Suite à ces nouvelles baisses, les gens de moindres valeurs se laissèrent envahir par une certaine fatalité ; ils avaient compris que peu importe leurs problèmes, la lumière portée sur chacun de leur faux pas jetait une ombre sur chacune de leur doléance.

Si Irène faisait régulièrement part à Léon du climat délétère qui s'installait peu à peu en ville, elle avait jusqu'ici eu peine à mettre la situation en image ; une scène particulièrement éloquente lui donna enfin l'occasion d'illustrer son inquiétude ; par un matin ensoleillé, alors qu'elle allait travailler, elle croisa au pied d'un immeuble une petite foule de méritants réunis là pour regarder le dangereux spectacle d'équilibriste qui se jouait devant eux ; deux jeunes hommes avaient escaladé un échafaudage pour aller accrocher à son sommet une banderole sur laquelle on pouvait lire « Liberté, égalité, fraternité ».

Tandis que des marcheurs s'élancèrent à l'assaut de l'échafaudage, Irène dégaina son téléviseur miniature et filma la scène en toute discrétion ; au sommet de l'échafaudage, les deux vandales enjambèrent les gardes corps pour échapper aux miliciens ; si le premier grimpa sans encombre sur les toits, l'autre glissa sur le garde-corps et se rattrapa in extremis à un barreau ; les jambes pendues dans le vide, le malheureux essaya de se hisser sur un plateau ; en vain. Arrivant finalement à sa hauteur, un des marcheurs tira sur ses jambes pendant que l'autre frappa violemment ses doigts avec son bâton ; soudain, le jeune lâcha prise, tomba d'une vingtaine de mètres et s'écrasa lourdement sur le trottoir ; deux méritants se détachèrent aussitôt de la foule pour aller lui porter secours ; les autres ignorèrent le malheureux et se contentèrent d'applaudir chaleureusement les marcheurs qui s'affairaient déjà à détacher la banderole.

Attirés par le brouhaha, d'autres méritants affluèrent dans la

rue, et bientôt, une foule compacte assista au décrochage complet de la banderole ; ceux qui avaient gardé jusqu'ici le nez pointé vers l'échafaudage virent le tissu tomber sur une marre de sang ; c'est à cet instant précis que des huées commencèrent à s'élever par-dessus les applaudissements ; les méritants qui invectivèrent de la sorte les marcheurs provoquèrent en réponse les protestations de ceux qui avaient décidé de prendre leur défense. En un instant, les discussions houleuses laissèrent place à des scènes de pugilats ; appareil à la main, Irène filma l'échauffourée, puis, quand elle vit d'autres marcheurs faire irruption dans la rue, elle plongea l'appareil dans son sac et s'éloigna.

À la radio, on refusa d'admettre que des méritants avaient eu l'audace de conspuer les marcheurs. Au lieu de ça, les chroniqueurs assurèrent que des gens de moindre valeur s'étaient infiltrés dans la foule pour créer le trouble. Aussi, on se garda bien de donner à l'antenne des nouvelles de l'adolescent blessé, préférant mettre l'accent sur une énième provocation des « sauvageo-complotistes ». Les chroniqueurs invitèrent enfin le parti à interdire la devise « liberté, égalité, fraternité », jugeant qu'elle était à présent un « slogan haineux utilisé pour mener la population à la révolte ».

Si les dirigeants de L'Avenir Triomphant hésitaient encore à enterrer une devise qu'on affichait encore partout sur les documents officiels et sur de nombreux monuments, ils jugèrent raisonnable d'opposer à ces récents incidents de nouvelles punitions ; par un décret, ils annoncèrent ainsi que toute personne de moindre valeur ne pouvant justifier d'un emploi sur la presqu'île aurait dorénavant interdiction de s'y déplacer.

Lorsqu'elle rentra chez elle, Irène revisionna la vidéo prise le matin même ; bien que la cadrage fut par instant assez imprécis — la chute du jeune homme était en partie occultée par la chevelure bouclée d'une femme —, Irène s'empressa de mettre la

vidéo à disposition de Léon.

Deux jours plus tard, son ami lui annonça une nouvelle :

Irène, il se passe quelque chose.

Qu'y a-t-il ?
(' · _ · ')

C'est au sujet de vos vidéos.
Elles ont commencé à être relayées
à la presse. Ça fait une semaine
maintenant, j'aurais dû vous en
parler plus tôt, mais ce n'est pas
important, car ce qui est en train
de se passer est incroyable : toute
l'Afrique vous regarde !

Que voulez-vous dire ?

Vos vidéos, elles sont diffusées
partout ! La dernière en date a
déjà trente millions de vues, et en
quelques heures seulement, et pour
toutes les autres, c'est des centaines
de millions (☺_☺) !

Mais comment
est-ce possible ?

Les gens se sont pris de passion
pour votre histoire Irène, ils sont
fascinés par ce que vous leur montrez.
Dans quelques jours, toute l'Afrique
vous connaîtra.
Rendez-vous compte !

Combien de personnes
est-ce que ça représente ?

Des milliards !

(' · _ · ')

Qu'est-ce que je dois faire ?

Continuez. Montrez-nous tout
ce que vous pouvez.
Les Africains veulent savoir !

LIBERTÉ,
ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ.

Graffiti
3x2,5m
mur
Quai de Saône

Critiquer, c'est bafouer la liberté des
autres,
c'est bafouer VOTRE liberté,
n'écoutez pas la critique.

Ceci est un message de
L'Avenir Triomphant
En avant !

Un homme a été arrêté ce matin à son domicile du clos des Bêtes. Il était en possession de tout le matériel nécessaire à la confection de tract mensonger ; les marcheurs ont en effet retrouvé chez lui un important stock de papier, plusieurs flacons d'encre, ainsi que de nombreux exemplaires de la gazette du GSP. Une enquête est en cours pour déterminer le rôle du GSP dans cette affaire. Plus d'informations en fin de journée.

Radio
Brève

DE QUOI LA DEVISE DES SAUVAGEO-COMPLOTISTES EST-ELLE LE NOM ?

Lyon, 24 Juillet — Liberté, égalité, fraternité, tels sont les mots qui fleurissent chaque jour un peu plus sur les murs de notre ville. Fleurir, le mot n'est pas choisi au hasard, tant l'hymne des sauvageo-complotistes s'apparente à une plante malsaine, prête à nous contaminer avec le virus de la haine, mal tout aussi réelle que la peste, n'en déplaît aux menteurs de La Découverte.

La devise des sauvageo-complotistes pullule partout en ville ; dernier exemple en date, un graffiti inscrit sur la façade de la rédaction du Triomphe. Oeuvre d'une personne isolée ? Travail méthodique d'un groupuscule complotiste ? Seule certitude, cette devise empruntée à l'empereur Betrand, et qui en bafoue ainsi la mémoire, est aujourd'hui source de confusions, car les idées de liberté, d'égalité et de fraternité, telles qu'elles sont envisagées par la pensée déviante des sauvageo-complotistes, sont mortifères, violentes et profondément dangereuses pour notre démocratie.

La liberté, c'est la volonté de se soustraire aux devoirs de la société, une société bâtie sur les piliers de l'humanisme, du progrès et de la sécurité. La liberté est donc la pensée des sauvages qui n'obéissent qu'aux lois de la nature, des lois violentes, non civilisées, qui font d'eux des bêtes mues par leurs seuls instincts

primaires. La liberté, au fond, c'est le renoncement à une société qui nous a pourtant délivrés d'une nature profondément brutalisante. La liberté c'est donc le retour à un asservissement de la nature. La liberté c'est l'esclavage.

De la même façon, l'égalité est le symbole d'un état animal où chaque individu est identique. Dans la nature, la vie est pauvre et sauvage ; les oiseaux ont tous le même plumage, les loups ont tous le même appétit féroce, et les poissons sont tous esclaves d'un milieu duquel ils ne peuvent sortir. L'égalité, c'est donc l'opposition totale à la société du progrès, au sens qu'elle prône un retour à une égale pauvreté pour tous les individus ; pauvreté de l'âme, mais aussi pauvreté physique, pauvreté intellectuelle et pauvreté matérielle. Surtout, l'égalité est l'expression d'un refus des différences, celles qui permettent aux esprits supérieurs de s'élever, que ce soit par le mérite, par la volonté, ou par la connaissance. L'égalité, c'est donc le refus du progrès. L'égalité, c'est la pauvreté.

Enfin, la fraternité parachève le désir de séparatisme d'une certaine frange de la population, car la fraternité, c'est le mode de gestion tribale des peuples primitifs. La fraternité s'oppose à la société civile qui cherche à lier les individus par le droit et par le travail. La fraternité,

c'est le refus de la démocratie, système qui permet aux citoyens de choisir avec discernement les hommes dignes de les diriger ; la fraternité refuse la démocratie et lui oppose le désordre et la confrontation, soit les modes de fonctionnement instables, volatils et arbitraires des tribus frappées par une bataille de pouvoir permanente. La fraternité c'est donc l'absence de solidarité, l'absence de démocratie, l'absence de stabilité. La fraternité, c'est la guerre.

« Liberté, égalité, fraternité »

pourrait ainsi être renommé « Esclavage, pauvreté, guerre » ; voici en substance le projet des sauvageo-complotistes, ayons le courage de le dire. Les mots « liberté, égalité, fraternité », que je me garderais dorénavant d'employer, sont des mots chargés de haine, car oui, la liberté c'est la haine de l'ordre, l'égalité c'est la haine des méritants, et la fraternité c'est la haine de la démocratie.

Albert Raymond.
Le Triomphe

Deux adolescents ont été grièvement blessés dans l'attaque de leur calèche par plusieurs assaillants. L'incident a eu lieu hier en fin de soirée, en marge du bal mensuel organisé par l'université Paul Salvagny. Les circonstances exactes de l'attaque restent à déterminer. Les perquisitions qui ont eu lieu chez les assaillants ont révélé une détention illégale de plantes, de tabac de contrebande, ainsi que de plusieurs numéros de la gazette du GSP. Nous rappelons à nos auditeurs de ne pas côtoyer les individus coupables de détention illégale d'objets interdits. En cas de suspicion, nous vous invitons à contacter au plus vite les marcheurs.

Radio
Brève

Micro-trottoir diffusé le 26 juillet sur les ondes de *Lyon Radio-Cité*.

— Bonjour monsieur, que pensez-vous du slogan « liberté, égalité, fraternité » ?

— J'en pense beaucoup de mal.

— Pourquoi ça ?

— Parce que les gens se mettent tout à coup à penser à des mots qu'ils ne comprennent pas.

— C'est une mauvaise chose ?

— Oui, parce que, voyez-vous, il y a des gens qui ne sont pas capables de comprendre ces mots.

— Vous pensez aux gens de moindre valeur ?

— C'est ça. Je crois qu'ils ne comprennent pas bien la signification de ces mots, alors ils vont s'imaginer des choses erronées, parfois même dangereuses.

— Bonjour madame.

— Bonjour.

— Dites-moi, que pensez-vous des sauvageo-complotistes ?

— Oh, je ne sais pas trop.

— Pourriez-vous dîner avec l'un d'eux ?

— Ah ça non !

— Pourquoi pas ?

— Et bien, c'est à dire, nous ne sommes pas dans le même camp !

— Bonjour, *Lyon Radio-Cité*, que pensez-vous du contexte social actuel ?

— C'est une situation difficile, je crois.

— Et que pensez-vous de L'Avenir Triomphant ?

— Ma foi, ils font ce qu'ils peuvent, ça ne doit pas être facile avec tous ces sauvageo-complotistes qui veulent déstabiliser le pays.

- Vous trouvez nos dirigeants courageux ?
- Très courageux oui,
- Et bien merci monsieur. Auditeurs et auditrices de *Lyon Radio-Cité*, vous l'avez entendu, le peuple soutient L'Avenir Triomphant, continuez donc à le soutenir vous aussi, en avant !

En faisant la liaison entre la presqu'île et la plaine du port, Maurice récupéra dans sa calèche le patron des usines Sud.

La capote rabaisée incita le bonhomme à interpeller le cocher pour lui faire la conversation ; « Vous savez mon brave, je crois qu'il y a assez de sucre bleu pour tout le monde, à vrai dire j'en suis même certain, seulement, il est très mal redistribué. Mais que pouvons-nous y faire ? Si nous en donnons la même quantité à tout le monde, ça n'aurait pas de sens. Vous comprenez ? »

Au détour d'une ruelle, le patron sembla reconnaître un de ses ouvriers : « Jusqu'où aller vous, mon brave ? », « Clos du guet », « Et bien montez donc, je vous offre la course ».

L'ouvrier expliqua que les récentes interdictions allongeaient considérablement son trajet, l'obligeant à passer par le plateau de la Vérité ; « Comme je n'ai plus le droit de circuler sur la presqu'île, je dois la contourner, alors je passe par le pont des Deux collines, ça me rajoute deux bonnes heures de marche. Avant je descendais directement du Temps Nouveau pour traverser la place des Quatre, c'était plus simple ».

Si le patron trouva la situation « bien malheureuse », il refusa de jeter l'opprobre sur le gouvernement ; « on ne peut pas laisser une minorité saccager la ville, il fallait des mesures strictes pour mettre fin à l'escalade. »

L'ouvrier avoua à demi-mot qu'il était d'accord avec cette dernière assertion ; il ajouta que pour lui, les graffitis et les slogans n'avaient aucune utilité, hormis celle de faire passer les gens de moindre valeur pour des sauvages.

— Ce n'est pas en salissant les murs que l'on va faire avancer les choses, rouspéta-t-il.

— Je suis bien d'accord avec vous.

— Seulement, quand quelque chose va mal, et que personne

ne vous écoute, que vous reste-t-il à faire ? Si en plus on vous tape dessus, alors que vous faites déjà parti de ceux qui souffrent le plus, c'est de la dictature !

— La dictature ? Mon bon ami, vous parlez comme un sauvageo-complotiste !

— Oh ! les sauvageo-complotistes je m'en moque bien, d'ailleurs c'est à cause d'eux si je dois maintenant me coltiner un trajet de quatre heures pour aller travailler. Mais il faut bien dire la vérité, le climat n'est pas bon, il se passe des choses anormales.

— Je suis bien d'accord avec vous, ce n'est pas normal de venir saccager les biens d'autrui !

— Non, je ne parle pas de ça ; par exemple, les journaux, il n'y en a plus, ou plutôt il n'y en a qu'un seul, ça ne va pas du tout !

— Vous parlez du *Triomphe* ? C'est un bon journal, moi je ne lis que ça, alors je ne vois pas la différence.

— Et que dites-vous de ces chroniqueurs qui hurlent toute la journée à la radio, qui crachent sans arrêt sur les gens de moindre valeur, ils ne vous agacent pas ?

— Ils manquent parfois un peu de tact, ça, je vous l'accorde, mais au moins, ils ont le courage de dire la vérité. Ce qu'ils disent au sujet de l'égalité, ce n'est pas faux vous savez, on ne peut pas être tous égaux, c'est impossible, vous parlez de dictature, et bien moi je trouve que les gens de moindre valeur, à trop vouloir que la société soit entièrement pour eux, et bien ça c'est ce que j'appelle la dictature !

Aussitôt arrivé au pied de son immeuble, le patron donna deux coupons à Maurice puis salua son ouvrier ; « Gardez le moral mon brave, le travail finit toujours par payer ! ».

Dans les pentes de la colline du Temps Nouveau, l'ouvrier profita du tête-à-tête avec Maurice pour penser à haute voix :

— Nous sommes de moindre valeur, lança-t-il, c'est tout, c'est

la mère de toutes les inégalités, parce que c'est l'inégalité originelle, celle qui justifie toutes les autres. Vous comprenez, dès la naissance, il y a les beaux et les laids, à partir de là, comment envisager l'égalité si la nature elle-même nous a fait en oubliant ce principe ? D'une certaine façon, les différences sont naturelles, nous nous en rendons tous bien compte durant notre enfance, c'est ça qui inscrit en nous la possibilité de l'inégalité, car dès le plus jeune âge nous sommes conditionnés à l'accepter. Donc, à moins d'être tous identiques à la naissance, on ne pourra jamais justifier l'égalité en d'autres lieux, pour moi c'est une cause perdue.

— Il faut donc se laisser faire ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Vous semblez pourtant dire que l'égalité ne vaut pas la peine d'être réclamée.

— Pas l'égalité dans ce qu'on est, mais l'égalité dans ce qu'on peut. Moi, je ne veux pas être un méritant vous savez, je ne veux pas être comme eux, je veux pouvoir être moi, dans toute mon imperfection, mais je veux être digne, je veux respirer, pas être écrasé ; je veux boire et manger à ma faim, je veux dormir l'esprit apaisé, je veux me mouvoir sans avoir mal dans ma chair, et je veux de l'espoir, pas pour moi, mais pour les autres, je veux être en mesure de me dire que ma famille, mes amis, connaîtront à l'avenir une tranquillité digne. C'est tout, je ne veux rien de plus, je ne veux pas mille objets, mille choses, un appartement immense dans lequel me perdre, l'opulence, le poids de la richesse ou le poids de l'importance ; je veux juste que le petit morceau de vie qu'est mon existence soit un petit morceau joli, comme un petit galet bien lisse, juste une petite chose, mais une petite chose saine, pas une chose rongée, tannée et malmenée. Je veux juste être une petite chose normale et futile. Est-ce trop demander à nos rois ?

Quelques jours plus tard, Maurice retrouva Irène pour

partager avec elle une après-midi à la piscine municipale ; situé face à l'opéra, côté rive gauche, ce complexe réservé aux méritants était composé de trois immenses bassins autour desquelles s'alignaient des rangées de chaises longues.

En entrant, Irène montra son carnet aux marcheurs ; elle leur expliqua que Maurice était là pour l'accompagner ; si les miliciens semblèrent se méfier du cocher, ils acceptèrent finalement de le laisser passer.

À l'ombre d'un parasol, Irène pensa à tous les Africains qui attendaient sûrement avec impatience sa prochaine vidéo ; si l'idée qu'ils puissent être des milliards lui avait d'abord donné le vertige, elle embrassait maintenant la possibilité qui lui était offerte de montrer à tant de personnes la réalité de sa vie.

— Si vous pouviez faire visiter notre société à des étrangers, qu'est-ce que vous leur montreriez en priorité ?

Assis dans son transat, Maurice se creusa les méninges, puis répondit :

— D'abord la vie de tous les jours, pour qu'ils comprennent qui nous sommes.

— Et ensuite ?

— Ensuite, les choses qui sortent un peu de l'ordinaire, qu'ils n'ont pas l'habitude de voir.

— Et après ?

— Je ne sais pas, peut-être les choses que vous n'avez pas l'habitude de voir vous même. Mais par définition, si vous ne les voyez pas, elles seront encore plus difficiles à montrer.

Tout comme Irène, Maurice profita de la chaleur reposante du soleil pour laisser son esprit s'abandonner à la réflexion ; il pensa beaucoup à ses graffitis, à leur poids et à leur pertinence, et quand il se figura la réalité de son combat, il se demanda si ses flamboyantes passes d'armes n'étaient pas en réalité de simples coups d'épée dans l'eau.

Maurice entrecoupa ses réflexions de longues périodes de contemplation ; devant lui, les corps parfaits déambulaient avec

l'indifférence de la normalité ; dans cette faune de méritants, les hommes étaient des fauves au poil soyeux et aux muscles saillants ; allongées sur leurs chaises longues, les gazelles se prélassaient, offrant à tous les regards les formes généreuses que leur maillot gorgé d'eau épousait au plus près.

Ailleurs, les enfants ignorèrent ce spectacle d'adulte pour aller se presser devant les glaciers ; sous les regards obnubilés de quelques parents envieux, ils occupèrent ainsi leur après-midi à lécher avidement les glaces de sucre bleu qu'on leur servait à volonté.

Se réveillant d'une courte sieste, Irène proposa à Maurice de venir nager avec elle dans le grand bassin. Le cocher accepta avec joie ; frappé par la sensation d'être ici un intrus, il embrassa avec plaisir la possibilité de cacher sa maigre carcasse sous la surface scintillante de l'eau.

Les deux amis nagèrent côte à côte en s'échangeant regards et sourires, oubliant pendant un temps leurs doutes et leurs tourmentes.

Sous l'impulsion de Maurice, ils s'essayèrent tous deux au dos crawlé ; une traversée hasardeuse plus tard, ils s'arrêtèrent sur le bord du bassin pour reprendre leur souffle et rire à gorge déployée.

Irène invita ensuite Maurice à l'accompagner aux plongeoirs ; effrayé par la hauteur, le cocher préféra rester à l'eau ; il regarda alors Irène enchaîner les plongeurs avec grâce et assurance. Après un énième saut, les cheveux de la jeune femme se détachèrent, ondulant derrière elle en une longue trainée blonde ; sous l'eau, Maurice vit alors passer devant lui une nymphe qui, après lui avoir adressé un sourire, glissa en une apnée jusqu'à l'autre bout du bassin ; frappé d'un bonheur sincère, le jeune homme se laissa flotter un instant dans ce bain d'allégresse, quand soudain, des centaines de jambes l'encerclèrent ; noyé dans une nuée de bulles, le cocher remonta

immédiatement à la surface ; autour de lui, hommes et femmes s'étaient jetés à l'eau pour se ruer vers le centre du bassin, battant l'eau avec une frénésie qui transforma la piscine en une mer démontée. Pris d'une vive inquiétude, Maurice essaya de retrouver Irène ; il hurla son nom, plongea, puis essaya de se frayer un chemin dans cette forêt sous-marine de jambes ; en vain.

L'agitation s'évapora aussi vite qu'elle était venue ; au centre du bassin, un homme avait réussi à s'octroyer l'objet de toutes les convoitises ; un paquet de sucre bleu qui n'était en réalité qu'un simple emballage vide précipité là par le vent.

Depuis le bord du bassin, Irène appela Maurice à renfort de grands gestes ; le jeune homme nagea vers elle avec soulagement, puis, après s'être moqués avec dédain des méritants, ils décidèrent d'un commun accord de quitter les lieux sur-le-champ.

Dans les vestiaires, Maurice enfila ses vêtements, se sécha sommairement les cheveux, puis tira d'un coup sec le rideau de sa cabine ; à deux pas de lui, dans la cabine d'en face, Irène finissait tout juste d'essorer sa longue chevelure ; l'interstice de son rideau révéla à Maurice une partie de ses fesses nues ; le jeune homme se figea comme une pierre ; tandis que son cœur s'était mis à marteler sa poitrine, ses joues s'enflammèrent d'un désir qui irradiait chaque centimètre carré de son corps ; une seconde plus tard — une éternité —, il recouvra ses esprits et quitta aussitôt les vestiaires pour aller attendre dehors.

Irène le rejoignit quelques minutes plus tard. Ensemble, ils longèrent les berges du Rhône et se promenèrent jusqu'au pont de l'Université. Avant de se séparer, ils se regardèrent longuement, sans trop savoir quoi se dire ; une mèche blonde tomba dans les yeux d'Irène, Maurice l'écarta d'un revers de la main. Au passage, il effleura sa joue, il hésita alors, puis, soudain, réunissant tout son courage, il s'avança vers elle ; Irène recula de deux pas ; d'un sourire gêné, elle lui souhaita une

bonne soirée, puis elle s'éloigna sur le pont ; après avoir laissé les marcheurs contrôler son carnet, elle entra sur la presque île et disparut derrière eux.

De retour chez elle, Irène sauta dans son divan et consulta aussitôt ses messages ; elle était impatiente de savoir si sa récente visite du quartier des Guignols avait intéressé les Africains. Léon lui expliqua qu'on avait apprécié la découverte de cette architecture ancienne, et qu'on s'était même étonné de voir ces immeubles encore tenir debout ; « Nos experts sont formels, certains d'entre eux ont près de cinq cents ans, si ce n'est encore plus ! C'est fascinant ! Il n'y a rien d'aussi vieux en Afrique, hormis peut-être les grandes pyramides, mais c'est encore autre chose ! ».

À l'autre bout de la ville, Maurice fixait le plafond de son appartement, affalé sur son lit. Les dernières heures avaient laissé comme un trou noir dans son esprit ; de sa fin de journée il ne se souvenait plus de rien ; après avoir regardé Irène s'éloigner sur le pont de l'Université, il avait erré sans but dans le clos Boinier, et il ne se rappelait plus s'il avait croisé du monde, ni même dans quelle rue il était passé. Par la force des choses, il avait réussi à rejoindre sa termitière, il avait machinalement trouvé son chemin dans le dédale, puis il s'était laissé tombé sur son lit.

L'estomac tordu par la faim, Maurice daigna finalement se trainer jusqu'à son lavabo pour boire une gorgée d'eau. Après s'être débarbouillé, il fixa longuement son petit miroir ; il observa les traits de l'homme qui se tenait debout face à lui ; des traits imberbes, imparfaits, de moindres valeurs ; soudain, dans un hurlement de rage, il écrasa son poing contre le miroir, faisant ainsi voler en éclat un reflet qu'il ne voulait plus jamais voir.

Lors d'une récente perquisition, les marcheurs ont trouvés plus de cent kilos de sucre bleu dans les bureaux du GSP. Monsieur Maronard, premier secrétaire du GSP, affirme qu'il s'agit d'une collecte solidaire destinée à certains de leurs lecteurs les plus démunis. Des marcheurs sont actuellement à leur siège, 11 rue de Sèvre, pour vérifier la légalité de cette collecte. Selon certaines rumeurs, ce sucre bleu servirait en réalité à alimenter le marché noir.

Nous rappelons à nos auditeurs que les bureaux du GSP sont situés dans le quartier des Méritants, au 11 rue de Sèvre.

Radio
Brève

Août

(49 jours avant les évènements du 20 Septembre)

Un grincement, un hurlement de métal, une plainte semblable aux râles d'une bête monstrueuse, puis un grand fracas ; au matin du 2 août, le pont des Deux collines s'effondra sur le quartier des Guignols.

Lorsque les secours dépêchés sur place se présentèrent à l'entrée du pont, pensant avoir été appelés pour un incident mineur, ils trouvèrent un trou béant qui s'étendait de la colline du Temps nouveau au plateau de la Vérité ; en contrebas, l'immense armature de métal avait balayé dans sa chute toute une rangée d'immeubles, transformant la pointe nord du quartier des Guignols en un vaste champ de ruines.

Au niveau des berges, les décombres s'étaient amoncelés comme les restes d'une avalanche qui aurait dégringolé de la colline pour aller se jeter dans la Saône ; lorsque les secouristes se présentèrent enfin devant ce spectacle de désolation, l'épais brouillard de poussières avait commencé à se dissiper, révélant les formes grotesques d'un tramway éventré. Plus loin, on identifia des fiacres broyés et des chevaux écrasés ; s'ajoutèrent bientôt à cet effroyable tableau les corps sans vie de plusieurs centaines de personnes.

Au beau milieu de la Saône, une constellation de débris flottait entre les poutres de métal plantées dans l'eau comme un champ de roseaux. Assis sur les berges, trempés de la tête aux pieds et profondément choqués, quelques miraculés regardaient d'un air hagard des hommes ramener à la nage les corps de ceux qui n'avaient pas eu leur chance.

« C'est un attentat du GSP ! Un pont ne peut pas s'effondrer comme ça ! »

Quelques minutes seulement après la catastrophe, les chroniqueurs de *Lyon Radio-Cité* partagèrent déjà avec les

auditeurs leurs conclusions définitives ; pour eux, le constat était limpide, le GSP était le seul et unique responsable ; *« Il y en a marre ! Qu'on arrête ces fous ! Cela fait des années que le parti veut réparer ce pont, or le GSP s'y est toujours opposé ! », « Oui ! Ils ont insisté pour que le pont reste ouvert », « C'est de leur faute ! », « Le peuple en a marre du GSP ! », « Qu'on arrête les terroristes, tous les terroristes ! Il faut agir maintenant, il faut mettre hors d'état de nuire les terroristes sauvageo-complotistes, sinon ils vont dynamiter tous les ponts de la ville ! », « Vous avez raison ! si ça continue, ils vont essayer de nous détruire ! », « Le GSP est responsable de tous les problèmes ! », « Il faut dissoudre le GSP ! ».*

Le soir même, un important contingent de marcheurs se présenta aux locaux du GSP ; sous les sifflets d'une foule composée à majorité de méritants, les rédacteurs de la gazette quittèrent leur immeuble les mains menottées, hurlant à qui voulait bien entendre qu'ils étaient victime d'un complot ; les marcheurs leur assénèrent des coups de crosse pour les faire taire, puis, encouragés par les applaudissements, ils les jetèrent dans des fiacres qui les emmenèrent aussitôt à l'Hôtel-Dieu.

Trois jours plus tard, les citoyens des quatre coins de la ville trouvèrent dans leur boîte aux lettres un tract signé par la rédaction prisonnière ;

Le Groupe de Soutien à la Population, petite gazette d'opposition tenue par dix citoyens de rang B, a définitivement cessé d'exister le 2 août de l'an 119.

Depuis les révélations de La Découverte, révélations auxquelles le GSP n'a pourtant pas participé, notre rédaction n'a jamais été autorisée à reprendre le travail ; un mois plus tard, et faute d'avoir pu trouvé un seul motif valable à la fermeture de notre gazette, le parti aura profité de la terrible catastrophe du pont des Deux collines pour nous porter un coup fatal.

Rappelons que la minuscule entité qu'est le GSP se voit

aujourd'hui tenue pour responsable de tous les maux ; à en croire les laquais de Lyon Radio-Cité, le parti pourtant au pouvoir depuis près d'un demi-siècle n'est quant à lui responsable de rien ; un comble !

Gageons donc que l'emprisonnement de notre rédaction permettra de résoudre tous les problèmes de notre pays ! Si tel n'était pas le cas, nous encourageons le peuple à prendre son destin en main et à demander des comptes à ceux qui tirent les ficelles depuis plus de quarante ans.

*La rédaction de la gazette du GSP,
le 5 août,
depuis sa cellule de l'Hôtel-Dieu.*

En réponse à la diffusion de ce tract, les dirigeants du parti ordonnèrent l'arrestation de toutes les personnes proches du GSP, qu'il s'agisse de la famille des rédacteurs, de leurs amis, ou même de leurs anciens camarades de classe, puis on organisa la fouille de plusieurs dizaines d'appartements partout sur la presqu'île.

La chasse aux sorcières continua avec l'arrestation de tous les responsables travaillant pour les imprimeries, les usines de papier, ou la distribution de journaux. On réserva le même traitement au personnel de l'Hôtel-Dieu, dont on confia sans délai toutes les prérogatives aux marcheurs.

Dans un second temps, on organisa des descentes chez les employés chargés de l'impression du *Triomphe*, et on somma les oreilles d'intensifier les écoutes de celles et ceux qui avaient un jour travaillé dans les rédactions des journaux aujourd'hui interdits.

Enfin, on engagea des fouilles partout dans la ville, spécialement dans les caves, les garages, les entrepôts, les écoles et les commerces, soit tous les endroits susceptibles de cacher une imprimerie clandestine.

Dans les clos, l'omniprésence des marcheurs et le redoublement des fouilles déclenchèrent un épisode de panique qu'on surnomma rapidement « les neiges d'août » ; aux étages des termitières, on se précipita aux fenêtres pour jeter tous les papiers pouvant servir à la confection de tract ou autre message à la main ; feuilles, emballages, vieux journaux, lettres, et même photographies s'amoncelèrent bientôt dans les rues jusqu'à former un parterre blanc que les vents chauds et secs transformèrent au fil des jours en une épaisse couche de confettis floconneux.

Une semaine après la catastrophe du pont, *Lyon Radio-Cité* sembla moins peiné par le nombre de morts que par les difficultés qu'éprouvait le *Triomphe* à faire imprimer son journal.

Du côté de la population, le désastre avait provoqué un traumatisme inégal ; chez les méritants, on se félicitait presque de la disparition de ce qu'ils avaient toujours considéré comme une verrue dans le ciel ; pour les gens de moindre valeur en revanche, l'émotion était vive ; beaucoup avaient perdu un proche, un ami, ou simplement une connaissance, et tous avaient entendu les témoignages de celles et ceux qui avaient été au coeur de l'horreur, qu'il s'agisse des secouristes, des déblayeurs, des infirmiers, des employés de morgue, ou même des éboueurs qui débarrassaient encore chaque matin les berges des corps putréfiés.

La volonté d'accentuer les fouilles, et le besoin grandissant de surveillance obligea L'Avenir Triomphant à revoir sa stratégie en matière d'ordre ; en l'espace de quelques jours, le parti proclama la dissolution de toutes les milices de la ville, puis il incorpora la totalité de leurs effectifs à ceux des marcheurs. Seule la Flamme ardente, dont la présence au sein des remparts était encore jugée nécessaire, conserva son indépendance à condition

de se soumettre à l'autorité des marcheurs en cas de force majeure.

À la mi-août, la découverte d'une imprimerie clandestine cachée dans les réserves d'un atelier de tissage conforta le parti dans sa stratégie ; les fouilles s'accrochèrent alors et les nouvelles troupes de marcheurs se déployèrent partout dans les clos de façon à surveiller encore plus étroitement les gens de moindre valeur, notamment en suivant leur trajet des termitières à leur lieu de travail.

Devant la tâche immense que représenta une telle surveillance, les dirigeants du parti décidèrent de réorganiser drastiquement les flux de personnes ; sous prétexte de remédier aux importants problèmes de circulation causés par la destruction du pont, ils instaurèrent un confinement alterné visant à limiter le nombre d'habitants autorisés à se déplacer simultanément en ville ; chaque citoyen de rang CCC et inférieur se retrouva ainsi contraint de suivre un emploi du temps dicté par l'ouverture et la fermeture des clos ; deux fois par semaine, un roulement avait lieu, trois clos étaient ouverts, trois autres étaient fermés, et les habitants autorisés à circuler pouvaient ainsi aller travailler ; les autres étaient confinés aux limites de leur quartier et devaient attendre le prochain roulement avant de pouvoir en sortir.

Au fil des jours, L'Avenir Triomphant autorisa des déconfinements au cas par cas ; pour contenter les méritants, on autorisa leurs employés de maison à traverser la ville même en cas de fermeture des clos ; les employés des restaurants s'ajoutèrent bientôt à la liste.

Enfin, le parti accorda aux patients ayant besoin de se rendre chez leur médecin le droit de circuler, à condition qu'à leur retour dans leur clos, ils puissent présenter aux marcheurs un certificat médical.

Les effets du confinement se firent rapidement ressentir ; faute de pouvoir travailler, et assommés par un quotidien aussi vide qu'ennuyeux, les gens de moindre valeur restèrent enfermés chez eux, préférant à la fournaise des rues le calme glacé du béton.

Du plateau de la Vérité aux berges du Rhône, en passant par les abords des manufactures, les grands boulevards se vidèrent, et les rues désertes, ainsi livrées au seul vacarme des haut-parleurs, se transformèrent en véritable no man's land. Dans ces zones où toute présence devenait immédiatement suspecte, la clandestinité, et son étonnante faculté à se fondre dans le mouvement des foules, fut dès lors anéantie.

Au grand étonnement du parti, la population toléra étonnamment bien sa nouvelle condition ; tout était devenu calme, les travailleurs allaient travailler, les autres profitaient de leur temps libre pour faire leur promenade quotidienne, et alors que la ville tournait au ralenti, les citoyens commencèrent à vivre au seul rythme des distributions hebdomadaires de sucre bleu.

Dans les termitières, la vie se réorganisa peu à peu ; le jour, on transformait les atriums en salle de classe ; le soir, on y organisait des bals ou des spectacles improvisés. Les esplanades enfin, en tant que lieux de promenade et de discussion, s'animèrent comme des immenses forums.

Du côté de *Lyon Radio-Cité*, l'ennui obligea les chroniqueurs à se tordre l'esprit pour trouver des sujets sur lesquels débâter toute la journée ; l'absence de journaux les avait privés de nouvelles fraîches ; il n'y avait plus de GSP à diffamer, plus de rangs C à moquer, plus de tracts à commenter, plus de manifestations à condamner, et même plus de graffitis à brandir comme étendard de la barbarie.

Paradoxalement, le calme soudain culpabilisa grandement les

gens de moindre valeur ; comme tout semblait aller pour le mieux depuis l'instauration du confinement, c'était en quelque sorte la preuve que tout allait mal quand on leur donnait trop de libertés. Les chroniqueurs de *Lyon Radio-Cité*, usant des mêmes raccourcis hasardeux, rappelèrent d'ailleurs que les idées sauvageo-complotistes ne pouvaient se répandre si on coupait les canaux qui en étaient la source ; « *C'est une maladie que nous avons réussi à contenir, il ne faut pas relâcher nos efforts, car si nous laissons de nouveau les gens se contaminer entre eux, nous retournerons au même point que le mois dernier, et ce sera de nouveau le chaos.* »

Si l'absence totale d'informations avait en effet isolé les clos au point d'en faire des villes dans la ville, une rumeur commença malgré tout à enfler dans les termitières ; cette fois-ci, aucun tract n'en était la cause ; les mots s'échangèrent au milieu des chaines d'assemblages, aux portes des usines, dans les cantines, et sur les rares portions de rues où les travailleurs pouvaient encore se croiser. Deux roulements plus tard, ces mots avaient déjà traversé toute la ville, passant de clos ouvert à clos fermés, voyageant jusqu'aux termitières confinées, là où les habitants se les échangeaient dans de courtes conversations, le soir, à la faveur de rencontre fortuite dans les couloirs ; le bruit courait que le parti réfléchissait à sceller définitivement les termitières pour que personne ne puisse jamais en sortir.

Face à ces rumeurs farfelues, et jugeant que seules les discussions informelles pouvaient être responsables de ces nouvelles idées complotistes, le parti augmenta le son des haut-parleurs pour que sur le chemin du travail, les voix dissidentes restent inaudibles.

Lorsque les marcheurs rapportèrent aux dirigeants que les gens de moindre valeur se réunissaient en masse sur les esplanades, une peur soudaine les frappa alors ; le peuple fomenté, il manigance, il s'échange des idées, en un mot, il se prépare à la révolte.

« La nuit de la grande panique » ; c'est ainsi qu'on nomma les événements de cette dernière nuit d'août.

Grande panique, car les dirigeants avaient décidé en urgence d'anéantir une bonne fois pour toutes les dernières poches de sauvageo-complotisme ; grande panique aussi, car le peuple allait ce soir-là vivre un véritable cauchemar, peu importe son rang.

En fin d'après-midi, tous les bataillons de marcheurs commencèrent à se réunir dans les avenues. On appela en renfort la Flamme ardente, et lorsque les deux milices furent en ordre de marche, on leur somma de se déployer dans les clos ; c'était ainsi le point de départ d'une longue nuit de rafles.

Si la finalité de cette opération était peu claire dans l'esprit des miliciens – on leur avait seulement donné l'ordre de fouiller les appartements de fond en comble –, la volonté des dirigeants était quant à elle parfaitement limpide ; ils voulaient mettre hors d'état de nuire les sauvageo-complotistes, mettre définitivement le peuple au pas, achever le travail commencé quelques semaines plus tôt, et aller au bout d'une stratégie qui avait jusqu'ici porté ses fruits ; enfermer, surveiller, fouiller et punir.

Exceptionnellement, on coupa les haut-parleurs pour faciliter la communication des troupes ; intrigués par ce calme soudain, les habitants se penchèrent à leur fenêtre et entendirent aussitôt les injonctions des marcheurs résonner dans les rues vides.

Après avoir forcé tous les promeneurs à rentrer chez eux, les marcheurs firent irruption dans les atriums ; ils se déployèrent en un instant dans les étages, frappèrent aux portes, puis pénétrèrent dans les appartements avec fracas. Ils s'empressèrent alors de fouiller, de retourner les matelas, de vider les armoires et d'arracher les tiroirs, puis ils marquèrent d'une croix blanche les portes des appartements visités.

Faute d'un nombre suffisant de menottes, les miliciens poussèrent les suspects dans les couloirs en pointant dans leur dos le canon de leur fusil ; ils traînèrent les plus réticents par le

col, et étranglèrent les fortes têtes avec leur bâton.

La violence des arrestations plongeait les termitières dans une certaine épouvante ; faute de comprendre ce que les marcheurs reprochaient à ceux que l'on voyait ainsi être emmenés de force, les habitants cherchèrent avant tout à tenir la menace éloignée de leur foyer ; dès lors, un impitoyable instinct de survie encouragea les premières dénonciations ; sans le moindre scrupule, et croyant à cette occasion s'épargner leur courroux, on livra aux marcheurs le nom des lecteurs assidus de *La gazette du GSP*, des consommateurs supposés de viande, ou même de ceux chez qui on pensait déjà avoir vu un objet interdit.

À mesure que la vague de miliciens progressa dans les clos, les rues se parèrent de lumières flamboyantes, et tandis que des coups de feu résonnèrent jusqu'au sommet des termitières, on essaya par tous les moyens de se cacher ; dans les coursives, les locaux techniques et même sur les toits.

Partout, on assista aux mêmes scènes ; quand tous les étages d'une même termitière avaient été fouillés, on réunissait les suspects dans l'atrium puis on les faisait patienter sous bonne garde. Dehors, on constituait des monticules avec tous les objets saisis, puis on y mettait le feu. Enfin, on rassemblait contre un mur les chiens confisqués à leur maître, on épaulait les fusils, et on les abattait d'un tir groupé.

Dans son petit appartement, Maurice s'inquiéta du vacarme ; ne parvenant pas à voir la rue depuis le hublot qui lui servait de fenêtre, il alluma la radio ; un sinistre concerto pour piano avait remplacé l'habituelle émission phare des chroniqueurs de *Lyon Radio-Cité*.

Un grand bruit attira Maurice hors de chez lui ; à l'autre bout du couloir, des marcheurs commençaient à frapper aux portes.

Le jeune homme s'enferma dans son appartement ; il avait compris ce qui était en train de se passer, il l'avait imaginé, il

l'avait craint, et il s'y était préparé ; en une fraction de seconde, il sauta sur Furio pour lui mettre sa laisse, puis, sans même prendre la peine d'enfiler un pantalon, il s'élança dans le couloir et trotтина jusqu'à l'escalier de service.

« Halte ! » cria-t-on dans son dos. Sans se retourner, Maurice s'engouffra dans l'escalier ; emporté par Furio qui tirait sur sa laisse comme s'il s'en allait en promenade, il dévala les marches quatre à quatre et se retrouva au rez-de-chaussée en un instant. Après avoir sondé les couloirs d'un rapide coup d'oeil, il quitta la termitière par le local à poubelles, puis il s'enfonça dans une ruelle vide.

Alors que les marcheurs s'enfonçaient toujours plus profondément dans les clos, les habitants chez qui la vague était passée commencèrent à se réunir au pied des termitières ; vêtus de pyjamas ou de simples chemises de nuit, ils se rassemblèrent autour des brasiers encore fumants pour partager leur malheur ; ceux qui s'effondrèrent devant les corps sans vie de leurs chiens brisèrent de leurs plaintes déchirantes le silence de mort dans lequel les rues étaient désormais plongées.

Lorsque Maurice bifurqua sur l'avenue du général Marche, il tomba au milieu d'une foule d'habitants choqués ; ceux qui avaient convergé là pour se serrer les coudes commencèrent à parlementer et à s'organiser, et à mesure que les termitières alentour se vidèrent dans les rues, les rangs des indignés gonflèrent à vue d'oeil ; peu à peu, des voix scandalisées s'élevèrent, et soudain, comme si une décision unanime avait été prise, la foule commença à se mettre en marche.

Suivant la pente douce qui faisait plonger la ville en direction des deux fleuves, la foule se dirigea assez naturellement vers la presqu'île. Au fil de son avancée, elle grappilla les indignés qui vagabondaient sur les trottoirs, et peu à peu, un sentiment de puissance commença à faire battre les coeurs, un sentiment de rage, un sentiment de corps, d'élan inarrêtable, nourrit par la vue des rues et des avenues entièrement investies par la masse.

Les pas de ces milliers d'indignés propulsèrent dans les airs toutes les neiges d'août ; éclairés par les flammes des brasiers, ces confettis de papier avaient abandonné leur allure de flocons pour embrasser celle d'une pluie de cendre. S'ajoutèrent à cette vision d'apocalypse les corps de ceux qui avaient rejoint la marche dans le plus simple appareil ; Maurice était de ceux-là ; habillé d'un simple caleçon, il apportait à ce tableau de fin du monde une touche de surréalisme ; à côté de son corps frêle et inoffensif, Furio semblait au combien plus menaçant, lui qui avait troqué son allure de chiot pour celle d'un berger à l'oreille alerte, aux yeux perçants et aux babines encombrées de puissantes dents.

À l'heure où le couvre-feu avait depuis longtemps vidé les rues de la presqu'île, le flot des gens de moindre valeur s'échoua sur les berges ; on réalisa très vite que seule une poignée de marcheurs gardait l'entrée des ponts ; au risque de se faire lyncher par la foule, les miliciens posèrent leurs bâtons au sol et n'opposèrent aucune résistance ; l'envahissement de la presqu'île était lancé.

Pour mesurer la violence qui frappa ce soir-là les méritants, on pourrait essayer de comprendre, on pourrait essayer de penser, non pas pour excuser, mais pour laver sa conscience des mensonges qui nous conduisent généralement au déni ; en comptant pour admis que la violence nourrit la violence, on serait en droit de se demander de quoi les gens de moindre valeur étaient cette nuit-là repus ; on pourrait par exemple évoquer avec quel acharnement l'injustice les avait frappés ces dernières semaines, et dans quelle indifférence sourde elle les harassait depuis des années déjà ; plus que ça, on pourrait évoquer la violence d'une société qui les avait condamnés dès les premières heures de leur vie, jetant sur leur destinée la certitude que malgré tous leurs efforts, leur volonté ou leur courage, ils

resteraient à jamais ceux qui ne sont rien.

Pourtant, ce soir-là, les gens de moindre valeur oublièrent toutes ces violences ; ils les oublièrent, car ils s'y étaient lentement accoutumés ; ce qui leur provoqua une douleur insoutenable, ce ne fut pas que l'on s'attaque une énième fois à leur vie, au sens de leur destin, mais que l'on piétine maintenant leur dignité, aussi, les blessures infligées par le bâton les laissèrent de marbre tandis que celles causées par la main éveillèrent en eux un profond courroux ; en réponse aux portes fracassées, ils fracassèrent les vitrines ; en réponse aux armoires vidées, aux tiroirs arrachés et aux biens confisqués, ils vidèrent les supérettes, saccagèrent les restaurants et pillèrent les échoppes. Sous les fenêtres des méritants, le peuple hurla ainsi son désespoir, et si de cet immense appel à l'aide la ville n'allait retenir que le caractère de vengeance, les gens de moindre valeur venaient de sceller dans l'histoire une éclatante vérité ; par leur complicité passive, les méritants avaient permis aux marcheurs d'instaurer un règne de terreur.

Sur la place des Quatre, on jeta des piles de mobilier autour de l'immense statue des novateurs, puis on alluma un bûcher qui tapissa leurs longues jambes de béton d'une épaisse couche de suie.

Au 38, boulevard du Bel avenir, on saccagea la rédaction du *Triomphe*, on jeta par les fenêtres papiers et machines à écrire, on retourna les tables, on vola les micros, les appareils photo et les stylos, on parsema d'insultes les murs, on arracha les affiches, on décrocha les tableaux et on vandalisa les statues.

Protégé par les barrières marquant l'entrée des pentes, le siège de *Lyon Radio-Cité* échappa à la vindicte populaire. Un second rideau assura définitivement la tranquillité des habitants de rang A ; au moment où la foule s'était introduite sur la presqu'île, le contingent de marcheur habituellement affecté à la garde de l'hôtel de ville s'était déployé sur la place du Triomphe et en

avait barricadé toutes les issues ; en défendant ainsi ce point stratégique, ils mirent conjointement à l'abri les dirigeants du parti, le palais de L'Avenir Triomphant et le quartier des pentes. Personne dans la foule n'osa attaquer cette place forte ; on se contenta de jeter des pierres tout en se tenant à bonne distance de la double rangée de fusils.

Maurice erra dans les rues comme un simple spectateur ; tandis que Furio tirait sur sa laisse pour aller renifler ça et là les trottoirs sur lesquels des fiacres avaient stationné quelques heures plus tôt, le cocher observa attentivement le monde autour de lui et identifia les trois comportements qui lui avaient semblé émerger du chaos ; les pilleurs, qui couraient partout les bras chargés de denrées ; les vandales, qui déterraient des pavés, tapissaient les murs de graffitis, et grimpaient aux poteaux pour décrocher les haut-parleurs ; et un troisième groupe, les enragés, déterminés à s'introduire par tous les moyens chez les méritants ; si certains d'entre eux avaient entrepris d'escalader les façades, la majorité s'était cantonnée aux entrées d'immeuble ; Maurice observa plusieurs de ces enragés enfoncer les portes avec des béliers de fortune pendant qu'au-dessus d'eux, les visages horrifiés des méritants disparaissaient derrière les rideaux de leurs fenêtres.

Par curiosité peut-être, ou peut-être parce qu'il se sentait appartenir à ce dernier groupe, Maurice s'engouffra dans un immeuble et grimpa dans les étages ; il s'arrêta devant une porte derrière laquelle s'échappaient des cris. Il entra. Au bout d'un couloir s'ouvrant sur une somptueuse salle à manger, il tomba en plein milieu d'un tribunal improvisé ; tels des accusés en attente d'un jugement, une famille de méritants s'était recroquevillée contre un mur tandis qu'un groupe d'enragés s'était réuni face à elle comme autant de jurés.

— Vous êtes des sauvages ! hurla le père de famille après avoir dévisagé ce nouvel arrivant, des sauvages ! Ils avaient raison ! Ils

auraient dû tous vous enfermer !

Poings serrés, un enragé se détacha du groupe et s'avança vers l'homme pour le frapper. Maurice l'en dissuada ; accompagné de Furio, le cocher s'était avancé au centre de la pièce, sans dire un mot ; l'assemblée se retrouva aussitôt plongée dans un silence circonspect.

— Est-ce que vous mangez de la viande ? demanda-t-il aux méritants.

— De la viande ? répéta le père, nous n'en avons jamais mangé, je le jure !

— Alors qu'est-ce que vous allez là ? continua Maurice en pointant du doigt la marmite posée au milieu de la table.

— C'est du sucre bleu !

— À cette heure-ci ?

— Oui, c'est le second repas du soir !

— Deux repas par soir ! s'indigna un enragé, moi je n'ai même pas un repas par jour !

— C'est du gavage ! cria un autre.

Maurice s'approcha de la marmite. Après en avoir examiné le contenu, et constatant qu'il n'y avait en effet là que du sucre bleu, il expliqua :

— Il y a encore quelques semaines, je livrais de la viande aux méritants, je les livrais surtout le soir, parce qu'ils avaient pris l'habitude de faire du ragout, et comme ils avaient peur que les fumets se répandent dans la cage d'escalier, ils attendaient le couvre-feu, ils fermaient portes et fenêtres, et puis ils mangeaient.

Il ajouta :

— Pour faire mijoter leur ragout, ils utilisaient une marmite comme celle-là.

— Jamais un morceau de viande n'a franchi la porte de mon foyer ! répéta le méritant.

— Peu importe.

Malgré son allure d'adolescent à moitié nu, Maurice avait

revêtu la robe de l'autorité ; planté au centre du tribunal, entre les accusés et le jury, il était à présent seul juge.

— Tout ça n'a pas d'importance, pesta Maurice, vous passez votre temps à mentir. Vous êtes comme tous les autres méritants ; un menteur. Tous les méritants sont des menteurs. Tous les méritants sont faux. Ils disent une chose et en pensent une autre. Ils ne font que ce qui les arrange, et pour un peu de sucre bleu, ils sont prêts à soutenir n'importe quel mensonge.

— De quels mensonges parlez-vous ?

— Ceux de L'Avenir Triomphant.

— Vous ne devriez pas être aussi ingrat envers ceux qui vous nourrissent !

— Vous non plus.

— Moi je n'ai rien contre le parti !

— Je ne parlais pas du parti, mais des gens de moindre valeur.

— Ce sont les novateurs qui produisent le sucre bleu, pas les sauvages dans votre genre !

— Et selon vous, qui travaille dans les usines ? Qui travaille dans les champs et dans les fermes...

— ...sornettes !

— Qui transporte le sucre bleu jusqu'à vous ? continua Maurice, les gens de moindre valeur ! Vous voyez ? Vous nous avez oubliés ! À force de ne plus nous voir, de ne plus nous entendre, vous ne savez même plus quel est notre rôle dans la société, et vous avez même oublié pourquoi nous vous étions indispensables.

— Exactement ! lança un enragé pour appuyer le réquisitoire du juge, vous nous avez oubliés !

— Vous auriez dû être avec nous quand ils ont interdit les chaussures trouées, continua Maurice, vous auriez dû être avec nous quand ils nous ont interdit de circuler, vous auriez dû être avec nous quand ils nous ont interdit de parler.

— Et pourquoi aurions-nous dû être avec vous ? s'étonna le méritant.

— Parce que nous sommes tous dans le même bateau.

— Jamais nous ne serons avec vous ! Nous sommes des méritants, et vous des gens de moindre valeur. Vos problèmes ne nous intéressent pas !

— Nos problèmes seront un jour vos problèmes ! cria un enragé, vous verrez !

— Vous êtes des jaloux ! lui rétorqua le père de famille, c'est tout. Vous voulez simplement être à notre place !

— On ne veut pas de vous ! ajouta la mère en serrant contre elle ses deux jeunes enfants, vous nous faites peur !

— Pourquoi avez-vous peur de nous ? invectiva l'enragé, c'est à cause de la radio, c'est ça ? Ils vous ont mis des idées dans la tête !

— Nous avons peur de tout perdre !

— Oui, renchérit son mari, vous, vous n'avez rien à perdre, alors c'est facile de demander l'égalité quand on a rien à donner en échange ! Nous, si on nous mettait sur un pied d'égalité avec vous, nous perdriions tout notre sucre bleu, nous perdriions tous nos privilèges ; c'est nous que l'on priverait dans cette histoire en fin de compte, pas vous ! Si vous étiez à notre place, vous feriez la même chose, mais vous ne pouvez pas savoir, puisque vous n'avez rien !

— Méfiez-vous de ceux qui n'ont rien à perdre, menaça Maurice.

— Ils nous ont déjà retiré du sucre bleu, se lamenta la mère, vous ne savez pas ce que c'est de manger moins quand on est habitué à manger beaucoup !

— Ça ne vous empêche pas de faire trois repas par jour ! rétorqua un enragé.

— Nous sommes constitués comme ça, nous n'y pouvons rien !

Maurice dévisagea les méritants ; serrés contre leur mère, les enfants regardaient Furio avec un mélange de crainte et de fascination, détournant le regard à chaque fois que le chien

pointait son museau dans leur direction.

— Nous ne vous voulons aucun mal ! assura la mère en implorant Maurice du regard, nous voulons simplement garder notre sucre bleu !

— Oui ! confirma le père, prenez tout ce que vous voulez, les tableaux, les vases, prenez tout, mais pas notre sucre bleu !

— Pas votre sucre bleu ?

— Non ! S'il vous plaît !

— Vous l'aimez trop, n'est-ce pas ?

— Oui !

Après un instant de réflexion, Maurice ordonna à la mère d'aller chercher la marmite. Elle s'exécuta.

— Prenez aussi la louche et revenez ici.

Les enragés regardèrent en silence la mère retourner s'asseoir à côté de son mari, marmite à la main.

— Votre mari aime le sucre bleu, pas vrai ? demanda Maurice.

— Oui, il adore ça !

— Alors, donnez en lui une louche.

Elle s'exécuta.

— Encore.

Elle recommença.

— Il y a au moins à manger pour cinq là-dedans ! nota le mari après avoir avalé une nouvelle louche.

— Pour dix vous voulez dire, rectifia un enragé avec dédain.

— Encore, ordonna Maurice.

— Laissez le respirer ! s'inquiéta la méritante.

— Il a encore faim. Allez-y.

Après avoir englouti deux nouvelles louches, le méritant demanda à sa femme d'arrêter.

— Je n'en ai eu assez.

— Encore.

— Je n'ai plus faim !

— Encore ! hurla Maurice.

La méritante se hâta de porter une nouvelle louche à la

bouche de son mari. Après en avoir avalé trois autres, ce dernier posa sa main sur son ventre et grimaça :

— Arrêtez, s'il vous plaît !

— Encore !

De sa bouche baveuse et de son regard gras, le méritant implora la clémence de Maurice ; le juge ne lui accorda aucune faveur ; résigné, le père avala une autre louche, puis une dernière. Soudain, il se pencha au sol et régurgita l'entièreté de son repas sur le parquet.

Les enfants se jetèrent aussitôt sur la marre de sucre bleu tiède et commencèrent à laper le liquide comme des chiots affamés. Leur mère les imita, bientôt suivie du père qui avait tout juste pris le temps de se ressuyer la bouche d'un revers de main.

Les enragés s'échangèrent des regards de stupéfaction, puis se dispersèrent dans l'appartement pour commencer à le vider de ses plus précieuses babioles.

Maurice, lui, observa encore un instant les méritants ; agenouillés devant la flaque de sucre bleu, ils étaient comme des dévots qui touchaient enfin du bout des lèvres un nectar sacré.

Le cocher se lassa rapidement de ce spectacle grotesque ; après avoir quitté le salon, il croisa les enragés dans les couloirs, bras chargés jusqu'au menton. Dans le hall d'entrée, il s'arrêta devant un des seuls tableaux encore accrochés ; c'était une peinture ancienne représentant quatre personnages réunis autour d'un pavé de sucre bleu ; l'un en avait la bouche pleine, un autre était sur le point d'en avaler une plâtrée, et les deux derniers, également prêts à s'en goinfrer, adressaient au spectateur un sourire narquois.

Maurice quitta l'immeuble après avoir dévalé une à une les marches de sa pensée ; guidé par Furio, il erra dans les rues et s'imprégna du chaos qui régnait autour de lui ; il leva les yeux vers les fenêtres des appartements, et il murmura pour lui-même ; « le problème ce n'est pas les méritants, c'est le sucre bleu ».

Alors qu'elle était affalée dans son canapé, téléviseur miniature à la main, Irène commença à voir des lumières danser à son plafond ; elle se leva et se précipita à sa fenêtre ; en contrebas, des miliciens couraient dans les rues, torches à la main ; au loin, sur le pont de l'Université, des bataillons affluaient en nombre depuis le 7^e arrondissement.

Il se passe quelque chose.

?

Je crois qu'il y a une
révolution en cours.

De quoi parlez-vous ?

Ou un coup d'État.
Il y a des miliciens dans les rues.
J'ai cru entendre des coups de feu.
Je vais aller voir.

Non ! Restez chez vous,
n'y allez surtout pas.

Irène ignora les réponses de Léon et plongea son appareil dans la poche de son pantalon. Elle enfila ses chaussures, serra son chignon, puis dévala les escaliers de son immeuble.

De l'autre côté du Rhône, les marcheurs continuaient d'affluer en nombre ; une heure plus tôt, quand les premiers indignés s'étaient introduits sur la presqu'île, on avait rallumé en catastrophe les haut-parleurs pour les appeler en renfort ; les miliciens avaient alors rebroussé chemin pour aller porter secours aux méritants ; le plan était simple ; déployer une partie des troupes au nord de la presqu'île, et une autre au sud, pour rabattre les fauteurs de trouble sur la place des Quatre.

Irène progressa dans les rues désertes en rasant les murs ; à mesure qu'elle se rapprocha du coeur de la presqu'île, les coups de feu s'intensifièrent ; au détour d'une ruelle, des gens de moindre valeur passèrent devant elle en courant ; un instant plus tard, une lumière flamboyante annonça l'arrivée imminente des marcheurs ; la jeune femme se réfugia à l'entrée d'une cour

d'immeuble, dégaina son appareil et filma le passage de la troupe armée.

Une insatiable faim d'images l'attira ensuite à la place des Quatre ; en dépit des risques, elle se faufila entre des murs de fumées éclairés par des flammes rougeoyantes, puis elle commença l'enregistrement d'une nouvelle vidéo ; dans la pagaille, des petits contingents de marcheurs, fusils en main, essayèrent de progresser vers les indignés en formant des lignes resserrées ; un hurlement déclencha une cascade de tirs ; les cibles échappèrent à la mort en se précipitant dans les écrans de fumée.

L'afflux de marcheurs obligea bientôt Irène à se réfugier derrière un enchevêtrement de tables ; des miliciens consolidèrent la ligne, puis marchèrent jusqu'au centre de la place, tirant au hasard dans une foule qui fuya aussitôt en direction des quais du Rhône ; depuis sa cachette, Irène essaya tant bien que mal de suivre l'évolution du désastre ; à l'autre bout de la place, à moitié occulté par la fumée, elle sembla reconnaître les traits d'un chien qui ne pouvait être autre que Furio ; agrippé à sa laisse, Maurice présenta son torse nu à des miliciens qui le mirent aussitôt en joue ; le cocher recula dans la foule ; un instant plus tard, les marcheurs commencèrent à tirer.

Une fumée irrespirable obligea Irène à quitter sa cachette ; appareil à la main, elle traversa la place, puis essaya de rattraper les marcheurs qui avaient déporté le conflit sur les quais ; en chemin, elle s'arrêta pour filmer des blessés déjà pris en charge par des méritants qui avaient été témoin de la scène. Elle traversa ensuite le Rhône et rattrapa rapidement la ligne de marcheurs ; visiblement, les miliciens n'étaient plus en train de défendre la presqu'île ; ils étaient maintenant animés par une soif de victoire, aussi, tirant à vue sur tout ceux qui avaient le malheur — ou la folie — de se mettre en travers de leur chemin, ils continuèrent leur chasse jusqu'aux fins fonds des clos.

Sur l'avenue du général Marche, une poche de résistance

provoqua une nouvelle pagaille ; gardant ses distances, Irène contourna la bataille, puis rejoignit la termitière de Maurice ; elle s'y engouffra, grimpa dans les étages et s'invita dans l'appartement du cocher ; il était vide, ou plutôt, en pagaille, comme si un ouragan l'avait secoué ; au milieu des quelques vêtements éparpillés là, elle trouva la balle en cuir de Furio, ainsi qu'un carnet ; elle les plongea dans sa poche et quitta l'appartement.

Pour compléter son reportage, la jeune femme erra dans les couloirs et récupéra le témoignage de plusieurs habitants affolés ; la confusion et la peur étaient telles qu'ils ignorèrent tous l'appareil pourtant pointé sur leur visage.

Irène termina sa prise d'image sur le toit de la termitière ; vu d'ici, les colonnes de torches formaient dans les rues une toile lumineuse qui s'étirait jusqu'aux quartiers des remparts, là où les marcheurs avaient semble-t-il contraint les indignés à fuir.

Au bout de la nuit, Irène rentra chez elle et s'écroula dans son divan. Malgré la fatigue, une vague de sentiments contradictoires la garda éveillée ; elle se demandait si ces nouvelles vidéos allaient émouvoir l'Afrique au point de les pousser à intervenir ; d'une certaine manière, elle avait la sensation d'avoir entre ses mains le destin du pays tout entier ; malgré tout, elle se sentait impuissante, vulnérable, faible, comme à la merci de forces désormais incontrôlables.

Alors qu'un court message de Léon lui confirma le début du téléchargement, la jeune femme se sentit soudain pleinement sereine, et tandis qu'un curieux sentiment de devoir accompli l'envahit peu à peu, lui faisant oublier les images épouvantables dont elle s'était pourtant remplie l'esprit, les premières lueurs du matin commencèrent à lui faire entrevoir l'aube d'un espoir.

Les fusils ne peuvent pas tuer nos
idées.

Graffiti
20x90cm
mur
Presqu'île

AGENTS DE RAISON,
OPPRESSION !
MARCHEURS,
TUEURS !

Graffiti
40x170cm
chaussée
Presqu'île

~~LIBERTÉ~~
~~ÉGALITÉ~~
~~FRATERNITÉ~~
ESCLAVAGE
PRIVILÈGES
INDIVIDUALISME

Graffiti
4x7m
mur
Quai de Saône

Écouter c'est avancer,
critiquer c'est s'enfermer.
VOUS êtes maître de votre destin.
L'AVENIR TRIOMPHANT EST
MAÎTRE DE NOTRE DESTIN

Graffiti sur une affiche
Mur
Presqu'île

VIVRE LIBRE OU MOURIR !

Graffiti
50x150cm
muret
Quartier Paul Salvagny

Qui dirige ceux qui nous dirigent ?

Graffiti
15x60cm
ruelle aux abords de l'Hotel de Ville
Presqu'île

Le pouvoir est un arbre sans racines.

Graffiti
10x50cm
porte d'immeuble
Presqu'île

Les répressions
ne font que des perdants.
Les révolutions
ne font que des héros !

Graffiti
60x130cm
au-dessus de l'entrée d'une termitière
Clos des Chats

LA CRAIE SUR LES MURS,
C'EST LA RAGE QUI TAPISSE
NOTRE ESPRIT

Graffiti
80x210cm
façade, au sommet d'un échafaudage
Presqu'île

Les privilèges aux mains des hauts rangs
la violence aux mains du peuple,
deux armes, une guerre.

Graffiti
30x70cm
sur le piédestal d'une statue décapitée
Presqu'île

Septembre

(quelques jours avant les évènements du 20)

La nuit de la grande panique plongea la ville dans un profond état de choc ; du côté des chroniqueurs de *Lyon Radio-Cité*, on qualifia rapidement l'émeute de « *tentative de coup d'État sauvageo-complotiste* » mené par des « *sauvages* », « *habillés de loques* », « *parfois complètement nu* », « *accompagnés de chiens et peut-être même de loups* ».

Les chroniqueurs insistèrent tout particulièrement sur ce rapprochement entre gens de moindre valeur et « *sauvages venus de l'extérieur* », car elle leur permettait de soutenir une théorie selon laquelle les marcheurs avaient été obligés d'abandonner la presqu'île pour aller contenir une invasion aux portes de la ville.

Dans les jours qui suivirent, on accentua la présence des marcheurs dans les clos, et on instaura un système d'autorisation visant à limiter les déplacements dans les rues ; en addition de contrôles systématiques, les miliciens multiplièrent les fouilles dans les termitières, et en l'espace d'une semaine, ils y propagèrent un climat si oppressant que les gens de moindre valeur abandonnèrent toute idée de réunion ; les esplanades, les atriiums et tous les lieux propices à la rencontre se transformèrent alors en un désert simplement parcouru par les hurlements métalliques des haut-parleurs.

Chez les méritants, l'humeur était tout aussi morose ; l'envahissement de la presqu'île avait été pour eux l'occasion de voir à qui les marcheurs accordaient réellement leur loyauté ; si les miliciens avaient en effet défendu le coeur de la ville, c'était avant pour protéger l'hôtel de ville et les pentes, soit les dirigeants et leur famille. Les méritants n'étaient donc en réalité que de simples fusibles, et s'ils goûtèrent assez peu à cette idée, ils furent bien malgré eux contraints d'accepter cette nouvelle condition, bien conscients d'avoir à présent suspendu leur

sécurité au bon vouloir des marcheurs.

Le parti profita de cette obéissance forcée pour instaurer sur la presqu'île tout un panel de mesures inédites ; interdiction des fiacres itinérants, interdiction d'employer des gens de moindre valeur (domestiques et personnel de restauration compris), obligation de présenter une autorisation pour entrer ou sortir du quartier, obligation pour tout rang BBB et inférieur de se soumettre à des fouilles inopinées.

À ces nouvelles interdictions s'ajoutèrent de nouveaux délits ; délit de papier, délit de critique, délit de mensonge, et surtout, délit de sédition qui prévoyait une amende pour toute mention orale ou écrite des mots liberté, égalité ou fraternité.

La mise à l'arrêt définitive de toutes les imprimeries propulsa *Lyon Radio-Cité* comme unique organe d'informations officielles.

Fort de ce nouveau statut, les chroniqueurs vedettes accaparèrent l'antenne pour se muer en véritable porte-parole du parti ; profitant de ce sursaut de pouvoir, ils repoussèrent les limites de la bienséance et offrirent sans vergogne à leurs auditeurs un mélange de fausses indignations, de diffamations, de mensonges et d'appels à la haine. Ils invitèrent par exemple à leur antenne des complotistes aux théories farfelues, puis ils les présentèrent comme les voix officielles des gens de moindre valeur ; le recours à ces idiots utiles avait pour but de décrédibiliser toute pensée, tout avis ou toute critique pouvant être émise par une frange de la population que l'on préférerait désormais moquer, voire ridiculiser.

De la même façon, toute pensée rationnelle se retrouva détournée pour peu qu'elles rentrent en confrontation directe avec les thèses officielles du parti ; un ingénieur expliqua ainsi qu'ayant fait son service militaire dans le Cantal, il avait pu réaliser de nombreux exercices sur le viaduc de Garabit, notamment des tests de résistance, et son avis était le suivant ; le

pont des Deux collines, de construction similaire, aurait eu peu de chance de s'effondrer sous le seul poids d'un tramway surchargé, comme le parti l'assurait en omettant sciemment de prendre en compte l'incendie qui avait fragilisé sa structure ; dans la bouche des chroniqueurs, les propos du malheureux changèrent du tout au tout ; *« Ce matin, un homme a stipulé à notre antenne qu'il savait pourquoi le pont des Deux collines s'était effondré », « Oui, le brave homme prétextait s'y connaître, car il a fait son service militaire dans le Cantal ! », « Mais quel est donc le rapport entre le Cantal et le pont des Deux collines ? C'est absurde ! », « Je sais bien, c'est ridicule ! Comme si le fait d'avoir fait son service militaire dans cette région vous donnait une quelconque expertise ! », « Je suis d'accord avec vous, ça n'a pas de sens, cet homme a essayé de nous trompé avec des arguments fallacieux ! », « Pourtant je n'invente rien, c'est bien ce qu'il a dit », « Mot pour mot ! », « Si même les méritants se mettent à rivaliser de bêtise avec les sauvageo-complotistes, où va le monde ! », « Vous avez raison, nous conseillons à nos auditeurs de se méfier de ceux qui s'autoproclament spécialistes, le parti est le seul à pouvoir diffuser des informations fiables et justes, et nous sommes heureux qu'il ait choisit notre radio pour partager la vérité en toute transparence. »*

Parallèlement à cette entreprise de démolition de la parole, la radio s'efforça quotidiennement de combler de louanges les dirigeants du parti ; une jeune journaliste ayant par exemple eu la *« chance immense »* de suivre pendant une journée entière deux dirigeants du grand conseil dressa le portrait d'êtres *« exceptionnels et charismatiques », « dotés de réels pouvoirs de séduction », « irradiant d'un charme presque divin », « ce sont les parents de la nation », « à l'autorité naturelle », « au destin de chef de guerre », « ils sont dignes de nous diriger », « leur savoir est supérieur à la normale », « leur intelligence est exceptionnelle », « quelques heures d'apprentissage leur suffit à*

devenir spécialiste dans n'importe quel domaine », « leur aura inonde ceux qui les entourent », « leur corps tout entier et leur être sont d'une chimie exceptionnelle », « leur parole suffit à vous frapper d'un grâce surnaturelle », « le son de leur voix est apaisant », « l'effet thaumaturgique de leur présence est perceptible », « puissance émotionnelle », « savoir puissant », « envoutants », « perfection de l'esprit », « ils n'ont besoin de dormir que deux heures par nuit », « pas de défauts », « puissance exceptionnelle », « envoutants », « force de volonté hors du commun », « d'une race supérieure », « presque divins », « parfaits ».

Ailleurs dans la ville, la parole se raréfia à mesure que les marcheurs occupèrent chaque rue, chaque escalier et chaque couloir. Ce raccourcissement de la parole donna naissance à une forme de discussion nouvelle, basée sur des messages courts, rapides et dénués de nuance. Ces traits d'esprit, échangés précipitamment entre deux étages ou lors des distributions de sucre bleu, s'ajoutèrent aux hurlements des haut-parleurs et aux discussions incessantes de la radio jusqu'à former alors une constellation brumeuse de pensées qui transforma la vérité des mots en un obscur nuage de rumeurs ;

Les sauvages se rapprochent
Les gens de moindre valeur cachent des sauvages
Les méritants cachent de la viande
Les gens de moindre valeur colportent la peste
Les méritants mangent de l'ancienne nourriture en secret
Les sauvages ont infiltré la ville
Les novateurs n'existent pas
L'Avenir Triomphant est dirigé par des novateurs
Les novateurs sont dirigés par L'Avenir Triomphant
L'Avenir Triomphant est dirigé par la Prusse
La Prusse a créé la peste
La peste a créé le sucre bleu
Le sucre bleu a contaminé la viande
La viande a contaminé le sucre bleu
Il faut confiner les méritants

Il faut interdire aux gens de moindre valeur de parler
 Les méritants transmettent la peste par le cuir neuf de leurs chaussures
 Le sucre bleu est bon

Le tabac transmet la peste

Le sucre bleu est mauvais

Le tabac est une plante
 Le tabac n'est pas une plante

Il faut autoriser l'ancienne nourriture

Il ne faut pas
 Il faut

J'ai raison
 Il a tort

J'ai raison parce que j'ai raison
 Il a tort parce que j'ai raison

Peu à peu, le doute s'installa dans toutes les têtes, y compris dans celle des méritants ; qui avait raison ? Qui avait tort ? Les certitudes les plus fortes cachaient en réalité les doutes les plus profonds ; personne ne faisait plus confiance à personne, on ne voulait plus écouter, on ne voulait plus croire, on ne voulait plus être convaincu autrement que par soi même ; tel un fléau, le doute et l'incertitude avaient à présent contaminé toutes les couches de la société, laissant désormais irréconciliables deux camps qui ne s'écoutaient plus, ne se comprenaient plus, deux camps perdus dans un immense capharnaüm, une pagaille dénuée de sens, un lieu où mensonges et croyances formaient une mixture qui, une fois digérée, ne pouvait aboutir qu'à une haine absurde et perpétuelle.

Un matin, depuis la fenêtre d'un bureau qui ne recevait d'ailleurs plus aucune visite, Saint-Just observa les préparatifs d'un discours dont personne n'avait daigné lui révéler le contenu ; lorsque la place du Triomphe se retrouva noir de monde, monsieur Dumont monta sur l'estrade qu'on avait installée devant l'hôtel de ville, et il commença son discours.

Derrière sa fenêtre, Saint-Just refusa d'écouter celui qui avait maintenant pris sa place dans la hiérarchie du parti ; il préféra

allumer une cigarette pour se perdre dans le nuage de sa pensée.

Bientôt, les marcheurs firent monter sur l'estrade une dizaine de prisonniers ; Saint-Just avait reconnu l'un d'eux ; Marie-Louise. Le capitaine ouvrit aussitôt sa fenêtre et écouta la voix de Dumont résonner dans toute la place ; « Ces dix individus, ou devrais-je dire, ces dix traîtres à la nation, ont essayé pendant des mois de déstabiliser L'Avenir Triomphant avec des manœuvres viles et dangereuses ! Combien de personnes sont mortes par leur faute, et combien l'auraient été si ne les avions pas arrêtés ? Les mensonges ne leur ont pas suffi, la haine ne leur a pas suffi, alors ils s'en sont pris directement à vous ! Oui ! Ce sont eux qui ont commis l'odieux attentat contre le pont des Deux collines, ils ont volontairement tué plusieurs centaines de personnes pour essayer de décrédibiliser L'Avenir Triomphant ! Et ce n'est pas tout ! Leur folie meurtrière les a amenés à planifier l'insurrection d'août, et comprenez-moi bien, si les marcheurs n'avaient pas été là, l'émeute se serait transformée en tentative de coup d'État ! Le GSP, les journaux dissidents, voilà le vrai visage du fléau mortel qui a essayé de nous contaminer ! »

Comme un grand nombre de membres de l'administration, Irène avait quitté le palais de L'Avenir Triomphant pour se joindre à la foule ; durant toute la durée du discours, elle espéra de tout son cœur croiser le regard Marie-Louise, en vain ; la rédactrice en chef semblait perdue dans ses pensées.

« Aujourd'hui, continua Dumont, je suis en mesure de vous affirmer que ces dix prisonniers ont étroitement collaboré avec l'ennemi prussien ! Leur but était simple ; déstabiliser le pays et le mener à l'effondrement ! C'est pour cette raison qu'ils ont essayé pendant des mois de décrédibiliser le sucre bleu ; ils voulaient nous faire mourir de faim ! Grâce au travail formidable des marcheurs, une enquête rapide a pu être menée, et les preuves que nous avons trouvées sont accablantes ; ces dix prisonniers ont été approchés par la Prusse grâce à des stratagèmes que nous garderons secrets pour le bien de la nation,

stratagèmes qui, soyez-en assuré, ne pourront désormais plus être utilisés. »

Après avoir pris une profonde inspiration, il livra sa conclusion :

« Mes chers concitoyens, ces traitres ne sont pas de simples dissidents, ils sont la racine du mal ! Et le mal doit être éradiqué, car il en va de la survie de notre nation ! Tous avec moi ! En avant ! »

La foule opposa à l'appel de monsieur Dumont un silence circonspect ; tandis que les marcheurs alignèrent les prisonniers sur le bord de l'estrade, des murmures s'élevèrent dans la foule ; lorsque les marcheurs reculèrent de quelques pas, puis armèrent leurs fusils, un silence glaçant figea soudain toute la place.

Le cœur d'Irène cognait avec force dans sa poitrine ; elle savait que la machine était lancée et que rien n'allait pouvoir l'arrêter ; elle l'avait vu, elle l'avait lu, elle avait espéré un temps que l'histoire ne se répète pas, et elle avait eu tort ; dans un dernier souffle d'espoir, elle regarda autour d'elle en espérant que les méritants choisissent de se rebeller ; personne ne daigna lever le petit doigt. Personne n'osa. Elle non plus. Elle aurait aimé brandir son téléviseur miniature, dans un ultime élan de folie, mais elle était paralysée ; dans sa poche, l'objet semblait d'ailleurs s'être transformé en enclume ; il s'était soudain chargé d'un poids immense, celui de l'histoire, du destin lié d'un pays et d'un continent tout entier, un poids certainement trop important pour elle, car à présent, sa volonté ne suffisait plus, ses forces l'avaient abandonnée, et le silence de mort dans lequel était plongée la place jeta sur elle un linceul de terreur.

Soudain, la voix sinistre de Dumon donna l'ordre aux marcheurs de se mettre en joue. Marie-Louise partagea un dernier regard avec la foule ; elle fut la seule à le faire, les autres fixèrent leur futur bourreau droit dans les yeux ; un instant plus tard, les marcheurs tirèrent, et les corps des dix prisonniers s'écroulèrent sur l'estrade comme des pantins dont on aurait

subitement coupé les fils.

Monsieur Dumont s'avança jusqu'à son pupitre, tapota son micro et lança : « En avant ! »

« En avant ! » scanda la foule comme un seul homme.

« La représentation d'hier était magnifique !

– Elle l'était.

– Les spectateurs ont applaudi pendant près de quarante minutes !

– Formidable !

– J'ai entendu dire qu'on avait empêché un artiste de se produire.

– On a eu raison.

– Je crois bien qu'il s'agissait d'un guitariste, de toute manière les gens préfèrent le piano, alors nous n'allions pas leur faire écouter de la guitare !

– C'est bien normal, il faut donner aux gens ce qu'ils préfèrent.

– Tout à fait, inutile de leur faire écouter ce qu'ils n'aiment pas.

– Vous avez raison, si les gens n'écoutent pas ce qu'ils n'écoutent pas, c'est bien qu'ils préfèrent écouter ce qu'ils écoutent.

– Absolument, il ne faut pas écouter ce que les gens n'écoutent pas.

– D'ailleurs, les spectateurs qui voulaient écouter de la guitare plutôt que du piano ont été arrêtés.

– Arrestations justifiées sans aucun doute. »

Irène coupa la radio ; depuis la mort de Marie-Louise, elle se sentait épuisée, lessivée, dévitalisée. En dehors des heures de travail, elle ne sortait plus ; elle restait avachie dans son divan, les yeux rivés sur des vidéos qu'elles se repassaient en boucle.

En l'espace d'une semaine, l'atmosphère sur la presqu'île était devenue particulièrement pesante ; les restaurants avaient tous fermé, les haut-parleurs hurlaient plus fort que jamais, et les

récentes interdictions — notamment celle de défier les marcheurs du regard — contraignaient maintenant les passants à garder les yeux rivés sur leurs chaussures.

Dans les termitières, on instaura un système de point qui permettait de baisser le rang des habitants d'un même étage quand l'un d'entre eux avait un comportement non conforme ; à l'inverse, l'étage le plus docile voyait sa note augmenter, et on baissait en compensation l'étage jugé comme étant le plus « dissident » ; cette mesure de « responsabilité coopérative citoyenne » avait officiellement pour but de promouvoir l'entraide et la solidarité. Dans les faits, la mesure provoqua une explosion des dénonciations calomnieuses, et les gens de moindre valeur, un temps animés par un désir commun de changement, se retrouvèrent tout à coup gangrénés par de véritables luttes intestines.

Bientôt, écouter avidement la radio, travailler en silence et obéir aux ordres sembla ne plus suffire ; il fallait être meilleur, meilleur que l'autre, à tout prix, pour avoir plus de sucre bleu, et cette envie lança un grand élan populaire vers l'avant ; on ne devait plus critiquer, mais dénoncer ; dénoncer les mauvaises herbes, ceux qui n'étaient pas d'assez bonne valeur, les ouvriers qui étaient trop lents, les travailleurs qui étaient trop malades ou les médecins qui ne soignaient pas assez bien, il fallait épurer la société du moindre accro, tout le monde devait marcher le dos bien droit, tout le monde devait pédaler avec vigueur, aucun signe de fatigue, aucun signe d'énervement, ni même aucun signe de lassitude n'étaient tolérés, tout le monde devait être identique à tout le monde, identique dans leur volonté d'aller vers l'avant, personne ne devait ralentir la société, personne ne devait regarder en arrière, on appelait les marcheurs pour s'occuper des retardataires, et personne ne voulait savoir ce qu'il adviendrait de ceux-là, car tout le monde était trop occupé à regarder vers l'avant, à prendre la place de ceux qui ne parvenaient plus à tenir le rythme, et ainsi, sans que personne ne

s'en aperçoive, la société s'anima comme une vague, comme un tout, c'était un corps sans visage, c'était la population, les hommes et les femmes, tout le monde, à tous les étages, dans tous les quartiers, c'était la peur qui les dirigeait à présent, la peur d'être laissé sur la touche, la peur d'être relégué au dernier wagon, et l'envie d'avancer était leur moteur, l'envie d'aller le plus vite possible, pour rejoindre le groupe de tête, c'était l'envie de plus, plus vite, plus fort, plus haut, plus loin, plus, encore plus, toujours plus de sucre bleu.

Les contrôles systématiques dissuadèrent définitivement Irène de filmer dans les rues ; pourtant, Léon continua de lui réclamer des images ; « L'Afrique en redemande ! Elle veut le fin mot de l'histoire ! »

Le fin mot de l'histoire, Irène essaya de le capturer depuis la fenêtre de son salon ; quand elle voyait des marcheurs en bas de chez elle, elle se tenait prête à filmer, espérant surprendre des scènes à présent devenues banales ; des fouilles de la tête au pied, parfois des humiliations, des arrestations musclées, ou simplement la désagréable impression de voir des loups rôder autour de brebis effrayées.

Faute de pouvoir prendre son appareil avec elle, Irène raconta à Léon comment se déroulaient depuis quelques jours maintenant les distributions de sucre bleu ; dans les files, plus personne n'osait parler, tout le monde avançait, petit pas par petit pas, la tête baissée. Quand les marcheurs passaient entre les rangs pour renifler les proies, certaines personnes arrêtaient de respirer, d'autres reboutonnaient leur chemise jusqu'au col, comme pour faire bonne figure, comme s'ils craignaient d'attirer les prédateurs à la faveur d'un morceau de chair accidentellement mis à nu.

Lorsque les files de méritants déviaient un peu trop de leur course, tout le monde suivait la courbe, car personne n'osait rétablir de lui-même l'alignement ; on attendait alors qu'un

marcheur ordonne aux gens de se replacer.

Pour le reste, on gardait les bras pendus le long du corps, car toute autre attitude aurait été jugée comme suspecte ; une main dans les poches pouvait laisser croire qu'on dissimulait un objet interdit, les bras croisés étaient vus comme un signe de défi et les mains dans le dos rendaient compte d'un caractère infesté de reproches. Alors, pour s'affranchir de tout soupçon, on ne bougeait pas, on gardait le regard figé devant soi, et on adoptait un comportement identique à celui des autres.

Ne vous arrêtez pas Irène,
continuez votre combat,
il va porter ses fruits.
(^_^)

J'aimerais pouvoir continuer,
mais c'est trop dangereux.

L'Afrique est avec vous !
Elle en veut plus !
Elle veut savoir qui sont les
novateurs, elle veut savoir
ce qu'est le sucre bleu !

J'ai fait tout ce que je pouvais.
Maintenant,
c'est à vous de nous aider.

Comment ?

Vous savez ce qui s'est passé.
Vous avez vu.
Venez nous délivrer.

Ce n'est pas possible Irène.
(;~;)

Pourquoi ?

L'Afrique n'a que trop connu la guerre,
les armes, la violence, les
pacifications...
Nous ne voulons pas
infliger ça aux autres.
Nous n'interviendrons pas.

Vous parlez au nom de
l'Afrique tout entière ?
Je croyais que c'était
au peuple tout entier de décider.

C'est le cas.

Vous avez donc tous décidé
de nous laisser mourir ?

Non.

Alors qu'avez-vous décidé ?
Que voulez-vous de moi ?
Savoir ce qu'est le sucre bleu ?
C'est tout ce qui vous intéresse ?

(;~;)

Et que feront les Africains si
je leur donne cette information ?

Je ne sais pas.
Ils veulent savoir,
c'est tout.

Et pourquoi est-ce que
je continuerais à me fatiguer,
puisque ça ne changera pas
votre jugement ?

Que voulez-vous dire ?

Est-ce que tout ça sert
encore à quelque chose ?

Quoi donc ?

La vérité,
le savoir,
vous.

('·_·')

Vous savez tout,
mais vous ne faites rien.
Je sais tout,
et je ne peux rien faire.
Vous voyez,
le savoir fait seulement de nous
des spectateurs impuissants.

(;~;)

Bonne soirée Léon.

Après cette dernière conversation, Irène ne daigna plus rallumer ses téléviseurs miniatures. Dès lors, elle combla ses soirées d'ennui par la lecture du carnet qu'elle avait trouvé chez Maurice ; le cocher y avait consigné des pensées fugaces, des poèmes, et de courtes dissertations ;

Est-ce que l'homme est libre quand il ne pense ses déplacements qu'à la mesure de ce que peuvent ses chevaux ?

Est-il libre quand il imite les autres ?

Est-il libre quand il ne s'entoure que de ses semblables ?

Est-il libre quand il ne construit sa pensée qu'à l'épreuve de leur regard ?

Celui qui se croit libre, alors qu'il est enfermé de toute part, est peut-être si tristement conscient de son sort qu'il préfère hurler combien il est heureux d'avoir les mains enchaînées.

Au fil de son carnet, Maurice avait peu à peu abandonné l'idée de la phrase courte pour étirer sa pensée au sein de longues réflexions ; l'une d'elles rappela à Irène une de leur conversation ; Maurice lui avait donné un titre ; « Ce qu'il adviendra de nous » :

[...] le problème n'est pas tant l'homme individuel que l'individualisme de groupe qu'il occasionne.

Dans une société de compétition, et donc de confrontation, chacun adoptera la stratégie optimale qui lui permettra de se démarquer des autres, c'est-à-dire de gagner. Or, si tous les individualistes ont recourt aux mêmes stratégies optimales, alors ils formeront de facto une nouvelle homogénéité.

L'individualiste va reproduire les schémas du groupe auquel il va adhérer, croyant faire là un choix libre et conscient ; en réalité, il calquera les caractéristiques du groupe sur sa propre personne, et ce faisant, diluera son individualité dans l'homogénéité dominante.

C'est de cette manière qu'un groupe composé d'individualistes devient lui-même, dans sa forme terminale, un groupe individualiste ; c'est l'individualisme de groupe.

[...] ce qu'il adviendra de nous, c'est un ensemble de groupes ayant les mêmes stratégies optimales, c'est à dire le même métier, la même pensée, la même culture, produisant les mêmes envies

et conditionnant les mêmes choix.

Ces stratégies optimales rejettent la rareté, la divergence et la personnalité, c'est-à-dire l'incertitude, au profit d'une normalisation sécurisante.

Après avoir contraint les individus à abandonner leur identité individuelle, les sociétés optimales cherchent à empêcher l'avènement de stratégies alternatives. Pour ça, elles auront systématiquement recours à la pensée unique, seul moyen d'étouffer le désaccord, d'annihiler la contradiction, et d'empêcher tout changement.

La peur panique de voir l'esprit critique contaminer le groupe conduira à l'édification de barrières (autant physiques que mentales) permettant de préserver l'idéologie dominante (c'est-à-dire la stratégie optimale). L'expression la plus radicale de cet individualisme amènera les groupes à se refermer sur eux même pour jouir seuls ; et de ce puissant désir d'entre-soi naîtra la certitude que nuire à l'autre est un moyen acceptable d'arriver à ses fins.

Ce qu'il adviendra de nous, c'est donc une société balisée par une unique façon de penser, une unique façon s'exprimer, et donc, une unique façon de vivre ; à ce titre, et c'est là tout le paradoxe, l'individualisme sera le point ultime du conformisme, au sens qu'il représentera la mort de la personnalité.

Ne subsistera de nos sociétés individualistes qu'une entité monstrueuse, dévitalisée et amorphe, soit l'antithèse de l'homme dans tout ce qu'il a de plus inventif, incertain et imparfaits.

Par une matinée ensoleillée, sans nuages et sans vent, un tonnerre lointain brisa la sérénité d'un ciel pourtant baigné d'un bleu immaculé.

Soudain, les sirènes résonnèrent dans les rues, et pour la première fois depuis plusieurs décennies, les haut-parleurs ordonnèrent aux habitants d'aller se réfugier dans les abris anti-aériens. Peu nombreux étaient ceux qui connaissaient l'emplacement de ces abris, aussi, on se rassembla par instinct aux abords des grandes places, et on essaya tant bien que mal suivre les indications des marcheurs ; très vite, une foule compacte s'accumula aux abords d'escaliers plongeants sous les rues ; prise de court alors qu'elle longeait les quais pour aller travailler, Irène se précipita vers la place du Triomphe ; quand elle arriva, il était déjà trop tard ; au-dessus d'elle, trois forteresses volantes traversèrent le ciel à une altitude si basse qu'on aurait cru pouvoir effleurer leurs ailes ; derrière chacun de ces appareils s'étira une constellation de parachutes au bout desquels semblaient pendre des caisses ; la cargaison s'écrasa quelques secondes plus tard sur les toits des immeubles, révélant alors un surprenant contenu ; des pommes, par milliers, qui inondèrent rapidement les gouttières avant de tomber sur les trottoirs en lourde pluie. Le reste de la cargaison s'écrasa au sol un instant plus tard, déversant dans les rues des monticules de pommes qui s'étalèrent sur les pavés en sautillant jusqu'aux pieds d'habitants interloqués.

Partout en ville, les marcheurs partagèrent avec la foule une sidération qui les tétanisa tout d'abord ; alors que les premiers curieux se penchèrent pour ramasser les fruits défendus, les fusils se levèrent aussitôt, et les miliciens ordonnèrent à la population de reculer.

Sur la place du Triomphe, Irène imita les méritants et leva les

maines en l'air. Tandis que le bruit du tonnerre s'étouffa au loin, la place se retrouva alors plongée dans un étrange silence ; les sirènes avaient été coupées, les haut-parleurs étaient devenus muets, et faute de savoir comment appréhender cette situation inédite, marcheurs et méritants se regardèrent en chien de faïence.

Un enfant se détacha de la foule et s'élança vers le centre de la place, là où frétilleait la toile d'un parachute ; sous les regards affolés des marcheurs, l'enfant s'approcha d'une caisse éventrée, ramassa une pomme, puis l'examina sous toutes ses coutures ; sa peau était lisse, brillante et étrangement appétissante.

Un marcheur se précipita devant le petit criminel et pointa le canon de son fusil devant ses yeux ; la mère, retenue par un milicien, appela son enfant d'un hurlement déchirant.

L'enfant n'osa pas bouger. Frappée par un éclair de courage — ou peut-être de folie — Irène s'avança jusqu'à lui ; le marcheur redirigea son fusil vers elle et lui somma de s'arrêter ; la jeune femme leva les mains en l'air, mais continua son chemin ; en signe de dernier avertissement, le marcheur plaqua sa joue contre la crosse ; Irène continua malgré tout, lentement, jusqu'à atteindre le petit garçon ; après l'avoir pris dans ses bras, elle se figea, fixa le canon qui était maintenant pointé à quelques centimètres de son visage, puis foudroya du regard le marcheur.

Un coup de fusil transperça le silence ; la foule tout entière porta ses mains à sa bouche, s'attendant à voir Irène s'écrouler ; à l'autre bout de la place, la chemise blanche d'un homme s'imbiba de rouge, et tandis que des marcheurs se précipitèrent autour de lui pour l'évacuer, les haut-parleurs de la ville se rallumèrent alors, et une voix métallique annonça un couvre-feu général à effet immédiat.

Depuis la fenêtre de son bureau, Saint-Just observa toute la scène ; il regarda l'enfant retourner dans les bras de sa mère, puis il vit les marcheurs menotter Irène avant de l'emmener.

Le couvre-feu dura près de quarante-huit heures ; pendant ce laps de temps, les marcheurs réquisitionnèrent les cochers de l'ordre équin pour leur faire ramasser les pommes éparpillées dans les rues ; dans un balai ininterrompu, les fiacres se succédèrent sur les ponts de la ville pour déverser les tonnes de fruits directement dans le fleuve.

De l'autre côté de la méditerranée, les Africains avaient longuement hésité à envoyer des tracts, puis ils s'étaient ravisés, jugeant insuffisant le seul impact des mots ; ils avaient alors décidé d'envoyer un symbole fort, de l'ancienne nourriture, et plus spécifiquement des pommes, pour des raisons autant logistiques que pratiques — l'aliment choisi devait être appétissant, résistant, et facile à consommer —.

Hélas, en plus d'être un échec cuisant, l'opération « Akane » renforça la thèse de la menace prussienne ; cette « attaque bactériologique », comme l'avait qualifiée le parti, renforça l'idée selon laquelle l'ancienne nourriture, utilisée comme une arme par l'ennemi, était toujours mortelle. Personne se demanda pourquoi la Prusse, quitte à survoler la ville, n'avait pas utilisé des bombes plutôt que des pommes ; on se contenta de croire à l'explication du parti, faute de pouvoir lui opposer une théorie plus solide.

L'Avenir Triomphant, enfin, profita de la torpeur provoquée par cette affaire pour se débarrasser de la seule force encore susceptible de lui poser des problèmes ; l'ordre équin. Deux jours après l'attaque, les marcheurs arrêtaient les cochers au motif que la manipulation des pommes les avait tous contaminés ; du jour en lendemain, on démantela l'ordre, on emprisonna ses dirigeants et on coupa les différents réseaux de contrebandes sur lesquelles ils avaient encore la main mise.

Dans les remparts, Maurice, lui, était libre ; comme tous ceux qui avaient fui les clos lors de la nuit de la grande panique, il

s'était retrouvé seul, perdu au milieu des parcos, sans toit, sans vêtement, sans identité, sans rien.

Il avait erré quelques jours avec Furio, sans but ; il avait vu des hommes peints en bleu, des chevaux, des objets inconnus, et même des plantes. Des parcos lui avaient indiqué le chemin d'une place où avaient lieu des distributions de nourriture ; il y était allé, il y avait humé des fumets étranges, et sans oser goûter aux aliments interdits, il s'était contenté du sucre bleu qu'on lui avait servi dans un bol.

Sans autre vêtement que son caleçon, il avait vagabondé dans les remparts sans que les parcos s'étonnent de son allure misérable ; ici, il ne faisait pas tache, ici, il n'était plus personne, ou plutôt, il était redevenu celui qu'il avait toujours été ; un fantôme.

Comme tout le monde, Maurice avait vu les parachutes descendre sur la ville ; lorsque les caisses s'étaient écrasées au sol, il s'en était approché, et il avait vu les parcos se jeter sur les pommes ; il en avait attrapé une, l'avait longuement regardé, puis l'avait croqué ; sa chair ferme, juteuse et acidulée, bien qu'assez peu sucrée, avait enchanté ses papilles vierges de toute nourriture interdite ; ce fut pour lui comme découvrir un tout nouveau monde.

Assis sur un trottoir, il avait partagé avec Furio une seconde pomme, puis il avait regardé les parcos découper les toiles des parachutes ; après en avoir lui-même récupéré un morceau, il l'avait emmené dans le bazar d'une termitière et l'avait confié à une dame qui, en quelques coups d'aiguilles, lui en avait fait une tunique rudimentaire ; il avait alors terminé sa journée sur une esplanade envahie par les parcos, il avait regardé des jeunes peindre un mur criblé de graffiti, il avait vu des enfants jouer, des hommes et des femmes installer chaises et tables, puis il avait contemplé en silence les monolithes de bétons fondre peu à peu dans la nuit ; et tandis que pour prolonger cette journée déjà mémorable de grands brasiers avaient été allumés aux

quatre coins de l'esplanade, des instruments et des chants avaient commencé à résonner, alors, comme tout le monde, Maurice s'était laissé aller à une danse, puis à une autre, et pour la première fois depuis bien longtemps, peut-être même pour la première fois de sa vie, il s'amusa, il ne pensa à rien, ni à lui ni aux autres, ni au passé ni au futur, car pour lui, tout ça n'avait plus d'importance.

L'amour est peut être la seule chose que nous avons maintenant en commun avec les méritants ; c'est peut-être même la seule chose dont nous pouvons encore jouir autant qu'eux, si ce n'est même plus qu'eux ! C'est un droit inalienable, pourtant, même ça ils nous le retireront un jour.

Extrait du carnet de Maurice

Être libre avec le sucre bleu,
ou être asservi par la terre,
VOUS êtes maître de votre destin.

Affiche déchirée,
se promène dans les clos
au gré du vent.

sous le béton, la terre

Graffiti
50x70cm
mur
Rempart du bois

20 Septembre

« Entendu »

Saint-Just raccrocha le téléphone et se précipita à la fenêtre de son bureau ; sur la place du Triomphe, un cordon de marcheurs avançait tout droit vers le palais de L'Avenir Triomphant.

Après avoir dégainé son revolver, le capitaine quitta son bureau et traversa au pas de course l'aile gauche du palais ; il dévala l'escalier principal et se cacha derrière un pilier ; les marcheurs venaient d'entrer dans la cour intérieure.

Saint-Just retourna sur ses pas et plongea sans attendre dans les sous-sols du palais ; après avoir défoncé la porte du bureau d'Irène, il récupéra ses clés, puis s'enfonça dans les réserves ; passé le dédale de caisses, il tomba sur un escalier de service au bout duquel l'attendait une lourde porte ; après l'avoir ouverte avec précaution, il longea un couloir, déverrouilla une grille puis sortit dans la rue.

En traversant les sous-sols du palais, le capitaine s'était retrouvé à l'autre bout de la place du Triomphe, au pied du quartier général des marcheurs ; la caserne, longtemps propriété des agents de raison, n'avait aucun secret pour lui ; il entra dans le bâtiment par une porte dérobée, évita soigneusement l'effervescence qui régnait au rez-de-chaussée, puis descendit un escalier ; à l'entrée d'un corridor coupé en deux par une grille, il tomba nez à nez avec un marcheur ; « Capitaine ! s'exclama le milicien en chuchotant, par ici ! ». L'homme le guida dans un lieu qu'il ne connaissait que trop bien ; un couloir rempli de cellules. Après s'être arrêté devant l'une d'elles, le marcheur déverrouilla la porte ; assise sur un vieux matelas, Irène se leva d'un bon ; « Dépêchez-vous, grogna le capitaine. »

Le marcheur accompagna Saint-Just et Irène jusqu'à une porte donnant directement sur la rue.

— Maintenant nous sommes quittes, lança-t-il au capitaine.
Saint-Just le remercia d'un signe de tête.

— Ça ne sera pas oublié. Faites attention à vous.

— Vous aussi Capitaine.

Saint-Just attrapa Irène par le bras, sonda les environs d'un coup d'oeil, puis s'élança dans la rue. « Qu'est-ce ce que vous faites ? demanda la jeune femme en essayant de se libérer de l'étreinte », « Fermez-là et suivez-moi ».

Saint-Just trotta jusqu'à l'entrée des pentes ; rares étaient ceux autorisés à s'aventurer dans le quartier des rangs A ; il était l'un d'eux ; après avoir ouvert les grilles, il poussa Irène dans les ruelles vides du quartier ; « Est-ce que vous allez finir par me dire ce qu'il se passe ? », « Vous n'avez pas encore compris ? C'est un coup d'État, une purge, appelez ça comme vous voulez ! ».

Le capitaine traversa une placette, puis dégaina son revolver ; il s'enfonça alors dans un immeuble, grimpa dans les étages, puis il colla son oreille contre la porte de son appartement ; quand il fut assuré que la voie était libre, il entra, balaya les lieux d'un regard puis rangea son revolver. D'un revers de main, il épongea son front ruisselant, puis, invitant Irène à rentrer chez lui, sa langue se délia enfin :

— Madame Depercý a renversé le grand conseil, expliqua-t-il en fouillant dans une commode, Dumont est dans le coup, il va utiliser les marcheurs pour arrêter tous ceux qui sont susceptibles de s'opposer à elle.

— Vous étiez au courant ?

Saint-Just plongea une carte routière dans sa poche.

— J'ai des gens de confiance, révéla-t-il en traversant son salon pour aller décrocher des clés pendues à un clou, y compris chez les marcheurs.

Saint-Just laissa Irène seule un instant ; à son retour, il posa devant la jeune femme une pile de vêtements noirs, puis enfila lui-même une veste militaire frappée de ses galons de capitaine.

— Tenez, lança-t-il en posant un masque blanc sur la pile,

enfilez ça.

Pour l'avoir mainte fois vu dans les journaux, Irène reconnut immédiatement ce qu'elle avait devant les yeux ; c'était l'habit des dirigeants du parti.

— C'est une contrefaçon, expliqua Saint-Just en regardant le masque, drôle d'affaire, mes agents l'ont trouvé à l'occasion d'un bal de méritants, un bal secret pourrait-on dire, qui réunissait des gens costumés, et d'autres un peu moins vêtus si vous voyez ce que je veux dire.

Irène enfila robe et gants.

— Défaites-moi ce chignon.

Elle s'exécuta, enfila ensuite une fine cagoule noire, puis, en dernier lieu, le masque blanc.

— Vous allez jouer le rôle de madame Depercy, expliqua Saint-Just, je m'occupe de parler, si on vous adresse la parole, ne répondez pas. Vu ?

— Qu'est-ce que vous avez en tête ?

— Nous quittons la ville.

— Pour aller où ?

— Aux environs de Saint-Paul-en-Jarez.

— L'usine de sucre bleu ? s'étonna Irène.

— Tout juste. Ne perdons pas de temps.

Saint-Just dévala les escaliers et traversa la rue ; après avoir ouvert la porte d'un garage, il retira le drap qui recouvrait une belle automobile. Il déverrouilla la portière et indiqua à Irène la banquette arrière.

— Asseyez-vous là, et tenez-vous bien droite ; Depercy est plus grande que vous, alors tâchez de ne pas passer pour une enfant.

Saint-Just s'installa au volant, enfonça la clé et démarra.

— Depercy va prêter allégeance aux ducs de Beaujeu, expliqua-t-il en manoeuvrant, c'est comme ça que doit être légitimé sa prise de pouvoir.

Saint-Just quitta le garage dans un petit nuage de fumée.

— Vous ne pouvez pas vous adresser directement aux

novateurs, du moins, pas ceux de la branche principale, c'est-à-dire les descendants directs des Quatre. Vous devez passer par un intermédiaire, en l'occurrence un novateur de rang inférieur. D'après mes informations, une certaine Léonide de Pélussin doit recevoir Depercy. La rencontre va se faire dans une usine de sucre bleu.

— Pourquoi dans une usine et pas ailleurs ?

— Pour une raison que j'ignore, mais ma source est formelle, la rencontre se fera dans une usine, il n'a pas su me dire laquelle, mais figurez que j'ai ma petite idée ; le fief de la comtesse de Pélussin se trouve à quelques minutes seulement de Saint-Paul-en-Jarez ; ça ne peut pas être un hasard, il y a fort à parier que la rencontre aura lieu dans l'usine que je cherche.

Saint-Just roula jusqu'aux pieds des pentes ; il s'arrêta devant un portail gardé par deux marcheurs ; d'un simple coup d'oeil, les deux miliciens reconnurent le capitaine ainsi que son illustre passagère, aussi, ils se hâtèrent de leur ouvrir.

— Les troufions de base ignorent ce qu'il se passe, expliqua le capitaine en s'engageant sur les quais du Rhône, Dumont n'a mis dans la confiance que les marcheurs de la première heure.

Sur la banquette arrière, Irène profita d'un instant de répit pour respirer profondément ; à mesure que l'adrénaline retomba, elle commença à prendre la pleine mesure de la situation ; elle allait quitter la ville, voir le monde au-delà du mur, et plus important encore, elle allait peut-être réussir à entrer dans une usine de sucre bleu.

— Nous devons passer à mon appartement ! s'exclama-t-elle tout à coup.

— Vous vous foutez de moi ?

— Faites-moi confiance ! J'habite devant le pont de l'Université, nous y serons dans un instant.

Sous les indications d'Irène, Saint-Just s'arrêta dans une ruelle à l'angle de son immeuble.

— Je n'ai pas mes clés, réalisa soudain la jeune femme, les

marcheurs me les ont confisquées.

— Est-ce qu'elles sont là-dedans, demanda Saint-Just en lui jetant le trousseau récupéré dans son bureau.

— Non, je ne mélange pas mes clés à celles du palais.

— Alors partons.

— Saint-Just ! protesta Irène, c'est important !

— Important à quel point ?

— C'est peut-être l'avenir du pays qui est en jeu !

— Rien que ça ?

La jeune femme croisa le regard du capitaine dans son rétroviseur. Avec la prestance d'une dirigeante, elle gronda :

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ?

Après avoir poussé un soupir d'exaspération, Saint-Just sauta sur le trottoir.

— Deux minutes, pas une de plus.

Les deux se précipitèrent au quatrième étage de l'immeuble ; devant la porte de son appartement, Irène consulta le capitaine d'un regard inquiet ; Saint-Just lui demanda de reculer ; après un instant de réflexion, il dégaina son revolver, tira trois balles autour de la serrure, puis, utilisant tout le poids de son impressionnante carrure, donna un puissant coup de pied dans la porte ; au deuxième coup, elle s'ouvrit violemment.

Irène se précipita dans son salon, récupéra ses deux téléviseurs miniatures, puis sortit.

— C'est tout ? Qu'est-ce que c'est ?

— Je vous expliquerai plus tard, allons-y.

Après être remontés en voiture, ils se remirent aussitôt en route ; ils quittèrent la presqu'île au niveau du confluent, puis longèrent la barrière qui les séparait du rempart du Mont de Foy ; tout en voyant défiler la plaine du port de l'autre côté du Rhône, ils traversèrent les usines Sud et arrivèrent bientôt devant un grand no man's land ; derrière ce champ de barbelés, le mur d'enceinte de la ville s'étirait de toute sa hauteur ; Saint-Just s'engagea dans une allée cernée par des barrières, puis s'arrêta

devant une guérite ; un marcheur s'avança alors vers l'automobile, l'air intrigué.

— Je suis désolé capitaine, lança le milicien après avoir demandé à Saint-Just de baisser sa vitre, la ville est fermée jusqu'à nouvel ordre, aucune sortie n'est autorisée.

— Savez-vous qui m'accompagne ?

Le milicien jeta un bref coup d'oeil à Irène.

— Madame Depercy, grogna Saint-Just.

Le garde détourna aussitôt le regard, l'air décontenancé.

— Vous avez déjà laissé passé une madame Depercy, n'est-ce pas ?

— Ce matin même, s'affola le marcheur.

— Alors vous vous êtes fait berné, imbécile. Ouvrez immédiatement, vous n'avez aucune idée de ce qui est en train de se jouer.

Le milicien consulta du regard ses collègues postés à la barrière ; Irène en profita pour baisser sa vitre ; le marcheur se retourna aussitôt.

— Ouvrez, lança-t-elle avec une voix froide et sévère, c'est un ordre.

Le milicien hésita encore un instant, puis il signifia à ses collègues d'ouvrir la barrière.

Saint-Just remonta sa vitre en grimaçant ; il s'avança alors jusqu'au pied du mur ; là, une immense porte cernée par deux grands miradors coulisssa jusqu'à libérer un passage ; il s'y engouffra.

Passé un nouveau champ de barbelés, Saint-Just emprunta une route qui bifurquait à l'Ouest ; quelques mètres plus loin, une rangée d'arbres hauts comme des immeubles les happa ; derrière eux, le mur s'éloigna, puis disparu enfin, et tandis que l'automobile s'engagea sur une avenue au milieu de laquelle elle semblait étrangement seule, Saint-Just se retourna pour annoncer à Irène : « Nous voilà donc dans un autre monde. »

Les marcheurs achevèrent de sécuriser la ville en milieu de matinée ; ils eurent beau ratisser en long et en large toutes les rues de la presqu'île, leur présence renforcée ne suscita aucun questionnement ; en réalité, seul un spectateur attentif aurait été capable de relever les indices d'un évènement majeur ; certes, les miliciens patrouillaient en nombre autour du palais de L'Avenir Triomphant et de l'hôtel de ville, notamment près de l'estrade sur laquelle on avait fusillé dix innocents quelques jours plus tôt, mais en vérité, seul le ballet incessant des fiacres devant la cour de l'Hôtel-Dieu, signe d'un afflux massif de prisonniers, rendait compte de la situation.

Deux heures plus tôt, les marcheurs avaient frappé de manière coordonnée au moment le plus propice, soit le matin, à l'heure où tous les membres de l'administration étaient dans leur bureau, prêts à être cueillis.

Les marcheurs avaient conjointement fait irruption au palais de L'Avenir Triomphant, à l'hôtel de ville et dans tous les centres d'écoutes de la ville ; ils avaient arrêté les officiers des agents de raison, les hauts fonctionnaires, ainsi que tous les administrateurs des oreilles du parti ; au même moment, ils avaient déboulé dans la salle du grand conseil pour arrêter les dirigeants qui s'étaient réunis aujourd'hui à la demande de madame Depercy.

En moins d'une heure, toutes les institutions de la ville s'étaient ainsi fait décapiter ; le coup d'État avait été rapide, précis, et n'avait rencontré aucune résistance. La recette avait été suivie à la lettre, bien qu'il n'eut pas été nécessaire d'être un fin gourmet pour en comprendre tous les ressorts ; elle avait pour seul ingrédient l'ambition et pour unique arôme l'amertume. Personne ne pouvait se délecter d'une telle mixture, sauf les loups bien dociles qui avaient suivi les ordres sans se poser de question, loups qui, par leur existence même, étaient le symbole d'un pouvoir qui s'était habitué à frapper pour se faire obéir.

Depuis près d'une demi-heure maintenant, Irène regardait avec émerveillement la verdure défiler autour d'elle. Après avoir quitté la ville, elle avait retiré masque et cagoule, puis avait collé son nez à la vitre ; à la faveur d'une première trouée, elle avait vu des bâtisses entièrement rendues à la nature, puis, tout au long de la route, elle distingua toute une variété de ruines antiques grignotées par le lierre.

En allumant ses deux téléviseurs miniatures pour voir si Léon lui avait récemment envoyé un message, la jeune femme expliqua au capitaine tout ce qu'elle avait appris au sujet de l'Afrique.

— Les pommes c'était eux, n'est-ce pas ?

— Oui, sans aucun doute possible.

De son côté, Saint-Just expliqua que la situation de ce matin n'avait rien d'inédit ; il en profita d'ailleurs pour dresser un topo de la situation :

— Vous devez penser que le parti est une entité stable et durable, mais vous faites erreur ; à l'intérieur, c'est une lutte de pouvoir incessante ; des têtes tombent, d'autres les remplacent, c'est comme ça depuis des décennies. C'est en partie pour cette raison que les dirigeants portent des masques ; ils essaient de donner l'illusion de la stabilité.

— Quel rôle jouent les novateurs dans ces luttes de pouvoir ?

— Presque aucun ; il y a longtemps, ils désignaient eux même les dirigeants du parti, mais maintenant ils se contentent simplement d'arbitrer leurs querelles ; en général, celui qui réussit à prendre le pouvoir forme un nouveau gouvernement, c'est-à-dire un nouveau conseil, puis il en avertit les novateurs. Durant ce processus, la population ne se rend compte de rien ; j'ai moi-même vu passer environ une trentaine de dirigeants différents. Depercy, Salvagny et Marchand sont les seuls à avoir survécu au dernier changement de conseil. Et aujourd'hui, Depercy est en passe de prendre seule le pouvoir.

— Avec Dumont.

— Dumont n'est qu'un pantin.

— Vous dites que les novateurs ne choisissent plus eux-mêmes les dirigeants, alors pourquoi est-ce que Depercy devrait aller se prosterner devant eux ?

— Parce qu'elle a tout de même besoin de leur aval ; ce sont eux qui assurent votre légitimité ; en vous adoubant, ils vous donnent droit d'autorité sur la ville.

Il ajouta :

— Vous êtes peut-être trop jeune pour vous en souvenir, mais il y a une quinzaine d'années, trois dirigeants ont essayé de prendre le pouvoir sans en avertir les novateurs ; peut-être vous souvenez-vous de la parade militaire qui a eu lieu à ce moment-là.

— Le défilé de l'an 103 ! Je m'en rappelle, j'y étais allé avec mes parents !

— Et bien, ce n'était pas un défilé, mais une démonstration de force ; les novateurs avaient organisé cette grande parade militaire juste après avoir fait assassiner les trois dirigeants séditieux, pour bien rappeler à tout le monde les règles du jeu. La leçon a bien été retenue, croyez-moi.

Saint-Just détailla ensuite les grandes lignes de son plan ; il espérait pouvoir confronter Depercy et Dumont, et ainsi convaincre les novateurs de s'en débarrasser.

— Vous devez comprendre une chose, expliqua-t-il, si L'Avenir Triomphant tient la population grâce au sucre bleu, les novateurs, eux, tiennent le pays par l'armée ; seulement, l'armée n'est pas une force totalement unie ; il y a des factions, des alliances et des luttes territoriales, c'est un ensemble hétéroclite de plusieurs bataillons réunis derrière autant de chefs de guerres ; parmi eux, il y a notamment les ducs de Beaujeu, plus puissante famille du pays ; avec les novateurs du Sud, ils forment la faction majoritaire, celle qui a la main mise sur la plupart des usines de sucre bleu. Au nord, il y a également une

poche de novateurs, non pas séditeuse, car toute sédition serait immédiatement écrasée, mais néanmoins assez puissante pour s'opposer aux ducs de Beaujeu sur un certain nombre de points.

Il continua :

— Si je vous raconte tout ça, c'est pour que vous compreniez que les novateurs sont pleinement accaparés par leurs jeux de pouvoir, et c'est pour cette raison qu'ils ont délégué la gestion des villes à L'Avenir Triomphant ; ce qui les intéresse, ce sont les luttes de territoire, leurs châteaux et leurs intrigues de cour. S'ils apprennent qu'il existe une force supérieure à la leur, une force incommensurablement plus grande si j'en crois ce que vous me dites, alors la situation peut changer du tout au tout.

— Ils voudront s'allier pour faire front.

— Je pense plutôt qu'ils se déchireront, car si certains voudront effectivement faire front, les autres préféreront lâcher du lest plutôt que de se jeter corps et âme dans une guerre qu'ils perdraient certainement. Vous savez, certains novateurs sont de grands pragmatiques ; quand j'étais à l'armée, j'ai pu discuter avec des généraux, c'est à dire des novateurs en réalité, puisqu'eux seuls ont accès à ces grades ; et bien je suis persuadé que si la pérennité de leurs privilèges passe par un certain nombre de concessions, notamment un rapprochement amical avec l'Afrique, ils le feront sans hésiter, quitte à détruire les novateurs les plus réfractaires.

— Et si ce rapprochement passe par l'arrêt définitif du sucre bleu ?

— S'ils ont le choix entre abandonner le monde qu'ils ont créé, et ainsi vivre, ou s'entêter et mourir ? Ils choisiront la première solution, bien évidemment, car ces bêtes-là ne fonctionnent que par le prisme de la confrontation ; ce sont de grands enfants en fin de compte, des enfants capricieux, sans idéaux, sans courage, qui sont impitoyables quand ils sont en position de force, mais qui s'écrasent et baissent la tête dès qu'ils sont confrontés à des adultes responsables.

L'automobile traversa un tronçon encerclé par une si grande densité d'arbres qu'on aurait cru être dans un tunnel plongé sous une mer d'émeraude.

Avant de retrouver une route plus dégagée, Saint-Just consulta une dernière fois sa carte routière, puis demanda à Irène de remettre son masque ; « À partir de maintenant, nous risquons de tomber sur des barrages ».

L'automobile longea des paysages dont les formes vallonnées laissaient entrevoir des villages entièrement abandonnés ; à mesure qu'Irène et Saint-Just se rapprochèrent de leur but, les ruines se multiplièrent, puis, peu après avoir quitté la route principale, ils entrèrent dans ce qui semblait être une zone habitée ; un portail surmonté de barbelés obligea Saint-Just à s'arrêter ; un instant plus tard, des militaires s'approchèrent de l'automobile.

— Capitaine, lança un militaire en le saluant.

— Nous sommes attendus par Léonide de Pélussin, bluffa Saint-Just.

Le militaire s'éloigna un instant pour aller consulter ses collègues ; à son retour, il indiqua au capitaine que deux motos allaient l'escorter.

Le cortège traversa une ville déserte ; tandis que Saint-Just gardait les yeux rivés sur la moto de tête, Irène regarda les maisons défiler ; toutes, sans exception, étaient dans un parfait état d'entretien.

Après avoir franchi un nouveau barrage, le cortège quitta la petite ville et serpenta entre des collines qui piquaient l'horizon comme les capitons d'un gigantesque divan. La traversée d'une nouvelle zone d'habitation donna l'occasion à Irène d'apercevoir enfin quelques passants.

À la sortie du village, une forme sombre et immense

commença à rôder derrière les arbres ; la moto de tête guida Saint-Just dans une énième série de virages, puis, soudain, la vue se dégagea, et les contours de l'usine de Dorlay se révélèrent enfin ; c'était une masse titanesque de béton, plus haute encore que les termitières, et probablement aussi large que la presque île elle-même ; en vérité, c'était une véritable petite ville, un bastion, une forteresse aux murs lisses et aux arêtes saillantes.

Saint-Just s'engouffra dans un chemin qui s'enfonça dans le sol comme une tranchée ; il avança jusqu'à un portail gardé par des militaires ; là, la moto de tête l'annonça, et le portail s'ouvrit alors ; le capitaine entra dans une cour intérieure cernée par un puits de béton.

Après s'être garés, Saint-Just et Irène se présentèrent devant les marches d'un grand perron ; un domestique accouru aussitôt : « Suivez-moi je vous pris ».

Les deux visiteurs accompagnèrent le domestique dans un hall qui faisait figure d'immense caverne. « Veuillez patienter ici, annonça-t-il avant de disparaître dans un escalier ».

Saint-Just sonda l'immense pièce d'un large mouvement de tête ; le vide massif dont ce gigantesque cube était rempli écrasa sa conscience d'un silence pesant.

— Je savais que Marie-Louise Lechat était votre voisine, révéla-t-il soudain, je l'ai su dès le premier jour. En vérité, j'avais l'intention de vous utiliser pour l'espionner.

— Mais vous ne l'avez pas fait.

— Non. Peut-être parce que je savais que vous refuseriez de coopérer.

Il ajouta :

— Le destin est une chose étrange, vous ne trouvez pas ?

— Qu'est ce que vous racontez ?

— Si j'étais allé au bout de mon idée, je l'aurais peut-être empêché de divulguer ses informations, et nous n'en serions pas là aujourd'hui. Peut-être que je l'aurais cru. Peut-être pas. Peut-être que l'on m'aurait emprisonné pour m'empêcher de

divulguer ces informations à mon tour, et pendant ce temps, vous, vous seriez actuellement dans votre appartement, à vivre votre insignifiante petite vie de méritante. Tout ça aurait pu avoir lieu, mais il aura fallu que vous soyez une tête de mule.

— Je n'aurais peut-être pas été une tête de mule si vous n'aviez pas été un ours mal léché.

Saint-Just esquissa un sourire, puis grimaça presque aussitôt.

— En fin de compte, conclut-il, si le destin ne nous avait pas réunis, peut-être qu'elle ne serait pas morte.

— Tâchons plutôt de retenir que sans son sacrifice, nous n'aurions peut-être pas eu l'occasion de changer le cours des choses.

Saint-Just dévisagea Irène d'un air grave. Au même instant, des bruits de pas brisèrent le silence ; accompagnée par son domestique, une femme qu'une couronne de cheveux auréolait de noblesse s'avança vers les deux visiteurs.

— Madame la comtesse de Pélussin, annonça le domestique.

— Qui êtes-vous ?

— Capitaine Georges Saint-Just.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse.

Sans trembler, Irène répondit :

— Madame Depercy.

Après les avoir gratifiés d'un silence qui ne laissa rien transparaître de ses émotions, la novatrice invita Irène et Saint-Just à la suivre.

Le trajet promena le groupe à travers un dédale de couloirs sombres et rectilignes ; par endroit, de fines meurtrières lacéraient le béton de minces traits de lumière. Bientôt, la comtesse invita ses hôtes à monter avec elle les marches d'un escalier qui, telle une périlleuse corniche, longeait un immense puits sans fond. Après avoir traversé un pont qui semblait flotter au-dessus d'une mer d'encre, ils arrivèrent devant une porte que le domestique s'empressa d'ouvrir ; la comtesse invita ses hôtes à la précéder ; Saint-Just s'y risqua en premier ; à

l'intérieur, assis derrière une table où s'entassait un nombre incalculable de plats, une femme et un homme se dressèrent sur leur chaise :

— Saint-Just ! s'esclaffa monsieur Dumont, que faites-vous ici ?

Assise à côté de lui, une quinquagénnaire à la chevelure flamboyante foudroya du regard les deux intrus.

— Madame Depercy je présume, s'amusa Saint-Just en s'asseyant face à elle, je savais de source sûre que vous étiez rousse, mais je vous imaginais plus laide.

D'un signe de la main, le capitaine invita Irène à venir s'asseoir à côté de lui ; à l'entrée de cette grande salle à manger, la novatrice sembla s'amuser de la situation ; sans dire un mot, elle s'avança jusqu'à sa chaise, puis, tel un monarque assistant à une joute organisée en son honneur, elle observa en silence ses prétendants. Après une dernière hésitation, elle somma son domestique de faire rajouter deux couverts.

Sans dire un mot, les deux camps se dévisagèrent ; Depercy et Dumont d'un côté, Saint-Just et Irène de l'autre ; dans un silence qui dénotait une tension extrême, et alors que tous les regards s'étaient tournés vers elle, la jeune femme retira son masque, puis laissa tomber sa longue chevelure blonde sur ses épaules.

— Nous sommes vernis, s'amusa Saint-Just en regardant les domestiques poser devant lui une vaisselle en argent, la peste semble avoir épargné cette partie du pays !

Le capitaine s'empressa de se servir dans les nombreux plats qui envahissaient la table ; terrines, petits pois en gelée, volaille, charcuterie, salade, lentilles, œufs, pain, fruits, il y en avait pour toutes les bouches ; avec sa fourchette, Irène piqua un dé de betterave rouge ; après l'avoir longuement contemplé, elle l'attrapa d'un coup de dents ;

— La peste n'a jamais existé, déclara-t-elle après avoir avalé sa bouchée, alors pourquoi avoir imposé le sucre bleu ?

— Je vous reconnais, maugréa Dumont, vous êtes l'agent de

subversion que Saint-Just s’amuse à promener partout dans les couloirs.

— Répondez à sa question, grogna le capitaine.

— Mais mademoiselle, lança Depercy en sortant pour la première fois de son mutisme, nous avons tout simplement donné aux gens ce qu’ils réclamaient.

— Ils n’ont jamais voulu du sucre bleu, s’opposa aussitôt Irène, ils voulaient cultiver leur potager.

— Au contraire, ils avaient peur de l’ancienne nourriture.

— Vous avez créé cette peur de toute pièce, car vous ne supportiez pas de les voir prendre leur indépendance, c’est pour cette raison que vous leur avez imposé la seule chose sur laquelle vous aviez pleinement le contrôle.

— Le sucre bleu a été la réponse des novateurs face à la peste, ils ont sauvé la nation.

— C’est ce qu’ils ont voulu vous faire croire ; en réalité, ils ont créé un monde idéal, idéal pour eux, et eux seuls ; un monde qui leur permet de capter tous les bénéfices de la société sans avoir à se préoccuper de ses problèmes ; vous leur avez offert ce monde sur un plateau.

— Vous ne savez rien des novateurs, lança Depercy, et vous ne savez rien de notre histoire ; demandez donc aux plus anciens de vous décrire l’état du monde avant l’avènement du sucre bleu, demandez-leur de vous décrire l’horreur de la faim ; la peste aurait pu nous précipiter dans des temps encore plus sombres, heureusement, les novateurs nous ont épargné cette souffrance.

— La peste, encore la peste ; dans votre bouche, c’est devenu un mantra dénué de toute substance ; baissez les yeux et regardez donc dans votre assiette ; votre estomac contredit les mots que vous vous évertuez pourtant à recracher.

Irène fouilla sous sa robe noire ; elle attrapa un de ses téléviseurs miniatures, l’alluma, et le montra à l’assistance :

— Est-ce que vous reconnaissez cet objet ?

— C’est un objet interdit ! s’exclama Dumont.

— Exact ; c'est une sorte de projecteur miniature ; il vous permet de voir des images de l'Ancien Monde ; en fouillant à l'intérieur, j'ai découvert la vérité, celle que vous avez essayé d'effacer ; et la vérité est limpide ; la peste n'a tout simplement pas existé.

— Mensonge ! s'époumona Dumont.

— Vous jouez avec des choses que vous ne maîtrisez pas, pesta Depercy d'un air menaçant, les objets comme celui-là ont été interdits, car ils sont à l'origine même du fléau qui a frappé le monde. C'était un fléau de machine, un fléau qui s'est propagé aux hommes.

— Un fléau de machines, effectivement, alors pourquoi avoir fait interdire les livres ? Pourquoi avoir fait interdire l'ancienne nourriture ?

Depercy resta silencieuse.

— Fléau de machine, fléau d'homme, fléau de papier ? C'est une maladie bien étrange que nous avons là, vous ne croyez pas ?

Irène ingurgita plusieurs dés de betteraves, et conclut :

— Il n'y a pas eu de maladie, vous êtes la maladie.

Depercy et Dumont s'échangèrent un regard.

— Vous me rappelez les dirigeants de l'ancien temps, continua Irène après s'être essuyé la bouche, vous êtes comme eux ; vous croyez néfaste pour l'ensemble de la société ce qui est en réalité uniquement néfaste pour vous. En un mot, votre seul but est de garder votre place ; c'est ça votre projet, tout faire pour garder votre place, quitte à anéantir la contestation, quitte à faire perdurer le mensonge, car au fond, ce que vous redoutez le plus, c'est que le peuple comprenne à quel point vous êtes inutiles.

— Nous ne sommes pas inutiles mademoiselle, nous bâtissons ! Tandis que les gens de moindre valeur, eux, ne font que démolir.

— Les gens de moindre valeur essayent de préserver leur dignité.

— Quitte à détruire la société !

— Ils ne peuvent pas détruire la société, puisqu'ils sont la société même ; et vous, que faites-vous pour eux ? Vous confisquez, vous interdisez, vous punissez ; c'est donc ça votre façon de bâtir ? Vous passez votre temps à balayer d'un revers de main toutes les idées du peuple, vous essayez de les ensevelir, de les effacer, et même de les brûler ! Vous devriez pourtant savoir qu'il s'agit là d'une entreprise vaine, car les idées ne disparaissent pas aussi facilement, elles persistent dans les esprits, dans les chairs, et dans les murs. En fin de compte, si les gens de moindre valeur vous posent tant de problèmes, pourquoi ne pas les brûler eux aussi, les brûler tous, comme les livres ?

La proposition plongeait la tablée dans le silence.

— Vous ne le ferez pas, continua Irène, car vous n'êtes pas des monstres, vous n'êtes pas mauvais au fond, vous êtes simplement pathétiques ; je pense même que le mal est plus profond, plus inconscient ; je crois que vous avez peur, peur des gens de moindre valeur, peur de leurs souffrances. Je crois que vous avez peur de l'idée même de la souffrance, vous la croyez indigne de vous, c'est pour cette raison que vous refusez d'imaginer le monde en dehors de votre confort ; vous ne comprenez pas les hommes, vous n'êtes plus constitué comme eux, vous ne comprenez pas que leur richesse se fait aussi dans la souffrance ; vous haïssez la pauvreté, non pas qu'elle vous effraie, mais plutôt parce qu'elle forge des hommes que vous ne comprenez pas ; vous haïssez donc toutes ces choses ; le mal-être, l'ignorance, la solitude, la différence, et par extension, par contamination, vous haïssez également tous ceux qui en sont les victimes. Certes, vous ne vous débarrasserez pas d'eux en les brûlant, en revanche, vous n'aurez aucun remords à les ignorer et à les laisser mourir à petit feu, car votre confort découle de cet obscurantisme conscient.

— Vous êtes une idéaliste, se moqua Depercy, vous vous noyez dans une utopie ; nos idées sont ancrées dans le réel ; c'est là

toute la différence entre une dirigeante et une rêveuse.

— Vos idées ne sont pas ancrées dans le réel, elles sont occultées par votre ambition ; pire, vous avez cessé d'avoir des idées, vous avez cessé de penser, car pour vous, la construction du monde est une affaire d'actions remarquables, retentissantes, spectaculaires ; vous préférez certainement inaugurer une statue plutôt que de réparer un pont ; vous préférez être vu en première page d'un journal plutôt qu'être à l'écoute de ceux qui essaient d'appeler à l'aide ; vous pensez être des hommes d'action, mais en vérité, vous êtes devenu des hommes de pouvoir, des hommes d'apparat, c'est à dire qui paraissent, mais qui, au fond, ne sont rien ; vous ne savez pas grande chose, mais vous avez appris à donner l'impression aux autres que vous en saviez beaucoup. Vous dites que les gens de moindre de valeur essaient de démolir ce que vous construisez, mais vous ne construisez plus rien en fin de compte. C'est là toute la supercherie de votre soi-disant mérite ; comme tous les méritants d'ailleurs, vous ne méritez plus rien.

— Les méritants ne méritent plus rien ! se moqua Depercy, c'est également votre avis capitaine ?

— Pas vraiment, grogna l'intéressé, mais ça ne m'empêche pas de penser qu'il y a chez les méritants au moins autant d'imbéciles que chez les gens de moindre valeur. D'ailleurs, je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous accordez à ces derniers une si grande d'importance, car voyez-vous, les imbéciles insignifiants ont assez peu d'influence sur le monde, ils ne sont donc pas une menace ; les imbéciles qui ont du pouvoir, en revanche, sont autrement plus dangereux, et leur impact sur le monde peut causer beaucoup plus de dégâts.

Après avoir bu une gorgée de vin, Saint-Just continua :

— Vous, vous êtes des imbéciles qui ont du pouvoir. Vous êtes donc dangereux. Mais, je ne l'ai pas compris tout de suite, j'ai longtemps pensé que vous étiez digne de gouverner, que vous étiez de grands hommes ; je m'étais trompé. En vérité, vous êtes

tout aussi pitoyables que les imbéciles que vous méprisez ; c'est vrai, vous ne valez pas mieux qu'eux. La seule chose qui vous différencie d'eux, c'est votre position sur l'échelle de la société ; ils ont commencé en bas, et vous en haut ; ce que je veux dire, c'est que vous êtes bien né, vous n'avez pas de capacités exceptionnelles, en vérité, vous êtes des crétins à qui la société a accordé tellement d'importance qu'elle a fini par vous prêter des qualités que vous n'aviez pas. Rien ne justifie que vous gouverniez qui que ce soit, vous n'avez aucune compétence qui justifierait un tel statut, vous êtes des usurpateurs, pire, vous êtes des parasites.

Il pointa Irène avec son verre et ajouta :

— La petite a raison. Vous êtes d'une certaine manière des personnes incomplètes, car vous ignorez tout des hommes et de leurs souffrances ; en ce sens, vous êtes des êtres puérils, et j'ai beau détester les crétins qui forment le peuple, il y a une chose qu'on ne peut pas nier ; ils méritent au moins d'être dirigés par des adultes, et non des gamines ambitieuses dans votre genre.

Il termina son verre, et continua :

— Doit-on pour autant boire les paroles des idéalistes ? Non, mais on peut les écouter, prendre certaines de leurs idées, et jeter les autres à la poubelle ; ils sont comme les livres ; on prend les pages qui nous intéressent, on brûle le reste, car certaines pensées peuvent être intéressantes, il faut savoir le reconnaître. Mais les parasites, il n'y a rien à en tirer ; ils bouffent le papier comme ils bouffent les idées.

Saint-Just plongea sa main dans sa veste, puis posa son revolver à côté de son assiette ; autour de la table, on cessa de respirer.

— La ville est un zoo, poursuivit-il en dévisageant Depercy, et nous en sommes les gardiens ; c'est toujours ce que vous pensez, n'est-ce pas ? Je crois que vous vous êtes trompé sur un point ; plutôt que gardiens, vous auriez dû choisir le mot « parasite », car c'est ce que vous êtes ; des parasites ; comme eux, vous

n'avez pas d'empathie, vous vivez aux crochets des autres, vous vous nourrissez des autres, quitte à les faire souffrir, voire même à les tuer. Les parasites n'ont aucune réelle utilité, ils sont même néfastes, et vous correspondez parfaitement à cette description.

Saint-Just fixa longuement son revolver. Il leva ensuite les yeux vers monsieur Dumont, et dit :

— Une fois de plus, je rejoins la petite ; je ne pense pas que les parasites soient mauvais. En fait, un parasite ne peut pas être bon ou mauvais ; il n'a pas de volonté propre, comme les virus d'ailleurs, il ne veut pas faire de mal, il veut juste survivre. Comprenez-moi bien ; je n'éprouve pas de haine envers les parasites, ils sont juste néfastes, c'est tout, néfaste pour les choses qu'ils viennent justement parasiter. Il est donc normal de vouloir les éradiquer, non ?

Dumont épongea les gouttes qui commençaient à perler sur son front.

— Vous l'avez pourtant répété dans vos discours, insista Saint-Just, il faut éradiquer le mensonge, il faut éradiquer la peste, il faut éradiquer le mal. Ces mots, vous les avez prononcés, n'est-ce pas ? Alors, dites-moi une chose ; celui qui place dix innocents sur un échafaud, et qui les tue froidement d'une balle en plein coeur, tout ça parce qu'il aura jugé que c'était la meilleure façon pour lui de survivre, que doit-on faire de lui ?

Saint-Just empoigna son arme et tira sans hésitation ; la balle traversa la poitrine de monsieur Dumont et s'encastra dans le mur derrière lui ; un instant plus tard, l'homme s'effondra sur son assiette.

— Moi je n'ai jamais donné l'ordre de tuer qui que ce soit, bégaya Depercy pour échapper au même sort, je voulais qu'ils se taisent, c'est tout.

— C'est bien ça votre problème, grogna Saint-Just, vous voulez toujours que les autres se taisent, car vous estimez être la seule à pouvoir parler.

Il se leva.

— Vous auriez dû écouter les gens, Suzanne. Vous avez oublié de les écouter.

— Non je n'ai pas oublié, paniqua Depercy, je suis une grande dirigeante, j'écoute le peuple !

— Levez-vous ! vociféra Saint-Just.

Depercy implora du regard la comtesse ; aucune réaction. La dirigeante baissa les yeux en direction de son assiette, poussa lentement sa chaise et se leva.

— Adossez-vous au mur.

Elle s'exécuta.

— Vous savez ce qu'on raconte à mon sujet, grogna Saint-Just, on dit que j'ai plaisir à tuer les chiens d'une balle en pleine tête.

Aucune réponse. Il continua.

— Savez-vous ce qu'il advient des chiens que l'on attrape en ville ? Ils ne sont pas relâchés dehors, comme on le raconte parfois, non, ils sont emmenés à l'Hôtel-Dieu, où ils subissent des expériences dont je vous épargnerai les détails ; je n'y ai moi-même jamais assisté, mais j'ai lu des rapports, et ce que j'y ai appris, c'est que lorsqu'il s'agit de nourrir sa curiosité, l'homme est capable de bien des choses ; alors, imaginez un peu de quoi il serait capable par vengeance, par haine, ou simplement par dépit.

Tétanisée par la peur, Depercy resta silencieuse.

— Si j'ai abattu ces chiens, c'était pour leur épargner des souffrances ignobles ; en retour, on m'a prêté un caractère violent et tyrannique, étiquette que j'ai acceptée, car j'en tirais un certain amusement ; c'était une erreur ; pendant toutes ces années on m'a craint, alors qu'en vérité, on aurait dû vous craindre vous, car l'important, ce n'est pas celui qui frappe, mais celui qui donne l'ordre de frapper. Malgré ça, j'ai toujours essayé d'oeuvrer pour limiter l'injustice et la souffrance, à défaut de pouvoir les faire disparaître. J'ai fait des erreurs, parfois j'ai fait fausse route, mais j'ai toujours été loyal et sincère ; ma loyauté m'a aveuglé, et j'aurais dû vous craindre moi aussi, j'aurais dû

sentir la peur grandir en vous, voir naître la violence sourde qui vous anime maintenant ; je n'ai pas réussi à la museler ; d'une certaine manière, j'ai failli.

Saint-Just leva son arme.

— Je ne vais pas vous faire l'honneur de vous abattre d'une balle en pleine tête ; vous allez souffrir, lentement ; voyez ça comme une façon de vous remercier.

Le capitaine tira deux balles. L'air sidéré, Depercy plaqua ses mains contre son abdomen, puis s'écroula au sol.

Après avoir terminé son verre de vin d'une seule traite, la comtesse se leva ; d'un regard dénué d'émotions, elle contempla les corps inanimés des deux dirigeants, puis elle quitta la pièce d'un pas calme et résolu : « Veuillez me suivre ».

Irène et Saint-Just l'accompagnèrent dans un dédale de béton lisse et sombre ; ils traversèrent en silence une allée écrasée entre deux falaises, puis ils longèrent une paroi sur laquelle ruisselait une puissante lumière zénithale.

Tandis qu'ils s'enfoncèrent dans les entrailles de l'usine, l'écho de leur pas se mêla à un grondement sourd ; telles des racines ayant envahi une ruine, un imposant réseau de tuyaux courait ici le long des murs ; à mesure qu'ils gagnèrent en taille, les grondements s'intensifièrent, et bientôt, traversant une passerelle qui partageait en deux un immense entrepôt, Irène et Saint-Just virent des centaines d'ouvriers s'affairer en contrebas, grouillant au milieu d'une jungle inextricable de tuyaux et de cuves.

Plusieurs portes plus loin, à l'abri du vacarme, la comtesse signifia à ses hôtes qu'ils allaient à présent rencontrer les ducs de Beaujeu.

— Ils sont ici ?

— Évidemment. Ils ne quittent jamais cet endroit.

La novatrice invita Irène et Saint-Just à s'avancer dans un petit local à peine éclairé par une immense baie vitrée ; de l'autre côté, dans une pièce cubique plongée dans la pénombre, des

tuyaux sortaient du plafond et serpentaient jusqu'au sol comme autant de cordons ombilicaux ; à leurs pieds, une vision grotesque s'imposa aux visiteurs ; les novateurs étaient là, derrière la vitre ; ils étaient dix ; dix amas informes de peau et de graisse, immenses, pendus en l'air à un jeu de lanières qui leur tenaient bras et jambes comme s'il s'agissait-là de lourdes pièces de fonte.

Yeux clos et têtes balancées en arrière, ils semblaient inconscients ; pourtant, les tuyaux déversaient en continu dans leur gigantesque bouche des litres d'un liquide dont on pouvait sans mal reconnaître la nature ; à la faveur de légers soubresauts, des grandes gerbes de sucre bleu giclaient sur leur menton et dégouлинаient le long de leur corps entièrement nu, recouvrant par endroit les vergetures et cicatrices qui lacéraient leur immense abdomen.

L'empilement des couches de graisses avait transformé leur peau en un mille-feuille de crevasses dans lesquelles s'accumulait la crasse ; de cette cascade de plis émergeait chez les hommes un sexe parfaitement raide et turgescent ; à mesure que le sucre bleu entraît dans leur bouche, le plaisir expulsait de leur sexe un flot ininterrompu de sperme qui coulait jusqu'à leur scrotum, puis tombait goutte-à-goutte sur une grille disposée juste en-dessous d'eux pour assurer l'évacuation des déjections.

Au milieu des huit novateurs, deux novatrices semblaient être parcourues du même plaisir intense ; un liquide s'écoulait entre leurs larges cuisses — émanant probablement d'un sexe noyé sous la graisse — et glissait jusqu'à leurs talons comme de petites cascades. Enfin, depuis leurs deux grands seins flasques s'échappaient des giclées de lait qui caillaient par endroit sur leur ventre en formant une croute semblable à la surface craquelée d'une terre aride.

— Les novateurs, annonça gravement la comtesse.

Saint-Just s'approcha de la vitre ; des hommes en combinaison se promenaient entre les novateurs, perche à la

main, réajustant de temps à autre la position des tuyaux ; aux pieds des monstres, ils semblaient minuscules.

— Voilà donc ce que sont devenus les novateurs, déplora le capitaine avec une fascination désabusée.

— Sont-ils conscients ? demanda Irène.

— Quelques minutes par jour seulement, révéla la comtesse.

— Est-ce que tous les novateurs sont... comme eux ?

— La plupart, du moins pour cette génération.

— Pourquoi pas vous ?

— Les novateurs de ma génération sont nombreux à avoir renié le sucre bleu ; ils ont vu de quelle façon il avait changé leurs parents, et leurs grands-parents avant eux, alors ils ont décidé de s'en éloigner, ou plutôt, ils ont réussi à s'en libérer.

— Pourquoi « libérer » ?

— Parce que le sucre bleu provoque une certaine addiction, et cette addiction est d'autant plus forte que les quantités ingurgitées sont grandes ; c'est un cercle vicieux dont il est extrêmement difficile de sortir.

— Comment avez-vous réussi à vous en passer ?

— Nous avons réintroduit l'ancienne nourriture dans notre alimentation ; d'abord des fruits, puis des céréales, et enfin de la viande.

— Pourquoi ne pas faire la même chose dans les villes ?

— Ça ne dépend pas de moi.

— Ça dépend d'eux ? demanda Irène en se collant à la vitre.

— En parti. Mais il y a certaines choses que vous ne pourriez pas comprendre.

— Expliquez-nous.

La comtesse hésita un instant, puis révéla :

— Ce que vous voyez là est la partie émergée d'une machine infernale qu'il nous est bien difficile d'arrêter.

— Pour quelle raison ?

— Le sucre bleu et la société sont intimement liés, comme une symbiose ; vous ne pouvez pas influencer sur l'un sans affecter

l'autre grandement.

— Les gens peuvent très bien se passer de sucre bleu.

— Mais pas l'inverse ; les ducs de Beaujeu ne se risqueront pas au changement, ils préféreront toujours le statu quo, car, comprenez-le bien, le sucre bleu est la raison même de leur existence ; ils sont le sucre bleu.

— Vous êtes une novatrice, nota Irène, et vous avez renié le sucre bleu. Alors que faites-vous ici ? Quel est votre rôle dans cette grande fresque ?

— La position des novateurs externes à la branche principale est extrêmement délicate ; notre marche de manœuvre est réduite ; nous avons beau gérer un certain nombre de choses, nous sommes tributaires des familles les plus puissantes ; pour ainsi dire, nous avançons même sur un fil, car depuis un certain temps déjà, un conflit couve entre les novateurs du Nord et les novateurs du Sud ; le moindre pas de côté de notre part pourrait être vu comme une trahison, sinon comme une déclaration de guerre.

— Le pas de côté a déjà eu lieu ; vous n'avez plus le pouvoir en ville, les marcheurs ont pris le contrôle ; demain ce sera le chaos.

— Les plus grands novateurs s'en moquent éperdument ; si l'ordre prévaut, ils ne bougeront pas le petit doigt.

— Elle a raison, intervint Saint-Just, plutôt que de perdre leur pouvoir ils préféreront voir les villes brûler, quitte à gouverner sur des cendres.

— C'est un mauvais calcul ! s'emporta Irène, madame la comtesse, j'ai vu l'Ancien Monde, et la situation était analogue à celle d'aujourd'hui ; le refus du changement, le refus de voir la vérité en face, la peur, la lâcheté, c'est ça qui a plongé les sociétés dans le chaos. Le sucre bleu est voué à disparaître, la fin des novateurs suivra juste après ; dans deux ans, dans vingt ans, peu importe, leur fin est inéluctable ; vous devez accepter le changement, vous devez y participer activement, et procéder à

une transition calme et pacifique. Si vous choisissez de vous battre pour maintenir le statu quo, votre fin sera d'une violence extrême, car ce n'est pas une vague que vous allez devoir affronter, c'est un mur, un mur titanesque sur lequel vous allez vous fracasser.

— C'est un ultimatum ?

— C'est une proposition. Aujourd'hui, les murs se fissurent de toute part, demain ils tomberont, et des millions de personnes seront alors relâchées dans la nature, des dizaines de millions, partout en France ; croyez-vous pouvoir tous les arrêter ?

— Ils aiment trop le sucre bleu, ils n'oseront pas se rebeller contre lui.

— Au contraire, ils se vengeront de ceux qui en ont fait d'eux les esclaves. Et quand vous serez tombés, seulement quand vous serez tombés, ils seront enfin libres.

— Que proposez-vous ?

— Ouvrez les villes et autorisez l'ancienne nourriture ; donnez au moins aux gens une alternative, un espoir, un horizon.

La comtesse s'enfonça dans la pénombre. Après s'être abandonnée un instant à ses pensées, elle se retourna et dit :

— Vous qui semblez connaître l'histoire de l'Ancien Monde, peut-être savez-vous que la religion y avait jadis une place prépondérante ; c'était le ciment des sociétés, un ciment qui nous aura permis de nous émanciper des lois arbitraires de la nature. Les novateurs ont essayé de reproduire ce système ; mettre les gens sur un pied d'égalité, leur donner un but commun, diriger leur foi vers un modèle sain et fédérateur. Mais ils ont failli, nous avons failli, à cause de l'avidité de quelques-uns ; certes, nous avons été la solution, nous sommes peut-être aujourd'hui le problème. Pour autant, la fin des novateurs ne sonnera pas l'avènement d'un monde vertueux ; si nous ouvrons les villes, l'homme replongera dans un état qui était le sien avant l'avènement des religions ; un état tribal, violent, inadapté à la société ; libérés du poids du sucre bleu, libérés de cet

horizon qui canalisait leur désir et accaparait toute leur attention, ils redeviendront des bêtes, et ce sera une nouvelle période sombre, un âge dirigé par la loi du plus fort, sans but ni perspective autre que la guerre ; ce que vous avez là, c'est donc l'horizon d'un nouveau millénaire de stagnation.

Dans la pénombre, les yeux clairs de la novatrice fixèrent les corps grotesques des ducs de Beaujeux.

— Regardez-les, se lamenta-t-elle, enfermés dans leur cage, à se gaver de sucre bleu, ils sont persuadés de comprendre le monde, de pouvoir le diriger, alors qu'ils sont en réalité désespérément aveugles. Mais peut-il en être autrement ? Lorsque le pouvoir est réuni dans les mains d'un petit groupe d'individus, le résultat ne peut être en adéquation avec la volonté de la société ; le pouvoir altère leur jugement, il brouille leur perception de la réalité, car depuis leur piédestal, ils prennent leurs croyances pour vérité, leur idéologie pour loi immuable ; il ne veulent plus être contredits, critiqués ou remis en question, et toute opinion contraire à la leur est considérée comme blasphème. Pire encore, l'absence de contre-pouvoir leur donne le droit de mépriser sans contrepartie, de faire du mal, et même d'éradiquer. C'est une machine qui ne peut être arrêtée.

Elle ajouta :

— Et elle ne s'arrêtera jamais d'elle-même, car, au fond, ils ne veulent pas perdre leur place. C'est tout. Il n'y a rien d'autre à comprendre. C'est d'une simplicité absurde, et même déconcertante. Et nous en sommes donc là ; à attendre chacune de leur décision, bien sagement, bêtement parfois, à boire chacune de leur parole comme nous buvons leur sucre bleu ; nous croyons qu'ils œuvrent pour l'intérêt général alors qu'en réalité, ils n'œuvrent que pour garder leur place ; et pour ça, ils sont prêts à tout, même à déformer leur vision de la réalité, même à se déformer eux-mêmes, quitte à se déconnecter totalement des hommes qu'ils ont été jadis.

— Alors mettez fin à cette absurdité, ordonna Irène, donnez

aux gens la possibilité de prendre leur destin en main, d'agir directement sur leur vie et sur la société, vous supprimerez ainsi l'individualité qui corrompt, et vous diluerez dans la masse la folie grisante du pouvoir ; les gens se muselleront les uns les autres, les idées auront partout leur contrepoids, et la société y trouva une nouvelle stabilité.

— Je ne sais pas si vous changerez la nature de l'homme ainsi ; ou plutôt, je crains qu'en voulant supprimer ses défauts, vous n'effaciez par la même occasion sa véritable nature. Une société dirigée par la masse deviendra autre chose ; une entité presque omnipotente, infaillible, mais au fond inhumaine ; ce sera un système qui n'oeuvrera pas pour ceux qui le constituent, soit les hommes, mais pour lui même, et vous aurez là une nouvelle vague de problèmes, avec son lot d'absurdités. En fin de compte, peut-être que l'homme est inadapté à la vie en société ; peut-être que la civilisation n'est qu'une anomalie, ou simplement une étape de l'histoire. Peut-être que les hommes sont des animaux qui auraient dû rester en tribu, et peut-être que si nous nous efforçons de créer des sociétés et des lois, c'est justement pour nous éloigner de cet état tribal. Et pourtant, malgré tous nos efforts, celui-ci semble inéluctablement rejaillir en nous, comme un instinct dont nous serions à jamais esclaves.

Après une longue réflexion, elle ajouta :

— Je crois maintenant savoir pourquoi vous détestez les dirigeants ; vous les détestez, car vous les croyez responsables de cet état tribal ; en vérité, vous faites fausse route. C'est la société elle-même qui est responsable ; vous le savez, vous n'y pouvez rien et ça vous est insupportable ; et si vous réclamer le droit de changer cette société, c'est que vous vous croyez meilleurs que les hommes, vous vous croyez différent d'eux, car vous pensez être capable de refouler votre nature tribale. Je suis même certaine que vous pensez être des hommes de plus grande valeur, plus intelligents, plus importants. J'en suis certaine. Au fond, vous êtes comme nous.

La comtesse s'éloigna encore plus profondément dans la pénombre. Les tintements d'un trousseau de clés résonnèrent dans la pièce, puis, un instant plus tard, une alarme se déclencha.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? s'affola Saint-Just en dégainant son revolver.

— Les gardes seront là dans moins d'une minute, se contenta de répondre la novatrice, partez.

— Dites-leur que c'était une fausse alarme.

— Je ne le ferais pas, je suis désolé.

Saint-Just fondit sur elle et lui arracha ses clés des mains.

— On décampe, lança-t-il alors à Irène.

— Attendez ! paniqua la jeune femme en plaquant un de ses téléviseurs miniatures sur la vitre, accordez-moi dix secondes pour les filmer.

Saint-Just l'attrapa par le bras et fonça vers la sortie ; « Capitaine, l'interpella une dernière fois la comtesse, j'aurais aimé que le sucre bleu n'existe jamais. »

Irène et Saint-Just dévalèrent quatre à quatre les marches d'un grand escalier ; des cris trahissant l'arrivée des gardes obligèrent les deux fuyards à s'enfoncer dans les profondeurs de l'usine ; au détour d'une intersection, des militaires firent leur apparition à l'autre bout d'un couloir ; Irène et Saint-Just s'échappèrent en sens inverse, se perdirent dans le dédale des coursives, puis trouvèrent finalement une porte ; d'une main tremblante, Irène essaya toutes les clés du trousseau pendant que Saint-Just, main agrippée à son revolver, surveillait d'un œil inquiet les alentours ; aux tintements métalliques des clés s'ajouta bientôt le résonnement d'un troupeau de pas ; « Dépêchez-vous ! gronda Saint-Just ».

La porte s'ouvrit finalement ; ils entrèrent, et refermèrent aussitôt derrière eux ; ils continuèrent dans un couloir baigné d'une lumière rouge. Ici, tout était calme ; l'alarme avait laissé place à un grondement sourd.

Les deux fuyards progressèrent avec prudence ; soudain, ils tombèrent nez à nez avec un homme en combinaison. En le pointant avec son revolver, Saint-Just lui somma de les conduire en dehors de l'usine ; l'homme leur indiqua par un geste l'endroit d'où ils étaient venus ; « Non pas par là, s'impatiente Saint-Just, un autre chemin, vite ! »

L'homme les guida jusqu'à une grande et épaisse porte blindée ; après avoir actionné avec difficulté la roue qui en assurait l'ouverture, il la poussa, puis invita Irène et Saint-Just à le suivre ; ils empruntèrent ensemble un escalier qui les emmena jusqu'à une plateforme de service ; l'ouverture d'une nouvelle porte s'accompagna d'un grand appel d'air ; après l'avoir franchi, Irène et Saint-Just sentirent leur souffle s'échapper dans le vide ; l'écho produit par le claquement de la porte confirma leur première sensation ; ils étaient dans une immense caverne, un puits titanesque au milieu duquel pendait une sphère constituée d'une multitude de tôles d'acier ; l'engin — si c'en était bien un — le cocon, le coeur, bardé de tuyaux et relié aux murs de la caverne par de grands pylônes, devait mesurer, au bas mot, une cinquantaine de mètres de diamètre. Quelques lumières disséminées autour de la sphère laissaient entrevoir la complexité de la toile de ferrailles qui en parcourait la circonférence ; la brume qui semblait également l'envelopper, et la taille des escaliers qui, d'ici, semblaient minuscules, rendait compte de la distance immense qui les en séparait, ajoutant à l'occulte du lieu un vertige prompt à faire vaciller l'entendement.

Irène s'empessa de sortir son appareil.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur ? demanda-t-elle à l'homme tout en filmant la sphère.

— Ne vous fatiguez pas, répondit Saint-Just, il est muet.

— Savez-vous à quoi elle sert ?

L'homme secoua la tête en signe de négation.

— Avez-vous au moins une idée de ce que ça pourrait être ?

Irène décolla ses yeux de l'écran ; elle se tourna alors vers

l'homme ; derrière la vitre de son masque, son regard s'était voilé d'un mélange de stupeur et détresse.

— Allons-nous-en, conclut Saint-Just.

L'homme guida les fugitifs dans un nouveau dédale de couloirs sombres ; il les abandonna ensuite dans un entrepôt au fin fond duquel la lumière du jour commençait à percer ; Irène et Saint-Just progressèrent au milieu d'un labyrinthe de caisses, puis, arrivant proches de la sortie, ils entendirent des hommes discuter. Les voix s'éloignèrent rapidement, aussi, Saint-Just décida d'ouvrir l'ultime porte ; une lumière éblouissante l'aveugla quelques secondes, puis il quitta l'entrepôt avec Irène ; ils tombèrent alors sur une cour remplie de plusieurs véhicules ; coincés entre deux camions de transport, ils trouvèrent une automobile militaire ; Irène monta côté passager tandis que Saint-Just s'installa au volant pour mettre le contact.

Des cris déchirèrent aussitôt le silence ; de l'autre côté de la cour, on avait repéré les fugitifs ; ni une ni deux, Saint-Just écrasa l'accélérateur et fonça en direction d'un portail gardé par deux hommes armés ; sans avoir le temps d'épauler leur fusil, les deux militaires se jetèrent au sol pour éviter de se faire écraser ; l'automobile arracha le portail et continua sa route sur un chemin à la sortie duquel attendaient d'autres gardes ; cette fois-ci, les hommes étaient prêts à recevoir les fugitifs ; « Baissez-vous ! hurla Saint-Just en franchissant ce deuxième barrage ».

Les gardes arrosèrent l'automobile d'une salve de balles ; d'un coup de volant, Saint-Just récupéra la route et s'échappa dans la direction opposée ; pied au plancher, il longea des murs d'arbres et traversa un village abandonné ; il s'élança ensuite dans des routes sinueuses, à l'ascension d'une colline, puis, après avoir fait crisser ses pneus dans une longue série de virages, il consulta ses rétroviseurs ; Irène s'esclaffa alors :

— Vous êtes blessé !

Saint-Just quitta la route des yeux un bref instant ; son pantalon était maculé de sang ; à sa gauche, des trous dans la

portière tiraient de minces faisceaux de lumière sur sa jambe meurtrie.

La capitaine ignore ses blessures et continua sa route ; à côté de lui, Irène s'empressa de transférer les vidéos d'un appareil à l'autre, puis elle envoya en catastrophe un message à Léon pour lui signifier de récupérer au plus vite ces nouvelles images.

— Vous croyez qu'ils bougeront ? demanda Saint-Just.

— Je ne sais pas.

— Nous aurions peut-être dû essayer d'atteindre cette sphère ; il y a quelque chose que nous ignorons au sujet du sucre bleu, et la réponse était peut-être là-dedans. C'est même certain.

— Ca n'a pas d'importance, assura Irène, si les Africains veulent savoir, qu'ils viennent eux-mêmes chercher les réponses.

Saint-Just continua sa route jusqu'au sommet de la colline ; il s'arrêta finalement en haut d'un col pour essayer de reprendre ses esprits ; tout à coup, il ouvrit sa portière et s'écroula sur la chaussée.

Irène sauta hors de l'automobile ; après s'être précipitée au chevet du capitaine, elle l'adossa à la portière, tapota son visage blême, puis s'empressa de lui retirer sa ceinture pour en faire un garrot.

— J'ai eu ce que je méritais, grimaça-t-il en recouvrant peu à peu ses esprits.

Irène déboutonna la chemise du capitaine, déchira le tissu et essaya tant bien que mal d'en faire des bandages.

— Prenez l'automobile, lui souffla-t-il.

— Je ne sais pas conduire.

— Alors laissez-moi ici, et fuyez.

— Je ne vous laisserai pas.

— Vous comptez porter ma grosse carcasse sur vos petites épaules ?

Irène le dévisagea en silence. Il continua :

— Regardez donc derrière vous.

La jeune femme se retourna ; au loin, les forêts vallonnées

étouffaient l'horizon.

— Allez par là-bas, au sud, évitez les routes, d'ici un jour de marche, peut-être deux, vous commencerez à les trouver.

— Qui donc ?

— Les sauvages.

Saint-Just attrapa son revolver et le tendit à Irène.

— Ils ne collent pas exactement au portrait que L'Avenir Triomphant a bien voulu faire d'eux...

— ...le contraire m'aurait étonné.

— Ça ne veut pas dire qu'ils seront tous amicaux. Tenez.

Après une longue hésitation, Irène coinça l'arme dans son pantalon ; elle retroussa ses manches, balaya d'un revers de main les mèches rebelles qui avaient envahi son visage, puis elle noya son regard dans celui de Saint-Just ; auréolée par la lumière du soleil, elle avait l'air d'une sainte, d'une guerrière, d'une héroïne.

— La comtesse a peut-être raison, confessa le capitaine dans un souffle, peut-être que nous ne valons pas mieux qu'eux, peut-être que nous sommes de mauvaises personnes, peut-être que nous sommes destinés à nous bouffer les uns les autres.

— Ne dites pas de bêtises.

— Le béton est trop épais Irène, il est trop lourd, c'était présomptueux de croire que nous allions changer les choses.

Il grimaça de douleur, puis ajouta :

— Pourtant, quand je vous regarde, je sens que quelque chose est possible, quelque chose de meilleur, vous le sentez vous aussi ?

Irène détourna les yeux et essaya de contenir ses larmes.

— Vous savez, continua Saint-Just, je crois maintenant comprendre ce qui fait de vous une personne remarquable ; ce ne sont pas vos actions, mais la force que vous transmettez aux autres. Ne négligez jamais cette force Irène, car elle sera peut-être un jour décisive.

— Décisive pour quoi ?

— Pour nous mener à la victoire ; engrangez de la force, puis

répandez-là comme un virus, contaminez tous ceux que vous pourrez croiser, encore et encore, car nos adversaires, eux, ne reculeront jamais ; ils sont animés d'un appétit féroce Irène, ils iront toujours vers l'avant, sans relâche, et il faudra au moins une force équivalente pour les en empêcher.

Un bruit de moteur résonna au loin. D'un signe de tête, Saint-Just ordonna à Irène de l'abandonner ; après avoir échangé avec lui un dernier regard, la jeune femme plongea dans les fourrés et commença à dévaler la pente ; quand le bruit du moteur sembla au plus proche, elle s'écroula dans les herbes et rampa derrière un buisson ; plusieurs mètres au-dessus d'elle, des gardes sautèrent de leur camionnette pour aller appréhender Saint-Just. L'un d'eux sonda longuement les environs, puis on lui ordonna finalement de s'occuper de l'automobile ; quelques manœuvres plus tard, les deux véhicules s'éloignèrent en direction de l'usine.

Après avoir repris sa respiration, Irène se releva lentement, puis s'enfonça dans la forêt ; à mesure que les ronces lui lacérèrent la peau, une sensation de liberté lui piqua peu à peu l'esprit ; elle était seule à présent ; seule face à l'inconnu, seule face à ses doutes, seule face à ces craintes, pourtant, pas à pas, ses peurs se dissipèrent, et elle était maintenant certaine d'avoir choisi le bon chemin, car là-bas, entre les troncs, entre les branches, et entre les feuillages d'où perçaient des rais de lumière, elle entrevoyait la possibilité d'un autre monde.

Fin de la première partie.

Merci de m'avoir lu.

Statistiques :

110 000 mots

530 000 caractères (sans espaces)

645 000 caractères (avec espaces)

7000 phrases

police : Garamond-Normal, 12

Mots les plus utilisés (classés par ordre) :

Noms :

sucre
homme
marcheur
ville
gens
société
chose
femme
main
avenir

Noms propres :

Irène
Saint-Just
Maurice
Marie-Louise
Lyon
Dumont
GSP
Depercy
Léon
France

Adjectifs :

bleu
grand
méritant
petit
seul
autre
nouveau
même
trionphant
moindre

Table des matières

1	Prologue	2
---	--------------------	---

Janvier

2	Irène	5
3	Société – Tribune – Sucre liberté	13
4	Marie-Louise	14
5	Maurice	22
6	SaintJust	31
7	Société – En avant !	39
8	Société – Nouveau sucre bleu	41
9	Irène et Sain-Just –Rencontre	44
10	Maurice et Marie-Louise –Clandestine1	50

Février

11	Société – Tribune – Rien à cacher	62
12	Saint-Just et Irène – Mission 1	63
13	Maurice et Irène – Bal 1	72

Mars

14	Maurice –Cinéma	84
14 1/2		89
15	Saint-Just et Irène – Mission 2	98
16	Irène et Marie-Louise – Livre	104
17	Irène – Livre	110

Avril

18	Saint-Just et Irène – Mission 3	114
----	---	-----

19	Marie-Louise – Clandestine2	123
20	Société – Rapport d'écoute	126
21	Société – Attentat à l'encre	129
22	Maurice – Graffiti Triomphe	131
23	Société – Tribune – GSP chaussures trouées	136
24	Société – Nouvelles à la main	138
25	Maurice – Livraison	145

Mai

26	Marie-Louise – Hippodrome	153
27	Irène et Maurice – Bal 2	162
28	Société – Tribune – Sourire	170
29	Irène et Maurice – Graffiti en duo	173
30	Saint-Just et Irène – Notesdéserteur	179
31	Saint-Just – Joueur d'échecs	185
32	Saint-Just et Irène – Rempart1	191
33	Irène – Rempart 2 – Clotilde	200
34	Saint-Just – Rempart 3 – Termitière	212
35	Irène – Rempart 4 – Conseil des sachants	223
36	Saint-Just et Irène – Rempart 5 Esplanade	230

Juin

37	Marie-Louise – Clandestine 3	238
38	Société – Pont des Deux collines	242
39	Saint-Just – Depercy	250
40	Irène et Maurice – Sommet termitière	255

Juillet

41	Société – Révélations Marie-Louise	262
42	Société – Révélations Marie-Louise répercussions	269

43 Saint-Just – Enregistrement Marie-Louise	281
44 Irène – Doyen des sachants	291
45 Saint-Just – Témoignage Perpignan	307
46 Irène – Léon l’Africain	315
47 Irène – Reporter lanceuse d’alerte	323
48 Société – Tribune – Liberté égalité fraternité	335
49 Maurice et Irène – Piscine	340

Août

50 Société – Pont des Deux collines 2	349
---	-----

Septembre

51 Société – Pont des Deux collines 2 –Répercussions . . .	381
52 Irène – Pensées finales	389
53 Irène – Pommes	396
54 Irène et Saint-Just – Fin	405
Statistiques	440

Contact auteur : 06 15 06 73 09

